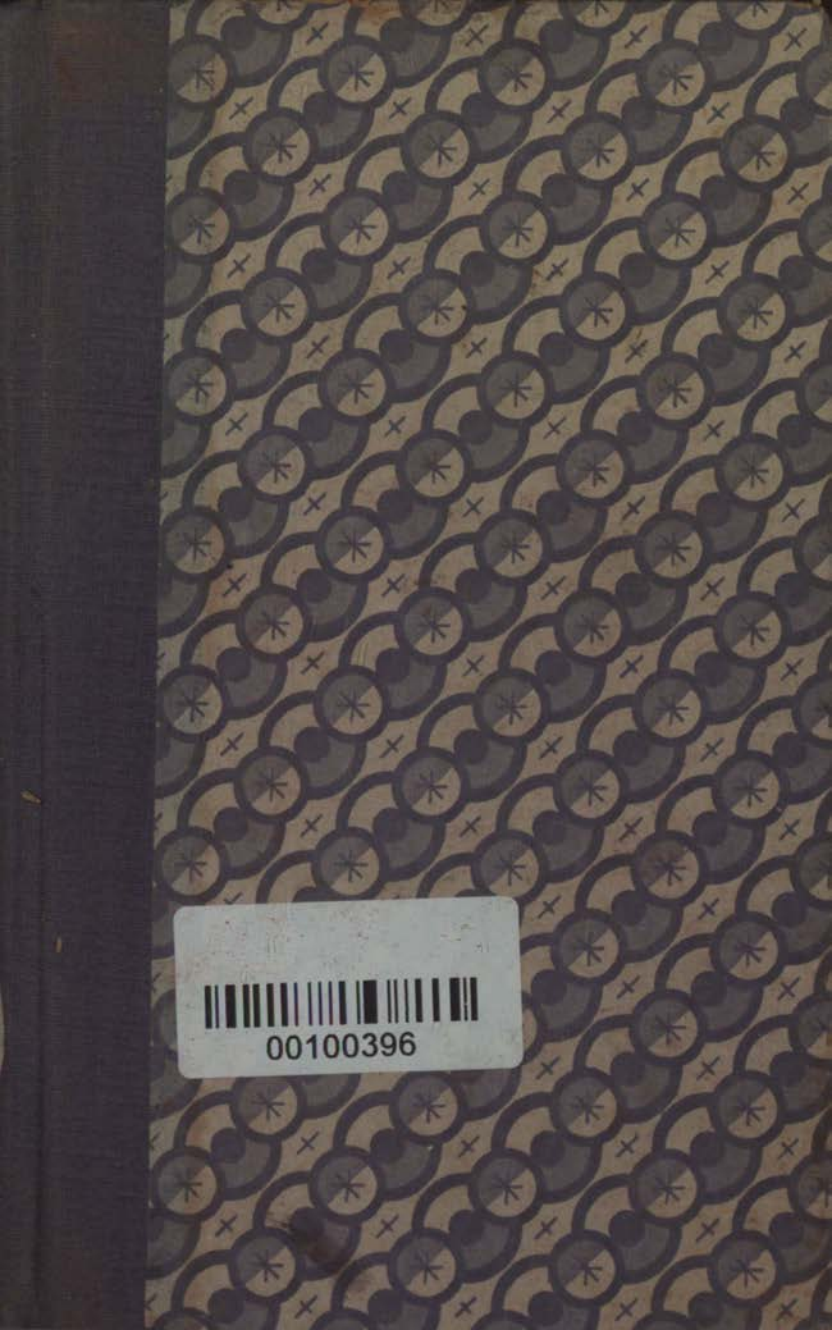
00100396

Digitized with financial assistance from

HT Parekh FOUNDATION

An Initiative by HDFC WITH YOU, RIGHT THROUGH

on 28 December, 2018

LETTRES

DE

MADAME DE SÉVIGNÉ

A SA FILLE ET A SES AMIS.

TOME CINQUIEME.

LETTRES

DE

MADAME DE SÉVIGNÉ

A SA FILLE ET A SES AMIS;

NOUVELLE ÉDITION,

100396

Mise dans un meilleur ordre, enrichie d'Éclaircissemens et de Notes historiques; augmentée de Lettres, Fragmens, Notices sur Madame de Sévigné et sur ses Amis, Éloges et autres morceaux inédits ou peu connus, tant en prose qu'en vers;

PAR PH. A. GROUVELLE,

Ancien Ministre Plénipotentiaire, ex-Législateur et Correspondant de l'Institut-National.

00-C' 67

Vol 5

TOME CINQUIEME.

A PARIS,

CHEZ BOSSANGE, MASSON ET BESSON.

1806.

God
Fo 928.4
SEVILLE
100396

LETTRES
DE
MADAME DE SÉVIGNÉ.

LETTRE 586.

Madame DE SÉVIGNÉ à Madame DE GRIGNAN.

à Paris, lundi 25 Décembre 1679.

L'ÉLOIGNEMENT joint à tout ce qui accompagne le nôtre, est une chose affreuse. Je vous épargne souvent de lire mes peines sur votre sujet ; mais il m'est quelquefois impossible de vous les dissimuler ; il faut que je les bourdonne comme *la mouche* ; je souhaite que ce ne soit pas aussi inutilement, et que l'amitié que vous avez pour moi, fasse un effet qui vous réveille sur le soin que vous devez avoir de vous avant toutes choses ; sans cela je ne vous conserverai point la personne du monde qui vous aime le plus : il faut que vous commenciez par me ménager celle qui m'est la plus chère : que n'avez-vous un peu de ma grande santé ! je ne vous en dis rien, parce qu'elle va toute seule.

J'ai parlé de vos affaires aux Grignans ; il est vrai que c'est-là où je fais comme *la mouche* ; ils sont fort opposés à l'affaire de Toulon : M. de la Garde et le Chevalier ne trouvent pas que ce soit une chose à imaginer, à moins que de vouloir vous brouiller avec M. de Vendôme. Le Chevalier est

allé à Saint-Germain, c'est lui qui prendra soin de l'affaire de notre courrier : le bel Abbé s'en étoit chargé; en vérité, il a d'autres affaires; on va donner les Evêchés : il faut un peu mieux suivre cette bagatelle pour en venir à bout; cela se tournoit en placet à M. Colbert, et devenoit à rien. Il est vrai que j'ai un peu bourdonné, et me suis si bien plantée sur le nez du Chevalier, que je suis persuadée qu'il me la rapportera de Saint-Germain; je ferai le reste : la chicane de son rhumatisme l'avoit empêché de s'en mêler plutôt. J'admire comme en toutes choses, grandes et petites, vous êtes malheureux. M. de Saint-Géran l'est encore plus que vous : c'est un homme perdu, il est tombé des nues, il ne parle plus, et tout le monde est ravi de cette mortification. Il a eu de grands coups auprès de Sa Majesté : le premier a été par le Comte de Grammont : prenez son ton *. « Sire, *dit-il, il y a quelque* » *tems*, je vous demande la charge de premier » Ecuyer de Madame la Dauphine : peut-être que » Votre Majesté ne me jugera pas digne de cet em- » ploi : mais quand je vois le gros Saint-Géran qui » y prétend, je crois, Sire, que je puis bien vous » nommer le pauvre Comte de Grammont ». Sur cela on pense, et on fait des réflexions. Il y a eu des choses plus fortes encore : ce Comte trouva l'autre jour Saint-Géran à deux genoux dans la chapelle, qui ne faisoit pas semblant de regarder toute la

* Il ne faut pas oublier qu'il étoit Gascon et en avoit gardé l'accent. C'est le héros des *Mémoires* si bien écrits par son beau-frère Hamilton.

Cour qui y étoit. Mon ami, *lui dit-il en lui frappant sur l'épaule*, il faut vous consoler avec » Jésus-Christ ». Le Roi même en pensa éclater. Il disoit hier à M. le Dauphin devant le Roi : « Mon- » seigneur, je vous supplie de dire à Madame la » Dauphine qu'il n'a pas tenu à moi que je n'aie » été de sa Maison, j'en prends le Roi à témoin ». On dit que l'on partira à la fin de Janvier pour aller épouser cette Princesse. N'êtes-vous pas bien contente de tous les choix qu'on a faits? M. de Richelieu et le Maréchal de Bellefond rempliront bien ces deux charges, et ne feront pas même de places nouvelles aux Cordons-bleus, quand il y en aura : car ils l'auroient été sans cela. On a donné à Madame de Soubise les mêmes appointemens et les mêmes entrées qu'à la Dame d'honneur, sans en avoir le titre, cela s'appelle de l'argent; c'est, avec les deux mille écus des Dames de la Reine, qu'on lui conserve toujours, vingt-un mille livres de rente qu'elle aura tous les ans. Quand on a voulu faire des complimens à M. de Soubise. Hélas ! *cela vient par ma femme, je n'en dois point recevoir les complimens.* Et Madame de Rochefort. *Voilà ce que c'est que de s'être bien attachée à la Reine.* Le monde est toujours bon à son ordinaire. La Duchesse de Sully revient de Picardie, elle s'en va passer l'hiver à Sully jusqu'au retour de Madame de Verneuil. Madame de Lesdiguières est très-digne de votre souvenir; elle me demande toujours de vos nouvelles avec amitié, et m'a priée même de vous dire

bien des choses de sa part. J'ai été à la messe de minuit aux Bleues, où il faisoit chaud; le sermon de l'après-dînée a été froid, c'étoit un Jésuite aussi pervers, que je suis perverse, le jour que je dîne dans la petite société.

LETTRE 587.

A la même.

à Paris, mercredi 27 Décembre 1679.

TOUTE la maison de Pompone est venue passer les fêtes ici. Madame de Vins y étoit la première; je l'avois vue deux fois. Je trouvai M. de Pompone, le M. de Pompone de Frêne, n'étant plus que le plus honnête homme du monde tout simplement: comme le ministère ne l'avoit point changé, la disgrâce ne le change point aussi. Il est de très-bonne compagnie; il me parla fort tendrement de vous, et me parut fort touché de votre dernière lettre: ce chapitre ne s'épuisa pas sitôt: j'avois de mon côté à lui dire de quelle manière vous m'écriviez sur son sujet. Madame de Vins s'attendrit en parlant de la bonté de votre cœur, et tous nos yeux rougirent. Ils s'en retournent demain à Pompone, n'ayant point encore pris de consistance: ils n'ont pas donné leur démission: on ne leur a point donné d'argent. Il a demandé s'il lui seroit permis de voir le Roi, il n'a point eu de réponse. Je trouve qu'il ne peut être mieux qu'à Pompone, à inspirer la véritable vertu à ses enfans, et à causer avec les

solitaires qui y sont. Nous avons fait toute la journée des visites, Madame de Vins et moi; elle n'a plus Madame de Villars, ni vous : elle me compte pour quelque chose, et je me trouve heureuse de pouvoir lui faire ces petits plaisirs. Nous avons été chez Mesdames de Richelieu, de Chaulnes, de Créqui, de Rochefort; et puis chez M. de Pompone, qui me paroît toujours plus aimable; c'est la tête la mieux faite que j'aie vue. Madame de Vins s'en va faire un tour à Saint-Germain : quelle douleur de revoir ce pays qui étoit le sien, et où elle est étrangère ! je crains ce voyage pour elle. Elle reviendra ensuite trouver les malheureux dont elle fait la joie et la consolation.

La Cour est toute réjouie du mariage de M. le Prince de Conti et de Mademoiselle de Blois. Ils s'aiment comme dans les romans : le Roi s'est fait un grand jeu de leur inclination : il parla tendrement à sa fille, et l'assura qu'il l'aimoit si fort, qu'il n'avoit point voulu l'éloigner de lui : la petite fut si attendrie et si aise, qu'elle pleura. Le Roi lui dit qu'il voyoit bien que c'est qu'elle avoit de l'aversion pour le mari qu'il lui avoit choisi : elle redoubla ses pleurs, et son petit cœur ne pouvoit contenir tant de joie. Le Roi conta cette petite scène, et tout le monde y prit plaisir. Pour M. le Prince de Conti, il étoit transporté, il ne savoit, ni ce qu'il disoit, ni ce qu'il faisoit; il passoit pardessus tous les gens qu'il trouvoit en son chemin, pour aller voir Mademoiselle de Blois. Madame

Colbert ne vouloit pas qu'il la vît que le soir; il força les portes, et se jeta à ses pieds, et lui baisa la main; elle, sans autre façon, l'embrassa, et la revoilà à pleurer. Cette bonne petite Princesse est si tendre et si jolie, que l'on voudroit la manger. Le Comte de Grammont fit ses complimens, comme les autres, au Prince de Conti : « Monsieur, je me » réjouis de votre mariage; croyez-moi, ménagez » le beau-père, ne le chicanez point, ne prenez » point garde à peu de chose avec lui; vivez bien » dans cette famille, et je vous réponds que vous » vous trouverez fort bien de cette alliance ». Le Roi se réjouit de tout cela, et marie sa fille, en faisant des complimens, comme un autre, à M. le Prince, à M. le Duc et à Madame la Duchesse, à laquelle il demande son amitié pour Mademoiselle de Blois, disant qu'elle seroit trop heureuse d'être souvent auprès d'elle, et de suivre un si bon exemple. Il s'amuse à donner des transes au Prince de Conti, à qui on dit que les articles ne sont pas sans difficulté; qu'il faut remettre l'affaire à l'hiver qui vient : là-dessus, le Prince amoureux tombe comme évanoui; la Princesse l'assure qu'elle n'en aura jamais d'autre. Cette fin s'écarte un peu dans le Don Quichotte; mais dans la vérité, il n'y eut jamais un si joli roman. Vous pouvez penser comme ce mariage, et la manière dont le Roi le fait, donnent de plaisir en certain lieu*.

* Madame de Montespan voyoit sans doute avec chagrin la tendresse du Roi pour une fille de Madame de la Vallière.

Le portrait de Madame la Dauphine est arrivé; elle y paroit très-médiocrement belle : on loue son esprit, ses dents, sa taille; c'est où de Troy (1) n'a pas trouvé à s'exercer. J'ai fait vos remercîmens à M. de la Rochefoucauld; il a une attention fort obligeante pour M. de Grignan et pour vous. Madame de la Fayette vous dit ses tendresses; MM. les Cardinaux de Bouillon et d'Estrées, et les veuves; je ne trouve autre chose que des gens qui me prient de vous parler d'eux.

Madame d'Effiat n'a encore rien gâté, et n'est point gâtée. La Maréchale de Clérembault est ici; elle soutient stoïquement sa disgrâce; et ne se fera point ouvrir les veines * : mais elle perdit mille louis contre le petit d'Harouïs tête-à-tête, la veille de son arrivée. Il ne faut que cela pour trouver la raison de ce qui lui arrive au Palais-Royal.

(1) Peintre célèbre pour les portraits.

* Allusion à la mort de Sénèque.

LETTRE 588.

A la même.

à Paris, vendredi 29 Décembre 1679.

FIGUREZ-VOUS, ma chère bonne, que je suis à genoux devant vous, et qu'avec beaucoup de larmes, je vous demande, par toute l'amitié que vous avez pour moi, et par toute celle que j'ai pour vous, de ne plus m'écrire que comme vous avez

fait la dernière fois : c'est tellement du fond de mon cœur que je vous demande cette grâce, qu'il est impossible que cette vérité ne se fasse sentir au vôtre. Quoi ! je pourrois me reprocher votre accablement, votre épuisement, ah ! ma chère enfant ! cette pensée me fait assez de mal, sans que j'y ajoute de vous tuer de ma propre main. Voilà qui est fait ; ôtez-moi, si vous m'aimez, du nombre de ce que vous croyez vos devoirs : il y a long-tems que je suis blessée du volume que vous m'écrivez, et que je me doute de ce qui vous est arrivé. Enfin, cela est trop visible, et j'aimerai toute ma vie Montgobert de vous avoir forcée à lui quitter la plume : voilà ce que j'appelle de l'amitié ; je m'en vais l'en remercier : voilà ce qui s'appelle avoir des yeux, et vous regarder. Je me moque de tout le reste : ils ont des yeux et ne voient point ; nous avons les mêmes yeux, elle et moi ; aussi je n'écoute qu'elle : elle n'a osé me dire un mot cette fois ; sa sincérité et la crainte de m'affliger, lui ont imposé silence.

Mademoiselle de Méri se gouverne bien mieux : elle n'écrit point. Corbinelli se tue quand il veut, il n'a qu'à écrire ; qu'il soit huit jours sans regarder son écritoire, il ressuscite. Laissez un peu la vôtre, toute jolie qu'elle est ; ne vous disois-je pas bien que c'étoit un poignard que je vous donnois ? Je vis l'autre jour Duchesne, qui me parla de votre santé, et me dit encore pis que pendre de cette

chienne d'écriture. Vous avez été à Lambesc, à Salon; ces voyages, avec votre poitrine, ont dû vous mettre en mauvais état, et vous ne vous en souciez point, et personne n'y pense. Vous seriez bien fâchée d'avoir rien dérangé; il faut que la compagnie *des Bohémes* soit complète, comme si vous aviez leur santé. Votre lit, votre chambre, un grand repos, un grand régime, voilà ce qu'il vous falloit : au lieu de cela, du mouvement, des complimens, du déréglement et de la fatigue. Ma fille, il ne faut rien espérer de vous, tant que vous mettrez toutes sortes de choses devant votre santé. J'ai tellement rangé d'une autre façon cette unique affaire, qu'il me semble que tout est loin de moi en comparaison de cette intime attention que j'ai pour vous; mais je veux finir pour aujourd'hui ce chapitre. Je vous mandai avant-hier, par un guenillon de billet à la suite d'une grosse lettre, que Madame de Soubise étoit exilée; cela devient faux. Il nous paroît qu'elle a parlé, qu'elle a un peu murmuré de n'avoir pas été Dame d'honneur (1), comme la Reine le vouloit, peut-être méprisé la pension auprès de cette belle place; et sur cela la Reine lui aura conseillé de venir passer son chagrin à Paris. Elle y est, et même on dit qu'elle a la rougeole : on ne la voit point; mais on est persuadé qu'elle retournera, comme si de rien n'étoit. On faisoit une grande affaire de rien; l'esprit charitable de souhaiter *plaies et bosses* à tout le monde

(1) *Voyez* la Lettre du 25 Décembre.

est extrêmement répandu *. Il y a de certaines choses au contraire, sur quoi on se trouve disposé à souffler du bonheur, comme du tems des fées. Le mariage de Mademoiselle de Blois plaît aux yeux. Le Roi lui dit de mander à sa mère (*Madame de la Vallière*) ce qu'il faisoit pour elle. Tout le monde a été faire compliment à cette sainte Carmelite; je crois que Madame de Coulanges m'y menera demain. M. le Prince et M. le Duc ont couru chez elle: on dit qu'elle a parfaitement bien accommodé son style à son voile noir, et assaisonné sa tendresse de mère avec celle d'épouse de Jésus-Christ. Le Roi marie sa fille comme si elle étoit celle de la Reine qu'il marieroit au Roi d'Espagne; il lui donne cinq cents mille écus d'or, comme on fait toujours avec ces Couronnes, hormis que ceux-ci seront payés, et que les autres fort souvent, ne font qu'honorer les contrats. Cette jolie noce se fera vers le 15 de Janvier. Gautier ne peut plus se plaindre; il aura touché en noces cette année plus d'un million. On donne d'abord cent mille francs à la Maréchale de Rochefort pour commencer les habits de la Dauphine. L'Electeur avoit mandé les marchands de Paris pour habiller sa sœur; le Roi l'a

* On voit dans les *Mémoires* de Montpensier que Madame de Soubise prétendoit que le Roi lui avoit promis la place de Dame d'honneur, et qu'elle fit des caquets qui donnèrent de l'humeur au Roi, malgré son goût secret pour elle. Dans son dépit, il découvrit à la Reine, dont Madame de Soubise avoit surpris l'amitié, combien elle en étoit dupe. Cette tracasserie causa son absence, dont la Cour alors ne connoissoit qu'à demi les causes.

prié de ne se mettre en peine de rien, puisqu'avec la maison qu'on envoyoit à la Princesse, elle trouveroit tout ce qu'elle pourroit souhaiter. Ce mariage se fera avec beaucoup de dignité ; on ne partira qu'en Février.

J'attendrai Gordes avec impatience, et laisserai bien assurément *écumer mon pot* (1) à qui voudra, pour lui demander *comment se porte ma fille, et que fait-elle ?* S'il me répond comme le Chevalier de Buous*, je le laisserai là, en soupirant ; car ce n'est pas sans douleur que je n'ose m'accommoder des merveilles qu'on dit de votre santé. M. l'Intendant est bien heureux d'être si galant, sans craindre de rendre sa femme jalouse ; je voudrois qu'il mît les échecs à la place du hère : autant de fois qu'il seroit *mat*, seroient autant de marques de sa passion. La mienne continue pour ce jeu ; je me fais un honneur de faire mentir M. de la Trousse, et je crains quelquefois de n'y pas réussir. Je suis fort bien reçue quand je fais vos complimens, votre souvenir honore. Madame de Coulanges veut vous écrire, et vous remercier elle-même, mais ce sera l'année qui vient : elle est dans l'agitation des étrennes, qui est violente cette année. Il me semble que vous croyez que je mens, quand je vous parle de la connoissance de Fagon et de Duchesne ; ç'a été,

(1) C'est-à-dire, je laisserai à qui voudra le soin de faire les honneurs de chez moi à ma compagnie.

* Il disoit qu'elle se portoit à merveille, vantoit son embonpoint, etc. pour faire plaisir à Madame de Sévigné.

ma belle, pendant la blessure de M. de Louvois qu'ils furent quarante jours ensemble, et se sont liés d'une estime très-particulière. Oui, n'en riez point; c'est à votre montre qu'il faut regarder si vous avez faim : et quand elle vous dira qu'il y a huit ou neuf heures que vous n'avez mangé, avalez un bon potage, et vous consumerez ce que vous appelez une indigestion.

Nous pouvons donc espérer de voir M. le Coadjuteur, et de compter une Princesse dans la multitude de ses poulettes. Hélas ! que sait-on si cette petite Princesse est contente ? La fantaisie présente de son mari est de sonner du cor à la ruelle de son lit : ce n'est pas l'ordre de Dieu, qu'autre chose que lui puisse contenter pleinement notre cœur. Ah ! que j'ai une belle histoire à vous conter de l'Archevêque; mais ce ne sera pas pour aujourd'hui. M. de Pompone est retourné sur le bord de sa Marne : il y avoit l'autre jour plus de gens considérables le soir chez lui qu'avant sa disgrâce; c'est le prix de n'avoir point changé pour ses amis : vous verrez aussi qu'ils ne changeront point pour lui. Madame de Vins m'en paroît toujours touchée jusqu'aux larmes, dont j'ai vu plusieurs fois rougir ses beaux yeux. Elle ne veut faire de visites qu'avec moi, puisque vous et Madame de Villars lui manquez; elle peut disposer de ma personne tant qu'elle s'en accommodera; j'ai trop de raisons pour me trouver heureuse de ce goût. Elle n'a point été à Saint-Germain; elle a des affaires qui la retiennent ici,

malgré qu'elle en ait; son cœur la mène, et lui fait souhaiter le séjour de Pompone : cet attachement est digne d'être honoré, et adoucit les malheurs communs. Adieu, ma chère-belle, faites-moi écrire après avoir commencé; car il me faut quatre lignes de votre main : Mademoiselle de Grignan, Montgobert, Gautier, ayez tous pitié de ma fille et de moi. Enfin, mon enfant, soulagez-vous, ayez soin de vous, fermez votre écritoire; c'est le vrai temple de Janus; et songez que vous ne sauriez faire un plus solide et plus sensible plaisir à ceux qui vous aiment, que de vous conserver pour eux, puisque ce seroit vous tuer que de leur écrire.

LETTRE 589.

A la même.

à Paris, mercredi 3 Janvier 1680.

Dieu vous donne une bonne et heureuse année, ma très-chère, et à moi la parfaite joie de vous revoir en meilleure santé que vous n'êtes présentement. Je vous assure que je suis fort en peine de vous; il gèle peut-être à Aix comme ici, et votre poitrine en est malade. Je vous conjure tendrement de ne point tant écrire, et de ne point me répondre sur toutes les bagatelles que je vous écris; écoutez-moi, figurez-vous que c'est une gazette; aussi bien je ne me souviens plus de ce que je vous

ai mandé : ces réponses justes sont trop longues à venir pour être nécessaires à notre commerce. Dites-moi quelque chose en trois lignes de votre santé, de votre état, un mot d'affaires, s'il le faut, et pas davantage, à moins que vous ne trouviez quelque charitable personne qui veuille écrire pour vous. Le Chevalier est au coin de son feu, incommodé d'une hanche : c'est une étrange chicane que celle que lui fait ce rhumatisme. Madame de Soubise est toujours enfermée chez elle, disant qu'elle a la rougeole; on croit que cette maladie durera quelque tems. Elle a prétendu avoir les entrées de Dame d'honneur : les Majestés ne l'entendoient pas ainsi. Elle dit que la pension n'étoit pas une chose qui pût l'apaiser; il faut qu'elle ait dit plusieurs autres choses encore. Enfin, elle est à Paris; rien n'est vrai que cela, le reste est trouble, et chacun dit ce qu'il veut. Madame la Dauphine a écrit des lettres si raisonnables, si justes, si droites, qu'on est entièrement persuadé de son très-bon esprit. Son portrait ne paroît pas d'une belle personne. Vous avez vu comme la prophétie d'une seconde Dame d'atour (*Madame de Maintenon*) a été heureusement accomplie.

Gordes n'est pas encore arrivé; j'ai bien envie de voir un homme qui vous a vue. Vous m'envoyez donc des étrennes, j'ai bien peur qu'elles ne soient trop jolies : les miennes sont d'une légereté que la bise doit emporter. Je n'ai rien ouï dire de celles de Saint-Germain. Madame Royale fut transportée

de son écran (1) : mais le jeune Prince et les Courtisans n'y mordirent point; cette transplantation les blesse autant qu'elle charme la mère. Cependant tout est réglé et signé en Portugal : je ne sais comme la Providence démêlera ces divers intérêts. M. de Pompone a sa démission, et n'a point encore son argent : il est retourné à Pompone. Madame de Vins est ici; elle pensoit aller à Saint-Germain; elle a voulu auparavant demander l'avis de Madame de Richelieu qui est à Paris; c'étoit une affaire que de la voir. L'Abbé Têtu nous fit entrer, Madame de Coulanges ne l'avoit pu : Madame de Vins attendoit donc la réponse de Madame de Richelieu pour faire ce voyage. Je fis vos complimens avec les miens à cette Duchesse; je lui dis que son mérite nous faisoit faire une sorte de compliment fort extraordinaire, qui étoit de nous réjouir avec elle de ce qu'elle n'étoit plus Dame d'honneur de la Reine (2) : qu'il n'y avoit qu'elle qui pût nous faire connoître qu'il y eût quelque chose au-delà : cela fut paraphrasé, et son amour-propre n'en fut point blessé. Je ferai vos complimens à Madame d'Effiat, à Madame de Rochefort, et si je puis, à Madame de Vibraye (3), qui, par l'état de ses affaires, a accepté la place de Dame d'honneur de Madame la Princesse de Conti : on

(1) *Voyez* tome IV, pages 493, 494.

(2) Madame de Richelieu étoit Dame d'honneur de la Reine lorsqu'elle fut choisie pour être Dame d'honneur de Madame la Dauphine.

(3) Polixène-le-Coigneux, femme de Henri Hurault, Marquis de Vibraye.

dit que le Roi la fera entrer dans le carrosse de la Reine, aussi bien que Madame de Montchevreuil; c'est le remède à tous nos maux. Madame de Langeron y rentrera donc aussi; elle en étoit déchue; car elle avoit eu cet honneur, quand elle étoit Gouvernante. Voilà cette pauvre Vibraye submergée dans les plaisirs; il faudra bien qu'elle se mortifie comme notre ami *Tartuffe*. On avoit proposé cette place à Madame de Frontenac; cela conviendroit assez à la femme du Gouverneur de Quebec: mais elle a répondu que son repos et *Divine* (1) valoient mieux qu'une vie si agitée et si brillante: tout est bien, car Madame de Vibraye aussi peut être flattée qu'à son âge, on l'ait prise pour être là. M. et Madame de Chaulnes vous font mille complimens; prenez leurs tons: Madame de Coulanges cent mille; elle n'a pas voulu que son père achetât cette maison (2), j'en suis ravie. J'ai toujours les échecs dans la tête; je crois que je n'y jouerai jamais bien. *Hébert* donne six fois de suite échec et mat à Corbinelli qui enrage: voilà ce qu'il a gagné, à l'Hôtel de Condé. Ma fille, je vous dis adieu; j'attends de vos nouvelles avec impatience; car pour voir de grosses lettres, c'est ce que je crains présentement plus que toutes choses. C'est ainsi que l'on change, selon les dispositions, mais toujours par rapport à vous, et à cette tendresse qui ne change point, et

(1) Mademoisslle d'Outrelaise, amie intime de Madame de Frontenac.

(2) L'hôtel de Carnavalet.

qui

qui est devenue *mon âme même* : je ne sais pas trop si cela peut se dire : mais je sens parfaitement que de vivre et de vous aimer, c'est la même chose pour moi.

LETTRE 590.

A la même.

à Paris, vendredi 5 Janvier 1680.

Ah, ma très-chère! que je suis obligée à Madame du Janet de vous avoir ôté la plume! Si, par l'air de Salon et par les fatigues, vous retombez à tout moment, quelles raisons n'ai-je point de vous conjurer mille fois de ne point écrire? Vous parlez de votre mal avec une capacité qui m'étonne : mais l'intérêt que je prends à votre santé me fait comprendre tout ce que vous dites. Que j'ai d'envie que cette bise et ce vent du midi vous laissent en repos! Mais quel malheur d'être blessée de deux vents qui sont si souvent dans le monde, et sur-tout en Provence! Je vous demande, ma fille, si dans l'état où vous êtes, je puis m'empêcher d'y penser tristement.

Je fus hier aux grandes Carmelites avec Mademoiselle, qui eut la bonne pensée de mander à Madame de Lesdiguières de me mener. Nous entrâmes dans ce saint lieu; je fus ravie de l'esprit de la Mère Agnès; elle me parla de vous, comme vous connoissant par sa sœur (*Madame de Villars*). Je vis Madame Stuart belle et contente. Je vis Mademoiselle d'Epernon qui ne me trouva pas défigurée;

il y avoit plus de trente ans que nous ne nous étions vues; elle me parut horriblement changée. La petite du Janet ne me quitta point; elle a le voile blanc depuis trois jours; c'est un prodige de ferveur et de vocation : je m'en vais en écrire à sa mère. Mais quel ange (*Madame de la Vallière*) m'apparut à la fin! car M. le Prince de Conti la tenoit au parloir. Ce fut à mes yeux tous les charmes que nous avons vus autrefois, je ne la trouvai, ni bouffie, ni jaune; elle est moins maigre et plus contente : elle a ses mêmes yeux et ses mêmes regards : l'austérité, la mauvaise nourriture et le peu de sommeil, ne les lui ont ni creusés, ni battus; cet habit si étrange n'ôte rien à la bonne grâce, ni au bon air; pour la modestie, elle n'est pas plus grande que quand elle donnoit au monde une Princesse de Conti : mais c'est assez pour une Carmelite. Elle me dit mille honnêtetés, et me parla de vous si bien, si à propos; tout ce qu'elle dit étoit si assorti à sa personne, que je ne crois pas qu'il y ait rien de mieux. M. de Conti l'aime et l'honore tendrement, elle est son directeur; ce Prince est dévot, et le sera comme son père. En vérité, cet habit et cette retraite sont une grande dignité pour elle.

Vous avez vu l'effet de ma prophétie. Non assurément, la personne qualifiée (*Madame de Montespan*) ne partage pas avec la personne *enrhumée* (*Madame de Maintenon*); car elle la regarde comme l'amie et la personne de confiance. La Dame, qui est au-dessus (*la Reine*) en fait autant : elle

est donc l'âme de cette Cour. Je pris plaisir à vous avancer cette nouvelle de quelques jours, comme on me l'avoit avancée. Pour la personne qu'on ne voit point (*Madame de Fontanges*), et dont on ne parle point, elle se porte parfaitement bien; elle paroît quelquefois, comme une divinité; elle n'a nul commerce; elle a donné des étrennes magnifiques à sa devancière et à tous les enfans : c'est pour récompenser des présens du tems passé, qui n'avoient point été rendus, parce qu'en ce tems-là les louis étoient moins fréquens.

Madame de Soubise est toujours à Paris sans vouloir être vue; on croit qu'elle y sera plus longtems qu'elle ne pense : elle a dit plusieurs choses qui ont déplu. MONSIEUR a prié Beauvais de quitter le Palais-Royal : il la trouva dans la chambre de MADAME qui parloit au Comte de Soissons (1). Elle est chez Madame de Vibraye. Voilà le vrai moyen de faire que Beauvais épouse ce Prince, qui voudra se faire un honneur de ne pas l'abandonner, voyant qu'elle souffre pour lui. On dit que Madame de Vibraye sera Dame d'honneur de Madame la Prin-

(1) Louis-Thomas de Savoie, Comte de Soissons, épousa en Décembre 1682 Uranie de la Cropte-de-Beauvais.

* MADAME dit dans ses lettres : « Le Roi s'amouracha de Ma» demoiselle de Beauvais ; mais elle tint ferme : alors il se » retourna vers sa compagne, la Fontanges. ». Elle étoit fille de cette Madame de Beauvais, première femme-de-Chambre de la Reine Anne d'Autriche, qui, quoique borgne, sans jeunesse et sans beauté, fit la première connoître au jeune Louis XIV, des plaisirs qui tinrent depuis une si grande place dans sa vie.

cesse de Conti, mais avec tous les priviléges de Dame du palais.

J'ai reçu ce matin une grande lettre de Madame de Villars : je vous l'enverrois, sans qu'elle ne contient que trois points qui ne vous apprendroient rien de nouveau, l'estime, l'admiration et la tendresse que vous lui connoissez pour vous ; les déplaisirs et les étonnemens sur la disgrâce de M. de Pompone, dont vous sortez ; les nouvelles d'Espagne, et les louanges de Madame de Grancey, que vous savez. Il me paroît de plus qu'elle se renferme fort chez elle, voulant éviter tous les airs d'empressement, et faire mentir les prophéties. La Reine veut la voir *incognito ;* elle se fait prier, pour se donner un nouveau prix. La Reine est adorée : elle a paru, pour la dernière fois, chez la Reine sa belle-mère, habillée et parée à la françoise. Elle apprend le françois au Roi, et le Roi lui apprend l'espagnol : tout va bien jusqu'ici.

Madame de Coulanges est à Saint-Germain ; elle a été fort employée pour les étrennes ; et ce pauvre la Trousse en a eu par hasard toute la fatigue : il est toujours assidu, et elle toujours dure, méprisante et amère : leur conduite ne peut se concevoir. La Marquise (*de la Trousse*) toujours enragée, la fille toujours désespérée. J'entretiens tous les commerces que vous pouvez désirer. Madame de Lesdiguières m'a dit mille amitiés pour vous, et d'un bon ton. Je ferai vos complimens à Madame de Rochefort, et pour sa compagne (*Madame de*

Maintenon), Madame de Coulanges s'en chargera. Madame de Vins est encore ici, les autres à Pompone : l'hôtel de Paris a pensé brûler; une chambre, avec ce qui étoit dedans, a été brûlée toute entière; et le miracle, c'est qu'il y avoit dans cette chambre de la poudre qui ne prit point, et qui, vraisemblablement, devoit faire sauter la maison : il ne falloit que cela pour les ruiner; mais Dieu les a conservés. Adieu, ma très-chère et très-aimable. Mon fils, qui est encore à Nantes, seroit tout content d'attendre, pour revenir, que Madame la Dauphine fût grosse : je me moque de sa proposition; je lui mande de partir, ou de vendre sa charge.

LETTRE 591.

A la même.

à Paris, mercredi 10 Janvier 1680.

Si j'avois un cœur de cristal, où vous pussiez voir la douleur triste et sensible dont j'ai été pénétrée, en voyant comme vous souhaitez que ma vie soit composée de plus d'années que la vôtre, vous connoîtriez bien clairement avec quelle vérité je souhaite aussi que la Providence ne dérange point l'ordre de la nature, qui m'a fait venir en ce monde beaucoup devant vous, pour être votre mère; la raison et la règle veulent que je parte la première; et Dieu sait avec quelle instance je lui demande que cet ordre s'observe en moi. Il est impossible que la justice de ce sentiment ne vous touche pas

autant que j'en suis touchée : de là, ma fille, vous n'aurez point de peine à vous représenter quelle sorte d'intérêt je prends à votre santé. Je vous conjure, par toute l'amitié que vous avez pour moi, de ne m'écrire qu'une feuille tout au plus : dites à quelqu'un de m'écrire, et même ne dictez point, cela fatigue. Enfin, je ne puis plus trouver de plaisir à ce qui me charmoit autrefois, dans votre absence, et vos grandes lettres me font plus de mal qu'à vous ; je vous prie de m'ôter cette peine, il m'en reste encore assez. Madame de Schomberg vous conseille, si vous voulez à toute force prendre du café, d'y mettre du miel de Narbonne au lieu de sucre, cela console la poitrine, et c'est avec cette modification qu'on en laisse prendre à M. de Schomberg, dont la santé est extrêmement mauvaise, depuis six à sept mois. La mienne est parfaite ; je vous ai mandé comme je m'étois purgée à merveilles, et puis de cette eau de cerises. Pour mes mains, je crois qu'elles sont guéries, je n'y pense pas. Eh, ma chère enfant ! ne songez qu'à vous, n'oubliez rien de tout ce qui doit vous soulager ; vous connoissez trop l'amitié pour douter de ce que je souffre quand je pense à l'état où vous êtes ; et cette pensée ne s'éloigne pas de moi.

Je suis de votre avis sur tous les choix de la Maison de Madame la Dauphine. Le Maréchal d'Humières a mandé à Rouville qu'il étoit serviteur des dévots, depuis qu'il voyoit le Maréchal de Bellefond Ecuyer, Madame d'Effiat Gouver-

nante, et Madame de Vibraye Dame d'honneur. On dit que cette dernière est repoussée, parce qu'elle a fait trop de façons et trop de propositions. On prétend que toute place pour laquelle on est choisi, dans *la maison du Seigneur*, honore la personne nommée; tout est rehaussé maintenant. Autrefois, les Dames d'honneur de la Reine étoient des Marquises, et toutes les grandes charges de la Maison du Roi étoient aux Seigneurs; aujourd'hui, tout est Duc et Maréchal de France, tout est monté.

M. de Pompone est revenu pour finir ses affaires; on va le payer. Je vois assez souvent Madame de Vins, qui, n'ayant rien de nouveau à vous mander, ne vous écrit point, pour ne point vous obliger d'écrire inutilement. M. de Bussy et sa fille (*Madame de Coligny*) ont dîné ici deux fois; ils ont, en vérité, bien de l'esprit; ils m'ont fort priée de vous faire leurs complimens. Le petit Coulanges est ici, tout comme vous l'avez vu; la Maréchale de Rochefort l'emmène avec elle au-devant de Madame la Dauphine : je lui conseille de faire ce voyage, n'ayant rien de mieux à faire; et peut-être que d'écrire de jolies relations, cela pourra lui être bon. Adieu, ma très-chère bonne; je ne sais rien : je crois même qu'en faisant mes lettres un peu moins infinies, je vous jeterai moins de pensées et moins d'envie d'y répondre : c'est ce que je désire, ne pouvant jamais vouloir que ce qui vous est avantageux.

Mon fils est retourné en Basse-Bretagne faire les

Rois; il assure qu'il sera ici le 20 : Dieu le veuille. Madame de Soubise est toujours invisible; elle sera à Paris plus qu'elle ne pense : elle est bien servie en ce pays-là. Mademoiselle de Fontanges est d'une beauté *singulière* * : elle paroît à la tribune comme une divinité; Madame de Montespan de l'autre côté, autre divinité. La *singulière* a donné pour six mille pistoles d'étrennes **. Madame de Coulanges a été fort admirée de ce qu'elle a exécuté.

* Voici comme MADAME la peint dans ses Lettres : « La Fontanges, quoique un peu rousse, étoit belle depuis les pieds » jusqu'à la tête; on ne pouvoit rien voir de plus merveilleux. » Elle avoit aussi le meilleur caractère du monde, mais pas plus » d'esprit qu'un petit chat »..... *Elle étoit* (dit l'Abbé de Choisy) *belle comme un ange et sotte comme un panier.*

** Voici un trait de la galanterie magnifique de ce tems-là. C'est Madame de Scudéry qui le mande à Bussy.

« Mademoiselle de..... a reçu des étrennes bien galantes. » Elle trouva sur sa toilette un petit Diable qui tenoit une » souris d'Allemagne, qui, dès qu'elle y toucha, s'ouvrit d'elle-» même et laissa tomber deux bracelets de mille louis chacun, » avec un billet où étoient écrits ces mots : *Le Diable s'en mêle.*

LETTRE 592.

A la même.

à Paris, vendredi 12 Janvier 1680.

Je vous conjure, ma fille, de ne point vous raccommoder avec cette écritoire ennemie, qui suffit pour vous épuiser; et que ce ne soit pas seulement par l'excès de la nécessité, mais par un dessein

ferme et constant d'être appliquée à éviter ce qui vous est mauvais : vous aurez soin de ma vie en ménageant la vôtre. Je vous mandois avant-hier comme Madame de Schomberg vous conseilloit de mettre du miel de Narbonne, au lieu de sucre, dans votre café. J'ai trouvé par hasard Duchesne, qui n'approuve aucune *façon d'être* au café ; c'est une aversion ; vous en essaierez. Si M. de Grignan est fâché contre moi, et que l'approbation que je donne au billet qu'il a écrit à Madame de Coulanges puisse l'adoucir, j'espère que vous ne perdrez pas cette occasion de me raccommoder avec lui. Je n'ai jamais rien vu de pensé comme la fin de ce billet, ni qui soit tourné si galamment : Madame de Coulanges en est encore plus charmée que moi ; et M. de la Trousse, qui se trouva chez elle, a surmonté sa froideur pour l'admirer : ce fut lui qui me le fit envoyer hier au soir. Le vôtre à Madame de Coulanges est très-bon, mais tout est effacé par celui de M. de Grignan. Voyez ce que vous pourrez faire de ceci pour réparer mes injustices ; il faut y joindre le fond de mon cœur, qui mérite toujours qu'on excuse tout ; car, à bien traduire tout ce que j'ai dit, c'est de l'amitié, c'est de l'intérêt, c'est du respect et de l'estime pour un nom et pour une maison qu'il devroit honorer plus que je ne l'honore ; c'est le contre-coup de bien des choses, qui retombe sur cette personne que j'aime si passionnément, et qu'il aime aussi ; mais puisque ce n'est que comme lui-même, et qu'il se traite si mal, ce

n'est pas assez, on n'en est pas content, et l'on voudroit bien lui inspirer plus de sensibilité, et pour lui, et pour elle : voyez ce que votre adresse peut faire de tant de bons matériaux; car, en vérité, j'ai senti quelque douleur d'être brouillée avec un homme qui écrit si bien. Je voudrois savoir où il prend ces sortes de pensées et ces tours nobles et galans, qui font d'une *satire*, la chose du monde la plus obligeante. Pendant que je suis sur les lettres, il faut dire un mot de celle de Pauline au Coadjuteur. Je vous dis que j'ai peur qu'elle ne fasse honte à ses parens; je n'ai jamais vu une petite personne si bien appelée : en attendant qu'elle nous fasse rougir, je l'embrasse de tout mon cœur, et je me réjouis avec vous de son joli esprit naturel. Il me semble que le petit Marquis ne m'aime plus comme il faisoit; demandez-lui si je me trompe.

Le Roi fait des libéralités immenses; en vérité, il ne faut point se désespérer : quoiqu'on ne soit point son valet-de-chambre, il peut arriver qu'en faisant sa cour, on se trouvera sous ce qu'il jette. Ce qui est certain, c'est que, loin de lui, tous les services sont perdus : c'étoit autrefois le contraire. Je fus hier tout le soir chez M. et Madame de Pompone; nous avions été, Madame de Vins et moi, chez la Comtesse de Roye, pour lui faire compliment sur la mort du vieux Rouci. Vraiment, vous êtes intimement aimée et estimée dans cette maison; je fis mention de ce que vous me mandez sans cesse d'eux; leur reconnoissance est bien égale à

l'intérêt que vous prenez à leur mauvaise fortune. M. de Pompone aura besoin de toute sa raison pour oublier parfaitement ce pays-là, et pour reprendre la vie de Paris. Savez-vous bien qu'il y a un sort dans ce tourbillon, qui empêche d'abord de sentir le charme du repos et de la tranquillité? Puisqu'il est de cet avis, il faut en croire sa solide sagesse. Il reçoit son argent, et paie ses dettes : ce mouvement renouvelle la tristesse, et fixe son état. Je suis bien assurée que la destinée de Madame de Vins, enveloppée dans la sienne, fait son véritable ennui; c'est un sentiment fort naturel, et dont elle est bien digne, par ce qu'elle pense de son côté : je n'ai jamais vu tant de bonnes choses qu'il y en a dans cette maison. Nous parlâmes fort de Madame de Richelieu, qui renouvelle de jambes; et qui, n'ayant pas le tems présentement de dormir ni de manger, doit craindre enfin la destinée d'une personne qui avoit plus d'esprit qu'elle, et plus accoutumée au bruit; car avant que Madame de Montausier (1) fût au Louvre, l'hôtel de Rambouillet étoit le Louvre; ainsi, elle ne faisoit que changer d'agitation. On attend à tout moment le nom de la Dame d'honneur de Madame la Princesse de Conti; il est tems, elle sera mariée mardi.

Votre frère n'est point dévoré du désir de faire sa cour; il est chez Tonquedec, où il se réjouit : je

(1) Julie-Lucie d'Angennes, Duchesse de Montausier, fut Gouvernante de MONSEIGNEUR, et ensuite première Dame d'honneur de la Reine.

cache tout, sous les affaires que nous avons à Nantes; mais M. de la Trousse me gronde amèrement de lui donner de tels emplois. Il y a bien long-tems qu'ils seroient finis, s'il avoit voulu : il est vrai qu'il n'y paroîtra pas dans quinze jours, et qu'il faut donner à mon fils une louange, c'est que quand il est ici, il y fait assez bien son personnage; il plaît, et on le trouve de bonne compagnie. A propos, ce pauvre Pomenars fut taillé avant-hier, et souffrit cette opération avec un courage héroïque. Madame de Chaulnes m'a donné l'exemple de l'aller voir : sa pierre est grosse comme un petit œuf; il caquette comme une accouchée; il a plus de joie qu'il n'a eu de douleur : et pour accomplir la prophétie de de M. de Maillé, qui disoit un jour à Pomenars, qu'il ne mourroit jamais sans confession, il a été avant l'opération à confesse au grand Bourdaloue : ah ! c'étoit une belle confession que celle-là ! Il y fut quatre heures : je lui ai demandé s'il avoit tout dit, il m'a juré que oui, et qu'il ne *pesoit pas un grain* (1); car il a tout dit, et vous savez qu'il n'est question que de cela : il n'a point langui du tout après l'absolution, la chose s'est fort bien passée : il y avoit huit ou dix ans qu'il ne s'étoit confessé, et c'étoit le mieux : il me parla de vous, et ne pouvoit se taire, tant il est gaillard. Je ferai vos complimens à cet autre homme toujours si satisfait (*M. de Bussy*), et dont on peut dire qu'il a des

(1) On sait que le Marquis de Pomenars avoit eu plusieurs procès criminels, et un entr'autres pour la *fausse monnoie*.

ressources d'espérance qui sentent fort une des loges que vous savez ; mais à cela près, il a vraiment bien de l'esprit ; sa fille vous plairoit. Je cause, ma très-chère, et ne vous dis aucune nouvelle, parce que je n'en sais point. M. d'Hanovre est mort à Venise, et voilà sa femme établie ici avec fort peu de bien, et trois petites filles : c'est M. d'Osnabruck qui succède. Madame de Meckelbourg est logée à la rue Taranne, où étoit la Marans : cela ne ressemble guère à l'hôtel de Longueville. Je vous ai parlé de toutes les beautés, de toutes les étrennes : Fontanges en a donné pour vingt mille écus, sans que la pensée lui soit venue de faire un présent à Madame de Coulanges, qui a pris mille peines pour les présens qu'elle a faits aux autres : son étoile est assez plaisante sur tout; car les choses les plus aisées à comprendre sont devenues inconcevables. Ma chère belle, ne me répondez rien à toutes ces bagatelles; ceci ne vaut quasi pas la peine d'être lu; conservez-vous, écrivez peu : mais dites-moi un mot de cette colique qui est toujours de conséquence. La mère Guémené avoit promis de revenir de la campagne pour mener sa belle-fille à Saint-Germain; elle la fait languir, peut-être malicieusement. Voilà pourtant un bon tems pour elle, elle n'y trouveroit ni les Soubise, ni les Luyne.

LETTRE 593.

A la même.

à Paris, mercredi 17 Janvier 1680.

Le tems n'est plus, ma pauvre enfant, que ce m'étoit une consolation de recevoir une grande lettre de vous; présentement ce m'est une véritable peine; et quand je pense à celle que vous avez d'écrire, et au mal sensible que cela vous fait, je soutiens que vous ne sauriez m'écrire assez peu, et que si vous avez quelque soin de vous, et quelque amitié pour moi, il faut, par nécessité ou par précaution, que vous gardiez cette conduite. Si vous êtes incommodée, reposez-vous; si vous ne l'êtes point, conservez-vous; et puisque cette santé si précieuse, dont on ne connoît le bonheur qu'après l'avoir perdue, vous oblige à vous ménager, croyez que ce doit être votre unique affaire, et celle dont je vous aurai le plus d'obligation. Vous me paroissez accablée de la dépense d'Aix; c'est une chose cruelle que de gâter encore vos affaires en Provence, au lieu de les raccommoder : vous souhaitez d'être à Grignan, c'est le seul lieu, dites-vous, où vous ne dépensez rien : je comprends qu'un peu de séjour dans votre château ne vous seroit pas inutile à cet égard; mais vous n'êtes plus en état de mettre cette considération au premier rang; votre santé doit aller la première, c'est ce qui doit vous conduire; et quelle raison pourroit obliger ceux qui vous

aiment à vous laisser dans un air qui vous fait périr visiblement? Vous êtes si incommodée de la bise d'Aix et de Salon, que vous devez vous attendre à l'être encore plus de celle de Grignan (1). Ainsi, ma fille, il faudra prendre une résolution sage; il faudra, quand vous serez ici, n'être plus, comme vous êtes toujours, un pied en l'air; il n'y a rien de bon avec cette agitation d'esprit; vous devez changer de style, puisque vous changez de santé et de tempérament; vous devez dire, je ne puis plus voyager, il faut que je me remette : mais au lieu de parler sincèrement de votre état à M. de Grignan qui vous aime, qui ne veut pas vous perdre, et qui voit comme nous combien le repos et le bon air vous sont nécessaires, il semble au contraire que vous vouliez le tromper et vous tromper aussi, en disant, je me porte parfaitement bien, quand vous vous portez parfaitement mal. Il s'agira donc de rectifier toutes ces manières, qui jusqu'ici n'ont servi qu'à détruire votre santé. Nous en parlerons encore : mais je ne puis m'empêcher de vous dire tout ceci, sur quoi vous pouvez faire des réflexions.

Vous trouvez, ce me semble, la Cour bien orageuse. Vous avez raison d'être étonnée de Ma-

(1) Le château de Grignan est fort élevé, et par conséquent plus exposé à tous les vents qu'Aix et Salon. La bise est un vent qui souffle entre l'Est et le Nord, et qui est dangereux pour les poitrines foibles, sur-tout dans les Provinces voisines des Alpes et de la Méditerranée, où la bise est aussi très-contraire à la navigation.

dame de Soubise ; personne ne sait le vrai de cette disgrace (1) ; il ne paroît point que ce soit une victime : elle a voulu une place que le Roi l'a empêchée d'avoir : il y a bien à dire des épigrammes là-dessus. Quand elle a vu que toute cette distinction étoit réduite à une augmentation de pension, elle a parlé, elle s'est plainte ; elle est venue à Paris ; *j'y vins, j'y suis encore, etc.* Il ne seroit pas impossible de tourner la suite de ces vers. On ne la voit point du tout, ni frère, ni sœur, ni tante, ni cousine ; elle n'a que Madame de Rochefort qui lui tient lieu de tout. On ne lui fera point dire ce qu'elle ne dit pas, car elle est recluse. Cependant elle est très-bien servie là-bas ; elle espère qu'elle retournera bientôt. Il y a des gens qui croient qu'elle pourra se tromper : si cela est, il faudra qu'elle change de vie ; une plus longue retraite ne seroit pas soutenable. On ne voit pas non plus Madame de Rochefort ; c'est une belle femme de moins dans les fêtes qui se font pour les grandes noces.

Mademoiselle de Blois est donc Madame la Princesse de Conti ; elle fut fiancée lundi en grande cérémonie, hier mariée, à la face du soleil, dans la chapelle de Saint-Germain : un grand festin comme la veille : l'après-dîner, une comédie, et le soir couchés, et leurs chemises données par le Roi et par la Reine. Si je vois quelqu'un, avant que d'envoyer cette lettre, qui soit revenu de la Cour, je vous ferai une addition. Mais voyez comme il

(1) *Voyez* ci-dessus la Lettre du 10 Janvier.

est

est bon de se tourmenter un peu pour avoir des places; il est certain que celles qui avoient été nommées pour Dame d'honneur de cette Princesse, avoient fait leurs diligences. Le hasard veut que Madame de Buri (1), qui est à cinquante lieues d'ici, tombe dans l'esprit de Madame Colbert; elle l'a vue autrefois, elle en parle à M.^de Lavardin son neveu, elle en parle au Roi; on trouve qu'elle est tout comme il faut; on mande qu'elle aura six mille francs d'appointemens, qu'elle entrera dans le carrosse de la Reine. On fait écrire le Père Bourdaloue qui est son confesseur; car elle n'est pas *Janséniste* comme Madame de Vibraye; c'est avec ce *mot* qu'on a supprimé celle-ci, quoiqu'elle soit sous la direction de Saint-Sulpice, qui est, pour la doctrine, comme celle des Jésuites. Enfin, le courrier part, et on l'attend demain. M^me^. de Lavardin fait présent à Madame de Buri d'une robe noire, d'une jupe, d'un mouchoir de point avec les manchettes, tout cela prêt à mettre. La Senneterre a eu beau tortiller autour du Bourdaloue *; point de

(1) Anne-Marie d'Eurre d'Aiguebonne, veuve de François de Rostaing, Comte de Buri.

* L'austère Directeur, le Prédicateur fulminant, le grand Bourdaloue, faisant des Dames d'honneur et les prenant parmi les Molinistes! Cela mérite bien d'être remarqué; et d'autant plus qu'on le vit plusieurs années après refuser le poste le plus désirable pour un intrigant, s'il l'eût été. Madame de Maintenon lui proposa de diriger sa conscience. Il ne voulut lui promettre que deux jours dans l'année, le reste étant voué à la prédication. Il est vrai que, dans la suite, il lui reprocha vivement d'avoir pris un Directeur qui n'étoit pas Jésuite.

nouvelles. Vous êtes étonnée que la presse soit si grande, vous n'êtes pas la seule; mais la rage est d'être là *in ogni modo*. Voilà donc une amie de M. le Coadjuteur encore placée : c'est un moulin à paroles, comme vous savez ; elle parle *Buri*, c'est une langue; mais au moins elle ne s'en est pas servie pour être à cette place. Celle de la Maréchale de Clérembault est fort extraordinaire ; elle est protégée par MADAME, qui voudroit bien en faire une Dame de la Reine. Elle va à la Cour, comme si de rien n'étoit; il ne semble pas qu'elle se souvienne d'avoir été et de n'être plus Gouvernante *,

> Et trouve le chagrin, que MONSIEUR lui prescrit,
> Trop digne de mépris pour y prêter l'esprit.

Vous rajusterez ces vers : mais quand ils se trouvent en courant au bout de ma plume, il faut qu'ils passent. Je vous trouve une personne tout à fait jalouse, et M. de Grignan tout à fait amoureux. Montgobert me parle d'un bal, où je vois danser fort joliment mon petit Marquis. Pauline a-t-elle la même inclination pour la danse que sa sœur d'Adhémar ? Il ne faudroit plus que cet agrément pour la rendre trop aimable : ah, ma fille, divertissez-vous de cette jolie enfant ; ne la mettez point en lieu d'être gâtée ; j'ai une extrême envie de la voir.

* MADAME dit dans ses Lettres que cette Dame ne lui fut ôtée que parce qu'elle l'aimoit; que c'étoit un tour de la Maréchale de Grancey, dont la fille cadette étoit la maîtresse du Chevalier de Lorraine, favori lui-même de MONSIEUR.

Je m'en vais vous dire une chose plaisante, dont Corbinelli est témoin; je lui dis lundi matin que j'avois songé toute la nuit d'une Madame de Rus; que je ne comprenois pas d'où me revenoit cette idée, et que je voulois vous demander des nouvelles de cette sorcière. Là-dessus je reçois votre lettre, et justement vous m'en parlez, comme si vous m'aviez entendue; ce hasard m'a paru plaisant: me voilà donc instruite de ce que je voulois vous demander; c'est une étrange histoire que de voir un homme assez amoureux de cette créature pour en perdre sa fortune; mais c'est ainsi qu'elle se fait aimer; je ne puis rien vous mander de si extraordinaire. Je n'ai pas oublié le Comte de Suze; M. de Saint-Omer son frère a été à l'extrêmité; il a reçu tous les sacremens; il ne vouloit point être saigné avec une grosse fièvre, une inflammation; le Médecin Anglois le fit saigner par force; jugez s'il en avoit besoin; et ensuite avec son remède il l'a ressuscité, et dans trois jours *il jouera à la fossette*. Hélas! cette pauvre Lieutenante qui aimoit tant M. de Vins, et qui craignoit tant qu'on ne le sût pas, la voilà morte, et très-jeune; mandez-moi de quelle maladie, je suis toujours surprise de la mort des jeunes personnes. Vous avez raison de vous plaindre que je vous ai mal élevée; si vous aviez appris à prendre le tems comme il vient, cela vous auroit extrêmement amusée.

N'avez-vous point remarqué la gazette de Hollande? Elle compte ceux qui ont des charges chez

Madame la Dauphine : M. de Richelieu, Chevalier d'honneur; M. le Maréchal de Bellefond, premier Ecuyer; M. de Saint-Géran, *rien* (1). Vous m'avouerez que cela est plaisant. Enfin, cette folie est passée jusqu'en Hollande. Mon fils est toujours les délices de Quimper; je crois pourtant qu'il est présentement à Nantes, et qu'il sera ici à la fin du mois; vous voyez bien que je l'ai mieux élevé que vous : j'espère que dans quinze jours il n'y paroîtra pas, et qu'il sera prêt à partir avec les autres. N'écrivez point, et gardez-vous bien de répondre à toutes ces causeries dont je ne me souviendrai plus moi-même dans trois semaines. Si la santé de Montgobert peut s'accommoder à écrire pour vous, elle vous soulagera entièrement, sans même que vous ayez la peine de dicter : elle écrit comme nous

J'approuve fort que vous soupiez ; cela vaut mieux que douze cuillerées de lait. Hélas ! ma fille, je change à toute heure; je ne sais ce que je veux : c'est que je voudrois que vous pussiez retrouver de la santé; il faut me pardonner, si je cours à tout ce que je crois de meilleur; et c'est toujours sous le nom de bien et de mieux que je change d'avis. Pour vous, ma très-chère, n'en changez point sur la bonne opinion que vous devez avoir de vous, malgré les procédés désobligeans de la fortune. En vérité, si elle vouloit, M. et Madame de Grignan tiendroient fort bien leur place à la Cour : mais vous

(1) *Voyez* ci-dessus la Lettre du 25 Décembre.

savez où cela est réglé, et l'inutilité du chagrin qu'on ne peut s'empêcher d'en avoir.

Je ne sais rien encore de ce qui s'est passé à la noce. J'ignore si ce fut à la face du soleil ou de la lune que le mariage se fit. J'irai faire mon paquet chez Madame de Vins, et vous manderai ce que j'aurai appris. Cependant, je vous dirai une très-grande nouvelle; c'est que M. le Prince fit faire hier sa barbe; il étoit rasé; ce n'est point une illusion, ni une de ces choses qu'on dit en l'air, c'est une vérité; toute la Cour en fut témoin; et Madame de Langeron prenant son tems qu'il avoit les pattes croisées comme le lion, lui fit mettre un justaucorps avec des boutonnières de diamans; un valet-de-chambre, abusant aussi de sa patience, le frisa, lui mit de la poudre, et le réduisit enfin à être l'homme de la Cour de la meilleure mine, et une tête qui effaçoit toutes les perruques : voilà le prodige de la noce. L'habit de M. le Prince de Conti étoit inestimable; c'étoit une broderie de diamans fort gros, qui suivoit les compartimens d'un velouté noir sur un fond de couleur de paille. On dit que la couleur de paille ne réussissoit pas, et que Madame de Langeron, qui est l'âme de toute la parure de l'hôtel de Condé, en a été malade. En effet, voilà de ces sortes de choses dont on ne doit point se consoler. M. le Duc, Madame la Duchesse et Mademoiselle de Bourbon avoient trois habits garnis de pierreries différentes pour les trois jours.

Mais j'oublioi le meilleur, c'est que l'épée de M.le Prince étoit garnie de diamans.

La famosa spada,
All' cui valore ogni vittoria è certa.

La doublure du manteau du Prince de Conti étoit de satin noir, piqué de diamans comme de la moucheture. La Princesse étoit romanesquement belle, et parée, et contente.

Qu'il est doux de trouver dans un amant qu'on aime
Un époux que l'on doit aimer !

Je n'en sais pas davantage; je vous dirai ce que j'apprendrai ce soir. Je vous conseille de faire lire les gazettes, elles sont très-bien faites.

M. Courtin revient de Saint-Germain; il a tout vu : ce fut le soleil à midi qui éclaira ce mariage, la lune a été témoin du reste. Le Roi embrassa tendrement la Princesse quand elle fut au lit, et la pria de ne rien contester à M. le Prince de Conti, et d'être douce et obéissante : nous croyons qu'elle l'a été.

LETTRE 594.

A la même.

à Paris, vendredi 19 Janvier 1680.

Ce n'est point une feuille que je demande, c'est une page que j'ai voulu dire, c'est une ligne, c'est enfin, ce qui ne peut vous faire aucune incommodité. Si vous êtes mal, ma chère enfant, vous êtes incapable d'écrire; si vous êtes bien, tenez-vous tranquille, et craignez de retomber. Quand le tems est doux ici, je pense qu'à Aix il est encore plus doux; mais cet air doux est trop subtil, et il vous incommode quelquefois comme la bise : quand vous vous promenez par ces beaux jours que je connois, y portez-vous cette douleur et cette pesanteur ? N'êtes-vous jamais sans plus ou moins de cette incommodité ? J'admire comme on peut tourner uniquement sur une pensée, et comme tout le reste me paroît loin : c'est bien précisement cette lunette qui approche et qui recule les objets.

Il faut que je vous remercie de vos jolies étrennes; elles sont utiles, je suis ravie de les avoir, et le tems viendra que je vous en remercirai tous les jours intérieurement. Si elles changent un peu de couleur, je n'en tirerai point de fâcheuses conséquences pour votre amitié : il n'en est pas de même de mes misérables petites étrennes; dès que je ne vous aimerai plus, elles deviendront vertes comme du pré; observez-les bien, ma fille, je me suis

livrée à cette marque indubitable; et sans que je prenne le soin de vous parler jamais de mon amitié, vous en saurez la vérité. Je vous remercie donc de votre joli présent, et je reçois comme une marque de votre tendresse, le cas que vous faites du mien, quoique petit et inutile. Voilà les seuls chagrins que me donne ma médiocre fortune; mais ils ne sont pas médiocres comme elle: j'en suis pénétrée, et je regarde l'abondance de Madame de Verneuil (1), comme un plaisir fort au-dessus de sa principauté. Je viens de lui écrire; je n'y avois pas encore pensé. Je n'ai point vu M. de Gordes, j'irai le chercher. Au reste, vous n'avez pas bien chaussé vos besicles sur les prophéties que vous faites; vous verrez toujours Mesdames de Créqui et de Richelieu Dames d'honneur; ce choix est trop bon pour leur donner des compagnes; jamais le Roi n'a eu dessein de donner les entrées et les honneurs de cette place à Madame de Soubise, et c'est pour l'avoir cru et l'avoir dit, qu'elle est à Paris: comme elle trouva dans l'explication, que tout cela se réduisoit à une augmentation de dix mille francs de pension, elle se plaignit et parla; voilà ce qui nous a paru. Les bons offices de ce pays-là n'ont pas manqué d'être placés généreusement pendant son absence. Elle se cache, afin qu'au moins on ne la fasse plus parler. Mais cette

(1) Charlotte Séguier, veuve de Maximilien-François de Béthune, Duc de Sully, et remariée le 29 Octobre 1668 avec Henri de Bourbon, Duc de Verneuil.

rougeole imaginée, et cette parfaite solitude, ne nous plaisent pas à nous autres spectateurs. On croit pourtant que tout s'adoucira : mais voilà une belle nôce dont elle n'a point été ; c'est quelque chose à une personne qui ne comprend pas qu'on puisse vivre ailleurs qu'à la Cour.

M. de Marsillac est si extraordinairement occupé, et de sa cour, et de sa chasse, qu'il est comme *imbenecido ;* il ne répond ni aux billets de M. de la Rochefoucauld, ni à ceux de Langlade, quoiqu'il s'agisse de ses propres affaires. Ce n'est pas que si M. de Grignan veut dîner avec lui, ou lui donner les moyens de le servir, il ne retrouve alors son ancien ami ; c'est de quoi son père m'assure tous les jours en vous faisant mille amitiés, et en demandant de vos nouvelles avec un soin très-obligeant. Madame de la Fayette y mêle encore plus de tendresse, à cause de votre ancienne et nouvelle amitié. Celle de Madame de Vins me paroît bien véritable ; elle vous conjure de ne point lui écrire : il faudroit, en vérité, ne vous aimer guère, pour vouloir contribuer au mal que cela vous fait. Quand je vais chez M. de Pompone, ce n'est plus, comme vous savez, que chez le plus honnête homme du monde, ce n'est plus chez un Ministre. On ne lui a pas encore donné sa somme entière. Je crois que Madame de Vins ira bientôt à Saint-Germain ; Madame de Richelieu l'a souhaité ; je la plains, ce voyage sera triste pour elle ; je ne m'accoutume point à cette disgrâce.

Mon fils ne m'écrit point, il n'est pas encore revenu à Nantes : j'avois jusqu'ici tout mis sur mon compte, en disant qu'il achevoit mes affaires; mais je commence à succomber aux reproches amers de M. de la Trousse, qui me dit que je devrois donc lui faire vendre sa charge, pour vaquer à celle de mon Intendant. Je suis persuadée que mon fils reviendra, lorsque j'y penserai le moins, et qu'au bout de huit jours, il n'y paroîtra plus. Les Dames de Madame la Dauphine et sa Maison, partent jeudi 25 pour Schélestat. Le Chevalier a été à la noce; il ne tiendra qu'à lui de vous faire de beaux récits. La belle Fontanges n'y parut point; on dit qu'elle est triste de la mort d'une petite personne. Adieu, ma très-belle et très-aimable, j'embrasse vos enfans et les miens, et ceux de M. de Grignan.

LETTRE 595.

A la même.

à Paris, mercredi 24 Janvier 1680.

VOILA une bouffée de mal qui dure long-tems, et que je comprends qui doit être bien triste et bien incommode. Il n'y a personne qui ne connoisse quelque douleur d'estomac; mais celle que vous sentez se passe dans un endroit si intérieur et si intime; c'est tellement soi qui souffre, que j'admire, ma chère enfant, et j'ai toujours admiré votre douceur et votre patience. Je vois que ce

n'est pas le repos qui vous manque; on vous ménage fort bien : les promenades sont placées par les plus beaux jours du monde : c'est donc de votre poitrine, de votre sang, de votre poumon que vient tout le mal. Je suis bien heureuse que le conseil que j'ai donné, de la part de Fagon, de manger davantage, ait réussi. Cette sorte de régime, pour les personnes délicates, s'introduit beaucoup. Vous êtes en lieu de prendre vos résolutions sur le lait.

M. de Grignan m'a fait un grand plaisir de me parler de mon petit Marquis; je sens beaucoup d'amitié pour lui : pour Pauline, il faut de la passion : elle me paroît toute charmante. M. de Mêmes m'en parla l'autre jour sur ce ton; il semble qu'il vienne de la quitter : le mari et la femme sont encore tout pleins du souvenir de votre bonne réception. Mademoiselle de la Basinière est en religion, tout auprès de Madame de la Fayette; quelques intérêts de famille, et une très-désagréable humeur, ont causé cette retraite, où elle s'ennuie fort. Mon fils n'est point encore à Nantes; pour avoir trop à dire là-dessus, je ne dis rien. Il y a deux mois qu'il seroit ici, s'il avoit retranché de son voyage les jours qu'il a donnés aux plaisirs charmans qu'il a trouvés en Basse-Bretagne. Il est allé passer les Rois à cinquante lieues de Nantes; il a passé par Saint-Brieux, dont l'Evêque est nommé à l'Evêché de Poitiers. Je regarde toujours ce qui se passe pour les Evêchés, à cause de notre bel Abbé. La Maison (*de Madame la Dauphine*)

part demain pour aller au-devant de cette Princesse, dont la physionomie ne promettoit pas tant de bonheur. Celle qui vous aime tant (1) me paroit bien aimable de conserver si long-tems et de si loin un si bon goût. Madame de Solre n'est point à Paris; je crois qu'elle auroit envoyé ici, ou que j'aurois entendu parler d'elle.

Madame la Princesse de Conti est toujours charmante : elle se trouva si mal la nuit de ses noces d'un dévoiement, qu'on a jeté son bonnet par-dessus les moulins, et l'on n'a vu goutte. Elle se porte bien, et l'on dit des merveilles de la belle âme et de la générosité de M. le Prince de Conti; il jette l'argent héroïquement; il a des bontés de Henri IV, des procédés du Chevalier Bayard, et des justices de Sylla * : on conte cinq ou six choses admirables. Madame de Buri a été reçue du Roi au-delà de ce qu'on pensoit ** : il lui a recommandé la conduite de sa fille, *sa fille*, il la nomme toujours ainsi, et l'aime chèrement. Il donne deux mille écus de pension à cette Buri, qui, dès le jour même entra dans le carrosse de la Reine : cette sauce rend cette place des meilleures; ce qui viendra de l'hôtel de

(1) Anne-Élisabeth de Lorraine, Princesse de Vaudemont.

* Ce nom se trouve dans toutes les Éditions. Mais la comparaison est si étrange que je crois qu'il faut lire *Sully* au lieu de *Sylla*.

** Madame de Buri, qui est assez maltraitée ici, est représentée par M. de Saint-Simon sous des traits beaucoup plus favorables. Il est bon de remarquer que ce fut elle qui introduisit à la Cour sa nièce, Mademoiselle Choin, qui fut aimée et même épousée (dit-on) par le Dauphin.

Conti seront des présens; mais elle est au Roi. C'est à Madame de Langeron à voir si elle pourra rentrer dans ses droits du carrosse, qu'elle a perdus par l'hôtel de Condé. Il est difficile de juger de l'effet des conduites; Madame de Buri, à cinquante lieues de Paris, est enlevée pour mettre dans une place que l'on a rendue fort bonne. Madame de Saint-Géran *, en mangeant tous les gratins des poëlons des petits enfans, n'attrape rien; M. de Saint-Brieux, dans son diocèse, est transporté à Poitiers qu'il souhaitoit; d'autres, en rang d'oignon tous les jours à la messe du Roi, n'ont rien : quelle conséquence peut-on tirer? sinon que tout va comme il plaît à Dieu. Pauline et moi, nous suivons cette opinion perverse; elle vous a répondu dans ce sens. M. de Saint-Omer (1) est guéri de l'Anglois. Madame la Duchesse de Saint-Aignan (2) en est morte; il est vrai qu'on lui donna ce remède à l'agonie. Son mari est revenu du Hâvre en poste sur les vieilles ailes de son vieil amour; il arriva comme elle expiroit, il lui baisa la main, fit des cris, poussa des sanglots; il va nous donner d'une

* N. d'O, mariée à Bernard de la Guiche C. de Saint-Géran, fut intime amie et confidente de Madame de Maintenon. On a leurs lettres. C'est à elle que celle-ci écrivoit : *Ce maître vient chez moi, malgré moi, et s'en retourne désespéré sans être rebuté.* On a vu plus haut que, comme elle, son mari faisoit sa cour à tout prix. Le Duc de Béthune disoit de lui : *Le gros Saint-Géran est un honnête homme; mais il a besoin d'être tué pour être estimé solidement.*

(1) Depuis Archevêque d'Auch.

(2) F. de Beauvilliers, Duc de Saint-Aignan.

sierra morena dans sa retraite et dans son deuil. Voilà Madame de Livry (1) affligée, elle perd tout.

J'ai vu Madame de Coulanges; elle vous embrasse, et me paroît fort aise de votre espèce de commerce. Elle a été à Saint-Germain toujours fort caressée, fort gâtée. Elle étoit mal avec la Comtesse de Grammont; l'Abbé Têtu, quoiqu'il ne la voie plus, n'a pas laissé de vouloir faire cette paix; il l'a faite. M. le Dauphin demande à M. de Montausier quand Madame la Dauphine sera grosse? Ils seront mariés demain à Munich; il est, je crois, persuadé qu'elle pourra l'être en arrivant à Schélestat : c'est le Prince son frère qui l'épouse. On envoie d'ici des habits magnifiques, que l'Electeur avoit demandés pour lui et pour sa sœur; mais en bien moindre quantité qu'il ne vouloit, parce que rien n'est égal aux magnificences que la Maréchale de Rochefort porte à cette Princesse. La Dame d'honneur, les Dames d'atour, les filles, la Gouvernante, les hommes, et toute la Maison part demain. Madame de Coulanges est aujourd'hui dans le tourbillon de leur départ; elles sont toutes à Paris

Voici une histoire bien tragique. Cette pauvre Bertillac est devenue passionnée, pour ses péchés passés, de l'insensible C....*; il l'a vu s'enflammer,

(1) Marie-Antoinette de Beauvilliers, femme de Louis Sanguin, Marquis de Livry.

* On voit par le *Supplément aux Mémoires de Bussy*, que M. de Caderousse étoit le héros de cette vilaine aventure. Mais la Dame y est appelée Madame de Rambures. Peut-être celle-ci avoit changé de nom ou en portoit deux.

et non pas se défendre; il a été d'abord au fait, et lui a fait mettre en gage ses perles, pour soutenir un peu la bassette. On le vit arriver chez Madame de Quintin avec mille louis qu'il fit sonner; sa reconnoissance l'obligea de dire d'où ils venoient. Ce procédé a si excessivement saisi la Bertillac, qu'elle en est devenue une image de Benoît, comme elle a été autrefois; et le sang et les esprits ne courant plus, elle est actuellement enflée et gangrénée; de sorte qu'elle est à l'agonie. Nous y passâmes hier, le petit Coulanges et moi; on attend qu'elle expire; elle est mal pleurée; le père et le mari voudroient qu'elle fût déjà sous terre. Il n'y a point deux opinions sur cette belle cause de sa mort. Madame de Frontenac en paroît honteuse, aussi bien que tout le sexe, qui devroit déchirer C..... comme Orphée. Je n'en ferai jamais mon héros; j'ai le même chagrin contre lui, que Madame de Coulanges contre la Fare *; elle ne le salue plus, et dit qu'il l'a trompée : il n'y a qu'elle qui s'en plaigne. La Sablière a pris son parti en jolie et spirituelle personne. Ce n'est pas pour le même sujet que je hais C....., comme vous voyez; car même il ne m'a pas trompée.

Mercredi à dix heures du soir.

Ma grosse lettre est partie; mais quand il y a de grandes nouvelles, il faut les écrire, quoique

* Le Marquis de la Fare, connu par ses vers, par ses Mémoires, et par l'amitié de Chaulieu, avoit été amoureux de Madame de Coulanges, et aimé de Madame de la Sablière.

vous puissiez les savoir par d'autres. Je vous dirai donc que Madame la Comtesse de Soissons est partie cette nuit pour Liége, ou pour quelque autre endroit qui ne soit pas la France. La Voisin l'a extrêmement marquée, et je pense que Sa Majesté lui a donné charitablement le tems de se retirer. M. de Luxembourg s'est mis volontairement à la Bastille, et se croit assez innocent pour prendre ce ton. On parle de Madame de Tingry, de plusieurs autres encore; mais c'est un chaos, et je vous mande ce qui est positif; à vendredi le reste.

On a trompetté Madame la Comtesse à *trois briefs jours*, c'est-à-dire, qu'on va lui faire son procès par contumace. Le Roi a dit à Madame de Carignan : « Madame, j'ai bien voulu que Madame la » Comtesse se soit sauvée; peut-être en rendrai-je » compte un jour à Dieu et à mes peuples ». Et pour son appartement que Madame de Carignan demandoit, il répondit qu'il y avoit pourvu.

LETTRE 596.

A la méme.

à Paris, vendredi 26 Janvier 1680.

Je veux commencer par votre santé; c'est ce qui me tient uniquement au cœur. C'est sans préjudice de cette continuelle pensée, que je vois, que j'entends toutes les choses de ce monde : elles sont plus proches ou plus loin de moi, selon qu'elles ont plus ou moins de rapport à vous : vous me donnez

donnez même l'attention que j'ai aux nouvelles. Je vous trouve bien dorlotée, bien mitonnée, ma chère enfant; vous n'êtes point dans le tourbillon, je suis en repos pour votre repos; mais je n'y suis pas pour cette chaleur et cette pesanteur, et cette douleur sans bise, sans fatigue. Je voudrois bien un peu plus d'éclaircissement sur un point si important : tant de soins qu'on a de vous, ne sont pas sans raison, ni par pure précaution. Je souhaite que ce soit sincèrement que vous ne vouliez plus vous tuer avec votre écritoire; confirmez-moi cette bonne opinion de vous, et en nul cas ne m'écrivez de grandes lettres, puisque Montgobert s'en acquitte très-bien, et que, comme je vous ai dit, elle peut même vous soulager de dicter. Je voudrois qu'elle mêlât un mot du sien sur le sujet de votre santé.

J'ai reçu enfin une lettre de mon fils; il est à Nantes : il n'a été que vingt jours à son voyage; il n'a fait que quatre-vingt-dix lieues de Bretagne, au mois de Janvier, pour solenniser la fête des Rois, sans aucun amour. Je lui mande qu'il se garde bien de dire cela à d'autres, et que pour ne pas se décrier, il faut qu'il laisse entendre une passion vraie ou fausse; sans cela il paroîtra plus Breton que tous les Bretons. Je le prie aussi de ne point demeurer à Nantes pour nos affaires; elles ne sont plus vraisemblables, et je serois fort fâchée que l'on me crût assez sotte ou assez avare pour préférer des affaires de rien à la nécessité de faire sa cour,

dans une occasion comme celle-ci. Il me paroît embarrassé; mais enfin il reviendra assez tôt pour partir avec M. de Chaulnes : voyez ma bonté : je lui ai retenu une place dans son carrosse.

En vérité, je ne me souviens plus du petit de Conor; je vous laisse le soin, et à votre frère, de ces anciennes dates. Sans la présence de MADEMOISELLE, j'aurois renoncé Mademoiselle d'Epernon; je dis ce jour-là, et toujours, ces sottises que vous appelez jolies, et tout ce qu'on peut faire pour les adoucir; vous voulez tirer de ce rang le compliment que je fis à Madame de Richelieu (1); je le veux bien, car il ressemble à ce que lui auroit dit M. de Grignan : j'y pensai : voilà justement de ces choses qui lui viennent quand il parle et quand il écrit; c'est ce qui fait que ses lettres font toujours, deux mois durant, l'ornement de toutes les poches. Madame de Coulanges avoit encore hier la sienne, et la montre : cela n'est-il pas plaisant? Au reste, ma très-chère, ne comptez point tant que vous soyez où vous devez être, que vous ne comptiez encore que vous devez être quelquefois ici; c'est votre pays et celui de M. de Grignan; et je vivrois bien tristement, si je n'espérois vous y revoir cette année. M. de Rennes (1) vous garde votre appartement, et nous donnera pourtant tout le tems d'y

(1) *Voyez* ci-dessus la Lettre du 5 Janvier.

(2) L'Évêque de Rennes (*Jean-Baptiste de Beaumanoir*) occupoit dans ce tems-là l'appartement de Madame de Grignan à l'hôtel de Carnavalet.

faire travailler. Vous ne m'avez aucune obligation de cette société, ce n'en est point une, c'est un homme admirable, il ne pèse rien non plus que ses gens, sa conversation est légère; on le voit peu; il trotte assez, et ne hait pas d'être dans sa chambre; on le souhaite; il ne ressemble pas à feu M. du Mans (1) : enfin, il est tel que si on souhaitoit quelqu'un qui ne fût pas vous, ce seroit un autre comme celui-là : il m'a priée déjà plusieurs fois de vous faire bien des complimens, et de vous dire que, quelque joie qu'il ait d'être ici, il m'aime trop, pour n'avoir pas beaucoup d'envie de vous quitter la place.

On ne parle plus de Madame de Soubise, on n'y pense même déjà plus. Vraiment, il y a bien d'autres affaires; et je crois que je suis folle de m'amuser à parler d'autre chose. Il y a deux jours que l'on est assez, comme le jour de MADEMOISELLE et de M. de Lauzun : on est dans une agitation, on envoie aux nouvelles, on va dans les maisons pour en apprendre, on est curieux; et voici ce qui a paru en attendant le reste *.

(1) Philibert-Emmanuel de Beaumanoir, Évêque du Mans, mort en Juillet 1671. Il étoit cousin-germain de M. de Rennes.

* La Voisin, la Vigoureux et un Prêtre nommé le Sage, connus à Paris comme devins et tireurs d'horoscopes, joignirent à cette jouglerie le commerce secret des poisons, qu'ils appeloient *poudre de succession*. Ils ne manquèrent pas d'accuser tous ceux qui étoient venus à eux pour une chose, d'y avoir recouru pour l'autre. C'est ainsi que le Maréchal de Luxembourg fut compromis, par son Intendant Bonard, qui avoit fait chez le

M. de Luxembourg étoit mercredi à Saint-Germain, sans que le Roi lui fît moins bonne mine qu'à l'ordinaire : on l'avertit qu'il y avoit contre lui un décret de prise de corps : il voulut parler au Roi; vous pouvez penser ce qu'on dit. Sa Majesté lui dit que, s'il étoit innocent, il n'avoit qu'à s'aller mettre en prison, et qu'il avoit donné de si bons Juges pour examiner ces sortes d'affaires, qu'il leur en laissoit toute la conduite. M. de Luxembourg monta aussitôt en carrosse, et s'en vint chez le Père de la Chaise : Mesdames de Lavardin et de Mouci, qui venoient ici, le rencontrèrent dans la rue Saint-Honoré, assez triste dans son carrosse : après avoir été une heure aux Jésuites, il fut à la Bastille, et remit à Baisemeaux (*le Gouverneur*) l'ordre qu'il avoit apporté de Saint-Germain. Il

Sage je ne sais quelle extravagante *conjuration* pour retrouver des papiers perdus. Le vindicatif Louvois saisit l'occasion pour le perdre ou au moins le tourmenter.

Outre les personnes nommées ici, Madame de Polignac fut décrétée de prise de corps, et la Maréchale de la Ferté, ainsi que la Comtesse du Roure, d'ajournement personnel.

On accusoit la Comtesse de Soissons d'avoir empoisonné son mari, Madame d'Alluie son beau-père, Madame de Tingry ses enfans, Madame de Polignac un valet-de-chambre, maître de son secret; et ce secret étoit qu'elle avoit voulu donner au Roi un filtre pour s'en faire aimer.

Le Roi rendit à la Duchesse de Foix un billet écrit par elle à la Voisin, conçu en ces termes :

« Plus je frotte et moins ils poussent ». Il lui en demanda l'explication. Il s'agissoit d'une recette pour faire venir de la gorge. Elle mandoit à la Voisin que sa drogue ne faisoit rien.

On devine assez que la Voisin avoit beaucoup de ces secrets, à l'usage des Dames.

entra d'abord dans une assez belle chambre. Madame de Meckelbourg * vint l'y voir, et pensa fondre en larmes; elle s'en alla, et une heure après qu'elle fut sortie, il arriva un ordre de le mettre dans une des horribles chambres grillées qui sont dans les tours, où l'on voit à peine le ciel, et défense de voir qui que ce fût. Voilà, ma fille, un grand sujet de réflexion: songez à la fortune brillante d'un tel homme, à l'honneur qu'il avoit eu de commander les armées du Roi, et représentez-vous ce que ce fut pour lui d'entendre fermer ces gros verroux; et s'il a dormi par excès d'abattement, pensez au réveil. Personne ne croit qu'il y ait du poison à son affaire. Je vous assure que voilà une sorte de malheur qui en efface bien d'autres.

Madame de Tingry est ajournée pour répondre devant les Juges. Pour Madame la Comtesse de Soissons, elle n'a pu envisager la prison; on a bien voulu lui donner le tems de s'enfuir, si elle est coupable. Elle jouoit à la bassette mercredi: M. de Bouillon entra; il la pria de passer dans son cabinet, et lui dit qu'il falloit sortir de France, ou aller à la Bastille: elle ne balança point; elle fit sortir du jeu la Marquise d'Alluie; elles ne parurent plus. L'heure du souper vint; on dit que Madame la Comtesse soupoit en ville: tout le monde s'en alla, persuadé de quelque chose d'extraordi-

* C'étoit la sœur de M. de Luxembourg, autrefois Madame de Châtillon, dont nous avons parlé dans une note, tome I, page 74.

naire. Cependant on fit beaucoup de paquets, on prit de l'argent, des pierreries; on fit prendre des justaucorps gris aux laquais, aux cochers; on fit mettre huit chevaux au carrosse. Elle fit placer auprès d'elle dans le fond la Marquise d'Alluie, qu'on dit qui ne vouloit pas aller, et deux femmes-de chambre sur le devant. Elle dit à ses gens qu'ils ne se missent point en peine d'elle, qu'elle étoit innocente; mais que ces coquines de femmes avoient pris plaisir à la nommer : elle pleura : elle passa chez Madame de Carignan, et sortit de Paris à trois heures du matin. On dit qu'elle va à Namur : vous croyez qu'on n'a pas dessein de la suivre. On ne laissera pas de faire son procès, ne fût-ce que pour la justifier : il y a bien des noirceurs dans ce que dit la Voisin. On croit le Duc de Villeroi * très-affligé; il est enfermé dans sa chambre, et ne voit personne. Peut-être vous dirai-je encore quelque nouvelle avant que de fermer cette lettre.

Madame de Vibraye a repris le train de sa dévotion; Dieu n'a pas voulu qu'elle ait passé sa vie, comme vous dites fort bien, avec ses ennemis. Madame de Buri fait fort joliment tourner son moulin à paroles. Si on voit la Princesse à Paris, Madame de Vins désire que j'y aille avec elle. Pomenars a été taillé, vous l'ai-je dit? Je l'ai vu; c'est un plaisir que de l'entendre parler sur tous ces poisons : on est tenté de lui dire, est-il pos-

* François de Neufville, depuis Maréchal de France. Il avoit été l'amant et étoit l'ami intime de la Comtesse de Soissons.

sible que ce seul crime vous soit inconnu? Volonne dit son avis comme un autre, admirant le commerce qu'on a eu avec ces *coquines*. La Reine d'Espagne est quasi aussi enfermée que M. de Luxembourg. Madame de Villars mandoit l'autre jour à Madame de Coulanges, que si ce n'étoit pour l'amour de M. de Villars, elle ne passeroit point son hiver à Madrid. Elle fait des relations fort jolies et fort plaisantes à Madame de Coulanges, croyant bien qu'elles iront plus loin *. Je suis fort contente d'en avoir le plaisir, sans être obligée d'y répondre. Madame de Vins est de mon avis. M. de Pompone est allé pour trois jours respirer à Pompone; il a tout reçu, il a tout rendu : voilà qui est fait. Il me serre toujours le cœur, quand il me demande si je ne sais point de nouvelles; il est ignorant comme sur les bords de la Marne : il a raison de calmer son âme tant qu'il pourra. La mienne a été fort émue, aussi bien que celle de l'Abbé, de ce que vous écrivez de votre main : vous ne l'avez pas senti, ma chère enfant, il est impossible de le lire avec des yeux secs. Eh, bon Dieu ! vous compter *bonne à rien et inutile partout* à quelqu'un qui ne compte que vous dans le monde : comprenez l'effet que cela peut faire. Je vous prie de ne plus dire de mal de votre humeur; votre cœur et votre âme sont trop parfaits pour laisser voir ces

* Madame de Coulanges passant sa vie à la Cour avec Madame de Maintenon, même avec Mademoiselle de Fontanges, pouvoit faire parvenir ces agréables relations jusqu'au Roi.

légères ombres : épargnez un peu la vérité, la justice, et mon seul et sensible goût. Je ne compterai point ma vie que je ne me retrouve avec vous.

LETTRE 597.

A la même.

à Paris, mercredi 31 Janvier 1680.

Je ne puis plus voir sans chagrin votre écriture, je sais le mal que cela vous fait; et quoique vous me mandiez les choses du monde les plus aimables et les plus tendres, je regrette d'avoir ce plaisir aux dépens de votre poitrine : je vois bien que vous en êtes encore incommodée : voici une longue bouffée, et sans autre cause que votre mal même : car vous dites que le tems est doux; vous ne vous fatiguez point du tout, vous écrivez moins qu'à l'ordinaire; d'où vient donc cette opiniâtreté? Vous vous taisez là-dessus, et Montgobert a la cruauté d'avoir la plume à la main, et de ne m'en pas dire un mot. Bon Dieu ! qu'est-ce que tout le reste? et quel intérêt puis-je prendre à toute la joie de votre ville d'Aix, quand je vois que vous êtes couchée à huit heures? Voulez-vous donc, me dites-vous, que je veille et que je me fatigue? Non, ma très-chère; Dieu me garde d'avoir une volonté si dépravée; mais vous n'étiez pas ici hors d'état de prendre quelque part à la société. J'ai vu enfin M. de Gordes; il m'a dit bien sincèrement que, dans le bateau, vous étiez très-abattue et très-languissante, et

qu'à Aix, vous étiez bien mieux : mais avec la même naïveté, il assure que tout l'air de Provence est trop subtil, et trop vif, et trop desséchant pour l'état où vous êtes. Quand on se porte bien, tout est bon; mais quand on a la poitrine attaquée, qu'on est maigre, qu'on est délicate, on se met en risque de ne pouvoir plus se rétablir. Ne me dites plus que la délicatesse de votre poitrine égale nos âges; ah! j'espère que Dieu n'aura pas dérangé un ordre si naturel, si agréable et si délicieux pour moi.

Il faut reprendre le fil des nouvelles que je laisse toujours un peu reposer quand je traite le chapitre de votre santé. M. de Luxembourg a été deux jours sans manger; il avoit demandé plusieurs Jésuites; on les lui a refusés : il a demandé la *Vie des Saints*, on la lui a donnée : il ne sait, comme vous voyez, *à quel Saint se vouer*. Il fut interrogé, quatre heures vendredi ou samedi, je ne m'en souviens pas; il parut ensuite fort soulagé, et soupa. On croit qu'il auroit mieux fait de mettre son innocence en pleine campagne, et de dire qu'il reviendroit, quand ses Juges naturels (*le Parlement*) le feroient revenir. Il fait grand tort au Duché, en reconnoissant cette Chambre; mais il a voulu obéir aveuglément à Sa Majesté. M. de Cessac a suivi l'exemple de Madame la Comtesse. Mesdames de Bouillon et de Tingry furent interrogées lundi à cette Chambre de l'Arsenal. Leurs nobles familles les accompagnèrent jusqu'à la porte : il ne paroît pas jusqu'ici qu'il y

ait rien de noir aux sottises qu'on leur impute; il n'y a pas même du gris-brun. Si on ne trouve rien de plus, voilà de grands scandales qu'on auroit pu épargner à des personnes de cette qualité. Le Maréchal de Villeroi (1) dit que ces Messieurs et ces Dames ne croient pas en Dieu, et qu'ils croient au Diable. Vraiment, on conte des choses ridicules de tout ce qui se passoit chez ces abominables femmes. La Maréchale de la Ferté, qui est si bien nommée, alla par complaisance (*chez la Voisin*) avec Madame la Comtesse (*de Soissons*), et ne monta point: M. de Langres étoit avec la Maréchale; voilà qui est bien noir : cette affaire lui donne un plaisir qu'elle n'a pas ordinairement; c'est d'entendre dire qu'elle est innocente *. La Duchesse de Bouillon alla demander à la Voisin un peu de poison pour faire mourir un vieux et ennuyeux mari qu'elle avoit, et une invention pour épouser un jeune homme qu'elle aimoit. Ce jeune homme étoit M. de Vendôme, qui la menoit d'une main, et M. de Bouillon (*son mari*), de l'autre ; et de rire. Quand une *Mancine* ** ne fait qu'une folie comme celle-là, c'est donné ; et ces sorcières vous rendent cela sérieusement, et font horreur à toute l'Europe d'une

(1) Nicolas de Neufville, Maréchal Duc de Villeroi, père du dernier Maréchal de ce nom.

* Les *Amours des Gaules* ont rendu fameuses ses galanteries, qu'on pourroit appeler d'un nom moins doux.

** Madame de Bouillon, ainsi que la Comtesse de Soissons, étoit nièce du Cardinal Mazarin. On verra plus bas qu'elle n'étoit point coupable.

bagatelle. Madame la Comtesse de Soissons demandoit si elle ne pourroit point faire revenir un amant qui l'avoit quittée : cet amant étoit un grand Prince; et on assure qu'elle dit que s'il ne revenoit à elle, il s'en repentiroit : cela s'entend du Roi, et tout est considérable sur un tel sujet. Mais voyons la suite : si elle a fait de plus grands crimes, elle n'en a pas parlé à ces gueuses-là. Un de nos amis dit qu'il y a une branche aînée au poison, où l'on ne remonte point, parce qu'elle n'est pas originaire de France; ce sont ici de petites branches de cadets qui n'ont pas de souliers. La T....., * fait imaginer quelque chose de plus important, parce qu'elle a été maîtresse des novices. Elle dit : J'admire le monde; on croit que j'ai eu des enfans de M. de Luxembourg. Hélas ! Dieu le sait. Enfin, le ton d'aujourd'hui, c'est l'innocence des nommées, et l'honneur de la diffamation; peut-être que demain ce sera le contraire. Vous connoissez ces sortes de voix générales, je vous en instruirai fidèlement; on ne parle ici d'autre chose; en effet, il n'y a guère d'exemples d'un pareil scandale dans une Cour chrétienne. On dit que cette Voisin mettoit dans un four tous les petits enfans dont elle faisoit avorter; et Madame de Coulanges, comme vous pouvez penser, ne manque pas de dire, en parlant de la T....., *que c'étoit pour elle que le four chauffoit.*

* Madame de Tingry étant nommée deux fois dans cette lettre et dans la précédente, ne seroit-ce pas elle qui est désignée par ce T... ? Elle étoit parente de M. de Luxembourg.

Je causai fort hier avec M. de la Rochefoucauld, sur un chapitre que nous avions déjà traité. Rien ne vous presse pour écrire; mais il vous conjure de croire que la chose du monde qui le toucheroit le plus, seroit de pouvoir contribuer à vous faire changer de place, si l'occasion s'en présentoit. Je n'ai jamais vu un homme si obligeant ni si aimable.

Voici ce que j'apprends de bon lieu. Madame de Bouillon entra comme une petite reine, dans cette chambre : elle s'assit dans une chaise qu'on lui avoit préparée; et au lieu de répondre à la première question, elle demanda qu'on écrivît ce qu'elle vouloit dire; c'étoit : « Quelle ne venoit » là que par le respect qu'elle avoit pour l'ordre » du Roi, et nullement pour la Chambre, qu'elle » ne reconnoissoit point, ne voulant point déroger » au privilége des Ducs ». Elle ne dit pas un mot que cela ne fût écrit, et puis elle ôta son gant, et fit voir une très-belle main : elle répondit sincèrement jusqu'à son âge. Connoissez-vous la Vigoureux ? *Non.* Connoissez-vous la Voisin ? *Oui.* Pourquoi voulez-vous vous défaire de votre mari ? *Moi, me défaire ! vous n'avez qu'à lui demander s'il en est persuadé; il m'a donné la main jusqu'à cette porte.* Mais pourquoi alliez-vous si souvent chez cette Voisin ? *C'est que je voulois voir les Sibylles qu'elle m'avoit promises; cette compagnie méritoit bien qu'on fît tous les pas.* N'avez-vous pas montré à cette femme un sac d'argent ? Elle dit que non, par plus d'une raison, et tout cela,

d'un air fort riant et fort dédaigneux. *Hé bien, Messieurs, est-ce là tout ce que vous avez à me dire ?* Oui, Madame. Elle se lève, et en sortant, elle dit tout haut : *Vraiment, je n'eusse jamais cru que des hommes sages pussent demander tant de sottises.* Elle fut reçue de tous ses parens, amis et amies avec adoration, tant elle étoit jolie, naïve, naturelle, hardie, et d'un bon air, et d'un esprit tranquille.

Pour la T..... *, elle n'étoit pas si gaillarde, M. de Luxembourg est entièrement déconfit; ce n'est pas un homme, ni un petit homme, ce n'est pas même une femme, c'est une vraie femmelette. *Fermez cette fenêtre; allumez du feu; donnez-moi du chocolat; donnez-moi ce livre; j'ai quitté Dieu, il m'a abandonné.* Voila ce qu'il a montré à Baiseneaux et à ses Commissaires, avec une pâleur mortelle. Quand on n'a que cela à porter à la Bastille, il vaut bien mieux gagner pays, comme le Roi, avec beaucoup de bonté, lui en avoit donné les moyens, jusqu'au moment qu'il s'est enfermé; mais il faut en revenir malgré soi à la Providence; il

* *Voyez* la note ci-dessus, page 59.

Il faut achever ce tableau piquant par un dernier trait que rapporte Voltaire.

« La Reynie, l'un des Présidens de cette Chambre, fut assez » malavisé pour demander à la Duchesse de Bouillon si elle » avoit vu le Diable : elle répondit qu'elle le voyoit dans ce » moment, qu'il étoit fort laid et fort vilain, et qu'il étoit dé- » guisé en Conseiller d'État. L'interrogatoire ne fut guère poussé » plus loin ».

n'étoit pas naturel de se conduire comme il a fait, étant aussi foible qu'il le paroît (1). Je me trompois, Madame de Meckelbourg ne l'a point vu ; et la T....., qui revint avec lui de Saint-Germain, n'eut pas la pensée, non plus que lui, de donner le moindre avis à Madame de Meckelbourg ; il y avoit du tems de reste : mais la T..... éloignoit tout le monde de lui, et l'obsédoit au point qu'il ne connoissoit plus qu'elle. J'ai vu cette Meckelbourg aux filles du Saint-Sacrement, où elle s'est retirée. Elle est très-affligée, et se plaint fort de la T....., qu'elle accuse de tous les malheurs de son frère. Je lui fis par avance tous vos complimens, l'assurant que vous seriez fort touchée de son malheur : elle me dit mille douceurs pour vous. On pourroit faire présentement tout ce qu'on voudroit dans Paris, qu'on n'y penseroit pas. On a oublié Madame de Soubise, et l'agonie de cette pauvre Bertillac ; je ne sais en vérité comme cela va. Je veux pourtant penser à ma pauvre petite d'Adhémar ; la pauvre enfant ! que je la plains d'être jalouse ! ayez-en pitié, ma fille, j'en suis touchée.

(1) Madame de Sévigné semble avoir dans ce moment adopté les bruits ridicules qui couroient sur le sujet de M. de Luxembourg. Cependant étoit-il croyable qu'une âme comme la sienne fût susceptible des petites miseres qui lui étoient attribuées ? Et ne falloit-il pas y apercevoir la conduite ordinaire de l'envie et de la malignité qui, du vivant des hommes du premier ordre, s'applique sans cesse à donner quelque atteinte à leur réputation ?

LETTRE 598.

A la même.

à Paris, vendredi 2 Février 1680.

Si je succombois aussi aisément à la tentation de vous entendre discourir dans vos lettres, que vous succombez à l'envie de causer, ce seroit une belle chose : je m'amuserois du combat du petit garçon, que vous réduisez en quatre lignes le plus plaisamment du monde : vous dites que vous n'êtes pas forte sur la narration ; et je vous dis, moi, qu'on ne peut mieux abréger un récit. Je comprends que vous vous soyez divertie de ce petit garçon qui croit s'être battu à la rigueur. La sagesse du petit Marquis me plaît. Vous me représentez fort bien les divers sentimens de Mesdemoiselles de Grignan : ce que vous dites de Pauline est incomparable, aussi bien que l'usage que vous faites de votre délicatesse pour éviter les plaisirs du carnaval. Je n'oublierai jamais la hâte que vous aviez de vous divertir vitement, avalant les jours gras comme une médecine, pour vous trouver promptement dans le repos du carême. Vos personnes qualifiées *au pluriel et au singulier* vous soulagent beaucoup, et font très-bien leurs personnages. Il ne faut pas douter que de vous entendre expliquer tout cela, ne soit fort délicieux ; mais cependant, ma fille, je chasse cette tentation par la pensée que rien ne vous est plus mauvais que d'écrire ; je vous conjure donc de ne

plus vous jouer à m'écrire autant que la dernière fois, si vous ne voulez que je réduise mes lettres à une demi-page, et que j'en use ainsi pour vous faire voir que vous me forcez à rompre tout commerce. J'embrasse M. de Grignan, puisqu'enfin, avec tant de peine et tant d'adresse, vous l'avez obligé à me pardonner; et je le prie, en faveur de cette réconciliation, de prendre soin d'accourcir les lignes que je veux de vous. Il me paroît que vous l'avez trompé, et Montgobert aussi, dans la quantité de celles que vous m'avez écrites; je vous demande tendrement de n'y plus retourner.

Vos raisonnemens sur Madame de Saint-Géran sont bien à propos; il y a trois semaines que Madame de Buri est établie dans la place où vous croyiez Madame de Saint-Géran. Madame la Dauphine n'aura point de Dames; vous connoissez sa Dame d'honneur et ses Dames d'atour, voilà tout. Il y a huit jours qu'elles sont parties avec toute la Maison pour Schélestat : les filles le sont aussi; elles sont de grande naissance, sans nulle beauté extraordinaire, Laval, les Birons, Tonnerre, Rambure et la bonne Montchevreuil à leurs trousses. On laisse la sixième place à quelque Allemande, si Madame la Dauphine veut en amener. Le Roi caresse et traite si tendrement Madame la Princesse de Conti, que cela fait plaisir : quand elle arrive, il la baise et l'embrasse, et cause avec elle; il ne contraint plus l'inclination qu'il a pour elle; c'est sa vraie fille, il ne l'appelle plus autrement : tirez

toutes

toutes vos conséquences. *Elle est toujours des Grâces le modèle*, et croît beaucoup : elle n'est point Surintendante (1), et n'a point eu cent mille écus de pension ; j'ai sur le cœur ces deux faussetés. Vous devriez lire les gazettes, elles sont bonnes et point exagérées, ni flatteuses comme autrefois. Mais quelle folie de parler d'autre chose que de Madame Voisin et de M. le Sage !

Monsieur DE SÉVIGNÉ.

Ce n'est pas M. le Sage qui prend la plume, comme vous voyez ; me revoilà enfin, ma belle petite sœur, tout planté à Paris, à côté de maman mignone, que l'on ne m'accuse point encore d'avoir voulu empoisonner ; et je vous assure que, dans le tems qui court, ce n'est pas un petit mérite. Je suis dans les mêmes sentimens pour ma petite sœur ; c'est pourquoi je souhaite ardemment le retour de votre santé ; après celui-là nous en souhaiterons un autre.

Madame DE SÉVIGNÉ.

Le voilà arrivé, ce fripon de Sévigné. J'avois dessein de le gronder, et j'en avois tous les sujets du monde ; j'avois même préparé un petit discours raisonné, et je l'avois divisé en dix-sept points, comme la harangue de Vassé ; mais je ne sais de quelle façon tout cela s'est brouillé, et si bien mêlé de sérieux et de gaîté, que nous avons tout

(1) De la Maison de la Reine.

confondu. *Tout père frappe à côté*, comme dit la chanson. On continue à blâmer un peu la sagesse des Juges qui a fait tant de bruit, et nommé scandaleusement de si grands noms, pour si peu de chose. M. de Bouillon a demandé au Roi permission de faire imprimer l'interrogatoire de sa femme, pour l'envoyer en Italie et par toute l'Europe, où l'on pourroit croire que Madame de Bouillon est une empoisonneuse. Mme. de la Ferté, ravie d'être innocente une fois en sa vie, a voulu à toute force jouir de cette qualité; et quoiqu'on lui eût mandé de ne point venir si elle ne vouloit, elle le voulut, et cela fut encore plus léger que Madame de Bouillon. Feuquières et Madame du Roure, toujours des peccadilles. Mais voici ce qui est désagréable pour les prisonniers, c'est que la Chambre ne travaillera de vingt jours, soit pour tâcher de se racquitter, en faisant des informations nouvelles, soit en faisant venir de loin des gens accusés, comme, par exemple, cette Polignac qui a un décret, ainsi que la Comtesse de Soissons. Enfin, voilà vingt jours de repos, ou de désespoir; cependant la Comtesse de Soissons gagne pays, et fait fort bien : il n'est rien tel que de mettre son crime ou son innocence au grand air *. J'ai eu toutes les

* La Comtesse de Soissons offrit de revenir, pourvu qu'on ne la mit ni à la Bastille ni à Vincennes. La condition fut rejettée. Elle finit par se retirer à Bruxelles, où elle mourut, sur la fin de 1708, « lorsque (dit Voltaire) le Prince Eugène, son fils, la » vengeoit par tant de victoires et triomphoit de Louis XIV ». On verra, plus loin, qu'elle fut depuis accusée d'un nouveau crime.

peines du monde à découvrir que cette pauvre Bertillac est morte.

LETTRE 599.

A la même.

à Paris, mercredi 7 Février 1680.

Il est donc vrai, ma fille, que vous jouez quelquefois aux échecs : pour moi, je suis folle de ce jeu, et je voudrois le savoir seulement comme mon fils ou comme vous ; c'est le plus beau et le plus raisonnable de tous les jeux, le hasard n'y a point de part : on se blâme et l'on se remercie, on a son bonheur dans sa tête. Corbinelli veut me persuader que j'y jouerai ; il trouve que j'ai de petites pensées ; mais je ne vois point de trois ou quatre coups ce qui arrivera : je lui disois tantôt :

> Seigneur, tant de prudence entraîne trop de soin,
> Je ne sais point prévoir *un échec* de si loin.

Je vous assure que je serai bien honteuse et bien humiliée, si je n'arrive au moins à un certain point de médiocrité. Tout le monde y jouoit à Pompone, lorsque j'y fus en dernier lieu, les hommes, les femmes, les petits garçons : et pendant que le maître du logis gagnoit M. de Chaulnes, on lui donnoit un étrange *mat* à Saint-Germain. Madame de Vins a été ici une partie de l'après-dîner, nous avons bien causé de cette triste aventure. La der-

nière affaire du courrier n'est pas excusable (1), et ce fut un assoupissement qui n'étoit pas naturel. Je vous assure que ces sortes de douleurs se retrouvent bien aisément, quand on se laisse la liberté d'y penser et d'en parler sans contrainte.

Nous fûmes tout ce que vous connoissez de femmes au service de cette pauvre Bertillac (2). Il est très-vrai que c'est Caderousse qui l'a tuée; elle étoit dans un certain tems, quand elle fut saisie du procédé que vous savez : elle en fut frappée à mort comme d'un coup de poignard. C'est à la campagne. Pour moi, je trouve que c'est comme S..... l'un pour un meurtre, l'autre pour un sortilége : enfin, c'est l'étoile des crimes qui règne.

On recommencera à travailler à cette Chambre (3) plutôt qu'on ne pensoit : on assure qu'il y a bien des confrontations à faire. Il nous faut quelque chose de nouveau pour nous réveiller; on s'endort; et ce grand bruit est cessé jusqu'à la première occasion. On ne parle plus de M. de Luxembourg : j'admire vraiment comme les choses passent : c'est bien un vrai fleuve qui emporte tout avec soi. On nous promet pourtant encore des scènes curieuses.

Il y en eut une lundi bien triste, et que vous comprendrez aisément : M. de Pompone est enfin allé à la Cour. Il craignoit fort cette journée : vous

(1) *Voyez* la Lettre du 6 Décembre 1679.

(2) *Voyez* la Lettre du 24 Janvier.

(3) La Chambre ardente pour juger de l'affaire des poisons, etc. *Voyez* la page 66.

pouvez vous imaginer tout ce qu'il pensa par le chemin, et lorsqu'il revit les cours de Saint-Germain, lorsqu'il reçut les complimens de tous les Courtisans dont il fut accablé. Il étoit saisi : il entra dans la chambre du Roi qui l'attendoit. Que peut-on dire ? et par où commencer ? Le Roi l'assura qu'il étoit toujours content de sa fidélité, de ses services ; qu'il étoit en repos de toutes les affaires secrètes qui lui étoient connues; qu'il lui feroit du bien, et à sa famille. M. de Pompone ne put retenir quelques larmes, en lui parlant du malheur qu'il avoit eu de lui déplaire : il ajouta que pour sa famille, il l'abandonnoit aux bontés de Sa Majesté ; que toute sa douleur étoit d'être éloigné d'un maître auquel il étoit attaché, autant par inclination que par devoir; qu'il étoit difficile de ne pas sentir vivement cette sorte de perte ; que c'étoit celle qui le perçoit, et qui faisoit voir en lui des marques de foiblesse, qu'il espéroit que Sa Majesté lui pardonneroit. Le Roi lui dit qu'il en étoit touché ; qu'elles venoient d'un si bon fond qu'il ne devoit pas en être fâché. Tout roula sur ce point, et M. de Pompone sortit avec les yeux un peu rouges, et comme un homme qui ne méritoit pas son malheur. Il me conta tout cela hier au soir; il eût bien voulu paroître ferme, mais il ne fut pas le maître de son émotion. C'est la seule occasion où il ait paru trop touché ; et ce ne seroit pas mal faire sa cour, s'il y avoit encore une cour à faire. Il reprendra la suite de son courage, et le voilà quitte d'une grande affaire : ce

sont des renouvellemens que l'on ne peut s'empêcher de sentir comme lui. Madame de Vins a été à Saint-Germain ; bon Dieu, quelle différence ! on lui a fait assez de complimens, mais c'étoit son pays, et elle n'y a plus ni feu, ni lieu : j'ai senti ce qu'elle a souffert dans ce voyage. Adieu, ma très-chère et très-aimable, j'attends toujours de vos nouvelles avec impatience ; mais ne m'écrivez que deux mots, renoncez à l'écriture, épargnez sur moi : cela me fait horreur d'imaginer que ce sont ceux qui vous aiment, et que vous aimez, qui détruisent votre santé.

LETTRE 600.

A la même.

à Paris, vendredi 9 Février 1680.

Je vous trouve, ma chère belle, en plein carnaval ; vous faites de petits soupers *particuliers* de dix-huit ou vingt femmes : je connois cette vie et la grande dépense que vous faites à Aix ; mais il me paroît qu'au milieu de votre bruit vous vous reposez fort bien. On dit quelquefois : je veux me réjouir pour mon argent ; mais vous dites, ce me semble ; je veux me reposer pour mon argent ; reposez-vous donc, ayez au moins cela de bon. Je suis un peu étonnée que l'air du menuet ne vous donne pas la moindre tentation : quoi ! pas une seule agitation dans les jambes ! pas un petit mouvement dans les

épaules ! quoi, rien du tout ! cela n'est pas naturel: je ne vous ai jamais vue immobile dans ces occasions; et si je voulois tirer les conséquences ordinaires, je vous croirois plus malade que vous ne dites.

Il y eut hier au soir une fête extrêmement enchantée à l'hôtel de Condé. Madame la Princesse de Conti nommoit une des filles de M. le Duc avec le Prince de la Roche-sur-Yon. C'étoit d'abord le baptême, et puis la collation du baptême; mais quelle collation ! et puis une comédie; mais quelle comédie ! toute chamarrée de beaux endroits; de la musique, et des bons danseurs de l'opéra. Un théâtre bâti par les fées, des enfoncemens, des orangers tout chargés de fleurs et de fruits, des festons, des perspectives, des pilastres : enfin toute cette petite soirée coûte plus de deux mille louis, et le tout pour cette jolie Princesse.

L'opéra (*de Proserpine*) est au-dessus de tous les autres. Le Chevalier dit qu'il vous a envoyé plusieurs airs, et qu'il a vu un homme (*Quinault*) qui doit vous avoir envoyé les paroles; vous en serez contente. Il y a une scène de Mercure et de Cérès, qui n'est pas bien difficile à entendre : il faut qu'on l'ait approuvée, puisqu'on la chante : vous en jugerez.

L'affaire des poisons est toute aplatie, on ne dit plus rien de nouveau. Le bruit est qu'il n'y aura point de sang répandu : vous ferez vos réflexions comme nous. L'Abbé Colbert est Coadjuteur de

Rouen. On parle d'un voyage en Flandre. On ne sait pourquoi cette assemblée de troupes.

Le frère Ange a ressuscité le Maréchal de Bellefond ; il a rétabli sa poitrine entiérement déplorée. Nous avons été voir, Madame de Coulanges et moi, le Grand-Maître (*le Duc du Lude*), qui a pensé mourir depuis quinze jours : sa goutte étoit remontée, une oppression à croire qu'il alloit rendre le dernier soupir, des sueurs froides, une perte de connoissance ; il étoit aussi mal qu'on peut être. Les médecins ne le secouroient point : il fit venir le frère Ange qui l'a guéri, et tiré de la mort avec les remèdes les plus doux et les plus agréables : l'oppression cessa, la goutte se rejetta sur les genoux et sur les pieds, et le voilà hors de danger.

Adieu, ma chère enfant. Je fais toujours cette même vie que vous savez, ou au faubourg, ou avec ces bonnes veuves ; quelquefois ici ; quelquefois manger la poularde de Madame de Coulanges, et toujours fort aise que le tems passe et m'entraîne avec lui, afin de me redonner à vous.

LETTRE 601.

A la même.

à Paris, mercredi 14 Février 1680.

Je vous trouve bien heureuse d'avoir Madame du Janet ; elle est venue tout exprès pour vous ; voilà une amitié qui me plaît. Je suis assurée qu'elle est occupée de votre santé, je vous prie de lui dire

que je l'embrasse. Vous prenez peu de part aux vanités du monde, et je vous vois toujours couchée et retirée, pendant que l'on danse et que l'on chante: vous vous reposez pour votre argent, comme je disois l'autre jour.

Montgobert m'a conté fort plaisamment les manœuvres de la belle Iris, et les jalousies de M. le Comte; je crois qu'il verra souvent la lune à gauche avec cette belle; il s'est vengé cette fois par une très-jolie chanson. Montgobert m'a fait rire du respect qu'elle a eu pour M. de Grignan; elle avoit mis qu'il vint à ce bal *la gueule enfarinée;* tout d'un coup elle s'est reprise; elle a effacé *la gueule,* et a mis *la bouche;* tellement que c'est *la bouche enfarinée.*

Cette gendarmerie est toute égarée. Mon fils s'en va en Flandres, il n'ira point au-devant de Madame la Dauphine. L'armée s'assemble : on dit que c'est pour avoir Charlemont *. On ne sait rien de positif,

* Une des conditions du traité avec l'Espagne étoit, qu'avec les autres places cédées à la France, elle auroit encore, ou Dinant, ou Charlemont. Mais l'Empereur, dont le consentement étoit nécessaire, ayant préféré de garder Dinant, la France fut mise en possession de Charlemont. Il n'y eut qu'une démonstration militaire. Il y a sur cette acquisition de Charlemont un couplet de Coulanges. Il finit ainsi :

Louis est un enfant gâté;
On lui laisse tout faire.

Cette complaisance de l'Europe entière coûta bien cher à la France. L'habitude qu'en avoit prise le Roi, fut ce qui lui fit prendre trois résolutions funestes; la révocation de l'édit de Nantes, la protection de Jacques II, et l'acceptation du testament du Roi d'Espagne.

sinon que les Officiers s'en vont, et qu'il y aura dans un mois cinquante mille hommes sur pied. Le régiment du Chevalier n'en est pas.

La Chambre de l'Arsenal a recommencé. Il y eut un homme qui n'est point nommé, qui dit à M. de la Reynie : « Mais, Monsieur, à ce que je vois, » nous ne travaillons ici que sur des sorcelleries » et des diableries, dont le Parlement de Paris ne » reçoit point les accusations. Notre commission » est pour les poisons, d'où vient que nous écou- » tons autre chose « ? La Reynie fut surpris, et lui dit : » Monsieur, nous avons des ordres secrets «. » Monsieur, *dit l'autre*, faites-nous en une loi, » et nous obéirons comme vous ; mais n'ayant pas » vos lumières, je crois parler selon la justice et » la raison, de dire ce que je dis «. Je pense que vous ne blâmez pas la droiture de cet homme, qui pourtant ne veut pas être connu. Il y a tant d'honnêtes gens dans cette Chambre, que vous aurez peine à le deviner.

Le petit Prince de Léon fut baptisé hier par un Evêque de Bretagne à Saint-Gervais ; le parrain étoit M. de Rennes, de la part des Etats de Bretagne ; la marraine, Madame LA DUCHESSE : du reste, c'étoit la Bretagne toute entière. M. le Gouverneur de Bretagne, MM. les Lieutenans-Généraux de Bretagne, M. le Trésorier de Bretagne, MM. les Evêques de Bretagne, MM. les Députés de Bretagne, plusieurs Seigneurs de Bretagne, l'enfant et le père Présidens de Bretagne : on auroit

dansé les passe-pieds de Bretagne, si on eût dansé, et mangé du beurre de Bretagne, s'il eût été jour maigre. Je vous assure que mon fils sent toute la force secrète, qui attire naturellement les Bretons en leur pays; il en est revenu charmé. Tonquedec a commencé, pour la première fois de sa vie, à être admiré et à paroître digne d'être imité : ce seroit vouloir arrêter le Rhône, que de s'opposer à ce torrent, et cela est au point de vouloir vendre sa charge : il a commencé par le dire à Gourville et à plusieurs autres, avant que de m'en avoir parlé. Il dit plusieurs bonnes raisons; il voit dans l'avenir, il craint les dégoûts qui peuvent venir par M. de la Trousse; il est fâché de ceux qu'on donne à la Gendarmerie, il ne veut pas se ruiner; conclusion, à force de faire voir le fond de son cœur, il nous met au point de lui dire qu'oui, assurément, il a raison de vouloir vendre sa charge. Je n'ai pas sur mon cœur de n'avoir pas dit tout ce que je devois sur cette étrange résolution, et avec cette facilité de parole que j'ai quelquefois. Je lui demandois, au moins, d'attendre un prétexte, l'ombre d'un dégoût, enfin, quelque chose qui pût cacher le fond du terrein; mais il est impossible, et tout ce que nous pouvons faire, M. de la Garde et nous tous, c'est de le prier de ne point s'en mêler. Nous sommes ravis de son absence, afin qu'il ne gâte point ses affaires, en décriant lui-même sa marchandise. Je lui disois que c'étoit une chose bien malheureuse, de ne donner le prix aux charges

que selon son goût : le guidon excessif, parce qu'il en étoit fou; la sous-lieutenance rien, parce qu'il en est dégoûté. Est-ce ainsi que l'on achète et que l'on vend, quand on est un peu raisonnable et habile, et qu'on ne veut pas s'égorger? Adieu, ma chère enfant, ne vous fâchez point de tout ceci : aimons la Providence; il est aisé, quand elle ne touche que ces sortes de choses; je n'en aurai pas moins ma liberté, et je n'en serai pas moins à vous; au contraire, au contraire.

Tout ce qui aura l'honneur de suivre Madame la Dauphine, est à Schélestat; Madame de Maintenon et M. de Condom (*Bossuet*) se sont séparés de la troupe; ils sont allés à la rencontre de cette Princesse, tant que terre pourra les porter; ce sera peut-être trois ou quatre journées. Voilà une distinction bien agréable et bien marquée : si Madame la Dauphine croit que tous les hommes et toutes les femmes aient autant d'esprit que cet échantillon, elle sera bien trompée; c'est, en vérité, un grand avantage que d'être du premier ordre. On en faisoit l'autre jour un premier rang chez Madame de la Fayette : vous y fûtes mise d'abord sans balancer. Corbinelli disoit obligeamment pour les autres, qu'il ne comprenoit point qu'on pût raisonner avec une autre femme que vous. C'est une bonne provision, ma très-chère, que d'avoir un bel et bon esprit; mais c'en est une fort mauvaise, comme vous dites, d'avoir son bon sens tout entier à la Bastille : on seroit bien plus heureux d'être

dans une loge des Petites-Maisons. Adieu, je vous quitte, sans cesser pourtant de penser à vous; mais avec une si grande tendresse, avec des sentimens si vifs, et avec le cœur si souvent serré de vos maux et de votre absence, que je ne sais si une loge ne seroit point plus commode aussi pour moi. M. de Luxembourg a été mené deux fois à Vincennes pour être confronté; on ne sait point le véritable état de son affaire.

LETTRE 602.

A la même.

à Paris, vendredi 16 Février 1680.

Je suis toujours occupée avec raison de votre santé, ma chère enfant : j'ai envoyé à Montgobert une consultation que je fis l'autre jour avec le frère Ange. Il me semble qu'elle aura mieux pris son tems, que n'auroit pu faire ma lettre, pour vous proposer les remèdes dont il s'agit : j'attendrai la réponse de Montgobert, c'est-à-dire, la vôtre; mais c'est en cas que vous ne vous accommodiez point du lait : il se peut que vous en soyez trop peu nourrie, ou que votre sang soit encore trop échauffé, pour pouvoir s'unir à la fraîcheur du lait; car s'il vous étoit bon, vous seriez guérie. Le frère Ange comprit parfaitement l'effet de cette contrariété, qui fait comme de l'eau sur une pelle trop chaude. Voilà ce que disoit Fagon, et ce que vous avez expérimenté; c'est donc à vous à juger

si votre sang est toujours dans le même degré de chaleur, parce qu'alors les remèdes du frère Ange, qui sont doux, et fortifians, et rafraîchissans, pourroient vous disposer au lait, et peut-être vous guérir, comme il a guéri le Maréchal de Bellefond, la Reine de Pologne, et mille autres personnes. Ils sont aisés, agréables à prendre; et si, par malheur, ils ne vous faisoient point de bien, ils ne peuvent jamais vous faire de mal. Duchesne hait toujours le café; le Frère n'en dit point de mal. Il est vrai que Madame de la Sablière * prenoit du thé avec son lait; elle me le disoit l'autre jour: c'étoit son goût; car elle trouvoit le café aussi utile. Le médecin que vous estimez, et qui par-là me paroît le mériter, vous le conseille; ah, ma fille! que puis-je dire là-dessus? et que sais-je ce que je dis? on blâme quelquefois ce qui seroit bon, on choisit ce qui est mauvais, on marche en aveugle. J'ai sur le cœur que le café ne vous ait point fait de bien, dans le tems que vous en avez pris; est-ce qu'il faut avoir l'intention de le prendre comme un remède? Caderousse s'en loue toujours: le café engraisse l'un, il emmaigrit l'autre: voilà toutes les extravagances du monde. Je ne crois pas qu'on puisse parler plus positivement d'une chose où il y a tant d'expériences contraires: ainsi, ma chère enfant, suivez votre goût, raisonnez avec votre

* C'est elle qui recueillit La Fontaine dans sa maison, qui l'y garda vingt ans, et qui l'appeloit son *Fablier*. Son mari, qui mourut dans cette même année, a laissé de jolis madrigaux.

bon médecin; je lui demande une chose : pourquoi, si votre poitrine n'est point attaquée, vous avez toujours ce poids et cette chaleur au même côté? pourquoi vous êtes si pénétrée du froid? et pourquoi vous êtes si maigre, sur-tout à la poitrine? Voilà ce qui m'a fait craindre qu'il n'y eût quelque chose de plus que l'intempérie de votre sang. Faites-moi répondre à cela par Madame du Janet; car Montgobert aura d'autres choses à me dire, outre qu'elle est votre secrétaire. Vous me parlez de ma santé; elle est parfaite : je n'ai point passé de décours sans prendre au moins deux pilules avec la petite eau. Je me suis accoutumée à prendre tous les matins un verre ou deux d'eau de lin; avec ce remède, je n'aurai jamais de néphrétique : c'est à cette eau merveilleuse que la France doit la conservation de M. Colbert. Je ne vous trompe point: je n'use point de styles différens avec vous; continuez donc à me parler sincèrement de votre état; en vérité, tout le reste est bien loin de moi.

Madame de Bouillon s'est si bien vantée des réponses qu'elle a faites aux Juges, qu'elle s'est attiré une bonne lettre de cachet, pour aller à Nérac près des Pyrénées : elle partit hier avec beaucoup de douleur. Il y a bien à méditer sur ce départ; si elle est innocente, elle perd infiniment de n'avoir pas le plaisir de triompher; si elle est coupable, elle est heureuse d'éviter les confrontations infâmes et les convictions. Toute sa famille l'a conduite jusqu'à une demi-journée d'ici, comme Psyché :

la voilà où étoit autrefois la bonne Reine Marguerite *. Voyez un peu les quatre sœurs, quelle étoile errante les domine ! en Espagne, en Angleterre, en Flandre, au fond de la Guienne. On fait le procès par contumace à la Comtesse de Soissons. M. d'Alluie est exilé à Amboise : il parloit trop. On ne dit rien de M. de Luxembourg, quoiqu'il ait été confronté; les Juges sont muets. Je m'en vais faire vos complimens à Madame de Meckelbourg (*sœur du Maréchal*), qui pleure et se tourmente fort.

Madame de Vins est toujours aimable, et vous aime chèrement; cela lui donne une sorte d'amitié pour moi dont je profite et que je ménage beaucoup. M. de Pompone rentre dans notre commerce, comme autrefois : il va au faubourg, et on reparle du tems de l'hôtel de Nevers avec toutes les réflexions que méritent les changemens qui sont arrivés. Mon fils est toujours dans la même passion de vendre; et nous toujours dans la même envie de l'empêcher de se mêler de ce marché; cette affaire n'est point dans sa tête comme toutes les autres choses : c'est un fonds qui sent parfaitement le terroir de Bretagne. Je ne me suis que trop expliquée sur tous ses sentimens; il croit bien que je vous l'ai mandé : il attend votre improbation, sans craindre qu'elle le fasse changer : pour moi, ne

* C'est Marguerite, Reine de Navarre, sœur de François I, qui, en faisant des contes très-libres, a eu le talent ou le bonheur de passer pour très-chaste.

pouvant

pouvant faire mieux, je voudrois seulement un prétexte qui vînt de M. de la Trousse : je vous manderai la suite de cette affaire. Adieu, ma chère enfant.

LETTRE 603.

A la même.

à Paris, mercredi 21 Février 1680.

Je ne puis mieux vous récompenser des bonnes nouvelles que vous me mandez de votre santé, qu'en vous apprenant que l'Abbé de Grignan est Evêque d'Evreux; il me semble que je vous entends dire, qu'est-ce que c'est qu'Evreux? Le voici : Evreux est la plus jolie ville de Normandie, à vingt petites lieues de Paris, à seize de Saint-Germain : elle est à M. de Bouillon; l'Evêché vaut vingt mille livres de rente, le logement est très-beau, l'Eglise des plus belles, la maison de campagne est une des plus agréables qu'il y ait en France. Ce Diocèse touche à celui de Rouen, dont l'Abbé de Colbert est Coadjuteur. La belle maison de l'Archevêque de Rouen, nommée *Gaillon*, que tout le monde connoît, est dans le Diocèse d'Evreux. Cette place est charmante; pour moi, je l'aimerois mieux que Marseille : vous n'êtes que trop établis en Provence; et ce qu'il y a de plus de revenu à Marseille, se mange bien par les voyages. En un mot, tous les amis des Grignans sont persuadés que rien n'étoit plus souhaitable pour notre Abbé. Voici comment

l'affaire s'est faite : il y a encore un vieux Evêque d'Evreux (1) qui a plus de quatre-vingts ans ; c'étoit autrefois l'Evêque du Pui, que vous avez vu sans doute à Sainte-Marie ; il a fait la vie de ma grand'mère (2). Ce bon homme n'est plus en état d'agir ; il a demandé au Roi que sa place fût donnée, et lui a nommé de petits Abbés, dont les noms n'ont pas plû à Sa Majesté. Le Roi lui a répondu qu'il ne se mît point en peine, qu'il envoyât sa démission pure et simple, et qu'il lui choisiroit un homme dont il seroit content. Cet homme-là, c'est votre beau-frère. Voici les conditions : il faudra donner à ce vieux Evêque une pension de cinq ou six mille francs pour achever sa vie ; après quoi le Roi met une pension de mille écus sur ce bénéfice pour le Chevalier de Grignan : voilà un souvenir qui est obligeant, en attendant mieux. Le Chevalier est bien persuadé qu'il fera vivre le vieillard neuf cents ans, comme autrefois. Les deux frères se trouvèrent ici, et partirent ensemble pour Saint-Germain, où ils sont encore. Je ne doute pas que leurs remercîmens n'aient été bien reçus, et qu'à leur retour ils ne soient plus charmés que de la manière. Pour moi, j'avoue que je suis grossière, et que j'aime extrêmement la chose. Ils vous manderont tout ceci beaucoup mieux que moi ; mais j'y prends tant d'intérêt, que je n'ai pu

(1) Henri de Maupas-du-Tour.

(2) Jeanne-Françoise Frémiot, Baronne de Chantal, fondatrice de l'Ordre de la Visitation.

m'empêcher de me jeter dans des détails : cela est naturel.

Je prendrai cet été pour aller faire, peut-être, un dernier voyage en Bretagne : le bon Abbé le croit nécessaire, et n'a pas dessein d'y retourner de sa vie : mais vous jugez bien que je reviendrai pour vous recevoir. Le petit Coulanges est ravi de votre réponse ; et comme il n'a point d'aversion naturelle pour vous, comme j'en ai, il sera assez heureux pour passer l'été avec vous. Vous dites qu'il est cruel de pouvoir attendre tous vos amis à Grignan, hormis moi ; et je le trouve encore plus cruel que vous ; car mon ignorance me fait compter pour beaucoup de voir une personne tendrement aimée. Je suis frappée des objets, et l'absence doit me déplaire plus qu'à vous, qui n'en croyez point ; pour moi, qui en crois, j'en suis touchée extraordinairement. Mais je suis persuadée que vous reviendrez cet automne, comme vous l'avez dit : vous consulterez votre santé : un hiver est impraticable à Grignan, et très-ruineux à Aix, par la dépense qu'entraînent les jeux et les plaisirs qui sont à votre suite : c'est proprement le carnaval, que la vie que vous faites. Nous ne pensons pas ici à nous divertir, et je ne voudrois pas vous répondre que nous n'allions passer les trois jours gras à Livry.

Il faut que la T.... * soit bien malheureuse

* On a vu plus haut que ce T.... paroît désigner Madame de Tingry.

puisque Madame de Lesdiguières en a pitié : je crois que le plus grand crime de M. de Luxembourg, est de l'avoir aimée. On ne parle plus de lui ; on ne sait pas même s'il est encore à la Bastille ; on dit qu'il est à Vincennes *. Rien n'est pire, en vérité, que d'être en prison, si ce n'est d'être comme cette diablesse de Voisin, qui est, à l'heure que je vous parle, brûlée à petit feu à la Grève.

On assure qu'on a fermé les portes de Namur et d'Anvers, et de plusieurs villes de Flandres, à Madame la Comtesse, en disant : *Nous ne voulons point de ces empoisonneuses.* C'est ainsi que cela se tourne ; et désormais un François dans le pays étranger, et un empoisonneur, ce sera la même chose. On croit que Madame la Comtesse ira à Hambourg. Le Marquis d'Alluie est allé la trouver, et n'est point allé à Amboise, comme on disoit.

On a nommé huit ou dix hommes de la Cour, avec six mille francs de pension, pour être assidus auprès de M. le Dauphin : il y en aura tous les jours deux qui le suivront. Le Chevalier vous mandera leurs noms : il me semble que j'ai entendu parler de Messieurs de Chiverni, de Dangeau, de Clermont et de Crussol ; je ne sais point encore les autres, ni même si ceux-là sont bien vrais. M. de

* Le Maréchal de Luxembourg resta quatorze mois en prison. Il en sortit sans jugement. Il reparut à la Cour, sans que le Roi lui parlât de cet événement. On le vit depuis remporter de grandes victoires et, ce qui est moins commun, réduire ce genre de mérite à sa juste valeur.

Montausier (1) a dit à M. le Dauphin : « Monsei-
» gneur, si vous êtes honnête homme, vous m'ai-
» merez ; si vous ne l'êtes pas, vous me haïrez,
» et je m'en consolerai ».

Corbinelli vous rendra compte des affaires de votre père commun (*Descartes*). Il vous fait mille complimens ; et à Monsieur de Grignan, ainsi que la Mousse. Mesdames de Lavardin, de Mouci, d'Huxelles, et vingt autres que j'oublie, coururent ici pour se réjouir avec moi, et me prier de vous dire la part qu'elles ont prise à vos prospérités.

Je viens d'apprendre que cette belle maison de l'Evêché d'Evreux n'est qu'à dix lieues de Saint-Germain ; elle s'appelle *Condé*, nom peu barbare : mais je suis bien affligée de ce que le vieux Evêque y fit couper, il y a deux ans, les plus belles allées d'un parc qui faisoit l'admiration de tout le pays : il n'y a point de plaisir pur. Le bon Abbé est ravi de cette maison de campagne auprès de Saint-Germain, et dit que la Providence vous redonne un Livry.

Depuis ma lettre écrite, j'ai vu les Grignans, et j'ai appris d'eux avec un plaisir extrême le détail de leur voyage de Saint-Germain. Ils vous ont mandé tout cela dès lundi ; en sorte que vous saurez tout avant que d'avoir reçu cette lettre. On parle du Chevalier de Grignan, pour le mettre au nombre

(1) M. le Duc de Montausier quittoit en ce tems-là ses fonctions de Gouverneur de MONSEIGNEUR.

des Courtisans (1) qui doivent accompagner M. le Dauphin.

(1) Ils furent appelés *Menins*, d'un mot tiré de l'espagnol.

LETTRE 604.

A la même.

à Paris, vendredi 23 Février 1680.

En vérité, ma fille, voici une assez jolie petite semaine pour les Grignans. Si la Providence vouloit favoriser l'aîné à proportion, nous le verrions dans une belle place; en attendant, je trouve qu'il est fort agréable d'avoir des frères si bien traités. A peine le Chevalier a-t-il remercié de ses mille écus de pension, qu'on le choisit entre huit ou dix hommes de qualité et de mérite, pour l'attacher à M. le Dauphin avec une pension de deux mille écus : voilà neuf mille livres de rente en trois jours. Il retourna sur ses pas à Saint-Germain, pour remercier encore; car ce fut en son absence, et pendant qu'il étoit ici, qu'il fut nommé. Son mérite particulier a beaucoup servi à ce choix; une réputation distinguée, de l'honneur, de la probité, de bonnes mœurs, tout cela s'est fort réveillé, et l'on a trouvé que Sa Majesté ne pouvoit mieux faire que de jeter les yeux sur un si bon sujet. Il n'y en a encore que huit de nommés (2), Dan-

(2) Le nombre en fut réduit à six : Messieurs de Dangeau : d'Antin, de Saint-Maur, de Chiverni, de Florensac et de Grignan.

geau, d'Antin, Clermont, Saint-Maur, Matignon, Chiverni, Florensac et Grignan. C'est une approbation générale pour ce dernier. J'en fais mes complimens à M. de Grignan, à M. le Coadjuteur et à vous. Mon fils part demain : il a lu vos reproches ; peut-être que la beauté de la Cour qu'il veut quitter, et où il est si joliment placé, le fera changer d'avis. Nous avons déjà obtenu qu'il ne s'impatientera pas, et qu'il attendra paisiblement qu'on vienne le tenter par une plus grosse somme que celle qu'il a déboursée. Vous m'avez fait sentir la joie de MM. de Grignan par celle que j'ai de vous savoir mieux : dès que vos maux ne sont pas continuels, j'espère qu'en vous conservant, en prenant du lait, et en n'écrivant point, vous me feriez retrouver ma fille et son aimable visage. Je suis ravie de la sincérité de Montgobert ; si elle me disoit toujours des merveilles de votre santé, je ne la croirois jamais : elle ménage fort bien tout cela, et ses vérités me font plaisir : tant il est naturel d'aimer à n'être point trompée. Dieu vous conserve donc, ma très-chère, dans ce bienheureux état, puisqu'il nous donne de si bonnes espérances.

Mais parlons un peu des Grignans, il y a longtems que nous n'en avons rien dit. Il n'est question que d'eux ; tout est plein de complimens dans cette maison ; à peine a-t-on fini l'un que l'on recommence l'autre. Je ne les ai point revus depuis que le Chevalier est *Dame du Palais*, comme dit M. de la Rochefoucauld. Il vous mandera toutes les

nouvelles mieux que je ne puis faire. On ne croit pas que Madame de Soubise soit du voyage : cela est un peu long.

Je ne vous parlerai que de la Voisin : ce ne fut point mercredi, comme je vous l'avois mandé, qu'elle fut brûlée, ce ne fut qu'hier. Elle savoit son arrêt dès lundi, chose fort extraordinaire. Le soir elle dit à ses gardes : Quoi, nous ne ferons point *médianoche !* Elle mangea avec eux à minuit, par fantaisie; car il n'étoit point jour maigre, elle but beaucoup de vin, elle chanta vingt chansons à boire. Le mardi elle eut la question ordinaire, extraordinaire; elle avoit dîné, et dormit huit heures; elle fut confrontée sur le matelas à Mesdames de Dreux et le Féron, et à plusieurs autres : on ne parle point encore de ce qu'elle a dit; on croit toujours qu'on verra des choses étranges. Elle soupa le soir, et recommença, toute brisée qu'elle étoit, à faire la débauche avec scandale : on lui en fit honte, et on lui dit qu'elle feroit bien mieux de penser à Dieu, et de chanter un *Ave maris stella*, ou un *Salve*, que toutes ces chansons : elle chanta l'un et l'autre en ridicule, elle dormit ensuite. Le mercredi se passa de même en confrontations, et débauches, et chansons : elle ne voulut point voir de confesseur. Enfin le jeudi, qui étoit hier, on ne voulut lui donner qu'un bouillon : elle en gronda, craignant de n'avoir pas la force de parler à ces Messieurs. Elle vint en carrosse de Vincennes à Paris; elle étouffa un peu,

et fut embarrassée : on voulut la faire confesser, point de nouvelles. A cinq heures on la lia; et avec une torche à la main, elle parut dans le tombereau habillée de blanc; c'est une sorte d'habit pour être brûlée; elle étoit fort rouge, et l'on voyoit qu'elle repoussoit le confesseur et le crucifix avec violence. Nous la vîmes passer à l'hôtel de Sully, Madame de Chaulnes, Madame de Sully, la Comtesse (*de Fiesque*), et bien d'autres. A Notre-Dame, elle ne voulut jamais prononcer l'amende-honorable, et à la Grève elle se défendit autant qu'elle put de sortir du tombereau : on l'en tira de force; on la mit sur le bûcher assise et liée avec du fer, on la couvrit de paille; elle jura beaucoup, elle repoussa la paille cinq ou six fois; mais enfin le feu s'augmenta, et on la perdit de vue, et ses cendres sont en l'air présentement. Voilà la mort de Madame Voisin, célèbre par ses crimes et par son impiété. Un Juge, à qui mon fils disoit l'autre jour que c'étoit une étrange chose que de la faire brûler à petit feu, lui dit : « Ah, Monsieur! il y » a certains petits adoucissemens à cause de la foi- » blesse du sexe. *Eh, quoi, Monsieur! on les* » *étrangle?* Non, mais on leur jette des bûches » sur la tête; les garçons du bourreau leur arra- » chent la tête avec des crocs de fer ». Vous voyez bien, ma fille, que cela n'est pas si terrible que l'on pense : comment vous portez-vous de ce petit conte? Il m'a fait grincer des dents. Une de ces misérables qui fut pendue l'autre jour, avoit

demandé la vie à M. de Louvois, et qu'en ce cas elle diroit des choses étranges; elle fut refusée. Hé bien, dit-elle, soyez persuadé que nulle douleur ne me fera dire une seule parole. On lui donna la question ordinaire, extraordinaire, et si extraordinairement extraordinaire, qu'elle pensa y mourir, comme une autre qui expira, le médecin lui tenant le pouls; cela soit dit en passant. Cette femme donc souffrit tout l'excès de ce martyre sans parler *. On la mène à la Grève; avant que d'être jetée, elle dit qu'elle vouloit parler : elle se présente héroïquement : « Messieurs, *dit-elle*, » assurez M. de Louvois que je suis sa servante, » et que je lui ai tenu ma parole; allons, qu'on » achève ». Elle fut expédiée à l'instant. Que dites-vous de cette sorte de courage? Je sais encore mille petits contes agréables comme celui-là : mais le moyen de tout dire?

Voilà ce qui forme nos douces conversations, pendant que vous vous réjouissez, que vous êtes au bal, que vous donnez de grands soupers. J'ai bien envie de savoir le détail de toutes vos fêtes; vous ne ferez autre chose tous ces jours gras, et vous avez beau vous dépêcher de vous divertir, vous n'en trouverez pas sitôt la fin : nous avons le carême bien haut.

* Nouvelle preuve de l'inutilité de la torture.

LETTRE 605.

A la même.

à Paris, mercredi 28 Février 1680.

N'AI-JE pas raison de dire, ma fille, que tout ce qui est arrivé aux Grignans en quatre jours, vous rapproche de ce pays? Il est impossible qu'ayant si bien fait pour les cadets, on ne fasse pour l'aîné. Je crois que le tems en viendra; il n'étoit pas encore venu l'année passée; les bienfaits n'étoient pas ouverts comme ils le sont présentement.

J'ai à vous reprendre une fausse nouvelle, que Madame de Coulanges croyoit vraie: c'est la séparation de Madame de Maintenon d'avec les autres, pour aller au-devant; quelle folie! cela n'est point vrai, et on le disoit pourtant en de très-bons lieux. Je vous retire encore les vacances de la Chambre de l'Arsenal; ils se sont remis à travailler au bout de quatre jours: cela me désespère de vous tromper, et de vous faire raisonner à faux.

M. de la Rochefoucauld nous conta hier qu'à Bruxelles, la Comtesse de Soissons avoit été contrainte de sortir doucement de l'Eglise, et que l'on avoit fait une danse de chats liés ensemble, ou pour mieux dire, une criaillerie par malice, et un sabbat si épouvantable, qu'ayant crié en même tems que c'étoient des diables et des sorcières qui la suivoient, elle avoit été obligée, comme je vous dis, de quitter la place, pour laisser passer cette folie, qui ne

vient pas d'une trop bonne disposition des peuples. On ne dit rien de M. de Luxembourg. Cette Voisin ne nous a rien produit de nouveau : elle a donné gentiment son ame au diable, tout au beau milieu du feu ; elle n'a fait que passer de l'un à l'autre.

Mais parlons du voyage : l'Abbé de Lannion, qui est revenu de Bavière, dit que Madame la Dauphine est tout à fait aimable, que son esprit la pare, qu'elle est *virtuose* ; elle sait trois ou quatre langues, et qu'elle est bien mieux que le portrait que de Troy a envoyé. Sa Majesté partit lundi pour nous aller querir cette Princesse. Il se trouva le matin, dans la cour de Saint-Germain, un très-beau carrosse tout neuf à huit chevaux, avec des chiffres, plusieurs chariots et fourgons, quatorze mulets, beaucoup de gens autour, habillés de gris ; et dans le fond de ce carrosse monta la plus belle personne (*Mademoiselle de Fontanges*) de la Cour, avec des Adrets seulement, et des carrosses de suite pour leurs femmes. Il y a apparence que les soirs on ira voir cette personne ; et voilà un changement de théâtre : l'eussiez-vous cru, le soir que nous étions chez Madame de Flamarens ?

Madame de Villars mande mille choses agréables à Madame de Coulanges, chez qui on vient apprendre les nouvelles (1). Ce sont des relations qui font la joie de beaucoup de personnes : M. de la Rochefoucauld en est curieux : Madame de Vins et moi, nous en attrapons ce que nous pouvons. Nous

(1) *Voyez* la Lettre du 8 Novembre 1679.

comprenons les raisons qui font que tout est réduit à ce bureau d'adresse; mais cela est mêlé de tant d'amitié et de tendresse, qu'il semble que son tempérament soit changé en Espagne, et qu'elle ait même oublié de souhaiter qu'on nous en fasse part. Cette Reine d'Espagne est belle et grasse, le Roi amoureux et jaloux, sans savoir de quoi ni de qui. Les combats de taureaux affreux, deux Grands pensèrent y périr, leurs chevaux tués sous eux; très-souvent la scène est ensanglantée : voilà les divertissemens d'un Royaume chrétien : les nôtres sont bien opposés à cette destruction, et bien plus aisés à comprendre.

Vous êtes trop aimable de penser à Corbinelli; il a triomphé dans cette occasion, et a redoublé sa dévotion à la Providence. Je ne connois personne dont les vues et les connoissances soient plus chrétiennes que les siennes; il a été fort touché de ce tourbillon de bonheur dans la maison de Grignan : il a quelquefois tant d'esprit, que je voudrois que vous l'eussiez pour vous divertir : il a mis tous ses intérêts entre les mains du Lieutenant-Civil, qui, à ce que je crois, lui donnera une sentence arbitrale dans peu de jours : il a étudié le droit : il juge tous les procès, sans que personne l'en prie. Je n'ai pas voulu qu'il ait été à des assemblées de beaux-esprits, parce que je sais qu'il y a des barbets qui apportent à merveilles ce qu'on dit à l'honneur de votre père Descartes. Nous apprenons, à votre exemple, à ne point soutenir les mauvais partis, et

à laisser généreusement accabler nos anciens amis : voici le pays de la politique, aussi bien que le pays des objets ; il est vrai que les idées n'y font pas un grand séjour. Vous dites fort bien, en vérité ; il n'y a que moi qui passe sa vie à être occupée, et de la présence, et du souvenir de la personne aimée.

Vous me dites sur les échecs ce que j'ai souvent pensé ; je ne trouve rien qui rabaisse tant l'orgueil : ce jeu fait sentir la misère et les bornes de l'esprit : je crois qu'il seroit fort utile à quelqu'un qui aimeroit ces réflexions. Mais, d'un autre côté, cette prévoyance, cette pénétration, cette prudence, cette justesse à se défendre, cette habileté pour attaquer, le bon succès de sa bonne conduite, tout cela charme, et donne une satisfaction intérieure qui pourroit bien nourrir l'orgueil. Je n'en suis donc pas encore bien guérie, et je veux être un peu plus persuadée de mon imbécillité.

Nous sommes présentement occupés du voyage du Roi : nous ne songions pas à M. de Luxembourg quatre jours après ; le tourbillon nous emporte, nous n'avons pas le loisir de nous arrêter si long-tems sur une même chose : nous sommes surchargés d'affaires. Le Roi a reçu plusieurs lettres de ces Dames qui l'assurent que Madame la Dauphine est bien plus aimable qu'on ne l'avoit dit ; elles en sont contentes au dernier point : elle est fille et petite-fille de deux Princesses fort caressantes : je ne sais si c'est bien l'air d'ici, nous verrons. Cette Princesse d'Allemagne reçut en passant le compli-

ment des Députés de Strabourg; elle leur dit : « Messieurs, parlez - moi François, je n'entends plus » l'Allemand ». Elle n'a point regretté son pays, elle est toute Françoise. Elle a écrit à M. le Dauphin avec des nuances de style, selon qu'elle a été près d'être sa femme, qui ont marqué bien de l'esprit : c'est à MONSEIGNEUR à mettre la dernière couleur, et à lui faire oublier le pays qu'elle quitte avec tant de joie. Madame de Maintenon a mandé au Roi que sa personne est aimable, sa taille parfaite, sa gorge, ses bras et ses mains, et que, parmi cette envie de dire toujours tout ce qui peut plaire, il y a bien de l'esprit et de la dignité. Adieu, ma très-chère, il ne faut pas vous épuiser en lecture, non plus qu'en écriture : je souhaite que votre rhume ait passé légèrement par - dessus votre délicatesse. J'embrasse le joli Marquis; je trouve que vous jugez fort bien de sa petite conduite; être hardi quand il le faut, et remplir tout ce qu'on attend dans les occasions où l'on est compté pour tenir une place, voilà ce qui fait les grands mérites à la guerre et ailleurs. Je vous assure que ce petit homme fera une figure considérable; il me semble que je le vois dans l'avenir.

M. et Madame de Pompone, et Madame de Vins, partirent hier pour Pompone jusqu'au retour de la Cour. Madame de Vins me parut aise d'aller avec eux passer ainsi le Carnaval : ils avoient été prendre congé à Saint-Germain : le Roi fit fort bien à M. de Pompone, et lui parla comme à l'ordinaire :

mais d'être dans la foule, après avoir vu tomber les portes devant lui, c'est une chose qui le pénètre toujours. Ces devoirs-là, à quoi pourtant il ne veut pas manquer dans les occasions, lui font une peine incroyable. Ils reprendront des forces tous ensemble à la campagne : le tems ne guérit pas ces sortes de maux, mais le courage les soutiendra.. Ils sont parfaitement contens, et de vous, et de moi.

Au reste, ces allées coupées à *Condé*, dont j'étois affligée, n'ont fait que les plus belles routes du monde : c'est une des plus agréables maisons qu'il y ait en France.

LETTRE 606.

A la même.

à Paris, vendredi premier Mars 1680.

Je veux vous parler de l'opéra; je ne l'ai point vu, je ne suis point curieuse de me divertir, mais on dit qu'il est parfaitement beau : bien des gens ont pensé à vous et à moi : je ne vous l'ai point dit, parce qu'en me faisant *Cérès*, et vous *Proserpine*, tout aussitôt voilà M. de Grignan *Pluton;* et j'ai eu peur qu'il ne me fît répondre vingt mille fois par son chœur de musique : *Une mère vaut-elle un époux ?* C'est cela que j'ai voulu éviter; car pour le vers qui est devant celui-là, *Pluton aime mieux que Cérès*, je n'en eusse point été embarrassée. Tant y a, ma très-chère, je suis fort persuadée que nous

nous

nous retrouverons, et je ne vis que pour cela. Vos champs élysiens sont bien réjouissans ; vous sentez le Carnaval dans toute son étendue : il est tout défiguré ici. La Cour toute entière est en chemin : bien des gens sont allés à la campagne ; nous avions résolu d'y aller aussi, dans l'espérance que le soleil seroit fidèle au Roi : mais le tems vient de changer d'une si étrange manière, que je ne sais plus ce qui arrivera de nous. On mande qu'on s'est fort diverti à Villers-Coterets ; je ne vois pas que les visites à ce carrosse gris (1) aient été publiques ; la passion n'en est pas moins grande. On reçut, en montant dans ce carrosse, dix mille louis, et un service de campagne de vermeil doré : la libéralité est excessive, et on répand comme on reçoit. Vous saurez plus de nouvelles de la Cour que personne ; vous y avez présentement un résident qui doit vous informer de tout. Mon fils est à sa charge ; car ce n'est pas à la Cour. Nous ménagerons ses intérêts du mieux que nous pourrons, parce que ce sont les miens : pour lui, dans l'humeur où il est, n'être plus attaché comme le loup (2), est tout ce qu'il désire ; et trois mille louis d'or dans sa cassette feroient son entière satisfaction : mais je n'irai pas si vite ; j'ai bien voulu m'embarquer et me presser les côtes pour faire sa fortune, et je ne le veux pas pour l'envoyer à Quimper. Je songe à mes affaires,

(1) De Mademoiselle de Fontanges.

(2) *Voyez* la Fable du *Loup et du Chien*, par La Fontaine.

et je crois que c'est le tems où je puis le faire honnêtement.

L'autre jour, en entrant dans un bal, un Gentilhomme Breton fut poignardé par deux hommes habillés en femme : l'un le tenoit, l'autre lui perçoit le cœur à loisir. Le petit d'Harouïs, qui s'y trouva, fut effrayé de voir cet homme qu'il connoissoit fort, tout étendu, tout chaud, tout sanglant, tout habillé, tout mort ; il m'en frappa l'imagination. Le fils de Madame de Valançai, si malhonnête homme, est mort de maladie comme il les alloit tous plaider : sa mort réjouit tout le monde : il me semble qu'on n'a point accoutumé de mourir, quand tant de gens le souhaitent. Le Grand-Maître (*M. du Lude*) se rétablit doucement à Saint-Germain : nos inquiétudes pour son mal ont été selon nos dates, moi beaucoup, Madame de Coulanges un peu plus, et d'autres mille fois davantage. Il est vrai que l'on jouoit si bien, et l'on cachoit cette tristesse si habilement, qu'elle ne paroissoit point du tout ; et l'on se livroit, pour mieux tromper, au martyre insupportable d'être à la Cour, d'être belle et parée ; en un mot, il n'y paroissoit pas, non plus qu'à cette dévotion dont vous parliez un jour si follement à Mademoiselle de Lestrange. On dit pourtant qu'il y avoit des pleurs nocturnes essuyés par la pauvre Karman, qui se cassoit la tête contre les murs, et faisoit très-bien le devoir, tambour battant, d'une véritable amie. Nous y avons été trois fois, je ne veux point vous cacher deux

visites; il suffit que j'aie perdu la mémoire entière du passé *. Adieu, ma très-bonne, dépêchez de vous divertir : nous n'irons pas si vite, si nous allons à Livry. Quoi que vous disiez de vos soupers, j'en ai fort bonne opinion, je les connois.

* C'est un badinage sur ce qu'on avoit prétendu très-mal à propos que M. du Lude étoit son amant. Ménage le met au nombre des quatre diseurs de bons mots de son tems, qui étoient tous Angevins. Les trois autres étoient Bautru, Jarzai, et le Prince de Guémené.

LETTRE 607.

A la même.

à Livry, mercredi des cendres 6 Mars 1680.

Nous avons passé ici les trois jours gras; le soleil qu'il fit samedi nous y détermina; il m'a semblé que vous auriez aimé cette équipée; elle m'a paru du même bon goût qui vous fait assortir vos habits et vos rubans; vous corrigez toujours l'incarnat avec quelque couleur brune. Nous avons tempéré le brillant de carême-prenant avec la feuille morte de cette forêt : il y a fait le plus beau tems du monde : les jardins sont propres, la vue belle, et un bruit des oiseaux qui commencent déjà d'annoncer le printems : cela nous a paru bien plus joli que les vilains cris des rues de Paris. J'ai bien pensé à vous, ma chère enfant ! mon Dieu, que je vous aime ! vous m'êtes, ce me semble, encore plus chère que jamais. Nous sommes ici, le bon Abbé de l'Abbaye,

M. de Rennes, l'Abbé de Pile et M. de Coulanges. je voulois Corbinelli ; il est demeuré à Paris pour être à la noce d'un des fils de M. Mandat : il eût fort bien tenu sa place : mais enfin nous sommes loin de nous ennuyer, beaucoup de promenades, de causerie, des échecs, un trictrac, des cartes en cas de besoin, *les petites Lettres* de Pascal, des comédies, la *Princesse de Clèves* que je fais lire à ces Frères qui en sont ravis : une très-bonne chère; le petit Coulanges a le livre de ses chansons : c'est vraiment la plus plaisante chose du monde. J'ai fait venir ici votre lettre du 24, car tout roule là-dessus; et même avec ces chères et aimables lettres, on n'est pas entièrement sans inquiétude. Nous retournons ce soir à Paris, où je ferai mon paquet. Ne vous remettez point à m'écrire, ma fille, rien ne vous est si contraire : laissez-moi le plaisir de penser que ne pouvant vous faire du bien, au moins je ne vous fais point de mal.

Mon Dieu ! que je vous trouve plaisante de ne point me parler du bonheur de vos deux beaux-frères ! mais plutôt, que cela est triste de penser qu'il y a dix-sept jours qu'ils sont riches, sans que je puisse encore savoir comme cette pluie vous a paru! Pour nous qui en avons été ravis, nous commençons à n'y plus penser; nous y sommes tous accoutumés. Je crois que l'*Evreux* est allé à son charmant Evêché, car voilà le nom de *bel Abbé* à vendre. Cet Evêché a vingt-deux mille francs de rente; je ne disois que vingt. Il est vrai que je croyois *Condé*

à dix lieues de Saint-Germain, il en est à quinze: mais on n'a rien défiguré dans le parc, il est le plus beau du monde; une rivière qui passe au milieu fait des étangs et des beautés admirables; on y court le cerf : c'étoit autrefois la demeure charmante du Cardinal du Perron (1). J'espère qu'à la fin des fins vous nous en direz quelque petit mot, et de la place du Chevalier qui trouve au bout de sa fusée neuf mille livres de rente en deux jours: je crois encore que c'est un rêve.

Vous me parlez très-tendrement et très-sagement sur le sujet de mon fils : vous avez raison d'être persuadée que je lui ai dit tout ce qui peut se dire et penser touchant ce désir immodéré de vendre sa charge, j'en ai de bons témoins : mais enfin, je veux songer pour la première fois de ma vie à mes propres intérêts, il m'en donne l'exemple; je veux m'ôter sa charge de dessus les épaules, qui ne me pesoit rien, quand il l'aimoit, et qui me pèse présentement plus de quarante mille écus. Je veux prendre goût à ce soulagement, où je n'eusse jamais pensé sans lui; au contraire, je sentois vivement l'agrément de la place où il se trouve; mais je change après lui, je veux aimer aussi ma liberté. Nous allons, peut-être pour la dernière fois, remettre les meilleurs ordres que nous pourrons à nos terres, manger un peu nos provisions, c'est-à-dire, dormir quatre ou cinq mois, et puis chacun prendra

(1) Il avoit été Évêque d'Évreux avant que d'être Archevêque de Sens.

son parti. Je pense, ma chère enfant, au [illegible] marre où vous avez été ces derniers jours; nous étions dans des occupations bien différentes. Il me paroît que vous souhaitez d'être à Grignan, mais laissez un peu passer ce mois-ci et la moitié de l'autre; vous y trouveriez encore l'hiver. Je comprends que vous pouvez avoir d'autres raisons que la jalousie, quoique Montgobert me dise, dans votre propre lettre, que vous êtes jalouse sans le savoir, et M. de Grignan amoureux sans le croire : voilà un fort bon secrétaire. Je vous conjure de n'être point plus fâchée des desseins de votre frère que des passions de votre mari. Votre frère se défend fort de vouloir être Breton; il est fin tout à fait : nous sommes fort bien ensemble. Laissons faire la Providence; je serois bien fâchée de n'avoir pas pris ce parti.

On m'a dit de bon lieu qu'il y avoit eu un bal à Villers-Coterets : il y eut des masques. Mademoiselle de Fontanges y parut brillante et parée des mains de Madame de Montespan. Cette dernière dansa très-bien : Fontanges voulut danser un menuet; il y avoit long-tems qu'elle n'avoit dansé, il y parut, ses jambes n'arrivèrent pas comme vous savez qu'il faut arriver : la courante n'alla pas mieux, et enfin elle ne fit plus qu'une révérence. Je vous manderai tantôt ce que j'apprendrai à Paris. Il faut que je vous reprenne l'âme damnée de la Voisin : on assure au contraire que son confesseur a dit qu'elle avoit prononcé *Jesus*

Marie au milieu du feu : c'est peut-être une sainte. Voyez comme je suis scrupuleuse à vous ôter les fausses nouvelles.

Me voici à Paris, ma très-chère : il est sept heures du soir. Nous sommes partis tard ; nous ne pouvions quitter cette Abbaye : vous savez comme on s'amuse à lanterner à ce petit pont : il faisoit un tems admirable. Madame de Coulanges me mande qu'elle ne sait point encore de nouvelles. C'est aujourd'hui que Sa Majesté voit sa belle-fille.

LETTRE 608.

A la même.

à Paris, mercredi 13 Mars 1680.

Je trouve toute votre joie très-bien fondée ; vous l'avez bien examinée, et vous la voyez comme il faut la voir. Rien n'est mieux expliqué que cette sagesse de M. de Montausier, que l'on partage en six *. Vous avez raison encore de croire que le Chevalier a été agréablement distingué dans cette occasion : Sa Majesté a parlé dignement de son mérite ; ce que l'on peut voir dans l'avenir est aussi flatteur que le présent. Ce n'est plus un pays étranger pour lui que la Cour, c'est le lieu où il doit être : on est à son devoir, on a une contenance ; rien ne vous empêche donc de mêler les intérêts du petit Marquis avec les sentimens de votre amitié et de votre belle âme. Mais ce que je ne puis comprendre,

* Les six Menins du Dauphin qui remplaçoient le Gouverneur.

c'est que vous vous teniez tous deux pour des gens de l'autre monde, et qui ne sont plus en état de penser à la fortune, ni aux grâces de Sa Majesté: et pourquoi vous regardez-vous comme éconduits? Quel âge avez-vous, s'il vous plaît, l'un est de l'âge de M. de la Trousse, et l'autre de celui de Madame de Coëtquen, qui se croit bien au rang des plus jeunes; et d'où vient donc que vous vous enterrez comme Philémon et Baucis? Votre nom est-il barbare? N'avez-vous pas l'un et l'autre de l'étoffe pour présenter au Roi? N'est-il point en train de vous faire du bien? Les grâces passées ne répondent-elles pas de celles qu'on espère? D'où vient donc que vous passez par-dessus vous-mêmes, et que vous ne voyez dans un avenir lointain que le petit Marquis? Je ne sais si c'est que j'ai peu de part à cet avenir si éloigné, ou que je n'ai point la fantaisie des grand'mères, qui laissent là leurs enfans pour aller jouer au hochet avec ces petites personnes: mais j'avoue que vous m'avez arrêtée tout court, et que je ne puis souffrir la manière dont cela s'est tourné dans vos têtes. Je ne vous trouve pas plus raisonnable que votre frère, ni vos choux meilleurs que les siens. Je tâcherois donc, mes chers enfans, de me mettre en état de venir un peu tâter la Providence, de prendre part au bonheur de mes cadets, et de vivre avec les vivans; car enfin, on ne quitte point sa part de la fortune, quand on a des raisons d'y prétendre, et qu'elle commence à nous montrer un visage plus doux,

Voilà, ma très-chère, quelles sont mes pensées et celles de vos amis; ne les rebutez pas, et croyez que si vous en aviez de contraires, vous ne seriez plus en droit de vous moquer de celles de mon fils. Je vous laisse digérer ces réflexions, et je vous prie tous deux de vous mirer, et de voir si vous êtes de la vieille Cour.

A propos de Cour, je vous envoie des relations. Madame la Dauphine est l'objet de l'admiration : le Roi avoit une impatience extrême de savoir comme elle étoit faite : il envoya Sanguin, qui est un homme vrai et incapable de flatter : « Sire, » *dit-il*, sauvez le premier coup-d'œil, et vous en » serez fort content ». Cela est dit à merveille; car il y a quelque chose à son nez et à son front qui est trop long, à proportion du reste, et qui fait d'abord un mauvais effet; mais on dit qu'elle a si bonne grâce, de si beaux bras, de si belles mains, une si belle taille, une si belle gorge, de si belles dents, de si beaux cheveux, et tant d'esprit et de bonté, caressante sans être fade, familière avec dignité; enfin, tant de manières propres à charmer, qu'il faut lui pardonner ce premier coup-d'œil. Je crois que cette Princesse nous apporte ici beaucoup de dévotion; mais, malgré qu'elle en ait, il faudra qu'elle retranche l'*angelus :* vous représentez-vous qu'elle l'entende sonner à Saint-Germain ? Bon à Munich. Elle vouloit se confesser la veille de la dernière cérémonie de son mariage; elle ne trouva point de Jésuite qui entendît l'allemand : le Père

de la Chaise y fut attrapé ; il croyoit avoir mené son fait, ce fut un embarras * : on y mettra ordre promptement, car cette Princesse ne le cède point à la Reine pour communier souvent. Le Père Bourdaloue n'aura point son âme.

M. de la Rochefoucauld a été, et est encore considérablement malade : il est mieux aujourd'hui ; mais enfin c'étoit toute l'apparence de la mort ; une grosse fièvre, une oppression, une goutte remontée. Il étoit question de l'Anglois, des médecins et du frère Ange : il a choisi son parrain ; c'est frère Ange qui le tuera, si Dieu l'a ainsi ordonné. Je donnerai moi-même votre lettre à M. de Marsillac, qui est venu en poste, s'il est vrai que tout aille bien, car vous savez qu'il faut prendre le tems à propos. Je donnerai le billet à Madame de la Fayette, qui étoit hier très-affligée. J'ai reçu votre paquet du mardi gras ; la poste arrive plutôt présentement. Je vous trouve heureuse d'être délivrée du carême-prenant, vous l'avez célébré à Aix dans toute son étendue. Je suis ravie que vous ayez approuvé le nôtre dans la forêt de Livry. Vous écrivez divinement à votre frère ; je voudrois que vous m'eussiez fait l'honneur de croire que je lui ai dit les mêmes choses que vous lui écrivez, et que je suis aussi choquée que vous de ses extravagantes résolutions. La peur de

* Celui qui la confessa, fut un Chanoine de Liége qui se trouvoit là par hazard. Cet homme n'avoit pas même l'habit ecclésiastique. Il se défendoit de cet honneur, disant qu'il n'avoit jamais confessé qu'un soldat blessé à la tranchée. Il fit comme il put et la Dauphine aussi.

se ruiner est un prétexte au goût breton ; il n'a eu cette peur que depuis qu'il a contemplé Tonquedec sur son pailler; il n'étoit point si plein de considération pour lui auparavant : enfin, je sens toute l'horreur de cette dégradation, trop heureuse que ce ne soit point là le plus sensible endroit de mon cœur.

Vous repoussez fort bien nos histoires tragiques par les vôtres. J'aime bien le bon naturel de ce fils qui tombe mort en voyant son pauvre père pendu ; cela fait honneur aux enfans : il y avoit long-tems que les pères avoient fait leurs preuves. L'amant jaloux et furieux qui tue tout à Arles, met le bouton bien haut à nos amans d'ici : on n'a point le loisir d'être si amoureux; la diversité des objets dissipe trop, elle détourne et diminue la passion. Il y eut encore une histoire lamentable autrefois à Fréjus : ce climat est meilleur que le nôtre. Corbinelli m'a donné une leçon qui m'explique très-bien ce que vous appelez ne point connoître l'absence : j'ai trouvé que j'étois comme vous, en disant le contraire. Je suis, en vérité, bien triste de n'aller point continuer mes études auprès de vous; mais, ma très-chère, il faut aller en Bretagne, afin d'y avoir été.

LETTRE 609.

A la même.

à Paris, vendredi 15 Mars 1680.

Je crains bien pour cette fois que nous ne perdions M. de la Rochefoucauld, sa fièvre a continué; il reçut hier Notre-Seigneur : mais son état est une chose digne d'admiration. Il est fort bien disposé pour sa conscience, voilà qui est fait : mais du reste, c'est la maladie et la mort de son voisin, dont il est question; il n'en est pas effleuré, il n'en est pas troublé; il entend plaider devant lui la cause des médecins, du frère Ange, et de l'Anglois, d'une tête libre, sans daigner quasi dire son avis; je reviens à ce vers :

Trop au-dessous de lui, pour y prêter l'esprit.

Il ne voyoit point hier matin Madame de la Fayette, parce qu'elle pleuroit, et qu'il recevoit Notre-Seigneur; il envoya savoir à midi de ses nouvelles. Croyez-moi, ma fille, ce n'est pas inutilement qu'il a fait des réflexions toute sa vie; il s'est approché de telle sorte ces derniers momens, qu'ils n'ont rien de nouveau, ni d'étranger pour lui. M. de Marsillac arriva avant-hier à minuit, si comblé de douleur amère, que vous ne seriez pas autrement pour moi. Il fut long-tems à se faire un visage et une contenance; il entre enfin, et trouve M. de la Rochefoucauld dans cette chaise, peu

différent de ce qu'il est toujours. Comme c'est M. de Marsillac qui est son ami, de tous ses enfans, on fut persuadé que le dedans étoit troublé; mais il n'en parut rien, et il oublia de lui parler de sa maladie. Ce fils resortit pour crever; et après plusieurs agitations, plusieurs cabales, Gourville contre l'Anglois, Langlade pour l'Anglois, chacun suivi de plusieurs de la famille, et les deux chefs conservant toute l'aigreur qu'ils ont l'un pour l'autre, M. de Marsillac décida pour l'Anglois; et hier à cinq heures du soir, M. de la Rochefoucauld prit le remède de l'Anglois; et à huit, encore. Comme on n'entre plus du tout dans cette maison, on a peine à savoir la vérité; cependant on m'assure qu'après avoir été cette nuit à un moment près de mourir, par le combat du remède et de l'humeur de la goutte, il a fait une si considérable évacuation, que, quoique la flèvre ne soit pas encore diminuée, il y a sujet de tout espérer : pour moi, je suis persuadée qu'il en réchappera. M. de Marsillac n'ose encore ouvrir son cœur à l'espérance; il ne peut ressembler dans sa tendresse et dans sa douleur, qu'à vous, ma chère enfant, qui ne voulez point que je meure. Vous croyez bien que dans l'état où il est, je ne lui donne pas la lettre de M. de Grignan; mais elle ira avec les autres qui viendront : car je suis convaincue avec Langlade, de qui j'ai appris tout ceci, que ce remède fera le miracle entier.

Je vous demande comment vous vous portez de votre voyage de Marseille : je gronde M. de Grignan

de vous y avoir menée; je ne saurois approuver cette *trotterie* inutile. Ne faudra-t-il point que vous alliez montrer Toulon, Hières, la Sainte-Baume, Saint-Maximin, et la fontaine de Vaucluse, à Mesdemoiselles de Grignan?

Je suis quasi toujours chez Madame de la Fayette, qui connoîtroit mal les délices de l'amitié et les tendresses du cœur, si elle n'étoit aussi affligée qu'elle l'est. Je fais ce paquet chez elle à neuf heures du soir; elle a lu votre petit billet; car, malgré ses craintes, elle espère assez pour avoir été en état de jeter les yeux dessus. M. de la Rochefoucauld est toujours dans la même situation, il a les jambes enflées; cela déplaît à l'Anglois; mais il croit que son remède viendra à bout du tout : si cela est, j'admirerai la bonté des médecins, de ne pas le tuer, assassiner, déchirer, massacrer; car enfin, les voilà perdus : c'est leur ôter la vie, que de tirer la fièvre de leur domaine. Duchesne ne s'en soucie pas : mais les autres sont enragés.

LETTRE 610.

A la même.

à Paris, dimanche 17 Mars 1680.

Quoique cette lettre ne parte que mercredi, je ne puis m'empêcher de la commencer aujourd'hui, pour vous dire que M. de la Rochefoucauld est mort cette nuit. J'ai la tête si pleine de ce malheur, et de l'extrême affliction de notre pauvre

amie, qu'il faut que je vous en parle. Hier samedi, le remède de l'Anglois avoit fait des merveilles; toutes les espérances de vendredi, que je vous écrivois, étoient augmentées; on chantoit victoire, la poitrine étoit dégagée, la tête libre, la fièvre moindre, des évacuations salutaires; dans cet état, hier à six heures, il tourne à la mort, tout d'un coup, les redoublemens de fièvre, l'oppression, des rêveries; en un mot, la goutte l'étrangle traîtreusement; et quoiqu'il eût beaucoup de force, et qu'il ne fût point abattu de saignées, il n'a fallu que quatre ou cinq heures pour l'emporter; et à minuit il a rendu l'âme entre les mains de M. de Condom. M. de Marsillac ne l'a point quitté d'un moment; il est dans une affliction qui ne peut se représenter : cependant il retrouvera le Roi et la Cour; toute sa famille se retrouvera à sa place : mais où Madame de la Fayette retrouvera-t-elle un tel ami, une telle société, une pareille douceur, un agrément, une confiance, une considération pour elle et pour son fils? Elle est infirme, elle est toujours dans sa chambre, elle ne court point les rues. M. de la Rochefoucauld étoit sédentaire aussi; cet état les rendoit nécessaires l'un à l'autre, et rien ne pouvoit être comparé à la confiance et aux charmes de leur amitié. Songez-y, ma fille, vous trouverez qu'il est impossible de faire une perte plus considérable, et dont le tems puisse moins consoler. Je n'ai pas quitté cette pauvre amie tous ces jours-ci; elle n'alloit point faire la presse parmi

cette famille; en sorte qu'elle avoit besoin qu'on eût pitié d'elle. Madame de Coulanges a très-bien fait aussi, et nous continuerons quelque tems encore aux dépens de notre rate, qui est toute pleine de tristesse. Voilà en quel tems sont arrivées vos jolies petites lettres, qui n'ont été admirées jusqu'ici que de Madame de Coulanges et de moi : quand le Chevalier sera de retour, il trouvera peut-être un tems propre pour les donner; en attendant, il faut en écrire une de douleur à M. de Marsillac; il met en honneur toute la tendresse des enfans, et fait voir que vous n'êtes pas seule : mais, en vérité, vous ne serez guère imitée. Toute cette tristesse m'a réveillée, elle me représente l'horreur des séparations, et j'en ai le cœur serré.

Mercredi 20 *Mars.*

Il est enfin mercredi. M. de la Rochefoucauld est toujours mort, et M. de Marsillac toujours affligé, et si bien enfermé, qu'on ne croiroit pas qu'il songe à sortir de cette maison. La petite santé de Madame de la Fayette soutient mal une pareille douleur; elle en a la fièvre, et il ne sera pas au pouvoir du tems de lui ôter l'ennui de cette privation. Sa vie est tournée d'une manière qu'elle trouvera tous les jours un tel ami à dire. N'oubliez pas de m'écrire quelque chose pour elle.

Je suis troublée de votre santé et du voyage que vous faites. Vous n'irez pas en Barbarie; mais il y aura bien *de la barbarie*, si cette fatigue vous fait

fait du mal. Il est vrai que de penser à ces deux bouts de la terre où nous sommes plantées, est une chose qui fait frémir, et sur-tout quand je serai près de notre Océan, pouvant aller aux Indes comme vous en Afrique. Je vous assure que mon cœur ne regarde point cet éloignement avec tranquillité. Si vous saviez le trouble que me donne le moindre retardement de vos lettres, vous jugeriez bien aisément de ce que je souffrirai dans mon chien de voyage. Je n'ai point revu nos Grignans; ils sont à Saint-Germain, le Chevalier à son régiment. On a voulu me mener voir Madame la Dauphine : en vérité, je ne suis pas si pressée. M. de Coulanges l'a vue : le premier coup d'œil est à redouter, comme dit Sanguin; mais il y a tant d'esprit, de mérite, de bonté, de manières charmantes, qu'il faut l'admirer : *s'il faut honorer Cybèle, il faut encore plus l'aimer.* On ne conte que ses dits pleins d'esprit et de raison. La faveur de Madame de Maintenon augmente tous les jours. Ce sont des conversations infinies avec Sa Majesté, qui donne à Madame la Dauphine le tems qu'il donnoit à M^me^. de Montespan; jugez de l'effet que peut faire un tel retranchement. *Le char gris* (1) est d'une beauté étonnante; elle vint l'autre jour au travers d'un bal, par le beau milieu de la salle, droit au Roi, et sans regarder ni à droite, ni à gauche; on lui dit qu'elle ne voyoit pas la Reine, il étoit vrai : on lui donna une place; et quoique

(1) Mademoiselle de Fontanges.

cela fit un peu d'embarras, on dit que cette action d'une *imbenecida* fut extrêmement agréable : il y auroit mille bagatelles à conter sur tout cela.

Votre frère est fort triste à sa garnison; je pense que la rencontre de vos esprits animaux, quoique de même sang, ne déterminera point les siens à penser comme vous. Votre période ma paru très-belle, je doute que j'y réponde; mais il n'importe, vous voyez fort bien ce que je veux dire. Vous me paroissez si contente de la fortune de vos beaux-frères, que vous ne comptez plus sur la vôtre, vous vous retirez derrière le rideau : je vous ai mandé comme cela me blesse le cœur, et me paroît injuste. N'admirez-vous point que Dieu m'a ôté encore cet amusement de parler de vos intérêts avec M. de la Rochefoucauld qui s'en occupoit fort obligeamment? De sorte qu'ayant aussi perdu M. de Pompone, je n'ai pas le plaisir de croire que je puisse jamais vous être bonne à rien du tout. Je n'ai jamais vu tant de choses extraordinaires qu'il s'en est passé, depuis que vous êtes partie. J'apprends que le jeune Evêque d'Evreux est le favori du vieux, et que ce dernier a écrit au Roi pour le remercier de lui avoir donné un tel successeur.

LETTRE 611.

A la même.

à Paris, vendredi 22 Mars 1680.

Vous avez, enfin, porté votre délicatesse à Marseille, et M. de Grignan l'a voulu. Je suis persuadée qu'il vous aura menée à Toulon, et à toutes les stations qu'il faut faire voir à Mesdemoiselles de Grignan; il ne veut point se séparer d'une si bonne compagnie; il a raison, je serois bien de son avis. Je suis fort aise qu'on ne vous ait point porté mes lettres à Marseille: eh, bon Dieu! qu'en vouliez-vous faire? C'est même un embarras que de les lire; et pour y répondre; ah! je vous le défends. J'aurois grand regret à la peine que vous prendriez de discourir sur des bagatelles dont je ne me souviens plus. Je suis fâchée de vous y avoir laissé répondre, même dans votre santé: il n'est pas possible que cette effroyable quantité de volumes, n'ait contribué à vous emmaigrir, et vous savez que je ne pense qu'à la conservation de votre santé et de votre vie. Je connois celle de Marseille; Mesdemoiselles de Grignan ont dû trouver cette ville agréable: elle ne ressemble point aux autres villes; et ce coup-d'œil en approchant du côté de cette hauteur, n'en ont-elles pas été charmées? Vous me parlez d'un M. de Vivonne bien différent

de l'autre (1). N'admirez-vous point comme on change, et de quelle manière les choses entrent différemment dans la tête? Il a donc été empressé de vous faire les honneurs de sa mer; je ne sais si l'autre humeur moins bonne pour lui, n'eût point été plus saine pour vous. Je voudrois bien que vous eussiez la même santé qu'en ce tems-là, ou lui la même folie. Vous aurez été vous promener sur la mer; je souhaite que tant de complaisance ne vous ait point fait de mal. Vous étiez bien étonnée de sa mémoire, et de tous ces noms du tems passé, qui vous rappeloient votre première jeunesse et vos premiers ballets.

M. de Pompone fut hier ici une partie du jour; il regarda votre portrait avec attention, et se souvint si tendrement de votre beauté, de votre esprit, et de ces beaux soirs de Frêne, qu'il pensa ne point finir sur cet article. Il me fit croire que les yeux me rougissoient d'un tel souvenir : mais, en vérité, ma belle, il étoit aussi touché que moi; et je pense même qu'un retour sur sa fortune présente troubla pour un moment la tranquillité de son âme. Il a été saluer le Roi à ce retour : et c'est une chose étrange pour lui, qui a toujours été, ou exilé, ou Ambassadeur, ou Ministre; il n'est point accoutumé à la presse des Courtisans, et il trouveroit quelque chose de plus doux à ne point

(1) Il avoit été question, l'année d'auparavant, d'une brouillerie entre Madame de Grignan et M. de Vivonne, Général des Galères.

revoir ce pays-là : mais une pension de vingt mille francs, et l'espérance de quelque Abbaye, l'attachent à ces sortes de devoirs. Je donnai ma place à Madame de Vins, dans le carrosse de Madame de Chaulnes; cette Duchesse me vouloit; bien des raisons m'empêchèrent d'y aller. On dit de solides biens de Madame la Dauphine; c'est une personne enfin, c'est un bel et bon esprit, elle a des manières toutes charmantes et toutes françoises; elle est accoutumée à cette Cour, comme si elle y étoit née; elle a des sentimens à elle toute seule, elle ne prend point ceux qu'on lui présente : *Madame, ne voulez-vous point jouer?* non, je n'aime pas le jeu. *Mais vous irez à la chasse :* point du tout, je ne comprends point ce plaisir. Que fera-t-elle donc? Elle aime fort la conversation, la lecture des vers et de la prose, l'ouvrage et la promenade; sa plus grande application est de plaire au Roi; Sa Majesté passe plusieurs heures dans la chambre de cette Princesse, et plus du tout dans celle de Madame de Montespan. Cela fait une Cour fort retirée; car on ne voit point Madame la Dauphine, pendant qu'elle a si bonne compagnie. On y tient le cercle une heure du jour; on ne la verra, ni à sa toilette, ni à son coucher. La faveur de *la personne enrhumée* (*Madame de Maintenon*), c'est ainsi que vous la nommiez cet hiver, augmente tous les jours, ainsi que la haine entre elle et la sœur de celui qui vous a si bien reçue (*Madame de Montespan*); cela est au point de n'aller plus

la voir. Tout ce que dit Madame la Dauphine est juste et d'un bon tour ; il n'y a rien à souhaiter, ni pour l'esprit, ni pour l'humeur, et cela est si bon, qu'on en oublie le reste. Le Roi instruisit en détail M. le Dauphin de tout ce qu'il avoit à faire, et imagina une manière de géographie, dont il se réjouit fort avec les Courtisans *. Pour M. le Prince de Conti, c'est une chose étrange que les mauvais bruits qui courent de lui, cela commence à l'embarrasser. Ce jeune Prince de la Roche-sur-Yon (*son frère*) le désole : l'autre jour, Madame la Princesse de Conti dansoit, il dit tout haut : *Vraiment, voilà une fille qui danse bien.* Cette folie toute simple et toute brusque fit rougir ce pauvre frère aîné, et le défit à plate couture. Voilà bien des riens que je vous conte : ce seroit une belle chose d'y répondre. La bonne des Hameaux est *décédée*, comme dit Coulanges : elle a souhaité qu'on mît sa mort dans la gazette, afin que les amis qu'elle a encore dans les pays étrangers, prient Dieu pour elle ; elle a voulu qu'on sonnât à Saint-Paul la grosse sonnerie, et a prié un Gentilhomme qui demeure chez elle, de ne point jouer le jour de sa mort. Elle laisse de médiocres biens, parce qu'elle a fait une dépense fort honorable pendant sa vie. M. de Marsillac est affligé outre me-

* Cela étoit sans doute fort différent de la fameuse *Carte de Tendre* imaginée par Mademoiselle de Scudéry. Mais celle-ci paroît avoir donné l'idée de l'autre au Roi, qui les connoissoit fort bien toutes deux.

sure; son pauvre père est sur le chemin de Verteuil fort tristement; et pour Madame de la Fayette, le tems, qui est si bon aux autres, augmente et augmentera sa tristesse.

Je n'ai point encore vu les Grignans, ils sont tous séparés. Mon fils m'a écrit une grande lettre, toute pleine encore de ses raisons : j'avois envie de vous l'envoyer; mais si j'avois pu vous copier la réponse que j'y ai faite, et vous faire voir comme je ridiculise et renverse tous ses raisonnemens, vraiment vous aimeriez cette lettre.

LETTRE 612.

A la même.

à Paris, mardi 26 mars 1680.

Vous n'avez donc pas été en Barbarie, et vous êtes revenue sur vos pas à Aix. Je comprends très-bien les fatigues que vous avez à Marseille; vous avez voulu soutenir les extrêmes honnêtetés de M. de Vivonne, et son amitié vous a coûté cher à ce prix : il me semble que je vous vois prendre sur votre courage ce que vos forces vous refusent. Mesdemoiselles de Grignan n'iront-elles pas tout d'un train à la Sainte-Baume? Ce sont des devoirs qu'il faut rendre en Provence. Vous avez fort envie d'aller à Grignan, je sais vos raisons; sans cela je vous dirois qu'il est bien matin : vous trouverez encore la bise en furie, elle renverse vos balustres, elle en veut à votre château : sera-t-elle plus forte

que cette autre tempête qui le bat depuis si long-tems? Il faut qu'il soit bon pour y avoir résisté : j'espère que Dieu le soutiendra contre tant d'efforts redoublés. Mais vous, ma chère enfant, soutiendrez-vous cet air pointu et glacé qui perce les plus robustes? Je n'ose vous parler de votre retour; voudriez-vous passer l'hiver à Grignan? est-ce une chose praticable? et voudriez-vous le passer à Aix, où sera M. de Vendôme?

Je vois souvent Mademoiselle de Méri; sa santé, c'est-à-dire, sa maladie est comme vous l'avez vue; elle n'est pas plus mal : mais ses chagrins augmentent tous les jours; son petit ménage est plus difficile à régler que l'hôtel de Lesdiguières. Elle a loué la plus jolie maison du monde, elle n'en veut plus. Le Chevalier est à Paris, j'espère que je le verrai; je ne puis me passer de quelque Grignan. J'eus l'autre jour beaucoup de plaisir de causer avec le Coadjuteur; il s'en faut bien que nous n'ayons tout dit. Le Chevalier fait bien de vous divertir par toutes les nouvelles qu'il sait; pour moi, je vous mande celles que j'attrape; quand je n'en sais point, je me jette sur le nez de M. du Rivaux.

J'ai vu le Chevalier, il a été à son régiment : nous avons fort parlé de vous, et de vos affaires, et de votre santé; il est aussi mal content que moi de voir que vous vous comptiez pour rien dans le monde : eh, bon Dieu! qui est-ce qui vaut mieux que vous? Cela est triste, ma fille, de voir sa vie et la douceur de sa vie menacée et dérangée par

l'embarras des affaires domestiques : je n'ose vous demander certains détails ; mais quel chagrin pour moi de ne pouvoir vous être bonne à rien ? Madame de Verneuil me parloit en dernier lieu de son rang qui croît tous les jours ; ce n'est pas cela que je lui envie : quel bonheur d'avoir sa famille auprès de soi, et d'être en état de les combler de biens ! En vérité, ma fille, il faut songer à ceux qui sont plus malheureux que nous, pour nous faire avaler nos tristes destinées. Voilà une lettre de mon fils : je crois qu'il vous mande les mêmes choses qu'à moi : jamais il n'y eut une vocation pareille à la sienne. Il voit que personne n'est de son avis ; on lui dit des raisons assommantes : il renouvelle ses vœux ; et la plus forte volonté qu'il ait jamais eue est celle qu'il ne devroit point avoir. La Fare * a été rudement repoussé, quand il a proposé d'être à M. le Dauphin : le Roi ne peut souffrir ceux qui quittent le service ; et quand mon fils n'aura plus de charge, je lui conseillerai d'être un provincial plutôt qu'un coureur de comédie et d'opéra : il se trompe dans toutes les vues qu'il a sur ce sujet.

Pour moi, mon enfant, je ne songe qu'à vous revoir : plus la mort de M. de la Rochefoucauld me fait penser à la mienne, plus je désire de passer le reste de ma vie avec vous. Madame de la Fayette

* La Fare n'avoit quitté le service que sur le refus très-dur que fit Louvois de lui donner un avancement auquel il avoit un droit certain. Il dit dans ses Mémoires que Louvois amoureux de la Maréchale de Rochefort, ne lui pardonnoit pas d'avoir été en coquetterie avec cette Dame.

est tombée des nues; elle s'aperçoit à tous les momens de la perte qu'elle a faite : tout se consolera hormis elle. M. de Marsillac, à présent M. de la Rochefoucauld, est déjà retourné à son devoir. Le Roi l'envoya querir; il n'y a point de douleur qu'il ne console; la sienne a été au-delà des bornes; et le moyen de courre le cerf avec une affliction violente? Ne trouvez-vous pas que le nom de la Rochefoucauld est quasi aussi chaud à prendre que celui de M. d'Aleth (1)? M. de Marsillac vouloit le laisser refroidir, mais le public ne l'a pas voulu; le public est le maître. Jamais Rouville (2) nous a-t-il voulu laisser passer celui d'*Adhémar*? Vous voulez que j'écrive à M. de Vivonne; eh, bon Dieu! n'est-il pas trop bien payé de vous avoir vue, de vous avoir régalée? Ce seroit donc pour se réjouir avec lui de ce qu'il est plus raisonnable cette année que l'autre, qu'il faudroit lui faire un compliment; j'en avois tantôt commencé un, ma plume n'étoit pas en train, j'ai tout planté là.

Je crois qu'enfin Madame la Dauphine *aura l'honneur de me voir.* Madame de Chaulnes l'a entrepris; je me laisse vaincre : je vous en manderai des nouvelles. Vous ne me parlerez de long-tems de ce pauvre M. de la Rochefoucauld, lui qui me parloit si souvent de vous : j'ai un billet et des

(1) Nicolas Pavillon, Évêque d'Aleth, un des plus grands et des plus saints Prélats de l'Église de France, mort le 8 Décembre 1677.

(2) Le Comte de Rouville, vieux Courtisan, que son mérite et sa vertu avoient mis en droit de décider à la Cour.

complimens pour lui de votre part: cela fait transir. Jamais un homme n'a été si bien pleuré: Gourville a couronné tous ses fidèles services dans cette occasion; il est estimable et adorable par ce côté de son cœur, au-delà de ce que j'ai jamais vu; il faut m'en croire. Je vous rebats un peu ce chapitre, c'est qu'en vérité j'en suis pleine; c'est une perte publique, et particulière pour nous. Adieu, ma chère bonne, je ne connois point de degré au-delà de l'inclination naturelle que j'ai pour vous.

LETTRE 613.

A la même.

à Paris, vendredi 29 Mars 1680.

Vous aviez bien raison de dire que j'entendrois parler de la vie que vous feriez en l'absence de M. de Grignan et de ses filles: cette vie est toute extraordinaire; vous vous êtes *jetée* dans un Couvent, vous savez qu'on ne se *jette* point à Sainte-Marie, c'est aux Carmelites qu'on se *jette*. Vous vous êtes donc *jetée* dans un Couvent, vous avez couché dans une cellule; je suppose que vous avez mangé de la viande, quoique vous ayez mangé au réfectoire: le médecin qui vous conduit ne vous auroit pas laissé faire une folie. Vous avez très-habilement évité des récréations. Vous ne me dites rien de la petite d'Adhémar; ne lui avez-vous pas permis d'être dans un petit coin à vous regarder?

La pauvre enfant ! elle étoit bien heureuse de profiter de cette retraite.

J'étois avant-hier tout au beau milieu de la Cour; Madame de Chaulnes enfin m'y mena. Je vis Madame la Dauphine, dont la laideur n'est point du tout choquante, ni désagréable; son visage lui sied mal, mais son esprit lui sied parfaitement; elle ne fait et ne dit rien, qu'on ne voie qu'elle en a beaucoup. Elle a les yeux vifs et pénétrans; elle entend et comprend facilement toutes choses; elle est naturelle, et non plus embarrassée ni étonnée, que si elle étoit née au milieu du Louvre. Elle a une extrême reconnoissance pour le Roi, mais c'est sans bassesse; ce n'est point comme étant au-dessous de ce qu'elle est aujourd'hui, c'est comme ayant été choisie et distinguée dans toute l'Europe. Elle a l'air fort noble, et beaucoup de dignité et de bonté : elle aime les vers, la musique, la conversation; elle est fort bien quatre ou cinq heures toute seule dans sa chambre; elle est étonnée de l'agitation qu'on se donne pour se divertir; elle a fermé la porte aux moqueries et aux médisances : l'autre jour, la Duchesse de la Ferté voulut lui dire une plaisanterie comme un secret sur cette pauvre Princesse *Marianne* *, dont la misère est à respecter; Madame

* C'étoit la Princesse de Conti. On a vu ci-dessus, page 118, par les plaisanteries qu'on faisoit à son mari, de quelle sorte de misère il falloit la plaindre. Dans une pièce de vers, d'un ton fort leste, qui lui avoit été demandée par le Grand-Condé, Chaulieu disoit s'adressant au Dieu des jardins :

Viens répandre en ces lieux tes dons et ta vertu

la Dauphine lui dit avec un air sérieux : *Madame, je ne suis point curieuse.* Mesdames de Richelieu, de Rochefort et de Maintenon me firent beaucoup d'honnêtetés, et me parlèrent de vous. Madame de Maintenon, par un hasard, me fit une petite visite d'un quart-d'heure; elle me conta mille choses de Madame la Dauphine, et me reparla de vous, de votre santé, de votre esprit, du goût que vous avez l'une pour l'autre, de votre Provence, avec autant d'attention qu'à la rue des Tournelles : un tourbillon me l'emporta, c'étoit Madame de Soubise qui rentroit dans cette Cour au bout de ses trois mois, jour pour jour. Elle venoit de la campagne; elle a été dans une parfaite retraite pendant son exil; elle n'a vécu que du jour qu'elle est revenue. La Reine et tout le monde la reçut fort bien. Le Roi lui fit une très-grande révérence : elle soutint avec très-bonne mine tous les différens complimens qu'on lui faisoit de tous côtés.

M. le Duc me parla beaucoup de M. de la Rochefoucauld, et les larmes lui en vinrent encore aux yeux. Il y eut une scène bien vive entre lui et Madame de la Fayette, le soir que ce pauvre homme étoit à l'agonie; je n'ai jamais tant vu de larmes, ni jamais une douleur plus tendre et plus vraie;

Sur un jeune Héros qu'un tendre hymen engage,
Qui, malgré son grand courage,
Nous paroit trop abattu.

N. B. La date de 1687 qu'on a donnée à cette pièce dans l'édition de Saint-Marc, est évidemment fausse, puisque le Prince de Conti étoit mort en 1685.

il étoit impossible de n'être pas comme eux; ils disoient des choses à fendre le cœur; je n'oublierai jamais cette soirée. Hélas, ma chère enfant, il n'y a que vous qui ne me parliez point encore de cette perte; ah! c'est où l'on connoît encore mieux l'horrible éloignement: vous m'envoyez des billets et des complimens pour lui; vous n'avez pas envie que je les porte sitôt. M. de Marsillac aura les lettres de M. de Grignan, avec le tems; il n'y eut jamais une affliction plus vive que la sienne: Madame de la Fayette ne l'a point encore vu: quand les autres de la famille sont venus la voir, ç'a été un renouvellement étrange. M. le Duc me parloit donc tristement là-dessus. Nous entendîmes, après-dîner, le sermon du Bourdaloue, qui frappe toujours comme un sourd, disant des vérités à bride abattue, parlant à tort et à travers contre l'adultère: sauve qui peut, il va toujours son chemin. Nous revînmes avec beaucoup de plaisir. Mesdames de Guénégaud et de Carman étoient des nôtres: je les assurai fort qu'à moins d'une Dauphine, j'étois servante, à mon âge et sans affaires, de ce bon pays-là.

Madame de Vins, qui vouloit savoir des nouvelles de mon voyage, vint hier dîner joliment avec moi; elle causa long-tems avec Corbinelli et la Mousse; la conversation étoit sublime et divertissante; Bussy n'y gâta rien. Nous allâmes faire quelques visites, et puis je la remenai. Je vis Mademoiselle de Méri qui ne veut plus du tout de son bail; elle s'en prend à l'Abbé, qui croyoit que

Madame de Lassai étoit demeurée d'accord de tout : il se défend fort bien, et maintient que ce logement est fort joli : c'est une nouvelle tribulation. Vous n'êtes pas en état d'envisager votre retour, vous êtes encore *trop battus de l'oiseau*, comme disoit l'Abbé au reversis : j'espère qu'après quelques mois de repos à Grignan, vous changerez d'avis, et que vous ne trouverez pas qu'un hiver à Grignan soit une bonne chose à imaginer.

Pour mon fils, il est vrai que je trouve du courage; je lui dis et redis toutes mes pensées; je lui écris des lettres que je crois qui sont admirables; mais plus je donne de force à mes raisons, plus il pousse les siennes; et sa volonté paroît si déterminée, que je comprends que c'est là ce qui s'appelle vouloir efficacement. Il y a un degré de chaleur dans le désir qui l'anime, à quoi nulle prudence ne peut résister : je n'ai pas sur mon cœur d'avoir préféré mes intérêts à sa fortune; je les trouverois tout entiers à le voir marcher avec plaisir dans un chemin où je le conduis depuis si long-tems. Il se trompe dans tous ses raisonnemens, il est tout de travers : j'ai tâché de le redresser avec des raisons toutes droites et toutes vraies, appuyées du sentiment de tous nos amis; et je lui dis enfin : Mais ne vous défiez-vous de rien, quand vous voyez que vous seul pensez une chose que tout le monde désapprouve? Il met l'opiniâtreté à la place d'une réponse, et nous revenons toujours à ménager qu'au moins il ne fasse pas un marché extravagant. Adieu, ma très-chère,

j'ignore comment vous vous portez ; je crains votre voyage, je crains Salon, je crains Grignan ; je crains, en un mot, tout ce qui peut nuire à votre santé ; par cette raison, je vous conjure de m'écrire bien moins qu'à l'ordinaire.

LETTRE 614.

A la même.

à Paris, mercredi 3 Avril 1680.

Ma chère enfant, le pauvre M. Fouquet est mort, j'en suis touchée * : je n'ai jamais vu perdre tant d'amis ; cela donne de la tristesse de voir tant de morts autour de soi : mais ce qui n'est pas autour de moi, et ce qui me perce le cœur, c'est la crainte que me donne le retour de toutes vos incommodités ; car quoique vous vouliez me le cacher, je sens vos brâsiers, votre pesanteur, votre point. Enfin, cet intervalle si doux est passé, et ce n'étoit pas une guérison. Vous dites vous-même qu'*une flamme mal éteinte est facile à rallumer.* Ces remèdes que vous mettez dans votre cassette, comme très-sûrs dans le besoin, devroient bien être employés présentement. M. de Grignan n'aura-t-il point de pouvoir dans cette occasion ? et n'est-il point en

* Gourville assure dans ses Mémoires qu'il sortit de prison avant sa mort, et Voltaire le tenoit de sa belle-fille Madame de Vaux. Mais Madame de Sévigné le croyoit mort à Pignerol, ainsi que tout le public. Ce qu'en dit Mademoiselle de Montpensier confirme l'opinion générale.

peine

peine de l'état où vous êtes? J'ai vu le petit Beaumont, vous pouvez penser, si je l'ai questionné; quand je songeois qu'il n'y avoit que huit jours qu'il vous avoit vu, il me paroissoit un homme tout autrement estimable que les autres : il dit que vous n'étiez pas si bien, quand il est parti, que vous étiez cet hiver. Il m'a parlé de vos soupers, qu'il trouvoit très-bons; de vos divertissemens, de l'honnêteté de M. de Grignan et de la vôtre, du bon effet que Mesdemoiselles de Grignan faisoient pour soutenir les plaisirs, pendant que vous vous reposiez : il dit des merveilles de Pauline et du petit Marquis; jamais je n'eusse fini la conversation la première; mais il vouloit aller à Saint-Germain, car il m'a vue avant le Roi son maître. Son grand-père a eu la charge (1) qu'a eu le Maréchal de Bellefond : il étoit très-intime ami de mon père, et au lieu de chercher des parens, comme on a coutume de faire, mon père le prit, sans autre mystère, pour nommer sa fille, de sorte que c'étoit mon parrain. J'ai extrêmement connu cette famille : je trouve le petit-fils fort joli, mais fort joli; vous avez bien fait de ne point lui parler de votre frère; je n'ai parlé de cette affaire qu'à ceux à qui mon fils en a parlé lui-même, pour tâcher de trouver des marchands.

Je vous crois présentement à Grignan. Je vois avec peine l'agitation de vos adieux, je vois, au sortir de votre solitude, qui vous a paru si courte,

(1) De premier Maître-d'hôtel du Roi.

un voyage à Arles; autre mouvement; et je vois le voyage jusqu'à Grignan, où vous aurez peut-être retrouvé une bise pour vous recevoir dans l'état où vous êtes : ah ! ce n'est point sans inquiétude pour une personne aussi délicate que vous, qu'on se représente toutes ces choses. Vous m'avez envoyé une relation d'Anfossi, qui vaut mieux que toutes les miennes; je ne m'étonne pas si vous ne pouvez vous résoudre à vendre une Terre où il se trouve de si jolies Bohémiennes; il n'y eut jamais une plus agréable et plus nouvelle réception. Vous êtes, en vérité, si stoïcienne et si pleine de réflexions, que je craindrois de joindre les miennes aux vôtres, de peur que ce ne fût une double tristesse : mais ce qui me paroît sage et raisonnable, et digne de l'amitié de M. de Grignan, ce seroit de mettre tous ses soins à pouvoir revenir ici au mois d'Octobre. Vous n'avez point d'autre lieu pour passer l'hiver. Je ne veux pas vous en dire davantage présentement; les choses prématurées perdent leur force, et donnent du dégoût.

Il n'est plus question d'aucun grand voyage; on ne parle que de Fontainebleau. Vous aurez très-assurément M. de Vendôme cette année. Pour moi, je cours en Bretagne avec un chagrin insurmontable; j'y vais, et pour y aller, et pour y être un peu, et pour y avoir été. Après la perte de la santé, que je mets toujours avec raison au premier rang, rien n'est si fâcheux que le mécompte et le dérangement des affaires : je m'abandonne donc à cette

cruelle raison. Jugez de l'excès de mon chagrin, vous qui savez avec quelle inquiétude je souffre le retardement de deux heures des courriers; vous comprenez bien ce que je vais devenir, avec encore un peu plus de loisir et de solitude, pour donner plus d'étendue à mes craintes : il faut avaler ce calice, et penser à revenir pour vous embrasser; car rien ne se fait que dans cette vue; et me trouvant au-dessus de bien des choses, je me trouve infiniment au-dessous de celle-là : c'est ma destinée; et les peines qui sont attachées à la tendresse que j'ai pour vous, étant offertes à Dieu, font la pénitence d'un attachement qui ne devroit être que pour lui.

Mon fils vient d'arriver de Douai, où il commandoit la Gendarmerie pendant le mois de Mars. M. de Pompone a passé le jour ici, il vous aime, et vous honore, et vous estime parfaitement. Ma résidence pour vous auprès de Madame de Vins, me fait être assez souvent avec elle, et, envérité, on ne peut être mieux. La pauvre M^me^. de la Fayette ne sait plus que faire d'elle-même; la perte de M. de la Rochefoucauld fait un si terrible vide dans sa vie, qu'elle en comprend mieux le prix d'un si agréable commerce : tout le monde se consolera, hormis elle, parce qu'elle n'a plus d'occupation, et que tous les autres reprennent leur place. Mademoiselle de Scudéry est très-affligée de la mort de M. Fouquet; enfin, voilà cette vie qui a tant donné de peine à conserver : il y auroit beaucoup à dire

là-dessus; sa maladie a été des convulsions et des maux de cœur, sans pouvoir vomir. Je m'attends au Chevalier pour toutes les nouvelles, et sur-tout pour celles de Madame la Dauphine, dont la Cour est telle que vous l'imaginez; vos pensées sont très-justes : le Roi y est fort souvent, cela écarte un peu la presse. Adieu, ma très-chère et très-aimable : je suis plus à vous mille fois que je ne puis vous le dire.

LETTRE 615.

A la même.

à Paris, vendredi 5 Avril 1680.

Vous m'écrivez une fort grande lettre de votre main; cela commence par me donner beaucoup d'inquiétudes, quand je pense au mal que cela vous fait. Vous m'avez tant promis de vous ménager, que je comptois un peu sur les paroles que vous m'en donniez. Mais je ne puis m'empêcher d'être persuadée que vous me tiendrez celle de venir me voir cet hiver, et je veux croire que nous avons déjà passé la moitié du tems que nous devons être séparées. J'admire comme il passe, ce tems, quoiqu'avec bien des inquiétudes et bien de l'ennui. Vous dites fort bien, il est quelquefois aussi bon de le laisser passer, que de vouloir le retenir. Pour moi, qui le jette, comme vous savez, et le pousse jusqu'à ce que vous soyez ici, j'en suis avare quand vous y êtes, et suis désespérée de voir passer les

jours. Je vais avaler la Bretagne, et j'ai le bonheur de voir au-delà le tems que nous arriverons, chacune de notre côté : mettez-vous un peu tout cela dans la tête, c'est par-là d'ordinaire qu'on en vient à l'exécution.

Vous me parlez enfin de la mort de M. de la Rochefoucauld ; elle est encore toute sensible en ce pays-ci, et M. de Marsillac n'a point encore pris la contenance d'un homme consolé ; il remplit parfaitement le personnage du meilleur fils qui fut jamais, et d'un fils qui a perdu son intime ami, en perdant son père. J'ai fait vos complimens à Madame de la Fayette ; ce n'est plus la même personne ; je ne crois pas qu'elle puisse jamais ôter de son cœur le sentiment d'une telle perte ; je l'ai sentie, et par moi, et par elle, et par les idées que j'avois qu'il étoit un chemin qui pouvoit être bon pour vous. Voyez, je vous prie, la quantité de personnes considérables qui sont mortes depuis un an. Si j'étois du conseil de la famille de M. Fouquet, je me garderois bien de faire voyager son pauvre corps, comme on dit qu'ils vont faire : je le ferois enterrer là ; il seroit à Pignerol ; et après dix-neuf ans, ce ne seroit point de cette sorte que je voudrois le faire sortir de prison. Je crois que vous êtes de mon avis.

Le Chevalier est à son devoir ; il partit fort en peine de votre santé. Je crois que M. d'Evreux (*l'Abbé de Grignan*) ira se faire sacrer à Arles après l'Assemblée, et reviendra avec vous. En

vérité, rien n'est si délicieux que son établissement ; c'est une maison de campagne que la Providence vous envoie. Le Coadjuteur a eu de très-douces paroles sur la proposition d'occuper la place (1) qu'avoit M. de Marseille. Cette réponse des Ministres peut passer en quelque sorte pour une assurance que Sa Majesté l'approuvera. Je crois que vous verrez bientôt Madame de Vence ; elle est partie ce matin toute triste de quitter Paris. Madame de Coulanges est à Saint-Germain ; nous avons su par les marchands forains qu'elle fait des merveilles en ce pays-là, qu'elle est avec ses trois amies (2) aux heures particulières : son esprit est une dignité dans cette Cour. Si le vrai mérite encore par-dessus l'esprit y trouve sa place, vous auriez, sans vous flatter, un grand sujet de croire que vous y seriez fort bien. C'est une vie assez retirée que celle qu'on y mène ; le soir, on tient le cercle un moment, comme vous faisiez à Aix, pour dire, me voilà ; et du reste on est hors de la presse ; mais je fais tort au Chevalier de vous mander ces sortes de choses. Adieu, ma chère belle, je suis toujours toute à vous ; un peu ou beaucoup d'inquiétude est inséparable de cette vérité ; cette peine est attachée à l'amitié que j'ai pour vous, comme le soin de votre santé devroit tenir à l'amitié que vous avez pour moi.

M. de Coulanges trouve que vous n'avez pas fait

(1) De Président à l'Assemblée des États de Provence.

(2) Mesdames de Richelieu, de Maintenon et de Rochefort.

assez de cas de son couplet sur vos beaux-frères et sur leur aîné *; il se surpasse en fait de chansons; il étoit juste qu'il s'y donnât tout entier. Mon fils entre dans la pensée de faire de nécessité vertu, et il attendra avec patience extérieure que quelque jeune ambitieux vienne rompre ses chaînes: cela n'est pas aisé à trouver. Voilà deux Prélats de Grignan qui viennent manger mon beurre de Bretagne: que je suis aise de les avoir en attendant mieux!

* Madame de Grignan avoit raison. Ce couplet est assez insipide. Mais, dans ce même-tems, il en avoit fait un assez joli, sur le procès de la Voisin:

Ne fréquentons plus le Devin
Non plus que la Devine;
Allons où est le meilleur vin,
La meilleure cuisine.
Pour nous dégager du chagrin
Qui souvent nous domine,
N'allons jamais chez la Voisin,
Allons chez la voisine.

LETTRE 616.

A la même.

à Paris, samedi au soir 6 Avril 1680.

Vous allez apprendre une nouvelle qui n'est pas un secret, et vous aurez le plaisir de la savoir des premières. Madame de Fontanges (1) est Duchesse avec vingt mille écus de pension; elle en recevoit aujourd'hui les complimens dans son lit. Le Roi y

(1) Marie-Angélique d'Escorailles.

a été publiquement; elle prend demain son tabouret, et s'en va passer le tems de Pâques à une Abbaye (*de Chelles**) que le Roi a donnée à une de ses sœurs. Voici une manière de séparation qui fera bien de l'honneur à la sévérité du Confesseur. Il y a des gens qui disent que cet établissement sent le congé: en vérité, je n'en crois rien, le tems nous l'apprendra. Voici ce qui est présent : Madame de Montespan est enragée; elle pleura beaucoup hier; vous pouvez juger du martyre que souffre son orgueil, qui est encore plus outragé par la haute faveur de Madame de Maintenon. Sa Majesté va passer très-souvent deux heures de l'après-dîner dans la chambre de cette dernière, à causer avec une amitié et un air libre et naturel qui rend cette place la plus désirable du monde. Madame de Richelieu commence à sentir les effets de sa dissipation; les ressorts s'affoiblissent visiblement, elle présente tout le monde, et ne dit pas ce qui convient à chacun : ce petit tracas de Dame d'honneur, dont elle s'acquittoit si bien, est tout dérangé. Elle présenta la Trousse et mon fils, sans les nommer, à MONSEIGNEUR. Elle dit de la Duchesse de Sully, voilà une de nos danseuses; elle ne nomma pas Madame de Verneuil : elle pensa laisser baiser Mme. de Louvois, parce qu'elle la prenoit pour une Duchesse; enfin, cette place est dangereuse, et fait voir que les petites choses font plus de mal que l'étude de la philosophie. La recherche de la vérité n'épuise pas tant une

* Ou plutôt *Maubuisson*, comme on le voit à la page 152.

pauvre cervelle que tous les complimens et tous les riens dont celle-là est remplie.

M. de Marsillac a paru un peu sensible à la prospérité de la belle Fontanges; il n'avoit donné jusque là aucun signe de vie. Madame de Coulanges vient d'arriver de la Cour; j'ai été chez elle exprès avant que de vous écrire : elle est charmée de Madame la Dauphine, elle a grand sujet de l'être : cette Princesse lui a fait des caresses infinies; elle la connoissoit déjà par ses lettres et par le bien que Madame de Maintenon lui en avoit dit. Madame de Coulanges a été dans un cabinet où Madame la Dauphine se retire l'après-dîner avec ses Dames; elle y a causé très-délicieusement; on ne peut avoir plus d'esprit et d'intelligence qu'en a cette Princesse; elle se fait adorer de toute la Cour : voilà une personne à qui on peut plaire, et avec qui le mérite peut faire un grand effet.

Madame de Coulanges est toujours obsédée de notre cousin (*M. de la Trousse*); il ne paroît plus qu'elle l'aime, et cependant c'est l'ombre et le corps. La Marquise de la Trousse est toujours enragée : savez-vous qu'elle a changé sur le sujet de sa fille ? Elle n'en vouloit point, elle la veut; et M. de la Trousse qui la vouloit, ne la veut plus. Cette division fixe la vocation de cette fille, qui n'en a point d'autre. Le père n'ose se soucier ni d'elle, ni de sa femme, parce que la Dame traite tout cela avec un mépris outrageant; il faut donc étouffer tous les sentimens de la nature : *Pour qui ? pour une*

ingrate qui ne l'aime plus, car je le sais; mais il est si misérable et si soumis, que sa foiblesse lui fait comme une passion : jamais je n'ai vu moins d'amitié que dans cet amour. Ma fille, voilà ce qui me vient présentement; il me semble que j'aurois bien des choses à dire. Mandez-moi quand vous aurez reçu cette lettre; elle est un peu comme celles de Cicéron.

LETTRE 617.

A la même.

à Paris, vendredi 12 Avril 1680.

Vous me parlez de Madame la Dauphine; le Chevalier doit vous instruire bien mieux que moi. Il me paroît qu'elle ne s'est point condamnée à être cousue avec la Reine : elles ont été à Versailles ensemble; mais les autres jours elles se promènent séparément. Le Roi va souvent l'après-dîner chez la Dauphine, et il n'y trouve point de presse. Elle tient son cercle depuis huit heures du soir jusqu'à neuf et demie : tout le reste est particulier, elle est dans ses cabinets avec ses Dames : la Princesse de Conti y est presque toujours; comme elle est encore enfant, elle a grand besoin de cet exemple pour se former. Madame la Dauphine est une merveille d'esprit, de raison et de bonne éducation; elle parle fort souvent de sa mère avec beaucoup de tendresse, et dit qu'elle lui doit tout son bonheur par le soin qu'elle a eu de la bien élever : elle apprend

à chanter, à danser, elle lit, elle travaille; c'est une personne enfin. Il est vrai que j'ai eu la curiosité de la voir; j'y fus donc avec Madame de Chaulnes et Madame de Carman : elle étoit à sa toilette, elle parloit italien avec M. de Nevers. On nous présenta; elle nous fit un air honnête; et l'on voit bien que si on trouvoit une occasion de dire un mot à propos, elle entreroit fort aisément en conversation : elle aime l'italien, les vers, les livres nouveaux, la musique, la danse : vous voyez bien qu'on ne seroit pas long-tems muette avec tant de choses dont il est aisé de parler, mais il faudroit du tems : elle s'en alloit à la messe, et même Madame de Maintenon et Madame de Richelieu, n'étoient pas dans sa chambre. La Cour, ma chère enfant, est un pays qui n'est point pour moi; je ne suis point d'un âge à vouloir m'y établir, ni à souhaiter d'y être soufferte; si j'étois jeune, j'aimerois à plaire à cette Princesse : mais, bon Dieu! de quel droit voudrois-je y retourner jamais? Voilà mes projets à cet égard. Ceux de mon fils me paroissent tout rassis et tout pleins de raison; il gardera sa charge paisiblement, et fera de nécessité vertu : la presse n'est pas grande à soupirer pour elle, quoiqu'elle soit si propre à faire soupirer : c'est qu'en vérité l'argent est fort rare, et qu'il voit bien qu'il ne faut pas faire un sot marché; ainsi, mon enfant, nous attendrons ce que la Providence a ordonné. Vraiment, elle voulut hier que Monsieur d'Autun fît aux Carmelites l'oraison funèbre de Madame de

Longueville (1), avec toute la capacité, toute la grâce et toute l'habileté dont un homme puisse être capable. Ce n'étoit point *Tartuffe* (2), ce n'étoit point un patelin, c'étoit un Prélat de conséquence, prêchant avec dignité, et parcourant toute la vie de cette Princesse avec une adresse incroyable, passant tous les endroits délicats, disant et ne disant pas tout ce qu'il falloit dire ou taire. Son texte étoit : *Fallax pulchritudo, mulier timens Deum laudabitur.* Il fit deux points également beaux; il parla de sa beauté, et de toutes ces guerres passées d'une manière inimitable : et pour la seconde partie, vous jugez bien qu'une pénitence de vingt-sept ans est un beau champ pour conduire une si belle âme jusques dans le ciel **. Le Roi y fut loué

(1) Anne-Geneviève de Bourbon, fille de Henri de Bourbon, second du nom, Prince de Condé, morte le 15 Avril 1679.

(2) On croyoit, en ce tems-là, que l'Évêque d'Autun (*Gabriel de Roquette*) étoit l'original que Molière avoit eu en vue dans le *Tartuffe*.

* Il faut ajouter que c'est sur lui que Boileau fit ce quatrain :

On dit que l'Abbé Roquette
Prêche les sermons d'autrui;
Moi qui sais qu'il les achète,
Je soutiens qu'ils sont à lui.

** Pour estimer l'habileté du Panégyriste, il est bon de connoître les matériaux sur lesquels il travailloit. La vie de Madame de Longueville offroit à l'Abbé Roquette d'étranges circuits à parcourir, avant qu'il pût en venir à cette *vie éternelle*, où il devoit la conduire. Elle étoit une de ces trois Dames dont le Cardinal Mazarin disoit à Don Louis de Haro : « Nous en avons » trois, entre autres, qui nous mettent en plus de confusions » qu'il n'y en eut jamais à Babylone ». Comme Madame de

fort naturellement ; et M. le Prince encore fut contraint d'avaler des louanges, mais aussi bien apprêtées, quoique dans un autre goût que celles de Voiture. Il étoit là ce Héros, et M. le Duc, et les Princes de Conti, et toute la famille, et beaucoup de monde ; mais pas encore assez, car il me semble

Chevreuse, et la Palatine, la part qu'elle prit aux intrigues de la minorité de Louis XIV est fameuse ; comme elles, on la vit unir les triomphes de la beauté aux succès de la faction, et l'amour des affaires à un tout autre amour. Voiture nous la représente déjà *sérieuse et politique*, lorsque, très-jeune encore, elle parut au congrès de Munster, où son mari présidoit l'ambassade de France. La Fronde commença ; ses artifices et ses grâces séduisirent le sage Turenne, quand il vint à la tête des Espagnols, de se faire battre par des François. Aimée trop peu fraternellement du Prince de Conti, elle en fit le chef du parti Frondeur et le Général des Parisiens en révolte, l'opposant ainsi à son autre frère, le Grand-Condé, qui commandoit l'armée de la Cour. Ce fut elle-même qui depuis entraîna ce Héros dans la guerre civile, et le poussa chez les Espagnols. Long-tems elle erra, en héroïne, ou comme le dit le Cardinal de Retz, qui lui-même avoit été son amant, en aventurière fugitive. Elle alla tour à tour cabaler ou commander ; en Hollande, en Flandres, dans Dieppe, dans Stenay, dans Montrond, dans Bordeaux. Elle avoit régné en 1649 dans l'Hôtel-de-Ville de Paris ; elle y fit même ce que nulle autre qu'elle n'y a fait et n'y fera probablement : elle y fit ses couches, et cela dans un moment où cet hôtel servoit de palais à sa Cour, de siége au Gouvernement, de quartier-général à l'armée Deux de ses amans, le Comte de Colligny et le Duc de Nemours furent tués en duel. Le premier s'étoit battu par son ordre, pour sa querelle et sous ses yeux. Le Duc de la Rochefoucauld, qu'elle avoit aimé long-tems, fut trahi par elle, et comme amant, et comme ami. Quand la paix des Pyrénées eut ramené les Princes en France, il se trouva que l'âge lui conseilloit le repos, en même-tems que l'état des affaires le lui commandoit. Elle essaya d'abord d'y échapper en formant

qu'on devoit rendre ce respect à M. le Prince sur une mort dont il avoit encore les larmes aux yeux. Vous me demanderez pourquoi j'y étois ? C'est que Madame de Guénégaud par hasard, l'autre jour chez M. de Chaulnes, me promit de m'y mener avec une commodité qui me tenta : je ne m'en repens point ; il y avoit beaucoup de femmes qui n'y avoient pas plus à faire que moi. M. le Prince et M. le Duc faisoient beaucoup d'honnêtetés à tous ceux et celles qui composoient cette assemblée.

Je vis Madame de la Fayette au sortir de cette cérémonie ; je la trouvai toute en larmes ; il étoit tombé sous sa main de l'écriture de M. de la Rochefoucauld, dont elle fut surprise et affligée. Je venois de quitter Mesdemoiselles de la Rochefoucauld aux Carmelites, où elles avoient aussi pleuré leur père : l'aînée sur-tout a figuré avec M. de

une ligue pour le sonnet de Voiture contre le sonnet de Benserade. Mais ces petites guerres du bel-esprit étoient bien insipides, après celles qu'elle avoit vues. Il ne restoit plus pour elle que la dévotion : et comme il lui falloit toujours un rôle et un parti, elle se fit la protectrice des Jansénistes à la Cour ; et qui plus est, médiatrice entre eux et Rome. Car ce fut Madame de Longueville qui, en 1668, moyenna cette transaction théologique qui suspendit les débats du Formulaire, et qu'on appela la *paix de Clément IX*. Femme singulière qui eut le talent de faire encore du bruit en faisant son salut, et de se sauver sur la même planche de l'enfer et de l'ennui. On prétendit dans le tems qu'elle étoit morte d'inanition ; il est sûr qu'elle pratiquoit d'extrêmes austérités. « Quoique naturellement délicate (nous dit » Madame de Maintenon) elle se tenoit toujours debout pour » se mortifier ». Il y a une vie de cette Dame en deux volumes par Villefore, et qui passe pour bien écrite.

Marsillac. C'étoit donc à l'oraison funèbre de Madame de Longueville qu'elles pleuroient M. de la Rochefoucauld : ils sont morts dans la même année : il y avoit bien à rêver sur ces deux noms. Je ne crois pas, en vérité, que Madame de la Fayette se console ; je lui suis moins bonne qu'une autre ; car nous ne pouvons nous empêcher de parler de ce pauvre homme, et cela la tue ; tous ceux qui lui étoient bons avec lui, perdent leur prix auprès d'elle. Elle a lu votre petite lettre ; elle vous remercie tendrement de la manière dont vous comprenez sa douleur.

Vous ai-je dit comme Madame de Coulanges fut bien reçue à Saint-Germain ? Madame la Dauphine lui dit qu'elle la connoissoit déjà par ses lettres ; que ses Dames lui avoient parlé de son esprit ; qu'elle avoit fort envie d'en juger par elle-même. Madame de Coulanges soutint très-bien sa réputation ; elle brilla dans toutes ses réponses ; les épigrammes étoient redoublées, et la Dauphine entend tout. Elle fut introduite l'après-dîner dans les cabinets avec ses trois amies : toutes les Dames de la Cour étoient enragées contre elle. Vous comprenez bien que par ces amies, elle se trouve naturellement dans la privauté : mais où cela peut-il la mener ? et quels dégoûts quand on ne peut être des promenades, ni manger (*avec les Princesses*) ? Cela gâte tout le reste : elle sent vivement cette humiliation ; elle a été quatre jours à jouir de ces plaisirs et de ces déplaisirs. Vous avez

raison de plaindre M. de Pompone quand il va dans ce pays-là, et même Madame de Vins, qui n'y a plus de contenance : elle est toute replongée dans sa famille, et accablée de ses procès. Elle vint l'autre jour dîner joliment avec moi; elle paroît fort touchée de votre amitié : vous ne sauriez nous ôter l'espérance ni l'envie de vous recevoir, chacun selon nos degrés de chaleur. Vous êtes à Grignan, ma chère bonne, vous êtes trop près de moi; il faut que je m'éloigne.

LETTRE 618.

A la même.

à Paris, mercredi 17 Avril 1680.

Il faut que je vous avoue ma foiblesse, il y a quatre jours que je suis dans une inquiétude plus insupportable qu'elle ne l'a paru à tout le monde; car on se moquoit de ma crainte, et l'on me disoit que pour avoir été un ordinaire sans recevoir de vos lettres, ce n'étoit pas une raison pour être en peine, et que mille petites choses pouvoient causer ce dérangement. J'entrois dans leurs raisons, j'étois fort aise qu'on se moquât de moi; mais intérieurement j'étois troublée, et il y avoit des heures où mon chagrin étoit noir, quoique ma raison tâchât toujours de l'éclaircir. Je vous avois laissée sur le bord de la Durance, c'est-à-dire, à la veille de la passer; comme je hais cette rivière, il me semble qu'elle me hait aussi. La dernière fois que je l'ai

vue,

vue, elle étoit hors de son lit comme une furie déchaînée : cette idée m'avoit frappée; je sais que les naufrages ne sont pas fréquens; mais enfin, j'avoue ma folie, et j'ai été dans une inquiétude que je vous permets de nommer ridicule; pourvu que vous compreniez la très-sensible joie que je viens de ressentir en recevant vos deux paquets à la fois.

Vous voilà donc à Grignan, ma très-chère, avec toute votre famille; je suis fort aise que vous y soyez en repos; je souhaite que l'air ne vous fasse pas de mal, et que votre bonne et sage conduite vous fasse du bien. Vous écrivez trop, ma fille : au nom de Dieu, servez-vous de ces mains inutiles dont vous pouvez jouir présentement; vous savez que je suis blessée de voir beaucoup de votre écriture, et que vous m'épargnez en vous épargnant. Je vous ai toujours dit vrai, quand je vous ai dit que je me portois bien; je vais me purger à la fin de cette lune, avant que de partir; j'avois même quelque dessein de mettre une saignée dans ma valise, mais Duchesne et Madame de la Troche ne me l'ont pas conseillé. Ne soyez point en peine de moi, ma très-chère, je m'en vais, afin de revenir, et d'avoir été. N'êtes-vous pas ravie de voir le Coadjuteur à la tête de votre Assemblée? Il y a eu dans cela tout l'esprit imaginable. Je m'en vais finir ma lettre; voilà M. de la Garde, mon fils, Corbinelli, la Troche qui me font un bruit enragé; ils ne me respectent point, parce que j'ai reçu de

vos nouvelles, et croient que je n'oserois me fâcher : ils ont raison, ils n'ont qu'à crier tant qu'ils pourront, ils ne me mettront d'aujourd'hui en colère. Ils disent que Madame le Féron a été jugée; elle est bannie de la Vicomté de Paris : cela valoit bien la peine de la déshonorer. Madame de Dreux ne sera pas plus mal traitée, ni votre pauvre frère de la Bastille*. Quel scandale pour rien ! faites vos réflexions.

Je prends ordinairement d'autres heures pour écrire; tout a été à la culbute, à cause de ces huit jours que j'ai été sans vos lettres. Adieu, ma chère enfant, laissez-moi voir commencer votre appartement, et approuvez-nous.

* Le Maréchal de Luxembourg qui étoit un peu Janséniste.

LETTRE 619.

A la même.

à Paris, vendredi-saint 19 Avril 1680.

Je vous écrivis mercredi assez confusément au milieu de deux ou trois personnes qui me rompoient la tête. J'oubliai inhumainement, contre l'ordinaire des grand'mères, de vous parler de ma pauvre petite d'Aix; j'en suis encore à ma fille, et mon amour, car on dit *l'amour maternel*, n'a point emporté ce premier degré dans le second : je suis pourtant en peine de cette pauvre enfant; vous me ferez plaisir de m'en dire des nouvelles : vous m'assurez que les vôtres sont bonnes, je le

souhaite passionnément; mais ne croyez pas que ce fût une belle invention pour me tirer de peine, que de me mander toujours que vous vous portez bien; il faut la vérité pour me contenter; je la sens de fort loin, et si vous pensiez toujours m'expédier en me disant des merveilles de votre santé, je n'aurois pas un moment de repos. Voilà comme je suis, ma très-chère; ainsi je me recommande à la sincérité de Montgobert. Pour moi, je vous ai dit la vérité, quand je vous ai assurée que je n'avois eu aucun ressentiment de néphrétique; je crois en être quitte pour jamais; c'est ce qui fait que j'honore les remèdes qu'on appelle usuels. M. le Procureur-Général me détermina à cette eau de lin : son père est mort de la gravelle; il en a une telle peur, qu'il s'est dévoué à cette eau, il en boit en tous tems, et croit être en sûreté : comme le mien n'est pas mort de ce mal, je me contente d'en boire les matins.

Parlons d'autre chose : je passai hier le jour à nos Sœurs de Saint-Jacques; vous savez la vie qu'on fait ces jours-ci; je me ressouviens de ce que nous faisions ensemble l'année passée, j'admire comme le tems passe au travers des peines, des craintes, des inquiétudes : voilà le huitième mois de votre départ : je prie Dieu que nous puissions bientôt nous retrouver ensemble : il ne tiendra pas à votre appartement, qui sera, je vous assure, fort joli et fort commode : nous sommes si persuadés que vous approuverez notre petit dessin, que nous tenons

le marteau levé pour donner le premier coup en montant en carrosse. Madame de la Fayette fait encore une augmentation à son appartement, qu'elle pousse jusque sur son jardin ; cela vous surprendra. La pauvre femme est tellement abattue de la perte de M. de la Rochefoucauld, qu'elle n'en est pas reconnoissable. M. de la Garde dit que M. de Marsillac (1) conserve sa tristesse au milieu de tous *les taïauts ;* il est changé, il est triste, il est retiré. Je ne sais point de nouvelles ; vous savez comme on passe ces jours saints : *quiconque ne voit guère, n'a guère à dire aussi.* Voilà une excuse toute prête pour nos ignorances. Il me paroît que vous êtes bien contente d'être en repos chez vous. Ah, mon Dieu ! que je serois heureuse, si votre santé, vos affaires, vos résolutions, s'accommodoient à vos désirs !

(1) M. de Marsillac étoit Grand-Veneur.

LETTRE 620.

A la même.

à Paris, vendredi 26 Avril 1680.

En relisant votre lettre du 12, que je n'avois fait qu'entrevoir avant que de fermer mon paquet, j'ai trouvé que ce n'étoit point une nouvelle raison qui pourroit vous obliger à venir ; mais une des deux dont vous m'avez parlé, et qui est celle que vous couvez des yeux : je comprends ce que vous voulez dire, et plût à Dieu que ce fût à une si bonne chose que je dusse le plaisir de vous voir et

de vous embrasser de tout mon cœur ! il faut un peu laisser faire la Providence ; j'ai peine à croire qu'elle n'ait pas pitié de moi.

Mademoiselle de Méri vient coucher ce soir dans votre petite chambre ; tout est fort bien rangé, elle y sera très-bien. Je suis un peu étonnée d'y trouver une autre que vous ; mais la vie est pleine de choses qui blessent le cœur. J'espère qu'elle se trouvera assez raisonnablement logée ; mon voisinage ne l'incommodera point, ou du moins pas long-tems : elle sera secourue de tous les gens que je laisse ; et si nous faisons nos petits accommodemens, elle n'entendra point de bruit ; elle en est loin, cette petite chambre est sourde ; hé, bon Dieu ! pourroit-on être incommodée d'un bruit qui fait espérer votre retour ! J'irai prendre tantôt Mademoiselle de Méri pour l'amener ici. Je m'en vais dîner chez la Marquise d'Huxelles avec des *hérétiques*. On disoit hier que Madame de Montespan vouloit remener le Prieur de Cabrières chez lui et sur les lieux (*en Provence*), faire traiter ses enfans ; il dit que le chaud de ce pays-là est meilleur pour ses remèdes. Ce seroit une étrange folie que de quitter la partie de cette manière ; toutes les heures qu'elle occupe encore, elle les retrouveroit prises : pour moi, je crois que cela ne sera pas. Cependant *ce médecin forcé* (1) traite Madame de Fontanges d'une perte

(1) Madame de Sévigné appeloit le Prieur de Cabrières le *Médecin forcé*, parce qu'il n'étoit rien moins que médecin, quoiqu'il eût des remèdes pour bien des maladies.

de sang très-opiniâtre et très-désobligeante, dont ses prospérités sont troublées. Ne trouvez-vous pas que voilà encore un beau sujet de réflexion, pour soutenir ce mélange continuel de maux et de biens, que la Providence nous prépare, afin qu'aucun mortel n'ait l'audace de dire, je suis content? Ce mal est bien propre à troubler la joie et le repos au milieu des biens et des dignités. Cette pauvre Lestrange * est chanceuse, elle est mal des deux côtés; *la femme* a cru qu'elle souhaitoit pour *la fille*; et, au contraire, elle donnoit à *la fille* des conseils si sages et si honnêtes que *Jupiter* l'ayant su, il l'a prise en horreur : voyez quel malheur! et cependant quelle injustice! Tout est encore à Maubuisson : on croit qu'on pourroit bien ne se trouver qu'à Fontainebleau, où l'on va le 15 du mois prochain. Il fait un tems entièrement détraqué; nous attendons encore sept ou huit jours pour partir; je ne vous dis point la ridicule douleur que me donne ce second adieu, elle est toute intérieure, et n'en est pas moindre. Le Roi donne cent mille francs à Brancas pour marier sa fille au Duc de Brancas son neveu; et Brancas y ajoute cent mille écus. Bonneuil, l'Introducteur des Ambassadeurs, est mort; il laisse une petite femme tout-à-fait

* La tradition est, que la Reine ou Madame de Montespan a cru que Mademoiselle de l'Estrange favorisoit le goût du Roi pour Mademoiselle de Fontanges, tandis qu'elle cherchoit à en détourner celle-ci, par des conseils qui contrarioient beaucoup ce Prince si peu accoutumé aux résistances.

ridicule. On dit que la nièce (1) de la Duchesse de la Vallière épouse le petit Molac. Adieu, mon enfant, je vous embrasse de tout mon cœur.

(1) Louise-Gabrielle de la Baume-le-Blanc fut mariée le 28 Juillet 1681 à César-Auguste de Choiseul, Comte du Plessis-Praslin, depuis Duc de Choiseul; et ce fut la sœur de Madame de Fontanges qui épousa M. de Molac : elle se maria en secondes noces au Marquis de Chabannes-Curton.

LETTRE 621.

A la méme.

à Paris, mercredi premier Mai 1680.

Je ne sais quel tems vous avez en Provence, mais celui qu'il a fait ici depuis trois semaines, est si épouvantable, que plusieurs voyages en ont été dérangés; le mien est du nombre. Le bon Abbé a pensé périr en allant et revenant de la Trousse; c'est M. de la Trousse qui le dit, vous ne m'en croiriez pas. Ils avoient un architecte avec eux, et alloient donner leurs ordres à des ajustemens, et même des dérangemens si considérables, que ce château que nous trouvions déjà si beau, ne sera pas reconnoissable. Voilà un commencement de lune, qui pourra nous ramener du beau tems, et me faire partir : je ne sais point encore le jour; je ne puis vous dire la douleur que me donne ce second adieu : il me semble que je suis folle de m'éloigner encore de vous, et de mettre une distance de cent lieues par-dessus celle qui y est déjà. Je hais bien les

affaires; je trouve qu'elles nous gourmandent beaucoup, et nous font aller et venir, et tourner à leur fantaisie. Je serai si affligée en partant, qu'il ne tiendra qu'à ceux qui me verront monter en carrosse, de croire que je les regrette beaucoup; il me sera impossible de retenir mes larmes; cependant il faut s'en aller pour revenir.

Mademoiselle de Méri est dans votre petite chambre; le bruit de cette porte qui s'ouvre et qui se ferme, et la circonstance de ne vous y point trouver, m'ont fait un mal que je ne puis vous dire. Tous mes gens font de leur mieux auprès d'elle; et si je voulois me vanter, je vous montrerois bien un billet qu'elle m'écrivit l'autre jour, tout plein de remercîmens des secours que je lui donne; mais je suis modeste, je me contenterai de le mettre dans mes archives. J'ai vu Madame de Vins; elle est abîmée dans ses procès : nous causâmes pourtant beaucoup, nous admirâmes cet étrange mélange des biens et des maux, et l'impossibilité d'être tout-à-fait heureuse. Vous savez tout ce que la fortune a soufflé sur la Duchesse de Fontanges; voici ce qu'elle lui garde, une perte de sang si considérable, qu'elle est encore à Maubuisson dans son lit avec la fièvre qui s'y est mêlée; elle commence même à enfler; son beau visage est un peu bouffi. Le Prieur de Cabrières ne la quitte pas; s'il fait cette cure, il ne sera pas mal à la Cour. Voyez si l'état où elle se trouve, n'est pas précisément contraire au bonheur d'une telle beauté.

Voilà de quoi méditer; mais en voici un autre sujet.

Madame de Dreux * sortit hier de prison; elle fut *admonétée*, qui est une très-légère peine, avec cinq cents livres d'aumône. Cette pauvre femme a été un an dans une chambre, où le jour ne venoit que d'un très-petit trou d'en-haut, sans nouvelles, sans consolation. Sa mère, qui l'aimoit très-passionnément, qui étoit encore assez jeune et bien faite, et qu'elle aimoit aussi, mourut, il y a deux mois, de la douleur de voir sa fille en cet état; Madame de Dreux, à qui on ne l'avoit point dit, fut reçue hier à bras ouverts de son mari et de toute sa famille, qui l'allèrent prendre à cette chambre de l'Arsenal. La première parole qu'elle dit, ce fut : Et où est ma mère? et d'où vient qu'elle n'est pas ici? M. de Dreux lui dit qu'elle l'attendoit chez elle. Elle ne put sentir la joie de sa liberté, et demandoit toujours ce qu'avoit sa mère, et qu'il falloit qu'elle fût bien malade, puisqu'elle ne venoit point l'embrasser. Elle arrive chez elle : Quoi! je ne vois point ma mère! quoi, je ne l'entends point! Elle monte avec précipitation; on ne savoit que lui dire : tout le monde pleuroit, elle couroit dans sa chambre, elle l'appeloit, enfin, un Père Célestin, son confesseur, parut, et lui dit qu'elle ne la trouveroit point, qu'elle ne la verroit que dans le Ciel, qu'il falloit se résoudre à la volonté de Dieu.

* Impliquée dans l'affaire des poisons. *Voyez* la note ci-après Lettre du 13 Mai.

Cette pauvre femme s'évanouit, et ne revint que pour faire des plaintes et des cris, qui faisoient fendre le cœur, disant que c'étoit elle qui l'avoit tuée; qu'elle voudroit être morte en prison; qu'elle ne pouvoit rien sentir que la perte d'une si bonne mère. Le petit Coulanges étoit présent à ce spectacle; il avoit couru chez M. de Dreux, comme beaucoup d'autres, et il nous conta tout ceci, hier au soir, si naturellement et si touché lui-même, que Madame de Coulanges en eut les yeux rouges, et moi j'en pleurai sans pouvoir m'en empêcher. Que dites-vous de cette amertume, qui vient troubler sa joie et son triomphe, et les embrassemens de toute sa famille et de tous ses amis? Elle est encore aujourd'hui dans des pleurs que M. de Richelieu ne peut essuyer; il a fait des merveilles dans toute cette affaire. Je me suis jetée insensiblement dans ce détail que vous comprendrez mieux qu'une autre, et dont tout le monde est touché. On croit que M. de Luxembourg sera tout aussi bien traité que Madame de Dreux; car même il y avoit des juges qui étoient d'avis de la renvoyer sans être *admonétée;* et c'est une chose terrible que le scandale qu'on a fait, sans pouvoir convaincre les accusés : cela marque aussi l'intégrité des juges.

Le discours de votre prédicateur nous a paru admirable; nous l'avons approuvé et envié. La Passion que nous entendîmes ici près, fut étrange; les mots de *faquin* et de *coquin* furent employés pour exprimer l'humiliation de N. S.; cela ne

donne-t-il pas de belles et de nobles idées? Le Bourdaloue prêcha, comme un ange du Ciel, l'année passée et celle-ci, car c'est le même sermon. Ce que vous m'avez mandé de ce monde, qui paroîtroit un autre monde, si l'on voyoit le dessous des cartes de toutes les maisons, est quelque chose de bien plaisant et de bien véritable. Hé, bon Dieu, que savons-nous si le cœur de cette Princesse dont nous disons tant de bien, est parfaitement content? elle a paru triste trois ou quatre jours; que sait-on? elle voudroit être grosse, elle ne l'est pas encore; elle voudroit peut-être voir Paris et Saint-Cloud; elle n'y a point encore été : elle est complaisante, et ne songe qu'à plaire; que sait-on si cela ne lui coûte rien? que sait-on si elle aime également les Dames qui ont l'honneur d'être auprès d'elle? que sait-on enfin, si une vie si retirée ne l'ennuie point? Je reçois dans ce moment votre aimable et triste lettre du 24. Vraiment, ma très-chère, elle me touche sensiblement.

Je ne suis point encore partie, c'est le mauvais tems qui m'a arrêtée; c'eût été une folie de s'exposer, tout étoit déchaîné. Je vous écrirai encore vendredi de Paris, et vous parlerai du petit bâtiment; j'y donne mon avis la première, et je ne suis pas si sotte que vous pensez, quand il est question de vous. Il y a des histoires (1) qui nous content

(1) Tout le monde sait l'origine de la peinture et de la sculpture, et ce qu'on a dit d'un Maréchal qui, étant amoureux de la fille d'un peintre, devint un excellent peintre par la seule envie de plaire à sa maîtresse.

de plus grands miracles; il y a des amitiés qui ne cèdent guère à *l'autre;* ainsi je deviens architecte. Je vous admire sur-tout de ce que vous dites de la dévotion : eh, mon Dieu! il est vrai que nous sommes des *Tantales,* nous avons l'eau tout auprès de nos lèvres, nous ne saurions boire. Un cœur de glace, un esprit éclairé, c'est cela même. Je n'ai que faire de savoir la querelle *des Jansénistes* et *des Molinistes* pour décider; il me suffit de ce que je sens en moi; le moyen d'en douter dès le moment que l'on s'observe un peu? Je parlerois long-tems là-dessus, et j'en eusse été ravie, quand nous étions ensemble; mais vous coupiez court, et je reprenois tout aussitôt le silence; Corbinelli en avoit l'endosse, car j'aime ces vérités. Il vient d'entendre par hasard un sermon de l'Abbé Fléchier (1), à la vêture d'une Capucine, dont il est charmé. C'étoit sur la liberté des enfans de Dieu, que le prédicateur a expliquée hardiment. « Il a » fait voir qu'il n'y avoit que cette fille de libre, » puisqu'elle avoit une participation de la liberté » de J. C. et des Saints; qu'elle étoit délivrée de » l'esclavage de nos passions; que c'étoit elle qui » étoit libre, et non pas nous; qu'elle n'avoit qu'un » maître, que nous en avions cent; et que bien » loin de la plaindre, comme nous faisions, avec » une grossièreté condamnable, il falloit la regar- » der, la respecter, l'envier, comme une personne

(1) Esprit Fléchier, nommé à l'Évêché de Lavaur en 1685, et transféré à celui de Nîmes en 1687.

» choisie de toute éternité, pour être du nombre » des Elus ». J'en supprime les trois quarts: mais enfin, c'étoit une pièce achevée. On n'imprime point l'oraison funèbre de Madame de Longueville.

Vous me demandez pourquoi je ne mène point Corbinelli? Il s'en va en Languedoc, il est comblé des biens et des manières obligeantes de M. de Vardes, qui accompagne les douze cents francs (*de pension*) d'une si admirable sauce, je veux dire, de tant de paroles choisies, et de sentimens si tendres et si généreux, que la philosophie de notre ami n'y résiste pas. Vardes est tout extrême; et comme je suis persuadée qu'il le haïssoit, parce qu'il le traitoit mal, il l'aime présentement, parce qu'il le traite bien : c'est le proverbe italien (1) et son contraire. Je m'en vais donc avec le bon Abbé et des livres, et votre idée dont je recevrai tous mes biens et tous mes maux. Je vous promets qu'elle m'empêchera de demeurer le soir au serein; je me représenterai que cela vous déplaît : ce ne sera pas la première fois que vous m'aurez fait rentrer au logis de cette sorte. Je vous promets de vous consulter et de vous obéir toujours, faites-en de même pour moi, et ne vous chargez d'aucune inquiétude; reposez-vous de ma conservation sur ma poltronnerie; je n'ai pas en vous les mêmes sujets de confiance, j'ai bien des choses à vous reprocher; et, sans aller jusqu'à Monaco, n'ai-je pas les bords du Rhône, où vous forcez tous les braves gens de votre

(1) *Chi offende, non perdona.*

famille à vous accompagner malgré eux? malgré eux, vous dis-je; et souvenez-vous, au contraire, que je mourois de peur à pied en passant *les vaux* d'Olioules (1): voilà ce qui doit justifier mes craintes et fonder votre tranquillité. Faites donc en sorte que mon souvenir vous gouverne, comme le vôtre me gouvernera; je ne vous dis point les peines que me causera cet éloignement; j'y donnerai les meilleurs ordres que je pourrai, et j'éclaircirai, autant qu'il me sera possible, l'entre chien et loup de nos bois: je commence par la Loire et par Nantes, qui n'ont rien de triste. Je crois que mon fils viendra me conduire jusqu'à Orléans. Je suis persuadée des complaisances de M. de Grignan; il a des endroits d'une noblesse, d'une politesse, et même d'une tendresse extrême; je vois en lui d'autres choses dont les contre-coups sont difficiles à concevoir; et comme tout est à facettes, il a aussi des endroits inimitables pour la douceur et l'agrément de la société; on l'aime, on le gronde, on l'estime, on le blâme, on l'embrasse, on le bat. Adieu, ma très-chère, je vous quitte enfin. Il me semble que vous vous moquez de moi, quand vous craignez que je n'écrive trop; ma poitrine est à-peu-près délicate comme celle de *Géorget* (2); excusez la comparaison, il

(1) Les *vaux* d'Olioules, qu'on appelle en langage du pays *leis Baous d'Olioules*, ne sont autre chose qu'un chemin étroit, d'environ une lieue, à côté d'une petite rivière qui passe entre deux montagnes très-escarpées en Provence.

(2) Fameux cordonnier pour femmes.

sort d'ici : mais vous, ma très-belle, je vous conjure de ne point écrire. Montgobert, prenez la plume, et ne m'abandonnez pas.

LETTRE 622.

A la même.

à Paris, vendredi 3 Mai 1680.

Me voici encore à Paris, mais c'est dans l'agitation d'un départ : vous connoissez ce mouvement : je suis sur les bras de tout le monde, je n'ai plus de voiture, et j'en ai trop ; chacun se fait une belle action et une belle charité de me mener, *basta la meta.* Je sens les nouvelles douleurs d'une séparation, et un éloignement par-dessus un éloignement. Nous donnons à tout les meilleurs ordres que nous pouvons, et j'admire comme on se porte naturellement à ce qui touche le goût. M. de Rennes s'en va dans quatre ou cinq jours, il suit mes pas. Mademoiselle de Méri demeure maîtresse de l'hôtel de Carnavalet : j'y laisse du But avec le soin de tout mon commerce avec vous ; il s'est chargé de vos petits ajustemens ; je ne puis assez le payer : c'est pour cela qu'il ne vaut rien. Il rendra tous ses services à Mademoiselle de Méri, ainsi que deux femmes que je laisse encore : il ne tiendra qu'à elle d'être bien ; je suis assurée qu'une autre seroit fort contente, mais je doute qu'elle le soit jamais. Elle me dit hier qu'il y avoit des gens qui écrivoient d'elle tout de travers, et que vous lui mandiez qu'il n'étoit

pas possible de croire qu'elle eût loué une maison sans la voir. Je ne dis rien, quoique je pusse lui répondre que c'étoit moi, et qu'en tous les cas son repentir étoit extraordinaire : car si elle n'a point vu la maison, et qu'elle ne se fie pas à Madame de Lassai, pourquoi la loue-t-elle sans clause et avec empressement ? Si elle l'a vue, et qu'elle l'ait même souhaitée, pourquoi s'en repent-elle ? On auroit toujours assez de quoi répondre, mais c'est cela qui me fit taire. Nous sommes fort bien ensemble ; tout mon déplaisir, c'est qu'elle ne soit pas en repos : mais je crois que cela tient à son mal, et je la plains. J'ai à vous conjurer, ma très-chère, de n'avoir aucune sorte d'inquiétude de mon voyage. Le tems est beau à merveilles, la route délicieuse ; ce qui me fâche, c'est de ne recevoir de vos lettres qu'à Nantes : je ne les hasarderai point en passant pays, comme je dépends du vent, et que sur l'eau rien n'est réglé, me voilà résolue à ne les trouver qu'à Nantes ; cela me fera souhaiter d'y arriver, et me fera marcher plus vite. Soyez tranquille sur ma santé, elle est parfaite, et je la ménage fort bien ; j'aurai soin aussi de celle du bon Abbé.

Je porte des livres, je m'en vais, comme une furie, pour me faire payer ; je ne veux entendre ni rime, ni raison : c'est une chose étrange que la quantité d'argent qu'on me doit ; je dirai toujours comme l'*Avare*, de l'argent, de l'argent, dix mille écus sont bons ; je pourrois bien les avoir, si l'on

me

me payoit ce qui m'est dû en Bretagne et en Bourgogne. Vraiment, ma fille, voici une jolie lettre, il y a bien de l'esprit, mon commerce va être d'un grand agrément : encore si j'avois à vous apprendre des nouvelles de Danemarck, comme je faisois, il y a quatre ou cinq ans, ce seroit quelque chose, mais je suis dénuée de tout. A propos, la Princesse de la Trémoille (1) épouse un Comte *d'Ochtensilbourg* qui est très-riche, et le plus honnête homme du monde : vous connoissez ce nom-là; sa naissance est un peu équivoque; sa mère étoit de la main gauche; toute l'Allemagne soupire de l'outrage qu'on fait à l'écusson de la bonne Tarente; mais le Roi lui parla l'autre jour si agréablement sur cette affaire; et son neveu, le Roi de Danemarck, et même l'amour, lui font de si pressantes sollicitations, qu'elle s'est rendue. Elle vint me conter tout cela l'autre jour. Voilà une belle occasion de lui écrire, et de réparer vos fautes passées. N'êtes-vous pas bien aise de savoir ce détail? songez que c'est le plus charmant que vous puissiez avoir de moi d'ici à la Toussaint. Je vous écrirai encore de Paris, et je ne vous dis point adieu aujourd'hui. Corbinelli vous rend mille grâces de votre souvenir, et de ce que vous le souhaitez auprès de moi. M. de Vendôme a remporté le prix de la bague.

(1) Charlotte-Émilie de la Trémoille, fille de Charles-Henri, Prince de Tarente, et de la Princesse Émilie de Hesse-Cassel, épousa en Danemarck Antoine d'Altembourg, Comte d'Oldembourg, le 26 Mai 1680.

LETTRE 623.

A la même.

à Paris, lundi 6 Mai 1680.

Vous me dites fort plaisamment qu'il n'y a qu'à laisser faire l'esprit humain, qu'il saura bien trouver ses petites consolations, et que c'est sa fantaisie d'être content. J'espère que le mien n'aura pas moins cette fantaisie que les autres, et que l'air et le tems diminueront la douleur que j'ai présentement. Il me semble que je vous ai mandé ce que vous me dites sur la furie de ce nouvel éloignement : on diroit que nous ne sommes pas encore assez loin, et qu'après une mûre délibération, nous y mettons encore cent lieues volontairement. Je vous renvoie quasi votre lettre; c'est que vous avez si bien tourné ma pensée, que je prends plaisir à la répéter. J'espère au moins que les mers mettront des bornes à nos fureurs, et qu'après avoir bien tiré chacune de notre côté, nous ferons autant de pas pour nous rapprocher, que nous en faisons pour être aux deux bouts de la terre. Il est vrai que pour deux personnes qui se cherchent, et qui se souhaitent toujours, je n'ai jamais vu une pareille destinée : qui m'ôteroit la vue de la Providence, m'ôteroit mon unique bien ; et si je croyois qu'il fût en nous de ranger, de déranger, de faire, de ne pas faire, de vouloir une chose ou une autre, je ne penserois pas à trouver un moment de repos : il me

faut l'auteur de l'univers pour raison de tout ce qui arrive ; quand c'est à lui qu'il faut m'en prendre, je ne m'en prends plus à personne, et je me soumets : ce n'est pourtant pas sans douleur, ni tristesse, mon cœur en est blessé ; mais je souffre même ces maux, comme étant dans l'ordre de la Providence. Il faut qu'il y ait une Madame de Sévigné qui aime sa fille avec une extrême passion ; qu'elle en soit souvent très-éloignée, et que les souffrances les plus sensibles qu'elle ait dans cette vie, lui soient causées par cette chère fille. J'espère aussi que cette Providence disposera les choses d'une autre manière, et que nous nous retrouverons, comme nous avons déjà fait. Je dînai l'autre jour avec des gens qui, en vérité, ont bien de l'esprit, et qui ne m'ôtèrent point cette opinion.

Mais parlons plus communément, et disons que c'est une chose rude que de faire six mois de retraite pour avoir vécu cet hiver à Aix : si cela servoit à la fortune de quelqu'un de votre famille, je le souffrirois ; mais vous pouvez compter qu'en ce pays-ci, vous serez trop heureuse, si cela ne vous nuit pas. L'Intendant ne parle que de votre magnificence, de votre grand air, de vos grands repas : Madame de Vins en est toute étonnée, et c'est pour avoir cette louange que vous auriez besoin que l'année n'eût que six mois ; cette pensée est dure de songer que tout est sec pour vous jusqu'au mois de Janvier. Vous n'entendrez pas parler de la dépense de votre bâtiment, n'y pensez plus ; c'est une chose si

nécessaire, que j'avoue que sans cela, l'hôtel de Carnavalet est inhabitable. Je me réjouirai avec le Berbisi (1) de l'occasion qu'il a eue de vous faire plaisir. J'ai été ravie de votre joli couplet; quoi que vous disiez de Montgobert, je crois que *vous n'y avez point nui*, comme cet homme, vous en souvient-il (2)? Il est, en vérité, fort plaisant ce couplet : vous avez cru que je le recevrois dans mes bois; je suis encore dans Paris, mais il n'en fera pas plus de bruit : je le chanterai sur la Loire, si je puis desserrer mon gosier qui n'est pas présentement en état de chanter. Je vous avouerai que j'ai grand besoin de vous tous; je ne connois plus, ni la musique, ni les plaisirs; j'ai beau frapper du pied, rien ne sort qu'une vie triste et unie, tantôt à ce faubourg, tantôt avec les sages veuves. M. de Grignan m'est bien nécessaire, car j'ai un coin de folie qui n'est pas encore mort.

Je vous ai parlé de la Princesse de Tarente, comme si j'avois reçu votre lettre : je vous ai conté le mariage de sa fille : écrivez-lui, elle en sera fort aise, vous lui devez cette honnêteté; elle s'est toujours piquée de vous estimer et de vous admirer : elle vient à Vitré, elle me fera sortir de ma simplicité, pour me faire entrer dans son amplification; je n'ai jamais vu un si plaisant style. Elle

(1) M. de Berbisi, Président à mortier au Parlement de Dijon, et proche parent de Madame de Sévigné.

(2) Madame de Sévigné rappelle ici le conte de ce paysan, qui étant accusé en Justice d'être le père d'un enfant, assura qu'un autre l'avoit fait, mais qu'à la vérité *il n'y avoit pas nui*.

amusa le Roi l'autre jour dans une promenade, en lui contant tout ce que je vous conterai, quand je serai aux Rochers; voilà les nouvelles que vous recevrez de moi : mais aussi vous pourrez vous vanter qu'il ne se passera rien en Allemagne, ni en Danemarck, dont vous ne soyez parfaitement instruite.

Montgobert m'a mandé des merveilles de Pauline, faites-m'en parler; c'est une petite fille charmante, c'est la joie de toute votre maison. Mademoiselle du Plessis ne m'en fera point souvenir, ne vous ai-je pas dit qu'elle est affligée de la mort de sa mère? mais j'ai de bons livres et de bonnes pensées. Ne craignez point que j'écrive trop : je vous ai donné l'idée de la délicatesse de ma poitrine. Je vous recommande la vôtre; faites-moi écrire si vous aimez ma vie; profitez du tems et du repos que vous avez; amusez-vous à vous guérir tout-à-fait; mais il faut que vous le vouliez, et c'est une étrange pièce que votre volonté. Celle de vos musiciens étoit bonne à ténèbres, mais vous les décriez, *tantôt des musiciens sans musique*, et puis *une musique sans musiciens* : j'admire la bonté de M. le Comte de souffrir que vous en parliez si librement.

Je viens de recevoir une grande visite de votre Intendant, *sa serrure étoit bien brouillée*, mais je n'ai pas laissé d'attraper qu'il vous honore fort : il m'a loué votre magnificence; il dit que vous êtes toujours belle, mais triste et si abattue, qu'il

est aisé de voir que vous vous contraignez. Il est charmé de M. de Berbisi, que je remercierai, quoique je sache bien que votre recommandation est la seule cause des services qu'il lui a rendus. Je doute que cet Intendant retourne en Provence. J'ai eu tant d'adieux que j'en suis étonnée; vos amies, les miennes, les jeunes, les vieilles, tout a fait des merveilles. La maison de Pompone et Madame de Vins me tiennent bien au cœur. L'Abbé Arnauld arriva hier tout à propos pour me dire adieu. Pour Madame de Coulanges, elle s'est signalée, elle a pris possession de ma personne, elle me nourrit; elle me mène, et ne veut pas me quitter qu'*elle ne m'ait vu pendue.* Mon fils vient à Orléans avec moi, je crois qu'il viendroit volontiers plus loin.

Madame la Dauphine est présentement à Paris pour la première fois : la messe à Notre-Dame, dîner au Val-de-Grâce, voir la Duchesse de la Vallière, et point de *Bouloi* (1), je crois qu'elles se pendront. On fait tous les jours des fêtes pour Madame la Dauphine. Madame de Fontanges revient demain. Voyez un peu comme ce Prieur de Cabrières est venu redonner cette belle beauté à la Cour. Le petit de la Fayette a un régiment : vous voyez que M. de la Rochefoucauld n'a pas

(1) C'est-à-dire, que Madame la Dauphine n'iroit point aux Carmelites de la rue du Bouloi.

* On a vu que ces Religieuses s'étoient beaucoup trop mêlées des tracasseries de la Cour. Elles ménageoient des entrevues entre la Reine et Madame de Montespan, etc. Le Roi d'un mot avoit fait cesser leur petite importance.

emporté l'amitié de M. de Louvois : mais que veux-je conter, avec toutes ces nouvelles ? C'est bien à moi, qui monte en carrosse, à me mêler de parler. Adieu, ma chère enfant, il faut vous quitter encore, j'en suis affligée : je serai long-tems sans avoir de vos lettres, c'est une peine incroyable ; du moins si je pouvois espérer que vous conserverez votre santé, ce seroit une grande consolation dans une si terrible absence.

LETTRE 624.

A la même.

à Orléans, mercredi 8 Mai 1680.

Nous voici arrivés sans aucune aventure considérable : il fait le plus beau tems du monde : les chemins sont admirables : notre équipage va bien : mon fils m'a prêté ses chevaux, et m'est venu conduire jusqu'ici. Il a fort égayé la tristesse du voyage ; nous avons causé, disputé et lu, nous sommes dans les mêmes erreurs, cela fournit beaucoup. Notre essieu rompit hier dans un lieu merveilleux, nous fûmes secourus par le véritable portrait de M. *de Sotenville ;* c'est un homme qui feroit les *Géorgiques* de Virgile, si elles n'étoient déjà faites, tant il sait profondément le ménage de la campagne : il nous fit venir sa femme, qui est assurément *de la maison de la Prudoterie, où le ventre ennoblit* (1). Nous fûmes deux heures avec

(1) *Voyez* la Scène IV du premier Acte de *George Dandin*, Comédie de Molière.

cette compagnie sans nous ennuyer, par la nouveauté d'une conversation et d'une langue entièrement nouvelle pour nous. Nous fîmes bien des réflexions sur le parfait contentement de ce Gentilhomme, de qui l'on peut dire :

> Heureux qui se nourrit du lait de ses brebis,
> Et qui de leur toison voit filer ses habits (1).

Les jours sont si longs que nous n'eûmes pas même besoin du secours de la plus belle lune du monde qui nous accompagnera sur la Loire, où nous nous embarquons demain. Quand vous recevrez cette lettre, je serai à Nantes : j'ai trouvé aujourd'hui que je ne suis pas encore plus loin de vous qu'à Paris ; et par un filet que nous avons tiré sur la carte, nous avons vu que Nantes même n'étoit guère plus loin de vous que Paris. Mais en vérité, voilà de légères consolations ; je n'ai pas même celle de recevoir de vos nouvelles. Vos lettres n'arrivent qu'aujourd'hui à Paris ; du But y joindra celles de samedi, et j'aurai les deux paquets ensemble à Nantes : je n'ai point voulu les hasarder par une route incertaine, puisqu'elle dépend du vent : vous croyez donc bien que j'aurai quelque impatience d'arriver à Nantes. Adieu, mon enfant, que puis-je vous dire d'ici ? Vous avez des résidens qui doivent vous instruire ; je ne suis plus bonne à rien qu'à vous aimer, sans pouvoir faire nul usage de cette bonne qualité : cela est triste

(1) *Voyez* les *Bergeries* de Racan, Acte V, Scène première.

pour une personne aussi vive que moi. Mon *bien bon* vous assure de ses services : je suis fort occupée du soin de les conserver ; les voyages ne sont plus pour lui comme autrefois. Je vous embrasse de tout mon cœur. Votre frère veut discourir.

Monsieur DE SÉVIGNÉ.

Puisque vous savez que je suis ici, ma belle petite sœur, je n'ai quasi plus rien à dire pour discourir, si ce n'est que pour me rendre nécessaire, j'ai voulu me mêler de faire le marché du bateau ; et que, dès qu'il a été conclu, mon oncle d'une seule parole l'a eu à une pistole meilleur marché que moi : cela donnera sujet à ma mère de faire des réflexions sur l'amendement que les années apportent à ma pauvre cervelle : en vérité, elles ne servent guère ; tout ce que je puis penser de bon est toujours inutile, et demeure sans effet, et j'ai toujours la grâce efficace pour tout ce qui ne vaut pas grand'chose. J'ai une douleur mortelle de voir ma mère aller en Bretagne sans moi : ce qui me console, c'est que vous n'êtes point à Paris, et que l'éloignement où vous allez être, ne vous coûte pas, à beaucoup près, ce que vous coûteroit une nouvelle séparation. Ma mère est en parfaite santé : il faut espérer que ce voyage sera le dernier qu'elle fera dans un pays si éloigné du vôtre. J'irai la voir au mois de Septembre ; il faudra bien que dans ce tems vous me fassiez des complimens de joie, puisqu'avec la violente inclination

que j'ai de passer ma vie avec les Bretons, je serai dans mon élément. Adieu, adieu, ma petite sœur; je ne suis pas encore assez provincial pour ne pas souhaiter passionnément de vous voir cet hiver à Paris; il me semble que votre retour est certain. Vous aurez un très-joli appartement, et j'aurai le plaisir de ne point vous faire de honte, puisque je serai encore Sous-Lieutenant des Gendarmes de M. le Dauphin. Ne vous gâtez point l'imagination sur mon sujet; je vous aime trop pour vouloir vous donner de certains chagrins. J'avois fait l'autre jour une réponse à M. de Grignan; mais ma mère, avec beaucoup de raison, la trouva si peu digne de ce qu'il m'avoit écrit, qu'elle la brûla : je le prie de ne pas laisser de la recevoir : il est bien heureux qu'on lui ait ôté la peine de la lire.

LETTRE 625.

A la même.

à Blois, jeudi 9 Mai 1680.

Je veux vous écrire tous les soirs, ma chère enfant, rien ne peut me contenter que cet amusement; je *tourne*, je marche, je veux reprendre mon livre; j'ai beau *tourner une affaire* (1), je m'ennuie, et c'est mon écritoire qu'il me faut. Il faut que je vous parle, et qu'encore que ma lettre ne parte ni aujourd'hui, ni demain, je vous rende compte

(1) Expression que M. de la Garde employoit à tout propos.

tous les soirs de ma journée. Mon fils est parti cette nuit d'Orléans par la diligence qui part tous les jours à trois heures du matin, et arrive le soir à Paris; cela fait un peu de chagrin à la poste: voilà les nouvelles de la route, en attendant celles de Danemarck. Nous sommes montés dans le bateau à six heures par le plus beau tems du monde; j'y ai fait placer le corps de mon grand carrosse d'une manière que le soleil n'a point entrée dedans: nous avons baissé les glaces: l'ouverture du devant fait un tableau merveilleux; les portières et les petits côtés nous donnent tous les points de vue qu'on peut imaginer. Nous ne sommes que l'Abbé et moi dans ce joli cabinet, sur de bons cousins, bien à l'air, bien à notre aise; tout le reste, comme des cochons sur la paille. Nous avons mangé du potage et du bouilli tout chaud: on a un petit fourneau, on mange sur un ais dans le carrosse, comme le Roi et la Reine: voyez, je vous prie, comme tout s'est raffiné sur notre Loire, et comme nous étions grossiers autrefois que *le cœur étoit à gauche*: en vérité, le mien, ou à droite, ou à gauche, est tout plein de vous. Si vous me demandez ce que je fais dans ce carrosse charmant, où je n'ai point de peur, j'y pense à ma chère fille, je m'entretiens de la tendre amitié que j'ai pour elle, de celle qu'elle a pour moi, des pays infinis qui nous séparent, de la sensibilité que j'ai pour tous ses intérêts, de l'envie que j'ai de la revoir, de l'embrasser;

je pense à ses affaires, je pense aux miennes ; tout cela forme un peu l'*humeur de ma fille* malgré l'*humeur de ma mère* * qui brille tout autour de moi. Je regarde, j'admire cette belle vue qui fait l'occupation des peintres. Je suis touchée de la bonté du bon Abbé, qui, à soixante-treize ans, s'embarque encore sur la terre et sur l'onde pour mes affaires. Après cela je prends un livre que le pauvre M. de la Rochefoucauld me fit acheter, c'est *la Réunion du Portugal*, qui est une traduction de l'italien : l'histoire et le style sont également estimables. On y voit le Roi de Portugal (*Sébastien*), jeune et brave Prince, se précipiter rapidement à sa mauvaise destinée ; il périt dans une guerre en Afrique contre le fils d'Abdalla : c'est assurément une histoire des plus amusantes qu'on puisse lire. Je pense à la Providence, à ses ordres, à ses conduites, à ce que je vous ai entendu dire, que nos volontés sont les exécutrices de ses décrets éternels. Je voudrois bien causer avec quelqu'un ; je viens d'un lieu où l'on est assez accoutumé à discourir : nous parlons, l'Abbé et moi, mais ce n'est pas d'une manière qui puisse nous divertir : nous passons tous les ponts avec un plaisir qui nous les fait souhaiter : il n'y a pas beaucoup d'*ex voto* pour les naufrages de la Loire, non plus

* Expressions par lesquelles la mère et la fille désignoient entre elles certaines promenades et certains points de vue, soit à Livry, soit aux Rochers.

que pour la Durance : il y auroit plus de raison de craindre cette dernière, qui est folle, que notre Loire, qui est sage et majestueuse. Enfin, nous sommes arrivés ici de bonne heure ; chacun *tourne*, chacun se rase, et moi j'écris romanesquement sur le bord de la rivière où est notre hôtellerie ; *c'est la Galère*, vous y avez été.

J'ai entendu mille rossignols ; j'ai pensé à ceux que vous entendez sur votre balcon. Je n'ose vous dire la tristesse que l'idée de votre délicate santé a jetée sur toutes mes pensées ; vous le comprenez bien, et à quel point je souhaite qu'elle se rétablisse. Adieu, ma très-chère, jusqu'à demain à Tours.

A Tours, vendredi 10 *Mai.*

Toujours, ma fille, avec la même prospérité. Je n'ai jamais rien vu de pareil à la beauté de cette route. Mais comprenez-vous bien comme notre carrosse est mis de travers ? Nous ne sommes jamais incommodés du soleil, il est sur notre tête, le levant est à gauche, le couchant à la droite, c'est la *cabane* (1) qui nous en défend. Nous parcourons toute cette belle côte, et nous voyons deux mille objets différens qui passent incessamment devant nos yeux comme autant de paysages nouveaux dont M. de Grignan seroit charmé : je lui en souhaiterois un seulement à l'endroit que je dirois.

(1) C'est ainsi qu'on nomme les bateaux qui descendent la Loire.

On attendoit le lendemain de mon départ, la belle Fontanges à la Cour : c'est au Chevalier à faire son devoir; je ne suis plus bonne à rien du tout : si vous ne m'aimiez, il faudroit brûler mes misérables lettres, avant que de les ouvrir.

LETTRE 626.

A la même.

à Saumur, samedi 11 Mai 1680.

Nous arrivons ici, ma très-belle, nous avons quitté Tours ce matin : j'y ai laissé à la poste une lettre pour vous. Qui m'ôteroit la faculté de penser, m'embarrasseroit beaucoup, sur-tout dans ce voyage. Je suis douze heures de suite dans ce carrosse si bien placé, si bien exposé; j'en emploie quelques-unes à manger, à boire, lire, beaucoup à regarder, à admirer, et encore plus à rêver, à penser à vous. Je suis assurée, ma chère enfant, que vous ne croyez point que ce soit une flatterie, c'est une vérité; je vous parcours, je vous dévide, je vous redévide; je passe par mille endroits tristes, fâcheux, d'autres doux et sensibles. Je pense à votre belle jeunesse, à votre santé; de quelle manière elle a été maltraitée; comme vous en avez abusé, comme votre sang s'est irrité; nous ne fûmes point assez effrayés de cette première marque qu'il nous en donna, et qui fut le commencement de tous vos maux. Enfin, que ne pense-t-on point

quand on pense toujours, avec beaucoup de silence et de loisir ? Je ne vous dis point tous les pays que j'ai battus, ni tous les chemins que fait mon imagination, ma lettre seroit trop longue : ce qui est vrai, c'est que je trouve toujours une égale tendresse dans mon cœur : j'aimerois fort à vous parler sur certains chapitres, mais ce plaisir n'est pas à portée d'être espéré; en attendant, *je pense, donc je suis* *; je pense à vous avec tendresse, donc je vous aime; je pense uniquement à vous de cette manière, donc je vous aime uniquement. Le bon Abbé se porte fort bien, il est charmé de cette route; jamais on n'a fait ce voyage, comme nous le faisons : c'est dommage que nous ne soyons un peu moins solitaires. Je vous jure pourtant que je ne souhaite personne, et qu'étant condamnée à m'éloigner de vous, j'aime encore mieux être toute seule et toute libre, et me donner entièrement à mes affaires, que d'être détournée sans être contente. Me voilà donc fort bien pour quatre ou cinq mois, puisqu'il le faut. J'ai bien envie que vous voyiez un peu plus clair à Mademoiselle de Grignan : pour vos affaires, vous ne les voyez que trop; c'est une étrange chose que d'avoir à réparer, six mois de suite, les dépenses d'un hiver à Aix; vraiment, c'est bien pour avoir vécu. Cependant je

* C'est l'axiome fondamental de la métaphysique de Descartes; celui dont il déduit la réalité de notre existence, celle de l'ame et sa spiritualité, celle de Dieu et sa nécessité.

veux espérer, que la Providence démêlera tout, mieux que nous ne pensons : il y a de certains avenirs obscurs, qui s'éclaircissent quelquefois tout-d'un coup; ma chère enfant, vous voyez bien ce que je pense et ce que je désire là-dessus, et vous entendez tout ce que je ne dis pas. Mon ennui par-dessus l'ordinaire, c'est d'être si long-tems sans avoir de vos lettres, cela me trouble : il part aujourd'hui de Paris deux paquets de vous, qui arriveront à Nantes lundi, comme moi, voilà tout l'ordre que j'ai pu donner. C'étoit une folie de prétendre attraper vos lettres, en volant, par les villes où je ne suis qu'un moment, et où je n'arrive que comme il plaît au vent; il a eu jusqu'ici la dernière complaisance, mais le moyen d'y compter sûrement ? Voilà le bon Abbé qui vous fait mille amitiés. Je lis toujours avec plaisir mon Histoire de Portugal; mais je n'ai rien lu de vous depuis le 28 du passé, cela est long; je relis vos anciennes lettres. Adieu, ma très-chère, en voilà assez pour aujourd'hui.

LETTRE

LETTRE 627.

A la même.

à Ingrande, dimanche au soir 12 Mai 1680.

Nous voici arrivés avec le même beau tems, la même apparence de rivière, et je crois, les mêmes rossignols. Je ne m'accoutume point à la beauté de ce pays; vous en seriez surprise vous-même, comme si vous ne l'aviez jamais vu. Il y a des âges où l'on ne regarde que soi, vous n'en avez jamais été fort occupée; cependant il me semble que nous étions plus appliquées dans ce bateau à disputer contre ce petit Comte des Chapelles, qu'à regarder ces beautés champêtres. Voici justement tout le contraire; nous sommes dans un profond silence, parfaitement à notre aise, lisant, rêvant, admirant, éloignés de toutes sortes de nouvelles, et vivant sur nos réflexions. Le bon Abbé prie Dieu sans cesse, j'écoute ses lectures saintes; mais quand il est dans le chapelet, je m'en dispense, trouvant que je rêve bien sans cela (1). Enfin, nous trouvons le moyen de passer douze ou quatorze heures sans nous désespérer, tant c'est une belle chose que la liberté. Vous connoissez la Loire par un autre bout que j'honore quoique moins beau, puisqu'elle m'a apporté, et m'apportera encore cette chère

(1) Madame de Sévigné disoit que le chapelet n'étoit pas une dévotion, mais une distraction.

fille (1), qui m'occupe si tendrement. Je voulois voir aujourd'hui M. d'Angers (*M. Arnauld*); il le souhaitoit; j'avois bien des choses à lui dire sur toutes les sortes de malheurs dont il est accablé; mais il fait sa visite, il n'a pas reçu ma lettre. Nous serons demain tout-à-fait dans le grand monde à Nantes; j'y trouverai de vos lettres, et j'y acheverai celle-ci. Auroit-on été assez cruel à Paris, pour ne vous avoir point envoyé ce petit couplet sur M. de Dreux? Il est extrêmement joli, il sortoit de sa coque le jour que je sortis de Paris *.

A Nantes, lundi 13 *Mai.*

En vérité, voici un beau journal; j'abuse bien de votre amitié; vous voyez que je n'en suis que trop persuadée : l'ennui de mes détails devroit

(1) Madame de Grignan s'étoit embarquée plusieurs fois à Roanne, en venant de Lyon à Paris.

* Madame de Dreux étoit bien justifiée sur l'article du poison, mais également bien convaincue sur un autre péché moins grave, c'est ce que dit le joli couplet de Coulanges. Air: *Nous sommes précepteurs d'amour.*

Le bon Robin avoit grand'peur
Qu'on mit sa chère femme en poudre;
Il s'est trouvé qu'un Confesseur
Étoit suffisant pour l'absoudre.
Robin *est content* et cocu,
La chose est bien claire et bien nette:
S'il peut un jour être battu,
Je crois sa fortune parfaite.

L'allusion au conte de La Fontaine est sensible. Elle est plus fine dans un mot pareil attribué à Madame la Duchesse d'Orléans, mère du dernier Duc. Quelqu'un apportoit la nouvelle de l'affaire de Rosbac, et disoit que M. de Soubise avoit été bien *battu*. — Elle répondit : *Est-il content?*

vous faire dire, comme de vos processions qui vous attirent trop de pluie, *basta la meta della cortesia.* Nous venons d'arriver en cette ville si bien située; je ne puis jamais passer au pied d'une certaine tour (1), que je ne me souvienne de ce pauvre Cardinal, et de sa funeste mort, encore plus funeste que vous ne sauriez le penser*. Je passe entièrement cet article, sur quoi il y auroit trop à dire; il vaut mieux se taire mille fois, peut-être que la Providence voudra quelque jour que nous en parlions à fond.

Nous voici donc chez M. d'Harouïs, reçus et servis comme chez nous. Je crains M. de Molac qui est ici, et qui viendra encore me dire vingt fois de suite, comme il fit une fois que vous y étiez : *Vous deviez bien m'avertir de çà, vous deviez bien m'avertir de çà.* Vous souvient-il de cette sottise? En l'attendant, je lis un paquet que je reçois de vous; c'est la seule joie que je puisse avoir; mais ce ne peut être sans beaucoup d'émotion : cela est

(1) La tour du château de Nantes, où M. le Cardinal de Retz fut conduit de Vincennes le 12 Août 1654, et d'où il se sauva vers la fin du même mois.

* Le *Dictionnaire historique* dit qu'*il mourut en Atticus, après avoir vécu en Catilina.* Cette comparaison très-outrée quant à sa vie, paroit bien hasardée, quant à sa mort. Atticus se laissa mourir de faim pour terminer les souffrances d'une fistule incurable. On ne sait rien de semblable du Cardinal de Retz. Madame de Sévigné a dit plus haut qu'il étoit mort après huit jours de fièvre continue. Mais il est vrai pourtant qu'elle laisse entendre ici que sa mort fut violente, ou seulement peut-être qu'elle fut peu chrétienne.

attaché à la manière dont je vous aime. Je trouve, ma très-chère, que vous écrivez trop, vous abusez de votre petite santé; elle ne durera guère, si vous ne la ménagez pas mieux, et que vous écriviez à bride abattue; votre délicatesse demande que vous observiez plus de mesure. Il est vrai que les sujets que vous avez traités ne souffrent pas la main d'une autre; mais il falloit vous reposer. Je crois qu'enfin vous vous corrigerez; et cependant je m'en vais vous répondre.

Je voudrois bien, premièrement, que vous ne me missiez point dans le nombre de ceux que vous trouvez qui souhaitoient votre départ, puisque rien ne peut m'être si dur ni si sensible que votre éloignement : mais dites mieux, et faites-vous tout l'honneur que vous méritez : c'est que vous aimez M. de Grignan, et en vérité, il le mérite; c'est que vous êtes ravie de lui plaire; j'ai même trouvé fort souvent que vous n'aviez pas un véritable repos, quand il étoit loin de vous. Il a une politesse et une complaisance plus capable de vous toucher et de vous mener aux Indes que toutes les autres conduites que l'on pourroit imaginer : en vous faisant toujours la maîtresse, il est toujours le maître; cette manière lui est naturelle, mais s'il y avoit un art pour mener un cœur comme le vôtre, il l'auroit uniquement trouvé. Vous avez vu au travers de ses honnêtetés ce qu'il souhaitoit; vous avez été conduite par l'envie de lui plaire; c'est donc à lui à décider, quand des voyages vous

seront aussi ruineux, ou à vous, à dire vos raisons un peu plus fortement, puisque c'est votre intérêt commun de ne plus jouer le rôle de Gouverneurs, dont vous ne vous acquittez que trop bien. C'est proprement causer que tout ceci; car c'est une chose passée : il s'agit de songer à réparer ces étranges brèches. M. de Grignan m'écrit une lettre fort honnête; il me fait voir qu'il ne veut pas que j'aie mauvaise opinion de lui, et conte si bien toute ses raisons, qu'il n'y a rien à lui repliquer. On travaillera à votre petit appartement, selon vos intentions; tout cela est réglé, les cloisons, la cheminée, le parquet de la chambre, les croisées. Je crois que c'est aujourd'hui qu'on commence; le bon du But est surintendant de cet ouvrage. Il faut espérer, ma chère enfant, quelque chose de plus doux que d'être à cent mille lieues les uns des autres, comme nous voilà présentement, cela fait peur. Vous êtes bien heureux d'avoir donné de si bons ordres à Entrecasteaux, et de voir augmenter cette terre; je crains bien de voir ici tout le contraire; je vous en manderai des nouvelles.

J'ai relu ce matin votre lettre, et je n'ai point compris pourquoi vous m'enveloppez entièrement dans *tout ce monde* que vous dites *qui souhaitoit votre départ :* voilà une facette que je ne connois point en vous; j'aurai le tems de méditer là-dessus, quoique je ne sois plus dans un bateau. Je crois avoir mieux jugé de la véritable raison de votre départ. Imaginez-vous, pour vous consoler des

dépenses d'Aix, que M. de Grignan n'en auroit guère moins fait, s'il y avoit été sans vous; que son retour auroit coûté aussi; que si vous étiez partie présentement, c'eût été encore de la dépense : figurez-vous des habits fort honnêtes qu'il auroit fallu avoir pour le mariage de Madame la Dauphine; et enfin, c'est peut-être la décision de la destinée de Mademoiselle de Grignan que ce voyage; c'est par cette suite et cet arrangement que la Providence l'a marqué. Voilà ce qui me vient au bout de ma plume pour me consoler moi-même d'une chose passée, sur quoi nous n'avons plus de droit, et sur quoi nous causons pour causer : c'est aussi pour vous demander bien sérieusement si c'est tout de bon que vous avez pu vous représenter que je fusse contente de vous voir partir dans l'état où vous étiez; je verrai par-là ce que vous croyez de mon amitié, et de quelle façon vous accommodez des choses si opposées. Adieu, ma très-chère : je ne me reproche à votre égard aucun sentiment qui ne soit conforme et très-naturellement attaché à la tendresse que j'ai pour vous.

A Nantes, mardi au soir 14 Mai.

Je reçois présentement votre paquet, et quoique la poste soit prête à partir, je ne puis m'empêcher de vous remercier de vos amitiés et de celle de Pauline. Vous étiez bien lasse, ma chère enfant; reposez-vous; craignez de vous remettre dans un état misérable; suivez les conseils de la Rouvière;

je m'en vais bien faire valoir à Mme. de Thianges qu'il a guéri son frère (*M. de Vivonne*) : je voudrois bien qu'il vous guérît aussi. Nous avons très-bien jugé du Prieur de Cabrières, c'est *le médecin forcé*. Cependant Madame de Coulanges me mande qu'*en faisant ses fagots*, il a guéri Madame de Fontanges, qui est revenue à la Cour, où elle reçut d'abord publiquement une fort belle visite. Le Roi veut que ce Prieur s'établisse à Paris; il n'ira chez lui que pour revenir. La comparaison de *Carthage* et de votre chambre est tout-à-fait juste et belle, elle saute aux yeux; j'aime ces sortes de folies. Croiriez-vous que je suis enfermée aujourd'hui pour écrire, et que j'ai refusé rudement toutes les Madames? J'avois à faire réponse à M. de Grignan, à achever cette lettre, sans compter mille billets à toutes mes amies qui m'ont écrit. Adieu, je vous en dirai davantage samedi. Mandez-moi si votre voyage ne vous a point fait de mal; nous avons fait le nôtre sans la moindre incommodité.

LETTRE 628.

A la même.

à Nantes, vendredi 17 Mai 1680.

Je vous assure, ma fille, qu'il m'ennuie ici. M. de Molac, ni les Mesdames qui me font tant d'honnêtetés, ne me consolent point de n'être pas dans mes bois; car je ne pense pas encore à Paris. Ce sont donc les Rochers que je respire, c'est mon

Rochecourbière (1), c'est d'être dans de belles allées, et non pas dans une fausse représentation d'une société qui n'a rien d'agréable pour moi. Ma consolation, c'est d'être à mes Filles de Sainte-Marie; elles sont aimables; elles ont conservé une idée de vous, dont elles me font leur cour; elles ne sont point folles, ni prévenues, comme celles que vous connoissez; elles ne croient point le Pape (*Innocent XI*)* d'aujourd'hui hérétique; elles savent leur Religion; elles ne jeteront point par terre l'Ecriture-Sainte, parce qu'elle est traduite par les plus honnêtes gens du monde; elles font honneur à la grâce de Jésus-Christ; elles connoissent la Providence; elles élèvent fort bien leurs petites filles; elles ne leur apprennent point à mentir, ni à dissimuler leurs sentimens; point de coquesigrues ni d'idolâtrie : enfin, je les aime. M. de Grignan les croira Jansénistes, et moi je pense qu'elles sont Chrétiennes; il y en a deux qui ont bien de l'esprit. J'irai demain écrire dans cette maison, j'y dînerai dimanche : encore une fois, c'est ma consolation. Je commence dès aujourd'hui cette lettre, parce que l'on reçoit les lettres à dix heures du matin, et que la poste repart à six heures du soir; cela est fort juste : et puis je m'en vais vous dire une chose plaisante, c'est que la première fois que

(1) Grotte fort agréable où on alloit se reposer dans les parties de promenades qu'on faisoit à Grignan.

* Il passoit pour favoriser les Jansénistes, mais seulement parce qu'il n'agit point contre eux.

je lis vos lettres, je suis si émue, que je ne vois pas la moitié de ce qui est dedans; en les relisant plus à loisir, je trouve mille choses sur quoi je veux parler : la première qui me revient, c'est *votre Carthage* *; laissez-nous faire, je vous prie, nous l'acheverons plutôt que la pauvre Didon n'acheva la sienne : cette comparaison m'a charmée. Je suis ici dans l'embarras d'achever un compte de dix-neuf années, que mon fils n'avoit fait qu'ébaucher. On veut me faire passer des lettres que j'ai écrites pour des quittances; c'est une pitié que les subtilités où dix mille francs de reste jettent un mauvais payeur. Nous avons tout arrêté : nous espérons à de certains lods et ventes d'une terre qui relève de nous; nous voulons deux mille francs tout à l'heure : nous avons bien des gens qui nous conseillent; tout ce qui me fâche, c'est de faire du mal : mais quand je joue à noyer, et que je me demande lequel je noie de M. de la Jarie ou de moi, je dis sans balancer que c'est M. de la Jarie, et cela me donne du courage. Voilà, ma pauvre enfant, les nouvelles dont je puis remplir mes lettres : quand je songe combien les détails de cette nature, qui sont dans les vôtres, me touchent sensiblement, je m'imagine que vous êtes de même pour moi, et je ne crois pas que vous vouliez que je mette votre amitié à plus haut prix. La vie est ici à fort bon marché : si c'étoit la même chose à

* Il s'agit de l'appartement qu'on faisoit arranger pour Madame de Grignan à l'hôtel de Carnavalet.

Aix, vous n'auriez pas tant dépensé l'hiver dernier; c'est encore une belle circonstance que tout y soit comme à Paris : voilà une heureuse ressemblance. Vous avez raison de trouver plaisant qu'en blâmant l'excès de votre dépense, on trouve à dire à la frugalité de vos repas; vous avez très-bien fait de ne pas les augmenter; vous avez un si grand air que vous trompez les yeux, car votre Intendant jure qu'on ne peut pas faire une meilleure chère, ni plus grande, ni plus polie. C'est une chose étrange que cinquante domestiques; nous avons eu peine à les compter. Pour Grignan, je ne comprends jamais comment vous pouvez y souhaiter d'autre monde que votre famille. Vous savez bien que quand nous étions seuls, nous étions cent dans votre château; je trouvois que c'étoit assez. Il ne faut pas croire que l'excès du nombre ne vous ôte pas toute la douceur et le soulagement du bon marché et des provisions : c'est une chose que vous n'avez jamais voulu comprendre; mais votre arithmétique, en vous faisant doubler par quatre le nombre de vos bouches, vous les fera voir aussi chères qu'à Paris. Donnez à tout cela quelques momens des réflexions dont vous vous creusez la tête dans votre cabinet, je vous recommande à vous-même dans cette retraite. Vos rêveries ne sont jamais agréables, vous vous les imprimez plus fortement qu'une autre : vous avez l'effet de ces épuisemens, et le besoin que vous avez d'être quelquefois *spensierata*; rien n'est si sain aux personnes

délicates : vos lectures même sont trop épaisses, vous vous ennuyez des histoires et de tout ce qui n'applique point : c'est un malheur d'être si solide et d'avoir tant d'esprit, on ne s'en porte pas mieux. Ma santé me fait honte ; il y a quelque chose de sot à se porter aussi bien que je fais : cela est encore au-delà de la médiocrité de mon esprit. Je trouve quelquefois que je mériterois au moins quelque légère incommodité ; je voudrois, pour votre soulagement et pour mon honneur, avoir quelques-uns de vos maux : quand j'y pense, je vous assure que je suis étonnée que la bonté de mon tempérament puisse soutenir l'inquiétude que j'en ai. Je ne vous ai point assez dit comme j'aime Pauline, ni combien je la trouve jolie, aimable, vive et naturelle : ce seroit grand dommage, si elle se gâtoit, et je vous conseille de ne point la séparer de vous. Il me semble que le Marquis ne m'aime plus.

Samedi 18 *Mai.*

Vous voulez que je n'aie plus d'inquiétude de votre santé ; seroit-il possible que vos incommodités fussent venues à leur période ? Je n'ose, en vérité, me flatter de cette pensée qui m'adouciroit tout le reste. Je comprends qu'en effet vous perdez un peu que je ne sois plus à Paris : mon commerce est exact, et je ne sais point de nouvelles des rues : il est tout naturel que les Grignans n'aient pas les mêmes soins que moi. Je comprends aussi fort bien la nécessité de vos dépenses d'Aix. Je me suis dit

tout ce que vous me dites; mais c'est pour entendre vos raisons qu'on vous en parle. Je me doutai que la mort de cette mère de Madame de Dreux vous frapperoit l'imagination : je me repentis de vous l'avoir écrite, mais j'en étois si pleine moi-même, qu'il n'y avoit pas moyen de m'en taire.

Vous croirez peut-être, sur ce que je vous ai dit que vous aviez trop d'esprit, que je vais disant une sottise, qui seroit d'assurer, comme une buse, que ma fille est malade parce qu'elle a trop d'esprit : ah ! vraiment je ne dis point de ces fadaises-là. Je vous ai écrit ce que j'en pense tout bonnement, et cela demeure entre nous; c'est que l'on cause sur cela, comme on fait avec Madame de la Fayette de sa santé; elle avoue tout franchement qu'elle ne songe qu'à se rendre bête, en ôtant de son esprit autant de pensées que l'on tâche ordinairement d'y en mettre : elle ne dispute point que son esprit ne lui fasse du mal, ainsi que toute sorte d'application; elle s'exempte de tout : je vous souhaiterois sur cela comme elle. L'affaire de M. de Luxembourg s'est, comme vous voyez, assez bien tournée. On vous envoie son Intendant * à Marseille; ce sera une chose bien nouvelle pour lui que l'habit dégingandé de galérien, après avoir passé sa vie sous un chapeau de castor avec le manteau noir sur les épaules : enfin il est condamné, il a fait amende-

* Bonard qui, d'accord avec le Sage, ou trompé par ce mauvais Prêtre, avoit engagé son maître dans certaines machinations prétendues diaboliques contre une fille nommée Dupin.

honorable, mais il a justifié son maître : tout ce que l'on peut dire là-dessus, c'est que c'est assurément un très-bon ou très-mauvais valet; il n'y a pas moyen de me contester ce discours. Il y auroit extrêmement à causer, à raisonner, à admirer sur tout cela.

Je lis mon petit livre *de la Réunion du Portugal;* je vous l'enverrois si j'étois dans votre continent; mais il me semble que je ne suis plus à portée de rien. Cette histoire est écrite en italien par un Gentilhomme Génois, nommé Codestage, homme de grande réputation *, et c'est un ami du Cardinal d'Estrées et de Madame de la Fayette qui l'a traduite; elle se laisse lire en perfection. Adieu, ma très-belle et très-aimable, voilà ma lettre de Provence achevée, elle sait bien se faire céder la place; j'irai faire tantôt des billets chez nos Sœurs. Vos lettres me servent d'entretien, d'un ordinaire à l'autre; c'est vous qui me parlez, et c'est moi qui vous embrasse mille fois avec une tendresse qui ne peut se représenter.

* Cet ouvrage parut en italien sous le nom de *Conestagio*, dans l'année 1585. Mais on assure que le véritable auteur est D. Jean de Sylva Comte de Portalegro, qui avoit, comme Ambassadeur Espagnol, suivi le Roi de Portugal Emmanuel en Afrique. Ce livre est curieux. Lenglet ne donne point le nom du traducteur François.

LETTRE 629.

A la même.

à Nantes, lundi 20 Mai 1680.

Il y a huit jours que je suis ici : je ne m'y amuse pas, assurément. Nous allons demain à la Seilleraie : ce lieu est devenu tout joli depuis que vous n'y avez été : je n'y coucherai point : j'y mène une jeune fille qui me plaît, c'est une Agnès, au moins à ce que je pensois, et j'ai trouvé tout d'un coup qu'elle a bien de l'esprit, et une envie immodérée d'apprendre ce qui peut servir à être une personne honnête, éclairée et moins sotte qu'on ne l'est en Province ; elle m'en a touché le cœur : sa mère est une dévote ridicule. Cette fille a fait de son Confesseur tout l'usage qu'on peut en faire ; c'est un Jésuite qui a beaucoup d'esprit : elle l'a prié d'avoir pitié d'elle ; et son esprit est tellement débrouillé, qu'elle n'est ignorante sur rien. Tout cela est caché sous un beau visage, sous une modestie extrême, sous une timidité naturelle, sous une jeunesse de dix-sept ans. Je n'ai jamais vu ni mieux chanter, ni mieux entendre les airs de l'opéra. Elle est parente du Premier-Président, alliée de M. d'Harouïs : je voudrois bien qu'elle fût à la place de Mademoiselle du Plessis pour jusqu'à la Toussaint seulement ; elle voudroit bien aussi que sa mère me ressemblât.

LETTRE 630.

A la même.

à Nantes, samedi 25 Mai 1680.

En attendant vos lettres, je m'en vais un peu vous entretenir. J'espère que vous aurez reçu une si grande quantité des miennes, que vous serez guérie pour jamais des inquiétudes que donnent les retardemens de la poste. Pour moi, ma très-chère, il me semble qu'il y a six mois que je suis ici, et que le mois de Mai n'a point de fin. Vous souvient-il des fantaisies qui vous prenoient quelquefois de trouver qu'il y a des mois qui ne finissent point du tout? Je n'étois point de cet avis quand j'étois avec vous; ma douleur étoit de voir courir le tems trop vite. Me voilà dans l'admiration du joli mois de Mai; que n'ai-je point fait? que n'ai-je point vu? que n'ai-je point rêvé? et j'arriverai encore aux Rochers, avant qu'il finisse. Mon fils avoit fort envie que nous allassions à Bodégat, où effectivement nous avons beaucoup d'affaires; mais il désireroit sur-tout que j'allasse chez Tonquedec: comme je ne suis point si touchée de cette visite, je la diffère jusqu'au tems où je serai peut-être obligée d'aller à Rennes pour voir M. et Madame de Chaulnes. Je m'en vais présentement aux Rochers, où je ferai venir tous mes gens de Bodégat. Vous allez me demander si personne ne pouvoit agir ici pour moi; je vous dirai que non : il a fallu ma

présence et le crédit de mes amis; cela m'a un peu consolée, joint au plaisir de passer une partie de mes après-dîners avec mes pauvres Filles de Sainte-Marie. Je leur ai fait prêter un livre dont elles sont charmées; c'est *la fréquente* (1) : mais c'est le plus grand secret du monde. Je vous prie de lire la seconde partie du second Traité du premier tome des *Essais de morale*, je suis assurée que vous le connoissez, mais vous ne l'avez peut-être pas remarqué, c'est *de la soumission à la volonté de Dieu.* Vous voyez comme il nous la représente souveraine, faisant tout, disposant de tout, réglant tout, je m'y tiens : voilà ce que j'en crois; et si, en tournant le feuillet, ils veulent dire le contraire pour *ménager la chèvre et les choux*, je les traiterai sur cela *comme ces ménageurs* politiques **; ils ne me feront pas changer, je suivrai leur exemple, car ils ne changent pas d'avis pour changer de note.

Nous fûmes dîner l'autre jour à la Seilleraie, comme je vous avois dit : mon Agnès fut ravie d'être de cette partie, quoiqu'il n'y eût que le bon Abbé et l'Abbé de Bruc : elle a dix-neuf ans, mon Agnès, et n'est pas si simple que je pensois; elle a plus que le désir d'apprendre, elle sait assez de choses;

(1) Le livre *de la fréquente Communion*, de M. Arnauld.

* C'est par lui que commença cette guerre qu'il soutint toute sa vie contre les opinions Jesuitiques. Un tel livre, surtout à cette époque, étoit une véritable contrebande pour des Religieuses.

** On sourit de voir Madame de Sévigné accusant les Jansénistes de Jésuitiser.

c'est

c'est comme vous disiez de *Marie* à Grignan : elle se doute de ce qu'on veut lui dire; elle est aimable. Le confesseur qui la gouverne la fait communier deux fois la semaine : bon Dieu quelle profanation ! elle est de tous les plaisirs quand elle peut en être, et du moins elle le désire toujours, et c'est assez pour n'être pas dans un usage si familier. Elle a lu tout ce qu'elle a pu attraper de romans avec tout le goût que donne la difficulté et le plaisir de tromper. Vraiment, si je voulois rendre une fille galante, je ne lui souhaiterois qu'une mère et un confesseur comme elle en a. Ma fille, je vous parle de Nantes, en attendant les lettres de Paris. Il y a ici une espèce d'Intendante, qui ne l'est point pourtant; c'est Madame de No.... Elle est fille de Madame de Br..... elle a dix-sept ans, et fait la sotte et l'entendue. Son mari est de la vraie maison de Be.... il n'est pas ici : sa femme fait la belle, et croit que c'est mon devoir de l'aller voir; je n'ai pas bien compris pourquoi; et en attendant qu'elle me montre par où, je m'en vais aux Rochers : cela seroit bon pour Madame de Molac; ce n'est pas une difficulté : elle est à Paris, son mari (1) l'est allé trouver.

Voilà vos lettres du 15 de ce mois infini, car il est vrai que je n'en ai jamais trouvé un pareil. Vous avez reçu toutes les miennes : je vous conjure de n'être point en peine, si vous n'en recevez pas;

(1) M. de Molac étoit Gouverneur des ville et château de Nantes.

vous voyez bien que cela dépend de l'arrangement de certains momens de la poste, qui peuvent très-souvent manquer; jusqu'ici je n'ai pas sujet de m'en plaindre, je ne reçois vos lettres que deux jours plus tard qu'à Paris : c'est tout ce qu'on peut ménager sur une distance aussi extrême que celle-ci. Vous dites que je n'en suis point touchée; cela est d'une personne qui est encore plus loin de moi que je ne pensois, qui m'a tout-à-fait oubliée, qui ne sait plus la mesure de mon attachement, ni la tendresse de mon cœur, qui ne connoît plus cette foiblesse naturelle, ni cette disposition aux larmes dont votre fermeté et votre philosophie se sont si souvent moquées. C'est à moi à me plaindre : je ne suis que trop pénétrée de tout cela; et, avec toute ma belle Providence que je comprends si bien, je ne laisse pas d'être toujours affligée de ces arrangemens, au-delà de toute raison. Une paix entière, une soumission sans murmure est le partage des parfaits, tandis que la connoissance de cette Providence, et du mauvais usage que j'en fais, ne m'est donnée que pour ma peine et pour ma pénitence. Vous dites qu'on veut que Dieu soit l'auteur de tout ce qui arrive : lisez, lisez ce Traité que je vous ai marqué, et vous verrez qu'en effet c'est à Dieu qu'il faut s'en prendre, mais avec respect et résignation; et les hommes sur qui nous arrêtons notre vue, il faut les considérer comme les exécuteurs de ses ordres, dont il sait bien tirer la fin qui lui plaît. C'est ainsi qu'on raisonne quand on lève

les yeux ; mais ordinairement on s'en tient aux pauvres petites causes secondes, et l'on souffre avec bien de l'impatience ce qu'on devroit recevoir avec soumission : voilà le misérable état où je suis ; c'est pour cela que vous m'avez vue me repentir, m'agiter et m'inquiéter tout de même qu'une autre. Je pense comme vous, que toutes les philosophies ne sont bonnes que quand on n'en a que faire. Vous me priez de vous aimer davantage et toujours davantage ; en vérité, vous m'embarrassez, je ne sais point où l'on prend ce degré-là ; il est au-dessus de mes connoissances : mais ce qui est bien à ma portée, c'est de ne vous être bonne à rien, c'est de ne faire aucun usage qui vous soit utile de la tendresse que j'ai pour vous, c'est de n'avoir aucun de ces tons si désirés d'une mère, qui peut retenir, qui peut soulager, qui peut soutenir : ah ! voilà ce qui me désespère, et qui ne s'accorde point du tout avec ce que je voudrois.

Madame de la Fayette ne se console point, malgré les agrémens qu'elle trouve encore pour son fils (1) ; son cœur est blessé au-delà même de ce que je croyois. Elle a été remercier le Roi, qui la reçut à merveille ; et cependant elle n'y put durer : elle revint coucher à Paris. Madame de Vins m'est revenue à la pensée, comme à vous, sur ce séjour de Fontainebleau, où elle étoit si agréablement l'année passée. Elle a mille honnêtetés pour moi ; et, en vérité, je suis touchée de son mérite et de son malheur ; elle est plus tombée qu'une autre ;

(1) On a vu qu'il avoit obtenu un régiment.

elle ne peut plus souffrir tous ces pays où elle n'est plus ; elle se renferme uniquement dans sa famille et dans les procès dont elle est bien plus accablée que jamais. Je crois que je lui étois assez bonne à Paris ; je la mettois au premier rang de mes devoirs, et par mon inclination, et par l'état de sa fortune. Nous nous écrivons de vous ; elle me mande qu'elle est notre entrepôt : je me tiens honorée de son commerce et de son amitié. Vous m'avez réjouie, en me parlant de ces Carmelites, dont les trois vœux sont changés en trois choses tout-à-fait convenables à des filles de Sainte Thérèse ; l'*intérêt*, *l'orgueil et la haine*.

Madame la Dauphine dit qu'elle n'a vu à Paris que des têtes, et le haut des arbres des Tuileries : elle ne se brouille pas à la Cour par un tel discours. Il y eut l'autre jour une extrême brouillerie entre le Roi et Madame de Montespan : M. Colbert travailla à l'éclaircissement, et obtint avec peine que Sa Majesté feroit *medianoche* comme à l'ordinaire : ce ne fut qu'à condition que tout le monde y entreroit. La belle Fontanges est retombée dans ses maux ; le Prieur * va recommencer ses remèdes ; s'ils sont inutiles, il pourra bien retourner à *ses fagots*. La Troche m'écrit de bonnes lettres ; son fils est témoin de bien des choses ; mais ce seroit une raillerie de vous envoyer des nouvelles, tandis que vous avez un frère et un beau-frère à la Cour. Vous

* Le Prieur de Cabrières, qu'elle comparoit au *Médecin malgré lui*.

vous moquez de trouver que votre frère devroit me préférer, j'en serois bien fâchée; il est à propos qu'il ne manque point à cette sorte de devoir; il viendra me trouver quand le Roi fera son voyage. Adieu, ma très-chère; vous êtes trop aimable de préférer tous les riens et tous les discours de *Pilois* (1) que je vais vous mander, à toutes les nouvelles du monde : je vous le rends bien; les détails de Grignan me sont plus chers que toutes les relations de Fontainebleau.

Ne vous pressez point pour cette lettre de la Princesse de Tarente, elle n'est peut-être pas encore à Vitré. La vision d'épouser le Prince de Danemarck n'a pas duré long-tems; il est échoué beaucoup d'autres mariages depuis. Elle n'est que du trois ou quatre avec Madame la Dauphine; il faut être son neveu ou sa nièce, pour qu'elle compte cela pour quelque chose. Elle a eu seulement deux Bavières Palatines dans sa maison, et deux Electeurs Palatins ont épousé des Hesses; mais cela n'est rien.

(1) Jardinier des Rochers.

LETTRE 631.

A la même.

à Nantes, lundi au soir 27 Mai 1680.

Je vous écris ce soir, parce que, Dieu merci, je m'en vais demain dès le grand matin, et même je n'attendrai pas vos lettres pour y faire réponse : je laisse un homme à cheval pour me les apporter à la dînée, et je laisse ici cette lettre qui partira ce soir, afin qu'autant que je le puis, il n'y ait rien de déréglé dans notre commerce. J'écris aujourd'hui comme Arlequin, qui répond avant que d'avoir reçu la lettre.

Je fus hier au Buron, j'en revins le soir; je pensai pleurer en voyant la dégradation de cette terre : il y avoit les plus vieux bois du monde; mon fils, dans son dernier voyage, y a fait donner les derniers coups de coignée. Il a encore voulu vendre un petit bouquet qui faisoit une assez grande beauté, tout cela est pitoyable : il en a rapporté quatre cents pistoles, dont il n'eut pas un sou un mois après. Il est impossible de comprendre ce qu'il fait, ni ce que son voyage de Bretagne lui a coûté, quoiqu'il eût renvoyé ses laquais et son cocher à Paris, et qu'il n'eût que le seul *Larmechin* dans cette ville où il fut deux mois. Il trouve l'invention de dépenser sans paroître, de perdre sans jouer, et de payer sans s'acquitter; toujours une soif et un besoin d'argent, en paix comme en guerre, c'est

un abîme de je ne sais pas quoi, car il n'a aucune fantaisie, mais sa main est un creuset où l'argent se fond. Ma fille, il faut que vous essuyez tout ceci. Toutes ces dryades affligées que je vis hier, tous ces vieux Sylvains qui ne savent plus où se retirer, tous ces anciens corbeaux établis depuis deux cents ans dans l'horreur de ces bois, ces chouettes qui, dans cette obscurité, annonçoient, par leurs funestes cris, le malheur de tous les hommes; tout cela me fit hier des plaintes qui me touchèrent sensiblement le cœur; et que sait-on même si plusieurs de ces vieux chênes n'ont point parlé, comme celui où étoit Clorinde (1)? Ce lieu étoit *un luogo d'incanto*, s'il en fut jamais: j'en revins donc toute triste; le souper que me donna le Premier-Président ne fut point capable de me réjouir. Il faut que je vous conte ce que c'est que ce Premier-Président; vous croyez que c'est une barbe sale et un vieux fleuve comme votre R..... point du tout, c'est un jeune homme de vingt-sept ans, neveu de M. d'Harouïs; un petit de la Bunelaie fort joli, qui a été élevé avec le petit de la Seilleraie (2), que j'ai vu mille fois, sans jamais imaginer que ce pût être un Magistrat; cependant il l'est devenu par son crédit, et moyennant quarante mille francs, il a acheté toute l'expérience nécessaire pour être à la tête d'une compagnie supérieure, qui est la Chambre

(1) *Voyez* le Chant treizième de la *Jérusalem délivrée*, du Tasse.

(2) Fils de M. d'Harouïs.

des Comptes de Nantes : il a de plus épousé une fille que je connois fort; que j'ai vue pendant cinq semaines tous les jours aux Etats de Vitré ; de sorte que le mari et la femme sont pour moi un jeune petit garçon que je ne puis respecter, et une jeune petite Demoiselle que je ne puis honorer. Ils sont revenus pour moi de la campagne où ils étoient ; ils ne me quittent point. D'un autre côté, M. de N..... vint me voir samedi en arrivant de Brest : cette civilité m'obligea d'aller le lendemain chez sa femme * ; elle me rendit ma visite dès le soir ; et aujourd'hui ils m'ont donné un si magnifique repas en maigre, à cause des rogations, que le moindre poisson paroissoit *la signora balena.* J'ai été de là dire adieu à mes pauvres Sœurs (*de Sainte-Marie*) que je laisse avec un très-bon livre. J'ai pris congé de la belle prairie ; mon Agnès pleure quasi mon départ, et moi, ma très-belle, je ne le pleure point : je suis ravie de m'en aller dans mes bois; j'espère au moins en trouver aux Rochers qui ne sont point abattus. Voilà toutes les inutilités que je puis vous mander aujourd'hui.

* Celle qui prétendoit qu'on lui fît la première visite. *Voyez* page 193.

LETTRE 632.

A la même.

Aux Rochers, vendredi 31 Mai 1680.

QUOIQUE cette lettre ne parte que dimanche, je veux la commencer aujourd'hui, afin de dater encore du mois de Mai : je crains que celui de Juin ne me paroisse encore aussi long ; je suis assurée, au moins, de ne pas voir de si beaux pays. Il y a un mois qu'il pleut tous les jours ; ce sont vos prières qui nous ont attiré cet excès. Que ne laissez-vous un peu faire à la Providence? tantôt de la pluie, tantôt de la sécheresse, vous n'êtes jamais contens. J'en demande pardon à Dieu ; mais cela fait souvenir de Jupiter dans Lucien, qui est si fatigué des demandes importunes des mortels qu'il envoie Mercure pour donner ordre à tout, et pour faire tomber en Egypte dix mille muids de grêle, afin de ne plus en entendre parler. Je ne vous obligerai plus de répondre sur cette divine Providence que j'adore, et que je crois qui fait et ordonne tout : je suis assurée que vous n'oseriez traiter cette opinion de mystère inconcevable, avec les disciples de votre père Descartes ; ce qui seroit vraiment inconcevable, ce seroit que Dieu eût fait le monde sans régler tout ce qui s'y fait : les gens qui font de si belles restrictions et contradictions dans leurs livres, en parlent bien mieux et plus dignement, quand ils ne sont pas

contraints ni étranglés par la politique. Ces *coupeurs de bourse* sont bien aimables dans la conversation ; je ne vous les nommois point, parce qu'il me sembloit que vous deviniez le principal : les autres, c'est l'Abbé du Pin et M. du Bois *, que vous connoissez et qui a bien de l'esprit ; le pauvre Nicole est dans les Ardennes, et M. Arnauld sous terre, comme une taupe **. Mais voyez, ma très-chère, quelle folie, et où me voilà ! ce n'est point de tout cela que je veux vous parler, j'admire comme je m'égare.

Je veux vous conter comme je reçus votre lettre à la dînée, le jour que je partis pour Nantes ; et que n'ayant que cette manière de vous entendre à mille lieues de moi, je me fais de cette lecture une sorte d'occupation que je préfère à tout. Nous avons trouvé les chemins fort accommodés de Nantes à Rennes, par l'ordre de M. de Chaulnes : mais les pluies ont fait, comme si deux hivers étoient venus l'un sur l'autre. Nous avons toujours été dans les bourbiers et dans les abîmes d'eau : nous n'avions osé traverser par Château-Briant, parce qu'on

* Dubois, de l'Académie françoise, qui a traduit plusieurs ouvrages de Cicéron et de Saint-Augustin.

** Après la mort de Madame de Longueville, ces habiles écrivains, craignant la persécution, sortirent de France. Arnauld se retira dans les Pays-Bas, où il vécut long-tems inconnu et très-pauvre. Il y resta jusqu'à sa mort. Nicole, plus conciliant, moins redouté, rentra en France. Il figura dans la querelle de Bossuet contre Fénélon. Il soutint le premier, mais avec sagesse et douceur.

n'en sort point. Nous arrivâmes à Rennes la veille de l'Ascension ; cette bonne Marbeuf vouloit m'avaler, et me loger, et me retenir ; je ne voulus, ni souper, ni coucher chez elle : le lendemain, elle me donna un grand déjeûner-dîner, où le Gouverneur, et tout ce qui étoit dans cette Ville, vint me voir. Nous partîmes à dix heures, et tout le monde me disant que j'avois trop de tems, que les chemins étoient comme dans cette chambre, car c'est toujours la comparaison ; ils étoient si bien comme dans cette chambre, que nous n'arrivâmes ici qu'après minuit, toujours dans l'eau ; et de Vitré ici, où j'ai été mille fois, nous ne les reconnoissions pas ; tous les pavés sont devenus impraticables, les bourbiers sont enfoncés, les hauts et bas, plus haut et bas qu'ils n'étoient ; enfin, voyant que nous ne voyions plus rien, et qu'il falloit tâter le chemin, nous envoyons demander du secours à Pilois ; il vient avec une douzaine de *gars* ; les uns nous tenoient, les autres nous éclairoient, avec plusieurs bouchons de paille, et tous parloient si extrêmement breton, que nous pâmions de rire. Enfin, avec cette illumination, nous arrivâmes ici, nos chevaux rebutés, nos gens tout trempés, mon carrosse rompu, et nous assez fatigués ; nous mangeâmes peu, nous avons beaucoup dormi ; et ce matin nous nous sommes trouvés aux Rochers, mais encore tout gauches et mal rangés. J'avois envoyé un laquais, afin de ne pas retrouver ma poussière depuis quatre ans ; nous sommes au moins proprement.

Nous avons été régalés de bien des gens de Vitré, des Récollets, Mademoiselle du Plessis en larmes de sa pauvre mère; et je n'ai senti de joie, que lorsque tout s'en est allé à six heures, et que je suis demeurée un peu de tems dans ce bois avec mon ami Pilois. C'est une très-belle chose que ces allées. Il y en a plus de dix que vous ne connoissez point. Ne craignez pas que je m'expose au serein; je sais trop combien vous en seriez fâchée. Vous me dites toujours que vous vous portez bien, Montgobert le dit aussi; cependant je trouve que la pensée de vous plonger deux fois le jour dans l'eau du Rhône, ne peut venir que d'une personne bien échauffée; je vous conseille, au moins, ma chère enfant, de consulter un auteur fort grave, pour établir l'*opinion probable* que le bain soit bon à la poitrine. Je fus témoin du mal visible que vous firent les demi-bains; c'étoit pourtant de l'avis de Fagon. Vous avez eu besoin d'avoir de la force pour soutenir l'excès de monde que vous avez eu: vingt personnes d'extraordinaire à table font mal à l'imagination. Voilà ce que Corbinelli appeloit des trains qui arrivoient; il se trouvoit pressé dans la galerie, et ne saluoit, ni ne connoissoit personne: en vérité, votre hôtellerie est toute des plus fréquentées; c'est un beau débris que celui qui se fait dans ces occasions. Vous souvient-il, ma fille, quand nous avions ici tous ces Fouesnels, et que nous attendions avec tant d'impatience l'heureux et précieux moment de leur départ? quel adieu gai

nous leur faisions intérieurement; quelle crainte qu'ils ne cédassent aux fausses prières que nous leur faisions de demeurer; quelle douceur et quelle joie, quand nous en étions délivrés; et comme nous trouvions qu'une mauvaise compagnie étoit bien meilleure qu'une bonne, qui vous laisse affligée, quand elle part; au lieu que l'autre vous rafraîchit le sang, et vous fait respirer d'aise: vous avez senti ce délicieux état. Je vous gronderois de m'avoir écrit une si grande lettre de votre écriture, sans que j'ai compris que cela vous étoit encore moins mauvais que de soutenir la conversation. Celle de M. de Louvois * avec M. de Vardes a fait du bruit: on me la mande de Paris, et qu'il quitta les Grignan et les Montanègre pour cet exilé. On croit qu'il y a quelqu'Ambassade en campagne, dont ses enfans sont fort effrayés par la crainte de la dépense. Je vois pourtant que M. de Grignan a été fort bien traité de ce Ministre; ce voyage ne pouvoit pas s'éviter: il a encore plus coûté à Montanègre (1). Je trouve bien honnête et bien noble de ne point avoir paru fâché de son dîné perdu; je ne sais comment on peut donner de ces sortes de mortifications à des gens qui jettent de l'argent, et qui se mettent en pièces pour vous faire honneur.

* M. de Louvois avoit passé en Provence, allant négocier et signer le traité par lequel le Duc de Mantoue céda Casal à la France. Le Marquis de Boufflers en prit possession le 30 septembre 1681.

(1) M. de Montanègre commandoit en Languedoc comme M. de Grignan en Provence.

Madame de Coulanges me mande que Madame de Maintenon a perdu une canne contre M. le Dauphin; c'est Madame de Coulanges qui l'a fait faire: la pomme est une grenade d'or et de rubis; la couronne s'ouvre, on voit le portrait de Madame la Dauphine, et au-dessous, *il più grato nasconde.* Clément avoit fait autrefois cette devise pour vous; ce qui paroissoit une exagération à votre égard, est une vérité toute faite pour cette Princesse. Cette belle Fontanges est toujours assez mal. Mon fils dit qu'on se divertit fort à Fontainebleau. Les comédies* de Corneille charment toute la Cour. Je mande à mon fils que c'est un grand plaisir d'être obligé d'y être, et d'y avoir un maître, une place, une contenance; que pour moi, si j'en avois une, j'aurois fort aimé ce pays-là; que ce n'étoit que par ne point en avoir que je m'en étois éloignée; que cette espèce de mépris étoit un chagrin, et que *je me vengeois à en médire,* comme Montaigne de la jeunesse; que j'admirois qu'il aimât mieux passer son après-dîner, comme je fais, entre Mademoiselle du Plessis et Mademoiselle de Launaie, qu'au milieu de tout ce qu'il y a de beau et de bon.

Ce que je dis pour moi, ma belle, vraiment je le dis pour vous; ne croyez pas que si M. de Grignan et vous, étiez placés comme vous le méritez, vous ne vous accommodassiez pas fort bien de cette vie: mais la Providence ne veut pas que vous ayez

* On appela long-tems du nom générique de comédies toutes les pièces de théâtre gaies ou sérieuses.

d'autres grandeurs que celles que vous avez. Pour moi, j'ai vu des momens où il ne s'en falloit rien que la fortune ne me mît dans la plus agréable situation du monde; et puis tout d'un coup, c'étoient des prisons et des exils (1). Trouvez-vous que ma fortune ait été fort heureuse ? je ne laisse pas d'en être contente, et si j'ai des momens de murmure, ce n'est point par rapport à moi. Vous me peignez fort agréablement la conduite des regards de Madame D.... ; c'est une économie envers ses amans, qui seroit digne d'Armide. Vous vous doutiez bien que M. Rouillé (2) ne retourneroit pas : j'en suis fâchée, et le serois encore plus, si je ne croyois vos séjours de Provence finis. Ainsi vous aurez peu d'affaires avec lui ; s'il y avoit quelque chose à démêler dans l'Assemblée, M. le Coadjuteur vous en rendroit bon compte, en l'absence de M. de Grignan.

Dimanche 2 Juin.

Cette hôtellerie est bien différente de la vôtre; sous prétexte d'écrire, je n'ai vu que mes bois. J'ai lu cette *Réunion du Portugal*, qui m'a fort plu. Je n'ai pas encore choisi de lecture. Il pleut continuellement; quand la Princesse seroit à Vitré, je

(1) Madame de Sévigné entend parler sans doute de l'exil de M. de Bussy, chef de sa Maison, et de la prison de M. de Fouquet, son intime ami.

* Ajoutez l'exil des Arnauld, et plus anciennement la prison et les traverses du Cardinal de Retz, son parent et son ami.

(2) Intendant de Provence.

n'irois pas, tant je suis rebutée. Le nom de son gendre, c'est d'Altembourg. Je pris plaisir de l'écrire ridiculement (1), comme un nom allemand, en vous disant que vous ne connoissiez autre chose; c'est une mauvaise plaisanterie.

Il y auroit à parler un an sur l'état inconcevable et surprenant des cœurs de M. de la Trousse et de Madame de Coulanges : j'espère que nous traiterons quelque jour ce chapitre, et plusieurs autres, si vous voulez. Adieu, ma très-belle, je vous embrasse de toute la tendresse de mon cœur.

A Monsieur DE GRIGNAN.

Comment n'êtes-vous pas percé à jour, ou consumé, mon cher Comte, d'avoir été exposé tout l'hiver à la pointe et au feu de ces regards, que votre chère épouse me représente si plaisamment? Une personne qui est occupée de cette conduite, peut subsister partout; votre Province même est plus propre à exercer ce beau talent, que nulle autre, il y a toujours des passans et des étrangers; on mourroit fort bien dans celle-ci, faute d'alimens. Je me réjouis de la visite que vous avez faite à M. de Louvois; il y a des choses que la dépense ne peut empêcher de faire. Montanègre a été plus exposé que vous. Je vous conjure que ma fille ne réponde point à cette lettre, c'est un monstre d'écriture : je n'ai rien à faire, je me porte bien, et c'est mon unique plaisir de lui parler.

(1) *Voyez* la Lettre du 3 Mai.

LETTRE 633.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 5 Juin 1680.

ENFIN, j'ai le plaisir, dans notre extrême éloignement, de recevoir vos lettres le neuvième jour, en attendant d'autres consolations. J'admire souvent l'honnêteté de ces Messieurs, dont parlent si plaisamment *les Essais de Morale*, et qui sont si bons et si obligeans : que ne font-ils point pour notre service ? à quels usages ne se rabaissent-ils pas pour nous être utiles ? Les uns courent deux cents lieues pour porter nos lettres, les autres grimpent sur les toits de nos maisons, pour empêcher que nous ne soyons incommodés de la pluie; quelques-uns font bien pis. Enfin, c'est un effet de la Providence; et la cupidité, qui est un mal, est le fonds d'où elle tire tant de biens. J'ai apporté ici quantité de livres choisis, je les ai rangés ce matin : on ne met pas la main sur un, tel qu'il soit, qu'on n'ait envie de le lire tout entier; toute une tablette de dévotion, et quelle dévotion ! bon Dieu, quel point de vue pour honorer notre Religion ! l'autre est toute d'histoires admirables; l'autre de morale; l'autre de poésies, et de nouvelles, et de mémoires. Les romans sont méprisés, et ont gagné les petites armoires. Quand j'entre dans ce cabinet, je ne comprends pas pourquoi

j'en sors : il seroit digne de vous, ma fille : la promenade en seroit digne aussi, mais notre compagnie, en vérité, fort indigne. Mon pot est étrange à écumer les dimanches (1); ce qu'il y a de bon, c'est que chacun va souper à six heures, et c'est la belle heure de la promenade, où je cours pour me consoler. Mlle. du Plessis, en grand deuil, ne me quitte guère ; je dirois bien volontiers de sa mère, comme de ce M. de Bonneuil, elle a laissé *une pauvre fille bien ridicule ;* elle est impertinente aussi. Je suis honteuse de l'amitié qu'elle a pour moi ; je dis quelquefois, y auroit-il par hasard quelque sympathie entr'elle et moi ? elle parle toujours, et Dieu me fait la grâce d'être pour elle, comme vous êtes pour beaucoup d'autres ; je ne l'écoute point du tout. Elle est assez brouillée dans sa famille pour les partages, cela fait un nouvel ornement à son esprit : elle confondoit tantôt tous les mots ; et en parlant des mauvais traitemens, elle disoit, ils m'ont traitée *comme une barbarie, comme une cruauté.* Vous voulez que je vous parle de mes misères, en voilà peut-être plus qu'il ne vous en faut. Toutes mes lettres sont si grandes, que vous devriez, selon votre règle, m'en écrire de petites, et laisser le soin de tout à Montgobert : la santé est toujours un solide et véritable bien ; on en fait ce qu'on veut.

(1) A cause de la compagnie qui grossissoit ces jours-là, et à laquelle Madame de Sévigné se croyoit obligée de faire les honneurs des Rochers. Elle appeloit cela *écumer son pot.*

Madame de Coulanges me mande mille bagatelles, que je vous enverrois, si je ne voyois fort bien que c'est une folie. La faveur de *son amie* (*Madame de Maintenon*) continue toujours : la Reine l'accuse de toute la séparation qui est entre elle et Madame la Dauphine : le Roi la console de cette disgrâce; elle va chez lui tous les jours, et les conversations sont d'une longueur à faire rêver tout le monde. Je ne sais, ma très-chère, comment vous pourriez croire que votre présence fût un obstacle à la fortune de vos frères; vous n'êtes guère propre à porter guignon. Vous n'avez point assez bonne opinion de vous; et pour le coin de votre feu, que vous dites qui empêchoit le Chevalier de faire sa cour, parce que cela le rendoit paresseux, je vous assure qu'il n'a fait que changer de cheminée, et que la fortune l'est venu chercher dans sa chambre, assez incommodé des chicanes de son rhumatisme. L'Abbé de Grignan étoit désolé; il eût jeté sa part aux chiens; et tout d'un coup, par une suite d'arrangemens, trop longs à vous dire, on le nomme, on le choisit, et le voilà dans le plus agréable Evêché qu'on puisse souhaiter. Portez-vous toujours bien, cette provision est bonne, que savons-nous? Je regarde l'avenir comme une obscurité, dont il peut arriver des biens et des clartés, à quoi l'on ne s'attend pas.

M. de Lavardin se marie (1), c'est tout de bon;

(1) Avec Louise-Anne de Noailles, sœur d'Anne-Jules, Duc de Noailles, Maréchal de France.

et on dit que c'est Madame de Mouci (1) qui inspire à Madame de Lavardin tout ce qu'il y a de plus avantageux pour son fils : c'est une âme toute extraordinaire que cette Mouci. Ce petit Molac épouse la sœur de la Duchesse de Fontanges : le Roi lui donne la valeur de plus de quatre cent mille francs. Mon Dieu, que vous dites bien sur la mort de M. de la Rochefoucauld, et de tous les autres ! *On serre les files, il n'y paroît plus.* Il est pourtant vrai que Madame de la Fayette est accablée de tristesse, et n'a point senti, comme elle auroit fait, ce qui est arrivé à son fils; Madame la Dauphine n'avoit garde de ne la pas bien traiter : Madame de Savoie lui en avoit écrit comme de sa meilleure amie.

Je suis fort aise que M. de Grignan soit content de ma lettre : j'ai dit mon sentiment avec assez de sincérité; il devroit bien renvoyer toutes les fantaisies ruineuses qui servent chez lui par quartier; il ne faudroit pas qu'elles dormissent, comme cette noblesse de Basse-Bretagne; il seroit à souhaiter qu'elles fussent entièrement supprimées. Adieu, ma très-aimable, j'admire et j'aime vos lettres; cependant je n'en veux point; cela paroît un peu extraordinaire, mais cela est ainsi : coupez court, faites discourir Montgobert : je m'engage à vous ôter le dessein de m'écrire beaucoup, par la lon-

(1) Marie de Harlai, sœur d'Achille de Harlai, alors Procureur-général, et depuis Premier-Président du Parlement de Paris.

gueur dont je fais mes lettres; vous les trouverez au-dessus de vos forces, c'est ce que je veux : ainsi ma poitrine sauvera la vôtre. Il me semble que vous avez bien des commerces, quoi que vous disiez; pour moi, je ne fais que répondre, je n'attaque point : mais cela fait quelquefois tant de lettres, que les jours de courrier, quand je trouve le soir mon écritoire, j'ai envie de me cacher sous le lit, comme cette chienne de feue MADAME, quand elle voyoit des livres.

LETTRE 634.

A la même.

Aux Rochers, 9 Juin, jour de la Pentecôte 1680.

VOUS êtes donc pour l'attention aux histoires, comme je suis pour le chapelet (1); vous ne savez de quoi traite Justin. La petite de Biais disoit qu'elle avoit vu quelque chose de la conversion de S. Augustin dans la fin de Quinte-Curce : vous pourriez fort bien en dire autant, et vous ne voulez pas que je dise, *ma fille a trop d'esprit;* puisque vous n'en êtes pas plus grasse pour être ignorante, je vous conseille de répéter les vieilles leçons de votre père Descartes. Je voudrois que vous pussiez avoir Corbinelli; il me semble que présentement il vous divertiroit. Pour moi, je trouve les jours d'une longueur excessive, je ne m'aperçois point

(1) *Voyez* la Lettre du 12 Mai.

qu'ils finissent; sept, huit, neuf heures du soir n'y font rien. Quand il me vient des Madames, je prends vitement mon ouvrage, je ne les trouve pas dignes de mes bois, je les reconduis; la Dame en croupe et le galant en selle s'en vont souper; et moi je vais me promener. Je veux penser à Dieu, je pense à vous; je veux dire mon chapelet, je rêve; je trouve Pilois, je parle de trois ou quatre allées nouvelles, que je vais faire: et puis je reviens quand il fait du serein, de peur de vous déplaire.

Je lis des livres de dévotion, parce que je voulais me préparer à recevoir le Saint-Esprit; ah! que c'eût été un vrai lieu pour l'attendre, que cette solitude! mais il souffle où il lui plaît, et c'est lui-même qui prépare les cœurs où il veut habiter; c'est lui qui *prie en nous par des gémissemens ineffables.* C'est S. Augustin qui m'a dit tout cela. Je le trouve bien Janséniste, et S. Paul aussi; les Jésuites ont un fantôme qu'ils appellent Jansénius, auquel ils disent mille injures, et ne font pas semblant de voir où cela remonte: *est-ce que je parle à toi* (1)? et là-dessus ils font un bruit étrange, et réveillent les disciples cachés de ces deux grands Saints.

(1) M. de Soyecourt étant couché dans la même chambre avec trois de ses amis, la fantaisie lui prit de parler fort haut pendant la nuit à l'un d'entre eux; un autre impatienté s'écrie: *Eh, morbleu! tais-toi, tu m'empêches de dormir.* M. de Soyecourt lui dit: *Est-ce que je parle à toi?* Ce conte parut si plaisant à Madame de Sévigné, qu'elle en fit depuis de fréquentes applications dans ses lettres.

Plût à Dieu que j'eusse à Vitré mes pauvres Filles de Sainte-Marie (*de Nantes*) ! je n'aime point vos baragouines d'Aix : pour moi, je mettrois la petite avec sa tante ; elle seroit Abbesse quelque jour ; cette place est toute propre aux vocations un peu équivoques : on accorde la gloire et les plaisirs. Vous êtes plus à portée de juger sur cela que personne du monde. L'Abbaye pourroit être si petite, le pays si détestable, que vous feriez mal de l'y mettre ; mais si cela n'est pas, il me semble en gros qu'elle seroit mille fois mieux là qu'à Aix, où vous n'irez plus (1). C'est une enfant entièrement perdue, et que vous ne verrez plus, puisque M. de Vendôme sera Gouverneur : elle se désespérera. On a mille consolations dans une Abbaye ; on peut aller avec sa tante voir quelquefois la maison paternelle ; on va aux eaux, on est la nièce de *Madame ;* enfin, il me semble que cela vaut mieux. Mais qu'en dit M. l'Archevêque ? Son avis doit vous décider. Le vôtre me paroît bien mauvais sur tout ce que vous me dites de vous : à qui en avez-vous de parler si mal de votre esprit, qui est si beau et si bon ? Y en a-t-il quelqu'un au monde qui soit plus éclairé et plus pénétré de la raison et de ses devoirs ? Et vous vous moquez de moi : vous savez bien ce que vous êtes au-dessus

(1) Madame de Sévigné se flattoit que M. le Duc de Vendôme, qui étoit Gouverneur de Provence, y commanderoit à l'avenir, et que M. et Madame de Grignan viendroient s'établir à Paris et à la Cour.

des autres; vous avez de la tête, du jugement, du discernement, de l'incertitude à force de lumières, de l'habileté, de l'insinuation, du dessein quand vous voulez, de la prudence, de la conduite, de la fermeté, de la présence d'esprit, de l'éloquence, et le don de vous faire aimer, quand il vous plaît, et quelquefois plus, beaucoup plus que vous ne voudriez : le papier ne manque non plus que la matière : mais pour tout dire en un mot, vous avez du fonds pour être tout ce que vous voudrez. Il y a bien des gens à qui l'étoffe manque, qui voient à tout moment le bout de leur esprit : ma chère enfant, ne vous plaignez pas.

Je reçois une lettre de Madame de Vins; elle me dit de vos nouvelles; vous êtes notre lien; elle est abîmée dans ses procès, et ne regrette cette sujétion que parce que cela l'empêche d'être à Pompone. Elle est d'une sagesse qui me touche et que j'admire; elle me paroît triste, et aussi éloignée de désirer les plaisirs qui ne lui conviennent plus, que persuadée de la Providence qui l'a mise en cet état : elle ne cherche plus de douceur que dans sa famille. Je vous envoie un morceau d'une lettre de votre frère; vous y verrez en quatre mots l'état de son âme : il est à Fontainebleau. On me mande qu'on y est au milieu des plaisirs sans avoir un moment de joie. La faveur de Madame de Maintenon croît toujours : celle de *Quantova* diminue à vue d'œil. Cette Fontanges est au plus haut degré.

Madame de la Fayette me mande qu'elle est [illegible]

touchée qu'elle-même ne le croyoit, étant occupée de sa santé et de ses enfans : mais ces soins ont fait place à la vérifable tristesse de son cœur ; elle est seule dans le monde ; elle me regrette fort, à ce qu'elle dit : j'aurois fait mon devoir assurément dans cette occasion unique dans la vie. Cette pauvre femme ne peut *serrer la file* d'une manière à remplir cette place.

Rien ne peut réparer les biens que j'ai perdus.

Elle me dit ce vers que j'ai pensé mille fois pour elle. Sa santé est toujours très-mauvaise ; cela contribue à la tristesse. Ses deux enfans sont hors de Paris, Langlade, moi, tous ses autres amis sont à Fontainebleau : Madame de Coulanges s'en va. Madame de Lavardin est dans la noce par-dessus les yeux ; je lui ferai vos complimens ; elle m'écrit qu'elle est contente, et je vois que non : une belle-fille la dérange ; je ne crois pas même qu'elles logent ensemble. Je suis assurée que son cœur est brisé du personnage héroïque de Madame de Mouci ; elle ne se plaindra point, mais elle pourra bien étouffer, je vois leurs cœurs. Madame de Lavardin me parle de Malicorne, où elle veut venir achever doucement sa carrière. Je vois un dessous de cartes funeste, je vois encore l'embarras du fils déchiré d'amitié, de reconnoissance pour sa mère, chagrin de l'incompatibilité de son humeur, empêtré d'une jeune femme, sacrifié sottement à son nom et à sa maison : quand je serois à cette noce, je n'y verrois pas plus clair. En vérité, je prends intérêt à tous

ces divers personnages, je fais des réflexions sur toutes ces choses dans mes bois. Je vois avec quelque sorte de consolation que personne n'est content dans ce monde : *ce que tu vois de l'homme, n'est pas l'homme.* Si j'avois quelqu'un pour m'aider à philosopher, je pense que je deviendrois une de vos écolières. Je m'en vais prendre quelque livre pour essayer de faire usage de ma raison : je ne prendrai pas votre père Sénault ; où allez-vous chercher cet obscur galimatias * ? Que ne demeurez-vous dans les droites simplicités de votre père (*Descartes*) ? Il me faudra toujours quelque petite histoire ; car je suis grossière, comme votre frère : les choses abstraites vous sont naturelles, comme elles nous sont étrangères. Ma fille, pour être si opposées dans nos lectures, nous n'en sommes pas moins bien ensemble ; au contraire, nous sommes une nouveauté l'une à l'autre. Je m'en vais prier Dieu qu'il me donne son Saint-Esprit, car je ne me charge guère de demander en détail : *Fiat voluntas tua sicut in cœlo et in terra :* Devroit-on dire autre chose ? Quand je fais des reproches au petit Marquis, c'est pour avoir le plaisir de songer que je le fais répondre brusquement ; je n'ai point l'idée que rien le touche plus joliment que cet endroit ; il n'est que trop sage et trop posé, il faut le secouer par des plaintes injustes.

* Jugement sévère ! « Le père Senault (dit Voltaire) est » compté parmi les premiers restaurateurs de l'éloquence. Il » fut pour Bourdaloue ce que Rotrou fut pour *Corneille* »

LETTRE 635.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 12 Juin 1680.

COMMENT! j'ai donc fait un sermon sans y penser! J'en suis aussi étonnée que M. le Comte de Soissons, quand on lui découvrit qu'il faisoit de la prose*. Il est vrai que je me sens assez portée à faire honneur à la grâce de J. C. Je ne dis point, comme la Reine-Mère dans l'excès de son zèle contre ces misérables Jansénistes : *Ah! fi, fi de la grâce.* Je dis tout le contraire, et je trouve que j'ai de bons garans. Puisque vous m'avez dit vos visions sur le sujet de la fortune de vos beaux-frères, je vous dirai sincèrement que j'avois peur que l'air d'une maison où l'on parle quelquefois de cette divine grâce, ne fît tort à l'Abbé de Grignan; Dieu merci, je n'ai point fait de mal, non plus que vous; et si je me tais maintenant, comme je le dois et le veux faire, ce ne sera plus par la crainte de nuire à personne. Vos jeunes Prélats ne sont point du tout soupçonnés de *cette hérésie.* Je viens d'écrire au Chevalier, il m'a parfaitement oubliée; comme il n'est point Grignan sur la paresse, son oubli tire à conséquence. C'est aujourd'hui, ma fille, que l'on commence votre grand bâtiment; du But fera des

* Il est singulier que Molière eût été chercher dans un grand Seigneur la plus plaisante des âneries qu'il prête à son *Bourgeois Gentilhomme.*

merveilles pour presser les ouvriers; il n'a pas été possible de commencer plutôt, il y aura assez de tems.

Je vous envoie un billet de Madame de Lavardin, où vous verrez ce qu'elle pense. Je serois tentée de vous envoyer une grande lettre de Madame de Mouci, où elle prend plaisir de me conter tout ce qu'elle fait pour cette noce; elle me choisit plutôt qu'une autre, pour me faire part de sa conduite : elle a raison, ce second tome est digne d'admiration pour ceux qui ont lu le premier. Elle prend plaisir à combler M. de Lavardin de ses générosités, par l'usage qu'elle fait du souverain pouvoir qu'elle a sur sa mère. Elle a fait donner mille louis pour des perles; elle a fait donner tous les chenets, les plaques, chandeliers, tables et guéridons d'argent qu'on peut souhaiter; les belles tapisseries, les beaux vieux meubles, tout le beau linge et robes de chambres du marié, qu'elle a choisis. Son cœur se venge par les bienfaits; sans elle, c'étoit une noce de village; elle a fait donner des terres considérables; et pour comble de biens, elle fera qu'ils ne logeront point avec Madame de Lavardin. Cette mère est impérieuse, et d'une exactitude sur les heures, qui ne convient point à de jeunes gens. Madame de Mouci m'étale avec plaisir toute sa belle âme, et j'admire par quels tours et par quels arrangemens il faut qu'elle serve au bonheur de M. de Lavardin. L'envie d'être singulière, et d'étonner par des procédés non communs, est, ce me

semble, la source de bien des vertus. Elle me mande que si j'étois à Paris, elle seroit contente, parce que je l'entendrois; que personne ne comprend ce qu'elle fait, qu'au reste, je pâmerois de rire, de voir les convulsions de Madame de Lavardin, quand, par la puissance de l'exorcisme, elle fait sortir de chez elle le démon de l'avarice. Madame de Lavardin en demeure toute abattue, comme *ces filles de Loudun* *; je comprends que c'est une assez plaisante scène. La Marquise d'Huxelles m'écrit aussi fort agréablement. Ces veuves font des merveilles. Madame de Coulanges m'assure qu'elle part le 20 pour Lyon; elle me mande mille bagatelles. Cette ville va devenir la source de ce qu'il y aura de plus particulier à la Cour : mais pensez-vous qu'elle veuille leur donner de cette bonne marchandise?

Il vint ici l'autre jour un Augustin indigne, très-indigne, à qui je ne répondis sur ses magnifiques ignorances, (car il avoit un ton de prédicateur) qu'avec un *cotal riso amaro*; et comme il continuoit, je me sentis extrêmement tentée de lui jeter un livre à la tête. Je crois que c'est ainsi que

* Allusion à l'*Histoire des Diables de Loudun*. On sait que la haine farouche du Cardinal de Richelieu, les manœuvres du Capucin Joseph et la cruauté du Juge Laubardemont firent périr dans les flammes le malheureux Curé Urbain Grandier, comme convaincu du crime de magie, et cela *sur la déposition d'Astaroth, Diable de l'ordre des Séraphins et chef des Diables possédans, d'Eusas, de Cham, d'Acaos, de Zabulon Nephtaïm, d'Uriel et d'Acas, de l'ordre des Principautés.* . . . Ce sont les termes de l'arrêt.

Madame de Coulanges répondra aux Dames de Lyon. Vous aurez le petit Coulanges ; il a renoncé à M. de Chaulnes et à la Bretagne pour Lyon et pour Grignan. Je serois bien de cet avis, ma très-chère ; un de mes grands désirs seroit de m'y trouver avec vous tous : ah ! que j'aimerois à souper à Rochecourbières, et que la musique de M. de Grignan, et ces beaux endroits de l'opéra qui me font toujours rougir les yeux, et cent fois répétés par vos échos, me feroient un véritable plaisir ! c'est, en vérité, une fort jolie partie. Vous êtes une très-bonne et grande compagnie ; c'est une ville que le château de Grignan. Il est vrai qu'à voir nos établissemens et nos humeurs, il semble que l'on ait fait un *quiproquo*. Cependant, à notre honneur, vous vous accommodez de votre place souveraine, exposée, brillante, *la pauvre femme !* et moi, de ma médiocre fortune, de mon obscurité et de mes bois. C'est qu'en vérité je sais bien d'où tout cela vient ; il faut lever les yeux, après les avoir tenus long-tems à terre.

L'autre jour on vint me dire : « Madame, il fait » chaud dans le mail, il n'y a pas un brin de » vent ; la lune y fait des effets les plus plaisans du » monde ». Je ne pus résister à la tentation ; je mets mon infanterie sur pied ; je mets tous les bonnets, coiffes et casaques qui n'étoient point nécessaires ; je vais dans ce mail, dont l'air est comme celui de ma chambre, je trouve mille coquesigrues, des moines blancs et noirs, plusieurs religieux

grises et blanches, du linge jeté par-ci, par-là, des hommes noirs, d'autres ensevelis tout droits contre des arbres, de petits hommes cachés, qui ne montroient que la tête, des Prêtres qui n'osoient approcher. Après avoir ri de toutes ces figures, et nous être persuadés que voilà ce qui s'appelle des esprits, et que notre imagination en est le théâtre, nous nous en revînmes sans nous arrêter, et sans avoir senti la moindre humidité. Ma chère enfant, je vous demande pardon, je me crus obligée, à l'exemple des anciens, comme disoit ce fou que nous trouvâmes dans le jardin de Livry, de donner cette marque de respect à la lune : je vous assure que je m'en porte fort bien.

Il m'est tombé des nues le plus beau chapelet du monde, c'est assurément parce que je le dis si bien : la balle au bon joueur. Ce chapelet de calambour * est accompagné d'une croix de diamans fort jolie, et d'une tête de mort de corail : il me semble que *j'ai vu ce chien de visage-là quelque part.* Expliquez-moi par quelle raison il est sorti d'où il étoit, et comment il a passé tant de pays pour venir jusqu'à moi; en attendant, je ne le dirai pas sans beaucoup rêver; il attirera encore plus de distractions que les autres : j'attends votre réponse là-dessus.

Savez-vous l'histoire de Mme. de Saint-Pouanges?

* *Calambour* ou *calambouc* ou *calambac*, ce sont les nœuds du bois d'aloès autour desquels la résine s'amasse, et se durcit en s'y incorporant. Ce calambouc présenté au feu donne un parfum suave. Le bois d'aloès croît dans les montagnes de la Cochinchine.

On me l'a long-tems cachée, de peur que je ne voulusse pas revenir à Paris en carrosse. Cette petite femme s'en va à Fontainebleau; car il faut profiter de tout : elle prétend s'y bien divertir : elle y a une jolie place : elle est jeune, les plaisirs lui conviennent : elle a même la joie de partir à six heures du soir avec bien des relais pour arriver à minuit; c'est le bel air. Voici ce qui l'attend : elle verse en chemin, une glace lui coupe son corps de jupe, et entre dans son corps si avant, qu'elle s'en meurt. On me mandoit de Paris qu'elle étoit désespérée, et des chirurgiens, et de mourir si jeune. Voilà une belle aventure; si vous la savez, c'est une folie de vous l'avoir mandée; mais c'est qu'elle me fait une grande trace dans le cerveau.

On disoit que Madame de Nevers en faisoit une dans la première tête du monde, et qu'une autre tête plus petite en étoit renversée *; mais je ne

* Madame de Nevers, fille de Madame de Thianges, étoit parfaitement belle. Cette *première tête* dont il s'agit ici est le Roi : mais il n'étoit pas vrai qu'il eût des vues sur elle, comme on dit qu'elle en eut sur lui. Cette *autre tête plus petite* étoit Monsieur le Duc, fils du Grand-Condé, qui en étoit effectivement très-amoureux. A ce sujet, je trouve dans les *Souvenirs de Caylus* un récit très-agréable qu'on ne peut mieux faire que de copier.

« L'esprit, la galanterie, la magnificence, quand il (*M. le Duc*) » étoit amoureux, réparoient en lui une figure qui tenoit plus » du gnome que de l'homme. Il a masqué sa galanterie pour » Madame de Nevers par une infinité de traits; mais je ne » parlerai que de celui-ci. M. de Nevers avoit accoutumé de » partir pour Rome de la même manière dont on va souper à » ce qu'on appelle une *guinguette;* et on avoit vu Madame de » Nevers monter en carrosse, persuadée qu'elle alloit seulement

trouv

trouve point que cela ait eu de suite. Le Roi a communié à la Pentecôte. Le crédit de Madame de Fontanges est brillant et solide; mais que pourroit-on penser sur cette bonne amitié? J'ai reçu une lettre de M. de Pompone du milieu de son oisiveté, dont je me trouve plus honorée que quand il étoit à Saint-Germain; c'est là où il est redevenu parfait comme à Frêne : ah! qu'il fait un bon usage de sa disgrâce, et qu'il est en bonne compagnie! Il est vrai que je me serois assez bien accommodée de mon Agnès (1); je lui aurois du moins décrié son confesseur : il est pourtant moins dangereux que celui de Madame de Tallard. Je n'aurois pas eu plus de peine à expliquer à cette belle le portrait que vous m'avez fait de vous, que j'en ai eu à y

» se promener, entendre dire à son cocher : *à Rome.* Mais comme » avec le tems elle connut mieux Monsieur son mari, et qu'elle » se tenoit plus sur ses gardes, elle découvrit qu'il étoit sur le » point de lui faire faire le même voyage, et en avertit M. le » Prince, lequel aussi fertile en inventions que magnifique » lorsqu'il s'agissoit de satisfaire ses goûts, pensa, par la con- » noissance du génie et du caractère de M. de Nevers, qu'il » falloit employer son talent ou réveiller sa passion pour les » vers. Il imagina donc de donner une fête à Monseigneur à » Chantilly. Il la proposa; on l'accepta. Il alla trouver M. de » Nevers, et supposa avec lui un extrême embarras pour le » choix du poëte qui feroit les paroles du divertissement, lui » demandant en grâce de lui en trouver un, et de le vouloir » conduire, sur quoi M. de Nevers s'offrit lui-même, comme » M. le Duc l'avoit prévu. Enfin, la fête se donna. Elle coûta » plus de cent mille écus : Madame de Nevers n'alla point à » Rome. »

(1) *Voyez* les Lettres du 20 et du 25 Mai.

répondre. Ma chère enfant, vous avez du mérite, et de l'esprit, et de la raison pour en faire cinq ou six personnes; c'est à vous d'employer cette étoffe, il est toujours beau de l'avoir. Je suis trop heureuse que vous soyez convaincue de votre amitié parfaite; vous faites bien de l'honneur à mon cœur d'observer, comme vous faites, ses allures naturelles; je voudrois aussi que vous m'entendissiez parler du vôtre, et que vous sussiez de quelle manière je compte sur le fond et la solidité de votre tendresse. Vos lettres sont lues et relues avec des sentimens dignes de la mienne. Vous m'occupez toute la semaine : le lundi au matin je les reçois, je les lis; j'y fais réponse jusqu'au mercredi; le jeudi j'attends le vendredi matin; en voilà encore, cela me nourrit de la même sorte jusqu'au dimanche; et ainsi les jours vont en attendant tout ce que ma tendresse me fait espérer, sans savoir précisément comme tout se démêlera.

Mademoiselle du Plessis est dans son couvent; j'aime mieux mes figures nocturnes qu'elle. J'embrasse mon petit Marquis, vous lui faites plus de bien que dix précepteurs.

LETTRE 636.

A la même.

Aux Rochers, samedi 15 Juin 1680.

Je ne réponds point à ce que vous me dites de mes lettres, je suis ravie qu'elles vous plaisent; mais si vous ne me le disiez, je ne les croirois pas supportables. Je n'ai jamais le courage de les lire tout entières, et je dis quelquefois : mon Dieu, que je plains ma fille de lire tout ce fatras de bagatelles! Quelquefois même je me repens de tant écrire, je crois que cela vous jette trop de pensées, et vous fait peut-être une sorte d'obligation de me faire réponse : Ah! laissez-moi causer avec vous, cela me divertit, mais ne me répondez point, il vous en coûte trop cher : votre dernière lettre passe les bornes du régime, et du soin que vous devez avoir de vous. Vous êtes trop bonne de me souhaiter du monde, il ne m'en faut point : me voilà accoutumée à la solitude : j'ai des ouvriers qui m'amusent : le bon Abbé a les siens tout séparés. Le goût qu'il a pour bâtir et pour ajuster va au-delà de sa prudence : il est vrai qu'il en coûte peu, mais ce seroit encore moins, si l'on se tenoit en repos. C'est ce bois qui fait mes délices, il est d'une beauté surprenante; j'y suis souvent seule avec ma canne et avec Louison : il ne m'en faut pas davantage. Quand je suis dans mon cabinet, c'est une si bonne compagnie que je dis en moi-même : ce petit endroit seroit

digne de ma fille; elle ne mettroit pas la main sur un livre qu'elle n'en fût contente : on ne sait auquel entendre. J'ai pris *les Conversations chrétiennes*; elles sont d'un bon Cartésien qui sait par cœur votre *recherche de la vérité*, qui parle de cette philosophie et du souverain pouvoir que Dieu a sur nous; de sorte que nous vivons, nous nous mouvons et nous respirons en lui, comme dit Saint Paul, et c'est par lui que nous connoissons tout. Je vous manderai si ce livre est à la portée de mon intelligence; s'il n'y est pas, je le quitterai humblement, renonçant à la sotte vanité de contrefaire l'éclairée quand je ne le suis pas. Je vous assure que je pense comme *nos frères*; et si j'imprimois, je dirois : *je pense comme eux*. Je sais la différence du langage politique à celui des chambres : enfin, Dieu est tout-puissant, et fait tout ce qu'il veut, j'entends cela, il veut notre cœur, nous ne voulons pas le lui donner, voilà tout le mystère. N'allez pas révéler celui de nos filles de Nantes; elles me mandent qu'elles sont charmées de ce livre (1) que je leur ai fait prêter. Vous me faites souvenir de cette sottise que je répondis pour ne pas aller chez Madame de Bret..... * *que je n'avois qu'un fils*; cela fit trembler vos Prélats. Je pensois qu'il n'y eût en gros

(1) *Voyez* la Lettre du 25 Mai.

* C'est apparemment Madame de Bretonvilliers, que les Mémoires du tems font connoître comme amie trop officieuse de l'Archevêque de Paris, de Harlai, qui n'étoit pas Prélat aussi timoré que Moliniste rigoureux.

que le mauvais air de mon *hérésie*, je vous en parlois l'autre jour; mais je comprends que cette parole fut étrange. Dieu merci, ma chère Comtesse, nous n'avons rien gâté, vos deux frères ne seroient pas mieux jusqu'à présent, quand nous aurions été *Molinistes*. Les *opinions probables*, ni la *direction d'intention* dans l'hôtel de Carnavalet, ne leur auroient pas été plus avantageuses que tout le libertinage de nos conversations. J'en suis ravie, et j'ai souvent pensé à toute l'injustice qu'on pourroit nous faire là-dessus. Je ne comprends rien du tout à M. de la Trousse, ni à Madame d'Epinoi, ni à ce laquais qui a volé; je me ferai instruire, et vous enverrai la lettre. Vous verrez que cette bonne Lavardin est toute désolée; qui pourroit s'imaginer qu'elle ne fût pas transportée de marier son fils (1)? C'est pour les sots ces sortes de jugemens; tenons-nous-en à croire fermement que personne n'est heureux. Ce petit Chiverni me le paroît assez; voyez comme il a bien su se tirer de sa misère. Votre pauvre frère est bien propre à n'être jamais heureux en ce monde-ci : quant à l'autre, s'il en faut juger selon les apparences, je ne vois point jusqu'à présent qu'il soit dans le bon chemin. M. de Châlons est dans le ciel; c'étoit un saint Prélat et un honnête homme : nous voyons partir tous nos pauvres amis.

Je mandois l'autre jour à Madame de Vins que je lui donnois à deviner quelle sorte de vertu je

(1) *Voyez* la Lettre précédente.

mettois ici le plus souvent en pratique, et je lui disois que c'étoit la libéralité. Il est vrai que j'ai donné d'assez grosses sommes depuis mon arrivée: un matin, huit cents francs; l'autre mille francs; l'autre cinq; un autre jour, trois cents écus : il semble que ce soit pour rire, ce n'est que trop une vérité. Je trouve des métayers et des meûniers qui me doivent toutes ces sommes, et qui n'ont pas un unique sou pour les payer : que fait-on! il faut bien leur donner. Vous croyez bien que je n'en prétends pas un grand mérite, puisque c'est par force : mais j'étois toute prise de cette pensée en écrivant à Madame de Vins, et je lui dis cette folie. Je me venge de ces banqueroutes sur les lods et ventes. Je n'ai pas encore touché ces six mille francs de Nantes : dès qu'il y a quelque affaire à finir, cela ne va pas si vite. Je vis arriver l'autre jour une belle petite fermière de Bodégat, avec de beaux yeux brillans, une belle taille, une robe de drap de Hollande, découpé sur du tabis, les manches tailladées : Ah, Seigneur ! quand je la vis, je me crus bien ruinée; elle me doit huit mille francs. M. de Grignan auroit été amoureux de cette femme, elle est sur le moule de celle qu'il a vue à Paris. Ce matin, il est entré un paysan avec des sacs de tous côtés, il en avoit sous ses bras, dans ses poches, dans ses chausses; car en ce pays c'est la première chose qu'ils font que de les délier; ceux qui ne le font pas sont habillés d'une étrange façon: la mode de boutonner le justaucorps par en bas n'y

est point encore établie ; l'économie est grande sur l'étoffe des chausses ; de sorte que depuis le bel air de Vitré jusqu'à mon homme, tout est dans la dernière négligence. Le bon Abbé, qui va droit au fait, crut que nous étions riches à jamais : Ah, mon ami ! vous voilà bien chargé, combien apportez-vous ? Monsieur, dit-il, en respirant à peine, je crois qu'il y a bien ici trente francs : c'étoient tous les doubles de France qui se sont réfugiés dans cette Province avec les chapeaux pointus, et qui abusent ainsi de notre patience.

Vous m'avez fait un grand plaisir de parler de Montgobert : je crus bien que ce que je vous mandois sur son sujet étoit inutile, et que votre bon esprit auroit tout apaisé. C'est ainsi que vous devez toujours faire, ma fille, malgré tous les chagrins passagers : le fond de Montgobert est admirable pour vous ; le reste est un effet du tempérament indocile et trop brusque : je fais toujours un grand honneur aux sentimens du cœur ; on est quelquefois obligé de souffrir les circonstances et dépendances de l'amitié, quoiqu'elles ne soient pas agréables. J'enverrai un de ces jours à Montgobert de méchantes causes à soutenir à Rochecourbières : puisqu'elle a ce talent, il faut l'exercer. Vous aurez M. de Coulanges qui sera un grand acteur ; il vous contera ses espérances ; je ne les sais pas : il craint tant la solitude qu'il ne veut pas même écrire aux gens qui y sont. Grignan est tout propre à le charmer ; il en charmeroit bien d'autres ; je n'ai jamais

vu une si bonne compagnie, elle fait l'objet de mes désirs : j'y pense sans cesse dans mes allées, et je relis vos lettres en disant, comme à Livry : Voyons et revoyons un peu ce que ma fille me disoit il y a huit ou neuf jours ; car enfin, c'est elle qui me parle, et je jouis ainsi de *cet art ingénieux de peindre la parole, et de parler aux yeux, etc.* Vous savez bien que ce n'est pas les bois des Rochers qui me font penser à vous; je n'en suis pas moins occupée au milieu de Paris ; c'est le fond et le centre ; tout passe, tout glisse, tout est par-dessus ou à côté. J'ai oublié mon Agnès; elle est pourtant jolie ; son esprit a un petit air de Province. Celui de Madame de Tarente est encore dans le grand air. Les chemins de Vitré ici sont devenus si impraticables, qu'on les fait raccommoder par ordre du Roi et de M. de Chaulnes ; tous les paysans de la Baronnie y seront lundi. Adieu, ma très-chère : quand je vous dis que mon amitié vous est inutile, ne comprenez-vous point bien comme je l'entends, et où mon cœur et mon imagination me portent ? Pensez-vous que je sois bien contente du peu d'usage que je fais de tant de bonnes intentions ? Dites-moi si vous ne mettrez point la petite d'Aix avec sa tante (1), et si vous ôterez Pauline d'avec vous : c'est un prodige que cette petite, son esprit est sa dot ; voulez-vous la rendre une personne toute commune ?

(1) Marie-Adhémar de Monteil, sœur de M. de Griguan, Religieuse à Aubenas, ville du Bas-Vivarais. *Voyez* la Lettre du 9 Juin.

Je la menerois toujours avec moi, j'en ferois mon plaisir, je me garderois bien de la mettre à Aix avec sa sœur (1) : enfin, comme elle est extraordinaire, je la traiterois extraordinairement.

(1) Marie-Blanche, sœur aînée de Pauline, étoit aux filles de Sainte-Marie à Aix, où dans la suite elle entra en Religion.

LETTRE 637.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 19 Juin 1680.

QUEL tems avez-vous ma chère enfant ? Il me semble que vos parties de Rochecourbières, font voir qu'il est fort beau. Pour nous, c'est une pitié, il fait un froid et une pluie contre toute raison. J'ai une robe de chambre ouatée, j'allume du feu tous les soirs, et *la Carthage* de mes bois (*ses plantations*) est interrompue : cela ne nuit pas à me faire trouver les jours aussi longs que ceux du mois de Mai : mais ne me souhaitez personne, je ne voudrois que ce que je puis avoir. Cette furie à la Saint-Jean ne peut pas durer long-tems ; je reprendrai mes amusemens, mes livres et mon écritoire : vos lettres très-aimables me font une occupation que j'aime beaucoup mieux que tout ce que vous pouvez imaginer. J'ai un grand dégoût pour les conversations inutiles qui ne tombent sur rien du tout, *des oui, des voire,* des lanternes où l'on ne prend aucune sorte d'intérêt. J'aime mieux ces

Conversations chrétiennes (1) dont je vous ai parlé; je suis très-persuadée que vous connoissez ce livre; c'est toute la philosophie de *votre père* accommodée au christianisme; c'est la preuve de l'existence de Dieu, sans le secours de la foi. Je vous ai entendu parler si souvent sur tout cela, et Corbinelli, et la Mousse, que je me ressouviens avec plaisir de tous vos discours; cela me donne assez de lumières pour entendre ce dialogue : je vous manderai si cette capacité me conduira jusqu'à la fin du livre.

Vous faites un merveilleux usage de vos *Métamorphoses*, je les relirai à votre intention : si j'avois de la mémoire, j'aurois appliqué bien naturellement le ravage d'Erisichton (2) dans les bois consacrés à Cérès, au ravage que mon fils a fait au Buron (3) qui est à moi. Je crois qu'il suivra en tout l'exemple de ce malheureux, et qu'enfin il se mangera lui-même. Vous n'êtes point si mal habile que lui; car encore voit-on le sujet de vos mécomptes: vos dépenses excessives, la quantité de domestiques, votre équipage, le grand air de votre maison, dépensant à tout, assez pour vous incommoder, pas assez au gré de M. de Grignan. Il ne faut point avoir de commerce avec *les amis* (4) de M. de

(1) *Voyez* la Lettre du 15 Juin.

(2) *Ovid. Lib. VIII. Métam. Fab. II.*

(3) *Voyez* la Lettre du 27 Mai.

(4) C'est-à-dire, *les prétendus devins et sorciers* que M. de Luxembourg et plusieurs autres personnes du plus haut rang avoient eu la curiosité d'aller consulter avant la Déclaration du Roi, du 11 Janvier 1680, rendue contre les empoisonneurs et

Luxembourg pour voir ce qui cause vos peines. Mais pour mon fils, on croit toujours qu'il n'a pas un sou ; il ne donne rien du tout, jamais un repas, jamais une galanterie, pas un cheval pour suivre le Roi et M. le Dauphin à la chasse, n'osant jouer un louis ; et si vous saviez l'argent qui lui passe par les mains, vous en seriez surprise. Je le compare aux cousins de votre pays, qui font beaucoup de mal, sans qu'on les voie ni qu'on les entende. En vérité, ma fille, je n'ai pas donné toute mon incapacité à mes enfans ; je ne suis nullement habile, mais je suis sage et docile : vous feriez mieux que moi, si vous n'étiez dans un tourbillon qui vous emporte, sans que vous puissiez le retenir. J'espère donc, comme vous, que peut-être ce même tourbillon vous amenera à Paris : cette espérance me soutient le cœur et l'âme : vous avez des ressources, et si vous vous portez aussi bien que vous dites, je ne vois rien qui puisse traverser votre retour.

les devins, à l'occasion de la Voisin, qui fut brûlée le 22 Février 1680, pour crime de poison. Elle se mêloit aussi de sorcelleries.

LETTRE 638.

Madame DE SÉVIGNÉ au Comte DE BUSSY.

Aux Rochers, ce 19 Juin 1680.

J'AI été un mois à Nantes pour des affaires. Je ne suis ici en repos que depuis quinze jours. Je vous demande de vos nouvelles, mon cher Cousin, et de celles de l'aimable veuve. Je me plains d'être ici quand vous êtes tous deux à Paris. Nous sommes assez bien concertés quand nous sommes ensemble. Il s'en faut beaucoup que la conversation ne languisse; Corbinelli y tient bien sa place. Je suis ici dans une fort grande solitude; et pour n'y être pas accoutumée, je m'y accoutume assez bien. C'est une consolation que de lire. J'ai ici une petite bibliothèque qui seroit digne de vous; mais vous seriez bien digne de moi; et si nous étions voisins, nous ferions un grand commerce de nos esprits et de nos lectures. J'en reviens toujours à cette Providence qui nous a rangés comme il lui a plû. Il n'étoit pas aisé de comprendre qu'une Demoiselle de Bourgogne élevée à la Cour, ne fût pas un peu égarée en Bretagne; mais elle a si bien disposé de la suite, que je l'honore toujours, et que je regarde avec respect toute sa conduite. Celle qu'elle a eue pour vous est bien douloureuse; je le sens peut-être plus que je ne devrois; mais enfin, il faut se soumettre à ce qui est amer, comme à ce qui est doux.

Voilà les vraies réflexions d'une personne qui passe une partie de sa vie seule dans de grands bois, où les pensées ne peuvent être que sombres et solides.

Si je suis assez heureuse pour vous retrouver encore à Paris, vous me consolerez de tous mes ennuis, et vous me donnerez de la joie, et de la lumière à mon esprit. Je vous embrasse, le père et la fille, tous deux très-aimables.

LETTRE 639. "

Le Comte DE *Bussy à Madame* DE *Sévigné.*

à Paris, ce 26 Juin 1680.

Il est plaisant que vendredi dernier je me sois plaint à notre ami Corbinelli que vous ne m'ayez pas encore écrit, Madame, depuis que vous êtes en Bretagne, et que le lendemain j'aie reçu votre lettre. Quand vous auriez été à Paris, mes reproches ne vous auroient pas fait aller plus vite.

Vous avez raison, ma chère Cousine, de dire qu'il faut se soumettre aux ordres de la Providence. Nous serions bien fous si nous raisonnions sur sa conduite; cependant je ne prétends pas l'offenser quand je dis que je voudrois bien qu'il lui eût plû de me faire passer ma vie avec vous, ou du moins dans votre voisinage. Pour les maux que cette Providence m'a faits en ruinant ma fortune, j'ai été

long-tems sans vouloir croire que ce fût pour mon bien, comme me le disoient mes Directeurs. Mais enfin, j'en suis persuadé depuis trois ans; je ne dis pas seulement pour mon bien en l'autre monde, mais encore pour mon repos en celui-ci. Dieu me récompense déjà en quelque façon de mes peines par ma résignation; et je dis maintenant de ce bon Maître, ce que dans ma folle jeunesse je disois de l'amour :

Il paye en un moment un siècle de travaux.
Et tous les autres biens ne valent pas ses maux.

Je suis trop heureux de croire que ceux qui me connoissent me jugent digne des grands honneurs; pour ce que pensent de moi ceux qui ne me connoissent point, je ne m'en tourmente guère, et bientôt assurément les sentimens des uns et des autres sur mon sujet, me seront fort indifférens en l'autre monde.

LETTRE 640.

Madame DE SÉVIGNÉ *à Madame* DE GRIGNAN.

Aux Rochers, vendredi 21 Juin 1680.

LE mauvais tems continue; il n'y a d'intervalle que pour nous faire mouiller. On se hasarde sous l'espérance de la Saint-Jean, on prend le moment d'entre deux nuages, pour le repentir du tems, qui enfin veut changer de conduite, et l'on se

trouve noyé. Cela nous est arrivé deux ou trois fois; et pour être un peu mieux garantis que par des casaques et des chapeaux, nous allons faire planter au bout de la grande allée du côté du mail, une petite espèce de *vernillonnerie*, et une autre au bout de *l'infinie*, où l'on pourra se mettre à couvert de tout, et causer, et lire, et jouer: ces deux petits parasols ou parapluies, seront un agrément et une commodité, et ne nous coûteront presque rien. Voilà les grandes nouvelles de nos bois; je serois tentée de les faire mettre dans *le Mercure galant*. Vous m'en parlez vraiment d'une façon trop plaisante; je vous remercie de l'endroit que vous m'avez envoyé: si je croyois y retrouver encore la belle Mademoiselle de Sévigné, et la fête sur les galères que M. de Vivonne n'a point donnée à Madame la Comtesse de Grignan, je ferois la dépense de l'acheter; mais craignant aussi de n'y pas voir des relations de vos fêtes nocturnes de Rochecourbières, je me contenterai de l'emprunter à Vitré. Je ne sais comment vous pouvez dire que la devise (1) ne fût pas aussi juste pour vous que pour Madame la Dauphine: j'entre dans votre pensée; il faut quelqu'un qui ait bien du fonds d'esprit: je ne veux pas vous louer: mais c'est précisément pour vous; et c'est une jolie chose de dire qu'il y ait plus de charmes au dedans qu'au dehors; ne soyez donc point ingrate au bon Clément, jamais

* *Il più grato nasconde.*

rien ne sera si joli. Je rétracte ce que j'avois dit en courant et sans y penser; vous me faites voir que j'ai tort d'avoir voulu badiner sur ce Comte d'Oldembourg; ne sommes-nous pas, comme vous dites, accoutumées à des noms aussi allemands? celui-là pourtant ne pouvoit être de vos amis, étant toujours en Suède; mais pour le nom, il n'étoit point barbare : ce fut ma plume qui voulut faire cette méchante plaisanterie. Mais en voici bien une autre : mes femmes de chambre me voyant occupée de ce beau chapelet (1), ont trouvé plaisant de m'écrire la lettre que je vous ai envoyée, et qui a si parfaitement réussi, qu'elles en ont été effrayées, comme nous le fûmes une fois à Frêne, pour une fausseté que cette Scudéry avoit prise trop âprement : vous en souvient-il? Elles me virent donc vous envoyer cette lettre, partagées entre l'envie de rire et la peur de me fâcher : Comment, disoit Hélène, se moquer de sa maîtresse! Mais, disoit Marie, c'est pour rire, cela réjouira Madame la Comtesse. Enfin, elles ont tant tortillé autour de moi, que m'ayant trouvée dans un bon moment, elles ont tâté et trouvé le terrain favorable, et m'ont avoué qu'elles avoient fait écrire cette lettre par Demonville; elles m'ont dit que je devois bien la reconnoître pour une friponnerie, plutôt que de vous l'envoyer; que depuis trois nuits, elles ne dormoient point, et qu'enfin elles me demandoient

(1) *Voyez* la Lettre du 12 Juin.

pardon.

pardon. Voyez, si vous ne retrouvez pas votre mère à ces sottes simplicités, qui nous ont tant diverties à Livry, et que je souhaite qui vous réjouissent encore. Vous n'avez donc plus qu'à me mander pourquoi vous m'avez envoyé ce beau chapelet que j'ai méconnu; et moi je vous en remercierai aussitôt. Si je voulois, je vous citerois M. de la Rochefoucauld, qui étoit aussi aisé à tromper que moi; mais il avoit tant d'autres sortes de mérites, que je n'en puis pas faire une conclusion, ni une comparaison. Avez-vous lu la gazette de Flandres? voici qui va vous dégoûter de la sagesse humaine, puisque même après la mort on n'est point exempt des injustices de la fortune. « M. de la Rochefoucauld, » *dit cette gazette*, a laissé un écrit, où il dit que » Gourville l'a toujours utilement et fidèlement » servi, et qu'il se repent bien de n'avoir point » laissé à sa prudence le soin de négocier le mariage » de son petit-fils avec Mademoiselle de Louvois, » parce qu'il y a été trompé ». Je ne pense pas qu'il y ait une plus ridicule chose; de quelque lieu qu'elle vienne, elle est bien diabolique.

On me mande que les conversations de Sa Majesté avec Mme. de Maintenon ne font que croître et embellir, qu'elles durent depuis six heures jusqu'à dix; que la Bru y va quelquefois faire une visite assez courte; qu'on les trouve chacun dans une grande chaise; et qu'après la visite finie, on reprend le fil du discours. Mon amie (*Madame de Coulanges*) me mande qu'on n'aborde plus la

Dame sans crainte et sans respect, et que les Ministres lui rendent la cour que les autres leur font *.

Madame de la Sablière est dans ses Incurables, très-bien guérie d'un mal (1) que l'on croit incurable pendant quelque tems, et dont la guérison réjouit plus que nulle autre. Elle est dans ce bienheureux état; elle est dévote et vraiment dévote; elle fait un bon usage de son libre arbitre; mais n'est-ce pas Dieu qui a tourné son cœur? n'est-ce pas Dieu qui l'a fait vouloir? n'est-ce pas Dieu qui l'a délivrée de l'empire du démon? n'est-ce pas Dieu qui la fait marcher et qui la soutient? n'est-ce pas Dieu qui lui donne la vue et le désir d'être à lui? c'est cela qui est couronné; c'est Dieu qui couronne ses dons. Si c'est cela que vous appelez le libre arbitre, ah! je le veux bien. Nous reprendrons Saint Augustin: je reviens à mon amie.

Elle mène Madame de la Fayette chez cette aimable dévote; peut-être que c'est le chemin qui fera sentir à Madame de la Fayette que sa douleur n'est pas incurable. Elle m'a paru jusqu'ici fort insensible à toutes les autres choses, et même à

* Louvois, et Marsillac alors Duc de la Rochefoucauld, avoient ménagé au Roi un rapatriage avec Madame de Montespan. Ils vouloient perdre Madame de Maintenon. Mais Louis vint tout lui conter. Elle écrivit elle-même deux mois après: « Cet éclair-» cissement a raffermi le Roi..... il avoue que M. de Louvois » est un homme plus dangereux que le Prince d'Orange ». On entend par ce détail toute la force de la phrase de Madame de Sévigné.

(1) Une grande passion pour M. de la Fare.

son fils ; mais que sait-on ce qui nous attend ? c'est ce que je me dis sur le sujet du mien. Comment voulez-vous que je le marie ? le voilà attaché à sa grosse cousine de V..... il m'en parle très-plaisamment ; c'est bien par-là qu'on marche à la fortune. Voyez ce petit Menin de Chiverni, avec sa petite mine chafouine, et son esprit droit et froid, il a trouvé le moyen de se faire aimer de Madame de Colbert, il épouse sa nièce : soyez persuadée que vous lui reverrez bientôt toutes ses belles terres dégagées, toutes ses dettes payées, et que le voilà hors de l'hôpital, où il étoit assurément. Mais on ne se refond point ; tout cela va comme il plaît à la Providence ; je vois si trouble dans la destinée de votre frère, que je n'en puis parler. Je ne vois point les petits enfans qui me viendront de ce côté, je vois les vôtres tout jolis, tout venus, et je vois que votre santé est meilleure ; voilà ce qui me charme ; mais je vous conjure, ma très-chère et très-bonne, de ne point abuser de ce mieux, et de craindre de retomber dans vos maux.

Je n'ai rien à vous répondre sur ce que dit Saint Augustin, sinon, que je l'écoute et je l'entends, quand il me dit et me répète cinq cents fois, dans un même livre, que tout dépend donc, comme dit l'Apôtre, « non de celui qui veut, ni de celui » qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde à » qui il lui plaît ; que ce n'est point en considéra- » tion d'aucun mérite que Dieu donne sa grâce aux » hommes, mais selon son bon plaisir ; afin que

» l'homme ne se glorifie point, puisqu'il n'a rien » qu'il n'ait reçu ». Et tout un livre sur ce ton, plein de passages de la Sainte-Ecriture, de Saint Paul, des Oraisons de l'Eglise : il appelle notre libre arbitre, une délivrance et une facilité d'aimer Dieu, parce que nous ne sommes plus sous l'empire du Démon, et que nous sommes élus de toute éternité, selon les décrets du Père Eternel avant tous les siècles. Quand je lis tout ce livre, et que je trouve tout d'un coup, *Comment Dieu jugeroit-il les hommes, si les hommes n'avoient point de libre arbitre* ? en vérité, je n'entends point cet endroit, et je suis toute disposée à croire que c'est un mystère; mais comme ce libre arbitre ne peut pas mettre notre salut en notre pouvoir, et qu'il faut toujours dépendre de Dieu, je n'ai pas besoin d'être éclaircie sur ce passage, et je me tiendrai, si je puis, dans l'humilité et dans la dépendance. Si vous avez le livre *de la Prédestination des Saints*, lisez-le, ma fille, vous en verrez beaucoup plus que je ne vous en dis. Nous avons ici une petite huguenote, qui dit que les enfans morts sans baptême, vont droit en paradis sur la foi de leurs pères. Ah ! Mademoiselle, vous vous moquez de moi; comment ! vous voulez qu'un enfant d'Adam, qu'une partie de cette masse corrompue, voie et connoisse Dieu ? il ne faut donc point de Rédempteur, si l'on peut aller sans lui dans le ciel. Voilà, Mademoiselle, une grande hérésie; j'étonnai un peu ma petite huguenote; je lui aban-

donnai les abus et les superstitions, je ne la poussai point sur le Saint-Sacrement, je me contentai d'assurer que je mourrois volontiers pour la réalité de J. C. Je lui demandai pourquoi elle ne vouloit pas invoquer les Saints, puisque parmi les huguenots ils se recommandent aux prières les uns des autres ?

Enfin, je me réveillai beaucoup par cette dispute, sans cela j'étois morte; car cette fille étoit venue avec une Madame de la Hamélinière, dont le mari est votre parent. Cette femme est une espèce de beauté que vous avez vue une fois à Paris; elle a un amant, à bride abattue; elle est deux ou trois mois chez lui; elle s'en va à Paris, à Bourbon familièrement avec lui, et partout avec son équipage : elle est présentement ici, avec six beaux chevaux gris, qui sont à M. le Marquis : c'est aussi le cocher et le carrosse de M. le Marquis : elle en parle sans fin et sans cesse. Elle n'est pas souvent chez son mari, dont les terres sont en décret; car votre cousin s'est ruiné, comme un sot, dans son château. Cette femme, qui n'a point d'affaires, ne cherche qu'à faire des visites; elle vient de vingt lieues loin, et tombe ici, comme une bombe, à l'heure que j'y pense le moins. Me voilà d'abord à me cacher dans ces bois, comme vous savez, pour différer mon martyre; enfin, il fallut revenir; je trouvai cette grande et belle femme que je ne connois quasi point, avec une troupe qui ressembloit à celle de Madame de Chevigni à Frêne, une petite

fille, une Demoiselle toute bouclée, c'est la huguenote, et une autre guimbarde. Me voilà d'abord dans ces belles humeurs de dire, malgré moi, des rudesses, une chaise qu'on va rompre, une cérémonie de guinguois : *Ne voudriez-vous point, Madame, que je passasse devant vous ?* Enfin, on soupe ; et pour interrompre la continuité ridicule de mes bâillemens, je m'amusai à disputer contre cette fille, et cela me réveilla. Il y a trois jours que cette femme est plantée ici, je commence à m'y accoutumer ; mais j'espère que n'étant pas assez habile pour être charmée de la liberté que je prends de faire tout ce qu'il me plaît, de la quitter, d'aller voir mes ouvriers, d'écrire, elle s'en trouvera offensée ; ainsi je me ménage les délices d'un adieu charmant, qu'il est impossible d'avoir, quand on a une bonne compagnie : voilà le train qui m'est venu, et qui s'en ira, quand il plaira à Dieu ; je vous assure au moins, que je ne le retiendrai pas.

Je vous conjure, ma très-chère, de ne point répondre à tout ceci ; je me divertis à causer, et c'est tout ce que je veux. Mademoiselle du Plessis est à son couvent ; si vous saviez comme elle a joué l'affligée, et comme elle voloit la cassette, pendant que sa mère expiroit, vous ririez de voir comme tous les vices et toutes les vertus sont jetés pêle-mêle dans le fond de ces Provinces ; car je trouve des âmes de paysans plus droites que des lignes, aimant la vertu, comme naturellement les chevaux trottent. La main qui jette tout cela dans son

univers, sait fort bien ce qu'elle fait, et tire sa gloire de tout, et tout est bien. M. de la Garde vous en dira sur ce ton plus que moi; il est trop plaisant, il m'a écrit une grande lettre d'amitié, il me dit qu'il s'en va vous voir; je ne crois pas qu'il ait fini son affaire : si vous me demandiez ce que c'est, j'en serois bien empêchée.

LETTRE 641.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 26 Juin 1680.

QUAND je trouve les jours si longs, c'est qu'en vérité, avec cette durée infinie, ils sont froids et vilains; nous avons fait deux admirables feux devant cette porte; c'étoit la veille et le jour de Saint-Jean : il y avoit plus de trente fagots, une pyramide de fougères qui faisoit une pyramide d'ostentation; mais c'étoient des feux à profit de ménage, nous nous y chauffions tous; on ne se couche plus sans fagot, on a repris ses habits d'hiver; cela durera tant qu'il plaira à Dieu. Vous n'êtes point sujets à ces sortes d'hivers; dès que votre bise est passée, le chaud reprend le fil de son discours, et Rochecourbières n'est pas interrompu. Savez-vous comme écrit Montgobert? elle écrit comme nous; son commerce est fort agréable. Elle me parloit la dernière fois d'un déjeûner qu'elle devoit donner dans sa chambre, où vous deviez survenir; tout cela est tourné plaisamment. Faites-la écrire pour

vous, ma très-chère, et reposez-vous en me parlant ; cela me fait un bien que je ne puis vous dire. Je donne à examiner cette question à Rochecourbières, *si cette joie que j'ai de ne guère voir de votre écriture, est une marque d'amitié ou d'indifférence.* Je recommande cette cause à Montgobert (1) ; c'est que je suis toujours charmée de la confiance, et c'en est une que de croire fermement que j'aime mieux votre repos que mon plaisir, qui devient une peine, dès que je me représente l'état où vous met cette écritoire.

Je fais ici des promenades qui me font sentir l'amertume de votre absence, plus tristement encore que vous ne pouvez sentir la mienne au milieu de votre république ; car assurément la compagnie de Grignan est si bonne et si grande, qu'elle doit vous donner plus de dissipation que le milieu de Paris. Votre petit bâtiment est achevé ; on vous en mandera des nouvelles. En voulez-vous savoir de M^me^. de la Hamélinière (2)? elle a été ici sept jours entiers, elle ne partit qu'hier, après que j'eus pris ma médecine. J'envie bien les chevaux gris qu'elle fit paroître dans ma cour : la familiarité de cette femme est sans exemple ; elle s'en retourne chez M. le Marquis de la Roche-Giffard, d'où elle venoit ; elle a son équipage ; elle ne parle que de lui. Votre bon cousin ne laisse pas de l'adorer, et d'adorer aussi M. le Marquis. On parleroit long-tems là-dessus ;

(1) *Voyez* la Lettre du 15 Juin.
(2) *Voyez* la Lettre précédente.

les choses singulières me réjouissent toujours. Je vous assure que je fus fort touchée du plaisir de voir partir ce train; j'étois dans mon lit, mais je fus très-bien instruite du bruit du départ; je ne souhaite point qu'il me vienne d'autres visites : j'ai mille petites choses à faire, et j'ai à lire, car il ne faut point parler de lire avec cette compagnie-là. Je m'en vais reprendre *mes conversations* (1) toutes pleines de *votre père.* Mais une bonne fois, ma très-chère, mettez un peu votre nez dans le livre *de la Prédestination des Saints*, de Saint Augustin, et *du don de la persévérance :* c'est un fort petit livre, il finit tout. Vous y verrez d'abord comme les Papes et les Conciles renvoient à ce Père, qu'ils appellent le Docteur de la grâce : ensuite les lettres de Prosper et d'Hilaire, où il est fait mention des difficultés de certains Prêtres de Marseille, qui disent tout comme vous; ils sont nommés *Sémipélagiens* (2). Voyez ce que Saint Augustin répond à ces deux lettres, et ce qu'il répète cent fois. Le onzième chapitre *du don de la persévérance* me tomba hier sous la main, lisez-le, et lisez tout le livre, il n'est pas long; c'est où j'ai puisé mes erreurs; je ne suis pas seule, c'est ce qui me console.

Je serois fort heureuse dans ces bois, si j'avois une feuille qui chantât : ah, la jolie chose qu'une feuille qui chante! et la triste demeure qu'un bois

(1) *Voyez* la Lettre du 15 Juin.

(2) Le Concile d'Orange, tenu en 529, condamna les erreurs des Semipélagiens.

où les feuilles ne disent mot, et où les hiboux prennent la parole ! je suis une ingrate, ce n'est que les soirs, et j'y entends mille oiseaux tous les matins. Vous n'en avez point où vous êtes, et vous ne faites qu'observer, comme vous disiez l'autre jour, de quel côté vient le vent; votre terrasse doit être une fort belle chose : j'y suis souvent avec vous tous, et mon imagination sait bien où vous trouver dans cette belle et grande Principauté.

Il me paroît que mon fils est à Fontainebleau, sans être à la Cour. On me mande de plusieurs endroits qu'il est toujours dans une grande, *grande* maison, où il paroît qu'il se trouve bien, puisqu'il n'en sort point. Vous savez que ce n'est pas ainsi qu'on fait sa cour; on ridiculise cette conduite fort aisément. Voilà le voyage de Flandre assuré; si les Dauphins (*les Gendarmes*) y vont, c'est une dépense à quoi on ne s'attendoit pas.

Le Chevalier m'a écrit une très-bonne et honnête lettre. J'ai fait réparation à M. d'Evreux; je n'ai plus rien à demander à ces Grignans-là : pour l'aîné, c'est une autre affaire; tant qu'il aura ma fille si loin de moi, j'aurai toujours bien des choses à démêler avec lui. Il me semble que vous devez avoir maintenant M. l'Archevêque, et que vous êtes plus disposée que jamais à jouir de cette bonne et solide compagnie. Vous voilà donc privée de celle de M. Rouillé; vous le regretterez; mais ce n'est plus votre affaire, du moment que le Lieutenant-Général cède la place au Gouverneur

(*M. de Vendôme*). Je sens présentement le plaisir de voir le Coadjuteur à la tête de cette assemblée avec un nouveau Gouverneur et un nouvel Intendant; il y fera des merveilles, et cela me paroît de la dernière importance pour vous. L'étoile est changée, le sort est rompu pour les Grignans, et peut-être pour l'aîné; ni bonheur, ni malheur, rien n'est de longue durée en ce pays-là; j'en excepte les prisonniers et les exilés, qui sont hors du commerce.

Madame de Vins m'écrit qu'elle a un plaisir sensible du cercle que nous faisons; vous lui parlez de moi, elle vous en parle; je lui parle de vous, elle m'en parle : ainsi nous tournons autour d'elle; elle me dit cela fort agréablement. Elle est à Pompone, où elle apprend la philosophie de *votre père*. Le hasard a fait que Corbinelli, par moi, leur a donné un homme admirable pour enseigner le droit au fils aîné : cet homme sait tout, c'est un esprit lumineux, c'est une humeur et des mœurs à souhait : ils sont charmés de cet homme : cette belle Marquise en fait son profit : elle est bien heureuse d'être aussi raisonnable qu'elle est, et de n'être point sujette à se pendre. Madame de Mouci me mande qu'elle est persuadée que Madame de Lavardin ne s'accommodera jamais avec les jeunes gens : elle les attendoit ce jour-là : ils revenoient de la Cour : elle étoit toute troublée de ce dérangement, c'est qu'elle est toute renfermée en elle-même : je connois une autre mère qui ne se compte pour guère; elle a raison, et qui est

toute transmise à ses enfans, et ne trouve de vraie douceur que dans sa famille : cette mère, en vérité, aime bien parfaitement sa chère fille : ce partage n'est pas à la mode de Bretagne. On me mande que M. de Chiverni, qui est Clermont, afin que vous ne vous y trompiez pas, sera dans deux ans un des plus grands Seigneurs de France : c'est ainsi que la fortune se joue. Je ne sais plus ce qu'est devenu le mariage de M. de Molac; je suis fort aise qu'ils n'aient point eu cette petite de Pompone; ils l'auroient assommée pour lui apprendre à devenir la fille d'un disgracié. Dieu vous conserve les bonnes et solides pensées qu'il vous donne : vous parlez si sagement de tous les plaisirs et de tout ce qui n'est point en votre puissance, que la philosophie chrétienne n'en sait pas davantage : *j'en connois de plus misérables* (1). Vous êtes, en vérité, et bien aimable, et bien estimable, et bien aimée, et bien estimée.

(1) Dernier vers du fameux Sonnet de Job, par Benserade, dont Madame de Sévigné se fait l'application.

* C'est ce sonnet, qui ayant paru en même-tems que celui de Voiture à *Uranie*, divisa toute la Cour en deux partis, qu'on nommoit les *Jobelins* et les *Uranins*. Les *Uranins* étoient en fort petit nombre, et avoient pour chef Madame de Longueville.

LETTRE 642.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 30 Juin 1680.

Ce mois-ci ne m'a pas paru si immense que l'autre : c'est que je n'ai pas vu tant de pays : je me suis renfermée dans ces bois où l'imagination n'est pas si dissipée. J'y fais bien des réflexions, et sur le Saint-Esprit que j'y souhaite sans cesse, plus persuadée que jamais qu'il souffle comme il lui plaît et où il lui plaît, et sur plusieurs autres sujets qui ne trouvent que trop leurs places. Mes pensées sont fort semblables aux vôtres sur le chapitre de mon fils ; les sentimens qu'il a, de l'humeur et de l'esprit dont il est, et dans la place où il se trouve, sont aussi difficiles à deviner que ceux de M^me^. de Lavardin qui paroît baignée dans l'excès de la joie, à tous ceux qui ne la connoissent point : ce sont des jeux de la Providence, qui nous fait connoître en toutes choses la fausseté de nos jugemens. Il n'y a point d'agrément que mon fils ne trouvât dans le pays où il est ; je suis persuadée que le Chevalier lui feroit tous les biens du monde, s'il étoit assez heureux pour se servir de tous ses avantages. Quelle envie effrénée n'auroit-il point d'être là, s'il n'y étoit pas ! Vous savez le dessous des cartes, vous êtes bien plus sage, vous, ma fille, qui tâchez de trouver bon ce que vous avez, et de gâter tout ce que vous n'avez pas : voilà une philosophie qu'il

auroit fallu acheter bien cher à l'encan de Lucien. Vous dites que tous les biens apparens des autres sont mauvais ; vous les regardez par la facette la plus désagréable ; vous tâchez de ne pas mettre votre félicité dans ce qui ne dépend pas de vous. Je me fais une étude de cet endroit d'une de vos lettres; il n'y a point de lecture qui puisse m'être si utile, quoique je sois un peu honteuse de vous trouver plus sage que moi. Mon fils me mande qu'il s'en va jouer au reversis avec son jeune Maître (*Monsieur le Dauphin*) ; cela me fait trembler ; deux, trois, quatre cents pistoles s'y perdent fort aisément : *ce n'est rien pour Admète, et c'est beaucoup pour lui.* Si, avant que de jouer, on pensoit qu'on peut les perdre, et qu'il faut les payer le lendemain, je crois qu'on ne s'engageroit pas à de telles parties : mais on s'imagine qu'on les gagnera, et voilà souvent comme on se trompe. Si Dangeau est de ce jeu, il gagnera toutes les poules, c'est un aigle. Il en arrivera tout ce qu'il plaira à Dieu, comme des six mille francs que je devrois toucher à Nantes : il est sorti une chicane du fond de l'enfer, qui me rejette je ne sais où. Je vois par plusieurs lettres que la vie retirée et compassée de la jeune Princesse (*la Dauphine*) n'est point dans son goût : sans la facilité de son esprit et sa complaisance extrême, cela pourroit s'appeler contrainte : que savons-nous encore ce qui se passe dans cette place la plus belle de l'univers? Celle de *Danaé* (*Fontanges*) est une autre merveille : il est vrai que la

pluie d'or est fort abondante : nulle de ses sœurs n'approche de sa beauté, mais les établissemens n'en seront pas médiocres.

Madame de Mouci ne me paroît pas chercher d'autre avantage que celui d'être la plus admirable et la plus romanesque personne du monde (1). Ne connoissons-nous pas une Princesse qui se dépêcha de marier son amant, afin qu'elle n'eût plus envie de l'épouser, et qu'il n'en fût plus aucune question ? C'est justement tout comme. Elle se plaît à faire des choses extraordinaires, et je ne voudrois pas jurer qu'au lieu de se trouver à la noce, elle n'allât à Malicorne consoler la douleur de Madame de Lavardin. Il n'y a rien qui mérite plus de réflexions que l'état de cette mère, dont la tête est marquée entre les bonnes : voyez par quels sentimens la Providence veut troubler son bonheur. Je vous remercie de lui avoir écrit. Où est donc Montgobert ? Elle vous laisse écrire une grande lettre où vous ne me dites pas un mot de votre santé, et vous savez ce que c'est pour moi que cet article.

Nous en faisons toujours un de Madame de Vins : c'est une aimable créature, j'y pense souvent, elle me témoigne bien de l'amitié, et me parle de vous avec une véritable tendresse : elle n'est vraiment point un fagot d'épines : elle est fort bonne à ses amies, et fort sensible à leurs intérêts. Sa destinée est triste : elle n'étoit pourtant pas

(1) *Voyez* la Lettre du 12 Juin.

sans dégoûts au milieu de la Cour, et vous la plaignez trop d'être dans sa famille ; c'est sa pente naturelle, elle y est fort accoutumée : la solidité de son esprit lui est d'un grand secours présentement : ne vous mande-t-elle point l'usage qu'elle en fait, et comme elle apprend votre philosophie? Son mari a donc payé le tribut aux yeux de Madame D..... vous lui donnerez des leçons sur la manière d'en être jalouse : je ne plains point les Dames de cette humeur; elles trouvent à subsister partout. Guitaut m'écrit de trois lieues de Fontainebleau, où il est allé morguer la Cour, et voir tous les Caumartins et toute la noce dans une belle maison de la nouvelle mariée : ils y ont été trois jours.

Il est heureux notre ami (*M. de Pompone*), il est dévot; ah ! que vous en parlez bien ! qu'y pourrois-je ajouter, sinon que nous sommes des exemples de la misère et de l'impuissance humaine? L'éternité me frappe un peu plus que vous; c'est que j'en suis plus près : mais cette pensée ne me donne pas le moindre degré d'amour de Dieu. Je suis fortement persuadée de tous les malheurs et de tous les chagrins répandus à pleines mains dans le monde : Corbinelli le croit aussi. Il me faisoit l'autre jour une belle question : *Lequel est le plus content, ou un pauvre amant dans une grande incertitude d'être aimé, ou un autre dans une entière certitude de l'être* ? Je lui dis que le premier étoit le plus heureux, voyant bien qu'il vouloit

badiner

badiner et dire que tout le monde est également heureux et malheureux. Je ne sais si M. de Luxembourg seroit de cet avis ; je pense qu'il sait bien mal être exilé et disgracié ; il n'a guère fait de provisions pour soutenir un malheur comme le sien.

Je viens de trouver une lettre de Madame de Coulanges que je n'avois pas lue ; elle me mande qu'elle s'en va à Lyon, qu'elle ne veut point passer par Fontainebleau, qu'elle a pris son esprit de Province ; que le Roi fut l'autre jour trois heures chez M^me^. de Maintenon qui avoit la migraine ; que le Père de la Chaise y vint ; que Madame de Fontanges pleure tous les jours de n'être plus aimée ; les grands établissemens ne peuvent la consoler : voilà qui est bon pour mettre dans notre sac aux réflexions. Vous savez que le Cardinal d'Estrées va à Rome pour la régale, sur laquelle le Pape a écrit au Roi une lettre comme l'auroit écrite Saint Pierre. On dit que Sa Majesté se lasse de M. de Paris (1) et de sa vie : il sera quitté comme les maîtresses. Cela est plaisant, ma fille, de vous dire des nouvelles ; mais n'en ayant point ici, je cause sur celles que je reçois. En voici pourtant d'assez

(1) François de Harlai, Archevêque de Paris.

* Il menoit en effet une vie assez scandaleuse. Mais il étoit loin alors d'être en disgrâce. Environ cinq ans après, il fit la cérémonie sommaire et secrète du mariage du Roi avec Madame de Maintenon. On ne peut guère le louer que d'une chose, c'est d'avoir improuvé *la révocation de l'édit de Nantes ;* et s'il en félicita ensuite publiquement le Roi, ce n'est pas une si grande contradiction qu'on l'a prétendu.

considérables. Madame de Tarente arrive. M. et Mme. de Chaulnes seront dans huit jours à Rennes. M. de Chaulnes a ordonné qu'on raccommodât le chemin d'ici à Vitré; de sorte qu'il y a tous les jours cent et deux cents hommes, et le Sénéchal à leur tête, soutenu des avis de nos cochers, pour nous faire *un chemin comme dans cette chambre* (1).

Il entra hier ici un garçon de Vitré, c'est-à-dire qui en venoit; je le reconnus d'abord pour avoir été laquais de M. de Coulanges. M. de Grignan l'a vu à Aix. Il me montra un papier imprimé de tout ce qu'il sait faire du feu; il a le secret de cet homme dont vous avez entendu parler à Paris : entre mille choses qui sont toutes miraculeuses, et que je ne comprends pas que l'on souffre à cause des conséquences, je ne m'arrêterai qu'à une petite, et qui est bientôt faite, ce fut de lui voir couler dans la bouche dix ou douze gouttes de ma cire d'Espagne toute allumée, et dans sa main; il n'en étoit non plus ému que si c'eût été de l'eau; sans mine, sans grimace, sa langue aussi belle après cette petite opération qu'auparavant. J'en avois fort entendu parler; mais de voir cela si familièrement dans ma chambre, me fit un extrême étonnement. Cela prouve votre philosophie, ma chère enfant, et qu'assurément le feu n'est point chaud, et ne nous cause le sentiment de chaleur que selon la disposition des parties. Comprenez-vous qu'il y ait une sorte de liqueur dont on jouisse

(1) *Voyez* la Lettre du 31 Mai.

se frotter avec assez de confiance pour faire fondre de la cire d'Espagne sur la langue, avaler de l'huile bouillante, et marcher sur des barres de fer toutes rouges ? Que deviendront nos miracles ?

Madame la Dauphine se met à courir les bêtes; il ne sembloit pas qu'elle voulût faire tant de chemin pour les attraper : vous voyez comme les goûts changent : cela fait qu'on parle un peu de MADAME; sans cela, il n'en étoit plus question; mais la chasse réunira peut-être ces deux branches de Baviere, si naturellement mal ensemble. J'ai recommencé mon petit livre; il me divertit et m'occupe fort agréablement : je suis bien persuadée que vous le connoissez. Je vous embrasse, ma fille, et vous dis adieu, toujours à mon grand regret. Malgré toutes les obscurités de votre destinée, j'espère que nous nous retrouverons cet hiver. Vous dites que vous ne savez que faire de mes louanges, vous en êtes chagrine; ce n'est pas ma faute, je me serois contentée de les penser, si vous ne m'étiez venu dire pis que pendre de vous, sans aucune considération de l'intérêt que j'y prends; j'ai repoussé l'injure, et je me suis résolue une bonne fois à vous dire vos vérités.

LETTRE 643.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 3 Juillet 1680.

Je vous plains, ma très-chère, des compagnies contraignantes que vous avez eues. Les hommes n'incommodent pas tant que la Princesse que vous attendiez. La nôtre (*Madame de Tarente*) est arrivée dès lundi; mais je la laisse reposer jusqu'à demain. Quand je considère votre château rempli de toute votre grande famille, et de tous les survenans, et de toute la musique, et des plaisirs qu'y attire M. de Grignan, je ne comprends pas que vous puissiez éviter d'y faire une fort grande dépense, ni que ce soit un lieu de rafraîchissement pour vous.

Je reçois toujours des lettres fort noires de mon fils, appelant ses chaînes et son esclavage, ce qu'un autre appeleroit sa joie et sa fortune. Si j'avois voulu faire un homme exprès, et par l'esprit, et par l'humeur, pour être enivré de ces pays-là, et même pour être assez propre à y plaire, j'aurois fait à plaisir M. de Sévigné : il se trouve que c'est précisément le contraire; ce n'est pas la première fois qu'on se trompe. Ce seroit à moi à crier miséricorde, si je n'avois du courage : c'est moi que cette charge accable, sur-tout depuis qu'il a pris ici de tous les côtés tout ce qu'il a pu (1); mais je me tais,

(1) *Voyez* la Lettre du 27 Mai.

et je voudrois au moins que, pour prix de tout le dérangement qu'il me fait, il fût content dans la place où il est. Son chagrin m'en donne plus que tout le reste ; n'en parlons plus. Je l'attends ici incessamment ; car s'il peut se contenter de paroître à la tête de la compagnie quand le Roi le verra, il volera ici avec une soif nonpareille de revoir son cher pays ; *dulcis amor patriæ* : voilà ce que les Romains souhaitoient à leurs citoyens. Vous avez très-bien deviné : Montgobert ne me dit point qu'elle soit mal avec vous ; vous m'en dites la raison, on ne se vante point d'avoir tort. Elle me dit mille folies comme à l'ordinaire, sur les trains et les plaisirs que vous avez. Je suis fâchée que ce vieux carrosse, où il faut toujours refaire quelque chose, se trouve dans l'amitié et dans les anciens attachemens ; je croyois au contraire que le passé répondoit de l'avenir, et que c'étoit pour *l'autre* que ces *dégingandemens* étoient réservés : l'amour-propre fait quelquefois de plaisans effets. La pensée qu'on préfère quelqu'un, la crainte de n'être pas aimée, l'envie de surmonter, tout cela forme un mélange de diverses passions qui fait grand mal à la pauvre raison. Je vous conjure, ma fille, de me mander pourquoi ce beau chapelet (1) vous a tout d'un coup plus incommodée qu'à l'ordinaire, et par quelle impatience vous avez voulu l'envoyer devant vous à Paris. Que vouliez-vous qu'il y devînt sans vous et sans moi ? On a fort bien fait de me

(1) *Voyez* la Lettre du 21 Juin.

l'envoyer ici, j'en serai moins long-tems ingrate, car je vous en remercie comme d'un présent digne de la Reine, et comme l'ayant toujours souhaité, pour quand vous n'en voudriez plus.

Vos terrasses sont bien différentes des extravagantes figures de nos bois (1). Si vos promenades étoient à la main comme les nôtres, vous en feriez le même usage : Livry doit vous le persuader; vous y profitiez si bien de ces beaux jardins qui s'offroient sans cesse à vous, et que vous ne refusiez point. Je comprends le plaisir que vous avez eu de causer avec M. de Vins; il en fait autant, comme vous dites, que ceux qui ne veulent pas dire ce qu'ils savent. Son aimable femme m'a écrit une grande lettre toute pleine des amitiés de M. de Pompone et des siennes. Elle a été voir votre bâtiment dont elle est satisfaite : je crois qu'il faudra songer à soutenir un peu plus solidement la cheminée de la salle : cela est plaisant que Bruan n'y ait pas pensé, et que votre réflexion de Provence l'ait redressé. Cette pauvre de Vins est accablée de procès, et toujours affligée de n'être point à Pompone. Il seroit difficile de trouver dans tout le monde une personne plus sage et plus raisonnable. Elle se défend fort d'apprendre la philosophie, par la seule raison qu'elle n'en a pas le loisir; car elle est bien loin d'estimer l'ignorance. Vous, vous vantez de ne rien faire dans votre cabinet : il me semble pourtant que vous êtes une substance

(1) *Voyez* la Lettre du 12 Juin.

qui pensez beaucoup; que ce soit du moins d'une couleur à ne point vous noircir l'imagination. Pour moi, j'essaie d'éclaircir *mes entre-chiens et loups* autant qu'il m'est possible. Ce que vous dites de Madame de Mouci (1) est admirable; son étoile est d'être utile à M. de Lavardin; et son étoile à lui, c'est que tout se tourne à bien pour le faire riche, comme tout réussit aux élus. Je vous envoie un billet de Madame de Lavardin; peut-être qu'elle se trouvera mieux qu'elle ne pense de la société de ces jeunes gens: les choses n'arrivent quasi jamais comme on se les imagine. C'est en badinant que je vous ai parlé des frayeurs que me donnoit l'accident de Madame de Saint-Pouanges (2): je ne suis pas pis que j'étois; n'est-ce pas assez pour en être honteuse? J'essaie plutôt de m'en corriger que de les établir, et je me fais toujours de nouvelles leçons de la Providence: mais c'est quelquefois aussi par ces prévoyances qu'on est garanti des malheurs où les autres tombent par leur imprudence. Enfin, vous ne me jeterez point mes livres à la tête; car je ne suis que comme j'étois. Je comprends fort bien *ces conversations Cartésiennes;* il me semble que je vous entends tous. Il y a un endroit *de la recherche de la vérité*, contre lequel Corbinelli a écrit; on y dit « que Dieu nous donne une impul» sion à l'aimer, que nous arrêtons et détournons » par notre volonté ». Cela paroît bien rude qu'un

(1) *Voyez* la Lettre du 12 Juin.
(2) *Voyez* la Lettre du 12 Juin.

Être très-parfait, et par conséquent tout-puissant, soit ainsi arrêté au milieu de sa course. Il y a bien de l'esprit dans *ces conversations*; je mêle cette lecture de cent autres; mon cabinet seroit digne de vous, je ne puis le louer davantage. Adieu, ma très-belle, j'embrasse toute votre aimable compagnie, et vous, ma fille, très-tendrement et très-*cordialement* : c'est un mot de ma grand'mère.

LETTRE 644.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 7 juillet 1680.

Le petit Coulanges s'en va à Lyon avec sa femme, et de là à Grignan : il me promet de faire une description exacte de toute votre personne. Il m'écrit fort plaisamment sur la vie triste, réglée et saine de Bourbon, dont il a pensé mourir; il tâche un peu de s'en remettre à Paris par les veilles, les ragoûts et les indigestions qu'il cherche avec soin : il est étonné d'avoir pu résister à l'exactitude de cette vie : du reste, le pauvre petit homme est assez chagrin, il vous en contera beaucoup. Je vous envoie en original un morceau de la lettre de sa femme; il me semble que ce qu'elle mande est curieux. Je vous prie qu'elle ne sache point que je vous envoie ses lettres; elle vous en écriroit autant, mais on n'aime point que cela tourne. Il y a long-tems que je vous aurois repris cette humeur

de retraite si admirable, si j'avois été à Paris; cependant on m'en dit trop pour ne pas vous faire voir au moins que j'ai changé de sentimens comme vous. Il est certain qu'il falloit jeter des vivres dans cette place qui ne pouvoit plus subsister. L'amie de mon amie (*Madame de Maintenon*) est la machine qui conduit tout. Mais croyoit-on qu'on pût toujours ignorer le premier tome de sa vie? Et quel sujet auroit-elle de se plaindre, à moins qu'on ne l'eût conté avec malice? Vous verrez pourtant cette lettre. Celle de Madame de la Troche m'assure que la tiédeur est extrême pour celle qui va quatre pas derrière (*Madame de Fontanges*); la jalousie de celle qui va quatre pas devant (*Madame de Montespan*) est plus vive sur la confiance et sur l'amitié qu'on a pour *l'autre*, que pour *cet éclair de passion* qui fait voir un mérite et un esprit fort médiocre: on triompheroit de cela; mais sur l'esprit, sur la conversation, il faut mourir de chagrin; on a beaucoup de rudesse pour *elle*.

Mais que dites-vous de ce mariage de la Princesse de Conti, sur qui toutes les fées avoient soufflé? J'ai vu ma voisine (1), je ne lui donnerai point d'autre titre. Elle me fit beaucoup d'amitiés, et me montra d'abord votre lettre; elle entend fort bien un petit endroit où vous parlez de son cœur, comme si vous l'aviez vu: elle dit qu'elle est venue

(1) Madame la Princesse de Tarente étoit de retour à Vitré, où elle résidoit ordinairement. Les Rochers ne sont qu'à une lieue de Vitré.

ici pour vous faire réponse. Sa fille est transportée de joie; elle est en Allemagne, ravie d'avoir quitté le Danemarck, charmée de son mari et de ses richesses. Elle s'est un peu précipitée de se marier avant les signatures de toute sa famille : la mère est en colère, mais je me moque d'elle. Au reste, elle m'a conté qu'on avoit choisi un homme de la Cour pour danser avec la bru *. Cet homme de la Cour dansoit si bien, on le trouvoit si bien fait, on en parloit si souvent, il étoit habillé de couleurs si convenables, qu'un jour le père dit en le rencontrant : « Je pense que vous voulez donner » de la jalousie à mon fils, je ne vous le conseille » pas ». C'en est assez, on ne danse plus : il y a mille bagatelles encore qu'on ne peut écrire. Cette voisine parle fort plaisamment de sa nièce (*MADAME*), qui a une violente inclination pour le frère aîné de son époux, et ne sait ce que c'est : la tante le sait bien; nous rîmes de ce mal qu'elle ne connoît point du tout, et qui se fait sentir si vivement. C'est un patron rude et qui se tourne selon son caractère; c'est la fièvre qu'elle a; comme quand le petit de la Fayette disoit qu'il étoit tout je ne sais comment, et faisoit des visites; c'est qu'il avoit un accès furieux. Elle n'a de sentiment de joie ou de chagrin que par rapport à la manière dont elle est bien ou mal dans ce lieu-là : elle se soucie peu de ce qui se passe chez elle, et s'en sert pour avoir du commerce, et pour se plaindre à cet

* Il s'agit de Madame la Dauphine et du Duc de Villeroi.

aîné. Je ne puis vous dire combien cette voisine conta tout cela d'original, et confidemment, et plaisamment.

On parle de la guerre; voilà ce qui me déplaît. M. le Prince va à Lille; il ne marche pas pour rien. On croit pourtant que le Roi ne sera pas plutôt en chemin, que le Roi d'Espagne abandonnera la qualité de Duc de Bourgogne, et que tout fléchira le genou*. Voilà bien des choses, ma pauvre enfant, dont nous n'avons que faire; mais on cause. Ce n'est point le livre *de la Recherche de la vérité* que je lis; bon Dieu! je ne l'entendrois pas; ce sont de petites *conversations* qui en sont tirées, et qui en sont très-bien expliquées. Je suis toujours choquée de cette impulsion que nous arrêtons tout court : mais si le Père Malebranche a besoin de cette liberté de choix qu'il nous donne, comme à Adam, pour justifier la justice de Dieu envers les adultes, que fera-t-il pour les petits enfans? Il faudra revenir à l'*altitudo*. J'aimerois mieux m'en servir pour tout, comme S. Thomas, *ma basta*.

Vos beaux-frères sont en bon chemin, je sens tous les jours cette joie. Je crois que vous aurez bientôt les Evêques, l'assemblée du Clergé est finie. On sacrera M. d'Evreux à Arles, du moins il le disoit ainsi. Le Chevalier m'a fait une fort hon-

* En effet, par une convention du mois de Septembre, le Roi d'Espagne s'oblige à ne plus prendre le titre de Comte-Duc de Bourgogne, n'ayant plus rien ni dans la *Comté* ni dans le *Duché*.

nète réponse. Mademoiselle de Méri dit que je lui ai écrit séchement; c'est peut-être en elle qu'est la sécheresse, comme la piqûre n'est pas dans l'épine. Je viens de lui écrire encore un petit billet pour l'assurer que je ne suis point sèche, et qu'il eût été plus sec de ne point se soucier de ses plaintes, que de vouloir lui ôter bonnement ces impressions.

Nous mourons de chaud : je crains vos tonnerres, ils sont plus éclatans que les nôtres : je songe à votre petite fille qui en fut brûlée; il y en eut une aussi à Livry. A propos de Livry, on y étoit, l'année passée, assassiné de chenilles; celle-ci, ce sont des voleurs qui assassinent les passans dans la forêt. Le Père Païen fut volé l'autre jour, et battu outrageusement; on ne croit pas qu'il en réchappe. Si je vous revoyois encore une fois aux Rochers, il me semble que le goût que je vous connois pour la solitude, vous feroit aimer les deux cellules admirables que j'ai faites dans ces bois. Le bon Abbé fait bâtir, sans oser élever son bâtiment, pour des raisons solides; mais enfin, il a de toutes sortes d'ouvriers. Mon fils a eu un accès de fièvre; il espère qu'elle sera, comme l'année passée, dans la règle de vingt-quatre heures. On me mande qu'il est toujours avec la Duchesse de V..... Vous savez comme on aime cette conduite en ce pays-là, et combien elle est ridiculisée. Ce qui est de vrai, c'est que votre frère n'aime point du tout la Duchesse, et que c'est pour rien qu'il prend un air si nuisible. J'embrasse M. de Grignan et Mlle. de Grignan que

j'aime et honore : je baise les petits marmots; et pour vous, ma très-belle, que vous dirai-je ? car voilà toutes les paroles employées ; c'est que les sentimens que j'ai pour vous sont au-dessus : il me semble que vous le savez.

LETTRE 645.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 10 Juillet 1680.

Je n'avois point encore tâté du dégoût et du chagrin de n'avoir point vos lettres; j'admirois comme depuis mon départ je n'avois passé aucun ordinaire sans en avoir; cette douceur me paroissoit bien grande, je la sentois, et j'en parlois souvent : mais j'en suis encore plus persuadée que jamais par le chagrin que cette privation me fait souffrir. Le bon du But, qui prend plaisir et qui se vante tous les jours de poste de me donner cette joie, ne m'a point écrit du tout, n'osant faire son paquet sans ces nouvelles de Provence si nécessaires à mon repos. Je n'ai donc reçu que des lettres de traverse; il faut, ma chère enfant, que votre poste de Lyon ne m'en ait point apporté, car j'ai un commis fort soigneux, et du But qui ne l'est pas moins. Je tâche à me faire entendre ce que je vous disois en pareille occasion; je sais tout ce qui peut causer ce retardement : je compte que j'aurai vendredi deux de vos paquets ensemble; mais ce vendredi est long-

tems à venir : depuis le lundi matin jusqu'au vendredi, ce sont cinq jours d'une excessive longueur; et vous savez mieux que personne comme on est peu maîtresse de ses craintes et de ses imaginations; elles ont ici toute leur étendue; rien ne brouille, ni ne démêle ces émotions : on ne peut s'amuser à envoyer savoir chez tous ceux qui sont dans votre commerce, s'ils ont reçu leurs lettres : on pense à la grande chaleur du pays où vous êtes, à la fièvre qui peut survenir dans le moment qu'on y pense le moins : enfin, ma chère belle, on a beaucoup de peine à gouverner son imagination; et le moyen de se mettre au-dessus de cette sorte de peine?

Madame la Princesse de Tarente fut ici lundi toute l'après-dînée : elle m'avoit fait une collation en viande; je lui rendis; c'est une sotte mode : c'est la longueur des jours qui nous jette dans cet embarras; je pense que cela ne durera pas. Elle me conta cent choses de sa fille, et de toutes les parties du monde; mais ce sera pour une autre fois, je ne saurois tant discourir aujourd'hui : je suis fâchée de n'avoir point de lettres de ma fille. Le bon Abbé vous assure de ses services, et se porte très-bien : pour moi, ma petite, dès que j'aurai de vos nouvelles, je me porterai parfaitement bien; je n'ai aucun mal que celui de n'avoir point de vos lettres; mais je le trouve bien grand : j'espère qu'en recevant ceci, vous vous moquerez de moi, comme je prends quelquefois la liberté de me moquer de vous; il faut nous excuser à la pareille, ma chère

enfant, et souffrir cette peine attachée à notre amitié.

LETTRE 646.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 14 Juillet 1680.

J'AI reçu, enfin, vos deux lettres à la fois; ne m'accoutumerai-je jamais à ces petites manières de peindre de la poste? et faudra-t-il que je sois toujours gourmandée par mon imagination? La pensée du moment, où je saurai le oui ou le non, d'avoir ou de n'avoir pas de vos nouvelles, me donne une émotion dont je ne suis point du tout la maîtresse; ma pauvre machine en est toute ébranlée; et puis, je me moque de moi. C'étoit la poste de Bretagne qui s'étoit fourvoyée pour le paquet de du But uniquement; car j'avois reçu toutes les lettres dont je ne me soucie point. Voilà un trop grand article: ce même fond me fait craindre mon ombre toutes les fois que votre amitié est cachée sous votre tempérament; c'est la poste qui n'est pas arrivée: je me trouble, je m'inquiète, et puis j'en ris, voyant bien que j'ai eu tort. M. de Grignan, qui est l'exemple de la tranquillité qui vous plaît, seroit fort bon à suivre, si nos esprits avoient le même cours, et que nous fussions jumeaux. Mais il me semble que je me suis déjà corrigée de ces sottes vivacités; et je suis persuadée que j'avancerai encore dans ce chemin où vous me conduisez, en m'assurant, comme

vous faites, que le fond de votre amitié pour moi est invariable. Si je réussis à mettre en œuvre toutes mes résolutions, je deviendrai parfaite sur la fin de ma vie : ce qui me console du passé, ma très-chère, c'est que vous devez me connoître un cœur trop sensible, un tempérament trop vif, et une sagesse fort médiocre. Vous me jetez tant de louanges au travers de mes imperfections, que c'est bien moi qui ne sais qu'en faire ; je voudrois qu'elles fussent vraies et prises ailleurs que dans votre amitié. Enfin, ma fille, il faut se souffrir ; et l'on peut quasi toujours dire, en comparaison de l'éternité : *vous n'avez plus guère à souffrir*, comme dit la chanson. Je suis effrayée de voir comme la vie passe : depuis lundi j'ai trouvé les jours infinis à cause de cette folie de lettres : je regardois ma pendule, et prenois plaisir à penser : voilà comme on est, quand on souhaite que cette aiguille marche ; et cependant elle tourne sans qu'on la voie, et tout arrive.

J'ai reçu un dernier billet de Mademoiselle de Méri ; elle me fait une pitié étrange de sa mauvaise santé ; elle a bien vu qu'elle n'avoit pas toute la raison, c'est assez. Je ne comprends pas que mes lettres puissent divertir ce Grignan : il y trouve si souvent des chapitres d'affaires, des réflexions tristes ; que fait-il de tout cela ? Il est obligé de sauter par-dessus, pour trouver un endroit qui lui plaise ; cela s'appelle *des landes* en ce pays-ci ; il y en a beaucoup dans mes lettres avant que de trouver *la prairie*. Vous avez ri de cette personne

blessée

blessée dans le service (*Madame de Fontanges*); elle est au point qu'on la croit *invalide*. Elle ne fait point de voyage, et s'en va bien tristement dans notre voisinage de Livry. A propos, le bon Païen est mort des blessures que lui firent ces voleurs (1). Nous avions toujours cru que c'étoit une moquerie; quoi, dans cette forêt si belle, si traitable, où nous nous promenons si familièrement! voilà pourtant qui doit nous la faire respecter.

On me mande qu'il y a eu quelque chose entre le Roi et Monsieur; que Madame la Dauphine et Madame de Maintenon y sont mêlées; mais qu'on ne sait encore ce que c'est *. Là-dessus je fais l'entendue dans ces bois, et je trouve plaisant que cette nouvelle me soit venue tout droit, et que je vous l'aie envoyée : ne l'avez-vous point sue d'ailleurs? Madame de Coulanges vous écrira volontiers tout ce qu'elle saura; mais elle ne sera pas si bien instruite. M. le Prince est du voyage; et cette jeune Princesse de Conti qui est méchante comme un petit aspic pour son mari, demeure à Chantilly auprès de Madame la Duchesse (2) : cette école est excellente, et l'esprit de Madame de Langeron doit avoir l'honneur de ce changement.

(1) *Voyez* la Lettre précédente.

* L'auteur des Mémoires de Maintenon dit que Madame de Montespan sut exciter la jalousie de la Dauphine contre Madame de Maintenon; que la première se plaignit au Roi, qui ayant découvert la malice de sa maîtresse, fut près de la chasser. Mais on ne devine pas pourquoi MONSIEUR s'y trouvoit mêlé.

(2) Anne de Bavière.

Vous aurez bientôt vos deux Prélats, et le petit Coulanges qui veut aller à Rome avec le Cardinal d'Estrées. Vous êtes une si bonne compagnie à Grignan, vous y avez une si bonne chère, une si bonne musique, un si bon petit cabinet, que dans cette belle saison, ce n'est pas une solitude, c'est une république fort agréable : mais je n'y puis comprendre la bise et les horreurs de l'hiver. Vous me dites des merveilles de votre santé, c'est-à-dire, que vous êtes belle; car votre beauté et votre santé tiennent ensemble. Je suis trop loin pour entrer dans un plus grand détail; mais je ne puis manquer en vous conjurant de ne point abuser de cette santé, qui est toujours bien délicate. Montgobert ne me mande point qu'elle soit mal avec vous; elle me conte la jolie vie que vous faites, et me dit des folies sur ce chapelet (1) : mes filles ont été ravies de votre approbation, elles trembloient de peur; mais voyant que vous êtes fort aise qu'elles se moquent de moi, Bon, bon, dit *Marie*, nous allons bien tromper Madame. Il est vrai que jamais il n'y eut une telle sottise. Vous pouvez croire, après cela, que si quelqu'un entreprenoit de me prouver que vous n'êtes point ma fille, il ne seroit pas trop impossible de me le persuader.

Vous lisez donc Saint Paul et Saint Augustin; voilà les bons ouvriers pour établir la souveraine volonté de Dieu. Ils ne marchandent point à dire que Dieu dispose de ses réatures, comme le potier;

(1) *Voyez* la Lettre du 12 Juin.

il en choisit, il en rejette ; ils ne sont point en peine de faire des complimens pour sauver sa justice; car il n'y a point d'autre justice que sa volonté; c'est la justice même; c'est la règle; et après tout, que doit-il aux hommes ? que leur appartient-il ? rien du tout. Il leur fait donc justice, quand il les laisse (*errer* *), à cause du péché originel, qui est le fondement de tout, et il fait miséricorde au petit nombre de ceux qu'il sauve par son fils. JÉSUS-CHRIST le dit lui-même : « Je » connois mes brebis, je les menerai paître moi-» même, je n'en perdrai aucune; je les connois, » elles me connoissent. Je vous ai choisis, *dit-il*, » *à ses Apôtres*, ce n'est pas vous qui m'avez » choisi ». Je trouve mille passages sur ce ton, je les entends tous; et quand je vois le contraire, je dis : c'est qu'ils ont voulu parler communément; c'est comme quand on dit que *Dieu s'est repenti, qu'il est en furie;* c'est qu'ils parlent aux hommes; et je me tiens à cette première et grande vérité, qui est toute divine, qui me représente Dieu comme Dieu, comme un maître, comme un souverain créateur et auteur de l'univers, et comme un être, enfin très-parfait, selon la réflexion de *votre père.* Voilà mes petites pensées respectueuses, dont je ne tire point de conséquences ridicules, et qui ne m'ôtent point l'espérance d'être du nombre choisi, après tant de grâces qui sont des préjugés et des fondemens de cette confiance. Je hais mortellement à vous

* Intercalation, inutile à mon sens, de l'ancien éditeur !

parler de tout cela; pourquoi m'en parlez-vous? ma plume va comme une étourdie. Je vous envoie la lettre du Pape; seroit-il possible que vous ne l'eussiez point? Je le voudrois. Vous verrez un étrange Pape: comment! il parle en maître, plutôt qu'en père des Chrétiens; il ne tremble point, il ne flatte point, il menace; on croit voir qu'il sous-entend quelque blâme contre M. de Paris (*de Harlai*). Est-ce donc ainsi qu'il prétend se raccommoder avec les Jésuites? et ne devoit-il pas plutôt filer doux, après avoir condamné soixante-cinq propositions? J'ai encore dans la tête le Pape Sixte: je voudrois bien que quelque jour vous voulussiez lire cette vie; je crois qu'elle vous arrêteroit. Je lis l'*Arianisme*, je n'en aime ni l'auteur (*Maimbourg*), ni le style, mais l'histoire est admirable, c'est celle de tout l'univers; elle tient à tout, elle a des ressorts qui font agir toutes les puissances. L'esprit d'Arius est une chose surprenante, et de voir cette hérésie s'étendre par tout le monde; quasi tous les Evêques embrassent l'erreur, et Saint Athanase soutient seul la divinité de J. C. Ces grands événemens sont dignes d'admiration. Quand je veux nourrir mon esprit et mon âme, j'entre dans mon cabinet, et j'écoute *nos frères*, et leur belle morale qui nous fait si bien connoître notre pauvre cœur. Je me promène beaucoup, je me sers fort souvent de mes petits cabinets (1); rien n'est si nécessaire en ce pays, il y pleut continuellement: je ne sais comme

(1) *Voyez* la Lettre du 12 Juin.

nous faisions autrefois; les feuilles étoient plus fortes, ou la pluie plus foible; enfin, je n'y suis plus attrapée.

Vous dites mille fois mieux que M. de la Rochefoucauld, et vous en sentez la preuve. *Nous n'avons pas assez de raison, pour employer toute notre force* (1). Il auroit été bien surpris de voir qu'il n'y avoit qu'à retourner sa maxime, pour la faire beaucoup plus vraie. Langlade n'est pas plus avancé qu'il étoit dans le pays de la fortune; il a fait la révérence au pied de la lettre, et puis c'est tout (2): cet article étoit bien malin dans la gazette. Langlade est toujours fort bien avec M. de Marsillac.

Vous me demandez ce qui a fait cette solution de continuité entre la Fare et Madame de la Sablière (3): c'est la bassette: l'eussiez-vous cru? c'est sous ce nom que l'infidélité s'est déclarée; c'est pour cette prostituée de bassette qu'il a quitté cette religieuse adoration: le moment étoit venu que cette passion devoit cesser, et passer même à un autre objet: croiroit-on que ce fût un chemin pour le salut de quelqu'un, que la bassette? Ah! c'est bien dit, il y a cinq cents mille routes qui nous y mènent. Madame de la Sablière regarda d'abord cette distraction, cette désertion; elle examina les mauvaises

(1) M. de la Rochefoucauld a dit: *Nous n'avons pas assez de force pour suivre toute notre raison.*

(2) *Voyez* les lettres du 24 Novembre et du premier Décembre 1679.

(3) *Voyez* la Lettre du 21 Juin.

excuses, les raisons peu sincères, les prétextes, les justifications embarrassées, les conversations peu naturelles, les impatiences de sortir de chez elle, les voyages à Saint-Germain, les ennuis; elle ne savoit plus que dire; enfin, quand elle eut bien observé cette éclipse qui se faisoit, et le corps étranger qui cachoit peu à peu tout cet amour si brillant, elle prit sa résolution : je ne sais ce qu'elle lui a coûté; mais enfin, sans querelle, sans reproche, sans éclat, sans le chasser, sans éclaircissement, sans vouloir le confondre, elle s'est éclipsée elle-même; et sans avoir quitté sa maison, où elle retourne encore quelquefois, sans avoir dit qu'elle renonceroit à tout, elle se trouve si bien aux Incurables qu'elle y passe quasi toute sa vie, sentant avec plaisir que son mal n'étoit pas comme celui des malades qu'elle sert. Les supérieurs de la maison sont charmés de son esprit, elle les gouverne tous : ses amis vont la voir, elle est toujours de très-bonne compagnie. La Fare joue à la bassette : voilà la fin de cette grande affaire, qui attiroit l'attention de tout le monde : voilà la route que Dieu avoit marquée à cette jolie femme; elle n'a point dit les bras croisés, *j'attends la Grâce :* mon Dieu, que ce discours me fatigue! hé, mort de ma vie, la Grâce saura bien vous préparer les chemins, les tours, les détours, les bassettes, les laideurs, l'orgueil, les chagrins, les malheurs, les grandeurs, tout sert, tout est mis en œuvre par ce grand ouvrier, qui fait toujours infailliblement tout ce qu'il lui plaît.

comme j'espère que vous ne ferez pas imprimer mes lettres, je ne me servirai point de la ruse *de nos frères* pour les faire passer. Ma fille, cette lettre devient infinie; c'est un torrent retenu que je ne puis arrêter : répondez-y trois mots, conservez-vous, reposez-vous; et que je puisse vous recevoir et vous embrasser de tout mon cœur, c'est le but de mes désirs. Je ne comprends pas le changement de goût pour l'amitié solide, sage et bien fondée; mais pour l'amour, ah! oui; c'est une fièvre trop violente pour durer. Adieu, ma très-chère et très-*loyale*, j'aime fort ce mot : ne vous ai-je pas donné du *cordialement?* nous épuisons tous les mots. Je vous parlerai une autre fois de votre hérésie.

LETTRE 647.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 17 Juillet 1680.

Je souhaite plus que jamais de vous revoir; tout ce qui est trouble maintenant, s'éclaircira : vous aurez toute votre famille dans le mois de Septembre. Mademoiselle de Grignan donnera un branle à vos résolutions; mon Dieu, que j'honore sa vertu! je vois avec chagrin que les ombres sont encore répandues sur le procédé de Montgobert; que je la plains! ne sauriez-vous parler ensemble? il me paroît que c'est le dénouement ordinaire de ces sortes d'embarras. Quand vous vous possédez, vos paroles ont une force extrême, j'en ai vu et senti l'effet; essayez de

ce remède, ma très-chère, prenez-vous en bonne humeur, attaquez tout cela, moquez-vous-en, réchauffez un cœur glacé sous la jalousie, remuez toutes les fausses imaginations qui la dévorent, divertissez-vous à détruire la prévention, exercez votre pouvoir, rendez la paix à une pauvre personne, qui assurément n'est troublée que parce qu'elle vous aime, et ne lui laissez point penser tout cruement qu'on la sacrifie à une autre. Il n'y a que des momens à prendre pour faire réussir le conseil que je vous donne : on est quelquefois empêtré dans son orgueil ; c'est une belle charité que d'en tirer une créature, qui ne sent peut-être pas son tort. On est quelquefois si aveugle, qu'on ne voit goutte ; c'est une vérité bien surprenante que les aveugles ne voient pas clair ; cependant vous m'entendez. Ce que vous disiez l'autre jour sur l'humeur et sur la mémoire, étoit parfaitement bon ; il est vrai que ce sont deux choses que l'on n'honore point assez.

J'ai dessein aussi de vous convaincre d'être hérétique : non, ma fille, quand vous devriez en enrager, la mort de JESUS-CHRIST ne suffit point sans le Baptême : il le faut d'eau, de désir ou de sang : c'est à cette condition qu'il a mis l'utilité que nous devons en retirer : rien du vieil homme n'entrera dans le ciel, que par la régénération en J. C. Si vous me demandez pourquoi ? je vous dirai, comme Saint Augustin, que je n'en sais rien ; et pourquoi encore, étant venu pour sauver tous les hommes, il en sauve si peu, et se cache pendant sa vie, et ne

veut pas qu'on le connoisse, ni qu'on le suive ! je n'en sais encore rien du tout ; mais ce qui est certain, c'est que, puisqu'il l'a voulu ainsi, cela est fort bien, et rien ne pouvoit être mieux, sa volonté étant assurément la règle et la justice : mais je ne veux pas en dire plus qu'à ma huguenote (1).

Parlons de Rochecourbières : vous avez fait une jolie débauche avec ce M. de Sebville que je connois ; le Chevalier *de la Croustille* seroit assez digne d'être Breton : vous me le dépeignez après votre vin de Jusclan, comme j'en vois ici après le vin de Grave. Je voudrois bien le remercier d'avoir bu ma santé ; la vôtre fut bue avant-hier chez la Princesse de Tarente : c'étoit dans son parc, il y avoit bien du monde ; ce fut encore de ces grandes collations de viandes, qui me mettent au désespoir, à cause des conséquences. Je lui demandai à qui elle en avoit donc de vouloir se ruiner, et moi aussi en fricassées, au lieu de penser à retourner à Paris ? nous rîmes fort. Elle dit toujours qu'elle va vous écrire, elle taille ses plumes : car son écriture de cérémonie est une broderie qui ne se fait pas en courant : nous aurions bien des affaires, si nous nous mettions à faire des lacs d'amour à tous nos D. et à toutes nos L.

Madame de Coulanges m'écrit au retour de Saint-Germain ; elle est toujours surprise de la sorte de faveur de Madame de Maintenon. Enfin, nul autre ami n'a tant de soin et d'attention que le Roi en a

(1) *Voyez* la Lettre du 21 Juin.

pour elle; et ce que j'ai dit bien des fois, elle lui fait connoître un pays tout nouveau, je veux dire, le commerce de l'amitié et de la conversation sans chicane et sans contrainte : il en paroît charmé. Mon amie est toujours enchantée de Madame la Dauphine : elle a eu de grandes distinctions d'agrément et de familiarité; mais elle est dégoûtée du monde, cela ne la touche point, elle s'en va à Lyon : il y a comme cela des tems dans la vie, où l'on ne trouve rien de bon. Madame de Fontanges est partie pour Chelles : assurément je l'irois voir, si j'étois à Livry. Elle avoit quatre carrosses à six chevaux, le sien à huit : toutes ses sœurs y étoient avec elle : mais tout cela si triste qu'on en avoit pitié; la belle perdant tout son sang, pâle, changée, accablée de tristesse; méprisant quarante *mille* écus de rente, et un tabouret qu'elle a, et voulant la santé et le cœur du Roi, qu'elle n'a pas : votre Prieur de Cabrières a fait là une belle cure. Je ne pense pas qu'il y ait un exemple d'une si heureuse et si malheureuse personne. Mon amie vit prendre le tabouret à Mademoiselle de Brancas (1). Madame la Dau-

(1) Marie de Brancas, mariée le 5 Juillet 1680 à Louis de Brancas, Duc de Villars, son cousin.

* Ce Duc de Villars-Brancas alors très-âgé, étoit celui qu'on avoit voulu, en 1677, faire épouser à Madame Scarron. C'étoit une combinaison de Madame de Montespan pour s'en défaire. La Terre de Maintenon lui fut donnée dans la même vue. Mais il étoit trop tard. Le Roi étoit déjà dans ses lacs. Elle l'écrit elle-même à son frère. « Vous me connoissez; on ne se défait » pas (de moi) aisément. . . . .

» Et Maintenon ne fera pas
» Ce que le vieux Duc n'a pu faire. »

peine n'est point aise du voyage : elle dit qu'on ne peut pas devenir grosse en marchant toujours.

On parle du siége de Strasbourg ; quelques-uns croient qu'il n'y aura point de guerre.

Il est vrai que votre Clergé est séparé : ce seroit à vous à me le dire. Ils ont tous écrit une lettre au Pape, où ils disent que, bien loin que les Evêques se plaignent du Roi, ils le regardent comme le protecteur de l'Eglise : cette réponse en l'air contentera bien le Pape. Ils parlent de la régale de M. de Pamiers et de M. d'Alet : qu'on réponde aux priviléges de ces deux diocèses. Je crois bien que ce petit freluquet d'Alet (1) ne se plaint de rien : mais l'ombre de son saint prédécessseur, et M. de Pamiers (2) ont-ils signé cette flatteuse lettre? nous en verrons la réponse. J'espère que j'aurai été la première à vous envoyer la lettre du Pape, et que vos Prélats n'auront pas eu cette attention.

On me mande encore que cette Heudicourt est à la Cour, laide comme un démon, avec un bâton

(1) Louis Alphonse de Valbelle succéda à Nicolas Pavillon, Évêque d'Alet, célèbre par son savoir, ses vertus et sa piété, mort le 8 Décembre 1677.

(2) François-Étienne de Caulet, un des plus grands Prélats de ce tems-là, mort le 7 Août 1680.

* Peu de tems avant sa mort, il avoit allumé la guerre excitée par lui, en 1673, au sujet de l'extension de *la Régale*. Son Chapitre et ses Grands-Vicaires la soutinrent vivement après lui. Il y eut des séditions dans ce pays. Un des Grands-Vicaires de Pamiers fut décapité l'année suivante, par suite de ces troubles.

dont elle se soutient à profit; elle relève d'une maladie; il n'y en a guère que l'on ne dût préférer à celle qu'elle a d'aimer ce pays-là : quelle folie, en l'état où elle est ! Le Roi alla l'autre jour à Versailles avec Madame de Montespan, Madame de Thianges, et Madame de Nevers toute parée de fleurs. Madame de Coulanges dit que Flore étoit la bête de ressemblance de cette dernière. Mon Dieu ! que cette promenade me paroîtroit dangereuse pour un homme qui prendroit goût à la liberté !

Vous m'avez bien décriée auprès de Mesdemoiselles de Grignan ; j'admire que l'aînée est assez généreuse pour m'écrire, sitôt après la connoissance d'une telle sottise : il est vrai, ma fille, qu'il n'y a rien d'égal, et que la première chose qui saisit mon imagination, la mène si loin, que cela compose souvent une loge des petites-maisons : et quand je reviens à moi, comme d'un sommeil, j'en suis plus étonnée que les autres. M. de Marsillac a été dire adieu à Madame de la Fayette, ils se remirent à pleurer comme le premier jour : il n'y a rien de faux à ces deux personnes. L'homme se tourne à Dieu, et fait crier les petites-maîtresses ; ce sont des chemins, comme nous disions l'autre jour. Adieu, mon enfant, adieu, ma très-belle, car vous l'êtes, si vous vous portez aussi bien que vous dites. Vous voulez donc que je reçoive dans mon cœur cette espérance de vous retrouver avec un visage, avec de la force, sans douleur, sans chaleur, sans pesanteur ; quoi ! toutes ces incommo-

dités auront eu leur cours et leur fin ? je dirois comme le petit Coulanges : *Il faut que j'y touche, vrai Dieu ! c'est sa bouche et son teint de lys*, etc.* mais prenez garde de ne pas mettre tout cela dans les neiges et les glaces de l'hiver : vous savez ce qu'il vous en a coûté, et que c'est le commencement de tous vos maux.

Il est vrai que je hais plus la contrainte que vous ne la haïssez. Je fais venir à mon goût, si je puis ; sinon j'échappe à la cérémonie. Cette Madame, qui n'aimoit pas à marcher, je la quittois fort bien deux ou trois heures ; je la retrouvois pâmée de rire avec mes femmes-de-chambre ; il ne lui en falloit pas davantage : c'est une sotte belle femme, qui ne sait point deux choses : son adieu me fut agréable.

Madame de Coulanges perce à jour votre pauvre frère par ses épigrammes ; elle dit qu'il auroit grand

* Voici la chanson entière faite pour Madame de Grignan.

Malgré tant de neige
Nous faisons cortège
A la belle Iris
Qui vient à Paris
Mon dieu ! qu'elle est belle !
Et qu'elle a d'appas !
Est-ce une mortelle ?
Je ne le crois pas.
Voici la querelle
Du bon Saint-Thomas.
Il faut que j'y touche ;
Vraiment c'est sa bouche,
Et son teint de lys !
Malgré tant de neige, etc.

besoin d'une ingrate pour se remettre un peu; mais il sait si bien les choisir qu'il n'en trouve jamais. Il a le don, comme vous dites, de rendre mauvaises les meilleures choses. Son séjour de Fontainebleau ne lui a pas servi; au contraire.

LETTRE 648.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 21 Juillet 1680.

Je n'aime point que vous disiez que vos lettres sont insipides et sottes : voilà deux mots qui n'ont jamais été faits pour vous; vous n'avez qu'à penser et à dire, je vous défie de ne pas bien faire; tout est nouveau, tout est brillant, et d'un tour noble et agréable. Reprenez sur moi le trop de louanges que vous me donnez, mettez-les de votre côté, si vous voulez être juste : mais si vous avez envie de me plaire, continuez à me faire écrire par *la Pythie* ou par une autre, et donnez-moi toujours la joie de vous imaginer bien couchée et bien à votre aise sur votre petit lit. Ne craignez point la paresse, ma belle; vous savez bien qu'il n'est pas aisé de commettre ce péché, puisque, selon un célèbre Casuiste (1) : « La paresse est une tristesse de » ce que les choses spirituelles sont spirituelles, » comme seroit de s'affliger de ce que les Sacre- » mens sont la source de la grâce ». Cette definition

(1) *Voyez* la neuvième *Lettre Provinciale.*

vous met fort à couvert ; ainsi, ma fille, soyez bien ce que nous appelons *improprement* paresseuse ; c'est le plus sûr moyen de me faire goûter sans mélange le plaisir de vous voir guérir de toutes vos incommodités. Mon fils me fit l'autre jour une assez méchante plaisanterie ; il me manda qu'il avoit perdu au reversi deux cent soixante louis, et avec des circonstances si vraisemblables, que je n'en doutai point : j'en fus fort fâchée : il me rassura par la même poste ; c'est cela qui est bien insipide, car à quel propos donner cette émotion ? Je songeai en même tems que cela se trouve vrai quelquefois en des lieux qui me sont encore plus sensibles ; on formeroit, en vérité, une autre grande amitié de tous les sentimens que je vous cache. Le petit Coulanges vous aidera à manger vos perdreaux, il m'a promis de vous regarder, de vous manier, et de me faire un procès-verbal de votre personne. Vous ferez des chansons, vous m'en enverrez, et j'y répondrai par de mauvaise prose.

La bonne Princesse vient me voir sans m'en avertir, pour supprimer la sottise des fricassées : elle me surprit vendredi ; nous nous promenâmes fort, et au bout du mail, il se trouva une petite collation légère et propre, qui réussit fort bien. Elle me conta les torts de sa fille de n'avoir point rempli son écusson d'une souveraineté : je me moquai fort d'elle ; je la renvoyai en Allemagne pour tenir ce discours ; et dans les bois des Rochers, je lui fis avouer que sa fille avoit très-bien fait.

Elle est si étonnée de trouver quelqu'un qui ose lui contester quelque chose, que cette nouveauté la réjouit. Le Roi et la Reine de Danemarck vont voir ce Comte d'Oldembourg dans sa Comté : il défraie toute cette Cour, et sa magnificence surpasse toute la Principauté. Je vois les lettres de cette Comtesse, que je trouve toutes pleines de passion pour ce mari, de raison, de générosité, de dévotion et de justice. « Eh, Madame ! que pouvez-» vous lui souhaiter de plus, puisqu'avec cela, elle » est riche et contente ? » Il semble que j'aie une pension pour soutenir l'intérêt de cette fille.

On me mande que Madame de Fontanges est toujours dans une extrême tristesse : la place me paroît vacante, et elle, une espèce de roué *, comme la Ludre : elles ne feront peur à personne, ni l'une ni l'autre. Je crois M. de Pompone plus heureux que M. de Colbert-Croissi ; mais cet exemple est rare : ce qui est vrai, c'est ce que vous dites, rien n'est complètement bon. Mon fils tâche d'accommoder encore la sotte affaire de Corbinelli, et veut me l'amener ici sur la fin d'Août : c'est une pensée fort en l'air ; mais si cela est, nous vous manderons bien des coquesigrues. Mademoiselle du Plessis m'est revenue de son couvent ; que voulez-vous que je vous dise de plus ? La jeune Marquise de Lavardin est allée au voyage dans le carrosse

* On sent que cette expression n'a point ici le sens qu'on lui a donné, depuis le tems de la Régence, et qu'elle signifie seulement l'effet des souffrances de ces deux belles abandonnées.

de

de la Reine, avec Madame de Créqui : elle est de la maison : c'est son frère (1) qui sert et qui commande la Maison du Roi. M. de Lavardin est avec le Prince de Conti, et la Douairière avec Madame de Mouci, et ses autres amies, ravies de l'absence de sa jeunesse. Vous me souhaitez quand vous avez bien de la musique et de la joie, vous avez raison, *c'est l'humeur de ma mère ;* et moi, entre huit et neuf dans ces bois, je dis : ah ! que ma fille seroit aise ici ! Tout cela est naturel, et de penser souvent à ce que l'on aime. On dit que le Roi laissera les Dames à Lille, et s'en ira je ne sais où avec M. le Prince. Si les Hollandois étoient de la ligue, je crois qu'il se divertiroit encore à les foudroyer; mais sans cela, on ne comprend point qu'il voulût rompre une paix qui lui coûte tout le reste de la Flandre, qu'il étoit à la veille de soumettre. Vous me dites une chose qui me plaît extrêmement, *il est plus poli d'admirer que de louer ;* c'est une jolie maxime : mais pour moi, j'ai peine à les séparer, et je ne puis m'empêcher de faire souvent l'un et l'autre, quand je parle de ma chère Comtesse.

(1) Anne-Jules, Duc de Noailles, Capitaine de la première compagnie des Gardes-du-corps du Roi.

LETTRE 649.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 24 Juillet 1680.

Vous me représentez votre cabinet à peu près comme l'habit d'Arlequin : cette bigarrure n'est pas dans votre esprit ; c'est ce qui me fait vous souhaiter mon cabinet qui est rangé avec un ordre admirable, et qui vous conviendroit fort bien, car je ne vous ai jamais vu changer d'avis sur les bonnes choses. Je vois d'ici votre belle terrasse des Adhémar, et votre clocher que vous avez paré d'une balustrade qui doit faire un très-bel effet ; jamais clocher ne s'est trouvé avec une telle fraise. Le bon Abbé en est fort content ; toute sa sagesse ne le défend point des tentations d'embellir une maison. J'admire souvent l'endroit de son esprit là-dessus, et j'en tire mes conséquences pour la thèse générale des petites-maisons.

Je n'ai été qu'une pauvre fois à votre belle lune. Je vous assure que quand je prends la résolution de lui rendre mes devoirs à l'exemple des anciens, il n'y a non plus de froid ni de serein que sur votre terrasse : je me conduis fort sagement, et crains beaucoup d'être malade : je vous souhaite la même crainte. La Princesse (*de Tarente*) est une espèce de médecin : elle a fait son cours en Allemagne, où elle m'assure qu'elle a fait des cures à peu près comme celles *du Médecin malgré lui*. Elle a fini

s'is fricassées et moi les miennes ; nous avons ri de cette folie, et voilà comme je suis sortie de cet embarras. Je lui montrai l'autre jour votre chapelet ; elle le trouva digne de la Reine, et comprit la beauté de ce présent, dont je vous remercie encore. Je le garderai fidèlement, et je ne sais s'il n'est point plus à vous dans mon cabinet qu'il n'y étoit dans le vôtre. Cette Princesse vous écrit de sa belle écriture ; elle m'a montré la belle morale qu'elle vous a brodée. Mettez-moi quelque chose dans une de vos lettres, que je puisse lui montrer. Celles de Madame de Vaudemont (1) sont pour le style, comme le caractère de la Princesse. Ah, que la vision de Brébeuf est plaisante ! c'est justement cela, tout est *Brébeuf** ; cette application

(1) Anne-Élisabeth de Lorraine, femme de Charles-Henri de Lorraine, Prince de Vaudemont.

* Guillaume Brébeuf, auteur d'une traduction en vers de la *Pharsale* de Lucain. Quoique Voltaire en ait cité un bon morceau, et qu'on en rapporte ailleurs quelques beaux vers, l'ouvrage, et sur-tout la manière du poëte, méritent bien les traits satiriques de Boileau. On a dit de lui qu'il étoit *Lucano Lucanior*, plus *Lucain que Lucain même*. Mais s'il a gâté son original, il paroît que son original l'avoit d'abord corrompu. Le goût lui en vint assez singulièrement. Jeune, il n'aimoit et ne vouloit lire qu'Horace ; un de ses camarades, nommé *Gautier*, ne lisoit et ne vantoit que Lucain. C'étoit un sujet continuel de disputes entre les deux amis, qui, pour y mettre fin, convinrent que chacun d'eux se mettroit à lire l'auteur favori de son camarade. Il arriva qu'en troquant leurs livres, ils prirent la passion l'un de l'autre. Gautier n'aima plus qu'Horace ; et Brébeuf fut épris pour toujours de Lucain, et même de ses défauts, qu'il outra, suivant l'usage en les imitant. On pourroit, de cette anecdote, tirer plus d'une conséquence intéressante.

frappe l'imagination, elle est juste et digne de vous. Il est vrai qu'il y a des gens dont le style est si différent d'eux-mêmes, qu'on ne sauroit les reconnoître. Quand je lisois d'Hacqueville, je le croyois la tendresse et la douceur même; quand on le voyoit, l'une et l'autre étoient si bien cachées sous la droiture de sa raison et sous la dureté de son esprit, que c'étoit un autre homme. Pour Madame de Vins, c'est toujours elle-même : elle m'a écrit une aimable et grande lettre; elle me mande qu'elle fait un jeu merveilleux avec vous et avec M. de Grignan de sa jalousie. Il me paroît que vous lui avez appris le commerce de l'amitié, comme Madame de Maintenon à la personne que vous savez (*au Roi*). Cette belle de Vins va loger à l'hôtel de Pompone; elle ne les verra pas plus souvent pour cela. Je vous avoue que je comprends le plaisir de loger avec les gens qu'on aime; sans cela, on ne trouve point d'heures sûres pour les voir agréablement : il me paroît que vous êtes de cette opinion. M. de Rennes a passé ici comme un éclair, il y soupa; nous causâmes fort tout le soir sur le sujet de Madame de Lavardin : je ne sais point retenir les gens; il disparut à trois heures du matin.

Mon fils me parle de la grosse cousine d'une étrange façon : il ne désire qu'une bonne cruelle pour le consoler un peu; une ingrate lui paroît une chimère : voilà le style de Madame de Coulanges, c'est celui dont il se sert; et en parlant

de quelqu'argent qu'il a gagné avec la cousine, il me dit : *Plût à Dieu que je n'y eusse gagné que cela !* Que diantre veut-il dire ? Il me promet mille confidences ; mais il me semble qu'ensuite d'un tel discours il doit dire comme l'Abbé d'Effiat, *je ne sais si je me fais bien entendre.* Tout ceci entre nous, s'il vous plaît, et sans retour.

Votre petite d'Aix me fait pitié d'être destinée à demeurer dans ce couvent (1) perdu pour vous : en attendant une vocation, vous n'oseriez la remuer, de peur qu'elle ne se dissipe ; cet enfant est d'un esprit chagrin et jaloux, tout propre à se dévorer. Pour moi, je tâterois si la Providence ne voudroit pas bien qu'elle fût à Aubenas ; elle seroit moins égarée. J'embrasse le petit garçon, je pense souvent à lui et à Pauline, mais tout cela en chemin faisant pour aller à vous, car vous êtes le centre de tout. Je me réjouis avec M. de Grignan de la beauté de sa terrasse ; s'il en est content, les Ducs de Gênes ses grands-pères (2) l'auroient été : son goût est meilleur que celui de ce tems-là. Madame de Coulanges est partie pour être, dit-elle, votre voisine : elle me dit un fort joli adieu ; elle conte

(1) Des filles de Sainte-Marie d'Aix.

* Toute la Provence, et sur-tout la ville d'Aix, son Archevêque et son Parlement, étoient anti-Jansénistes ; ce qui explique les mots *perdu* et *égarée* dans cette phrase. C'étoit le Parlement de Provence qui avoit fait brûler par la main du bourreau les *Lettres Provinciales.*

(2) A cause de Marguerite d'Ornano, petite-fille et nièce des Maréchaux de ce nom, et mère de M. de Grignan.

même plusieurs bagatelles, mais ce n'est pas de la Cour. Le petit Coulanges vous réjouira. On improuve fort cette lettre du Clergé (1), n'en déplaise à M. le Coadjuteur. On croit M. de Paris interdit, il ne dit plus la messe : il faut un sacrilége au peuple pour remettre le Prélat en bonne réputation.

Adieu, ma très-belle, je ne craindrai plus de vous dire que je vous aime, puisque vous le souffrez en faveur de mon style; vous faites grâce à mon cœur en faveur de mon esprit, n'est-ce pas justement cela ?

(1) *Voyez* la Lettre du 17 Juillet.

LETTRE 650.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 28 Juillet 1680.

Il faut donc que j'aie oublié de vous dire que celui qui danse si bien, et *qu'on trouvoit qui dansoit si bien*, c'est le Duc de Villeroi : j'avois dessein de vous le nommer l'ordinaire d'après. Vraiment, ma fille, je suis ravie que mes lettres, et les nouvelles de mes amies que je vous redonne, vous divertissent comme elles font. La prudence de ceux qui vous écrivent est la véritable cause du bon succès de mon imprudence : s'ils vouloient n'être point si sages, ils vous en diroient plus que moi. Mais, enfin, vous avez été contente de mes fagots; c'est une fort plaisante chose que de trouver dans mes

lettres des nouvelles de la Cour; elles avoient le style des gazettes, car il y avoit aussi des articles de Copenhague et d'Oldembourg : en un mot, je vous mande tout.

Il est certain qu'il y a une âme et un mouvement d'esprits, dans le pays que vous savez, qui pourroient suivre les traces des mères et des grand'-mères, si l'on n'étoit fort appliqué à détourner ce cours. La vivacité est grande, ainsi que l'envie de plaire, et l'on ne compte pour rien le manque de beauté : c'est une petite circonstance dont il ne paroît point qu'on soit blessé, ni qu'on la sente le moins du monde. Tout cela fournit vraisemblablement aux conversations infinies, et remplit l'interrègne *. Vous me couvrez le momon par votre raisonnement contraire au mien sur le voyage de M. le Prince. Je n'ai plus de si bons commerces : Madame de Coulanges est partie; elle m'a dit adieu fort joliment; elle me conte deux ou trois folies de la Rambure et de la Rane, et s'en va, dit-elle, devenir votre voisine, souhaitant de reprendre avec vous le chemin de Paris. M. de Coulanges s'en va avec elle, et puis chez vous. Il me mande que ce jour-là même qu'il m'écrit, l'Abbé Têtu donne un dîner à Mesdames de Schomberg, de Fontevrauld et de la Fayette, sans en avoir mis

* Tout ceci paroît exprimer, en termes qu'on enveloppe à dessein, la situation du Roi et de Madame de Maintenon, qu'elle a peinte elle-même par ces mots : *Il s'en va toujours désespéré et jamais rebuté.*

Madame de Coulanges, et que je juge par-là de la disgrâce de mon amie : *tanto t' odiaro, quanto t' amai*, voilà mon jugement. La pauvre Troche est toute affligée de son bon oncle de Varennes qui est mort à Bourbon ; elle ne m'écrit plus de nouvelles : ainsi je m'en vais vous écrire aux dépens de la Princesse de Tarente : elle me pria jeudi de dîner avec elle ; demain je dois lui donner une très-bonne collation qui finira tout. J'avois encore une fricassée et une tourte sur le cœur ; et ne pouvant pas l'égaler en bien des choses, je veux du moins me donner le plaisir de ne rien lui devoir sur nos collations. Elle parle de vous avec une estime qui me plaît ; elle recevra très-bien vos complimens, et sera charmée que vous preniez, aussi bien que moi, le parti de sa fille. Elle n'attribue l'agitation de sa nièce qu'à l'ignorance de son état* ; elle dit que c'est une fièvre violente, et *qu'elle s'y connoît* : voulez-vous que je dispute contre elle ? J'ai mandé à Mademoiselle de Grignan l'histoire tragique du Père Païen : si, au lieu de raisonner avec ce voleur, et de vouloir le convertir, il lui eût dit : Hélas, Monsieur ! c'est que je me promène ; peut-être seroit-il encore à Notre-Dame-des-Anges, mais il ne savoit pas cette invention : le bon Abbé ne l'a dite qu'à nous. Le Père Païen étoit botté, crotté ;

* Madame de Tarente croyoit que MADAME aimoit le Roi. Si quelque chose pouvoit confirmer ce singulier soupçon, ce seroit la violente jalousie que cette Princesse, naturellement bonne et calme, montre à l'égard de Madame de Maintenon, dans les fragmens de ses lettres, qu'on a publiés.

ce discours ne lui convenoit pas comme à nous. Il est vrai qu'on ne peut avoir été plus exposées, ni mieux conservées; nous avons passé de beaux jours *in questa diletta parte, al cielo si cara.* La plus grande violence que nous y avons vue, c'est celle qu'on fit à *Marion :* vous prépariez souvent votre esprit à de plus grands malheurs; vous en souvient-il? mais vous n'avez jamais été assez heureuse pour éprouver votre vertu et votre courage. Enfin, ma très-chère, le proverbe dit : *Il est bien gardé qui Dieu garde.* Je ne sais point comme il a gardé votre frère dans ses précieuses amours; vous m'en direz votre sentiment : il s'en va en Flandre : je suis extrêmement persuadée qu'il reviendra ici le plutôt qu'il pourra. Je m'occupe à courir l'Arianisme, c'est une histoire étonnante; il n'y a que l'auteur et le style qui m'en déplaisent beaucoup : mais j'ai un crayon, et je me venge à marquer des traits que je trouve trop plaisans, et par l'envie qu'il a de faire des applications des Ariens aux Jansénistes, et par l'embarras où il est d'accommoder les conduites de l'Eglise dans les premiers siècles avec les conduites d'aujourd'hui : au lieu de passer légèrement là-dessus, il dit que l'Eglise, *pour de bonnes raisons,* n'en use plus comme elle faisoit : cela réjouit. Pour votre Père Malebranche, je ne l'entends que trop sur cette belle *impulsion* (1); j'aimerois mieux me taire que de parler ainsi : on voit clairement qu'il ne dit point ce qu'il pense, et

(1) *Voyez* la Lettre du 7 Juillet.

qu'il ne pense point ce qu'il dit, pardonnez le jeu de paroles; mais c'est tellement cela que j'ai voulu dire, que je n'ai pu l'éviter. Vous êtes donc désaccoutumée de philosopher, mais non pas de raisonner. Il y a des Philosophes qui ne le sont point, et dont *la pantouflerie* ne vous déplairoit pas. Je ne vous plains point où vous êtes; c'est moi qui me plains d'être si loin de vous dans un tems de ma vie où je n'en ai guère à perdre. Le bon Abbé voudroit bien boire de ce vin qui lui donneroit dix ans de vie; cette pensée l'a réjoui, et par la pensée du vin de Jusclan, et par celle de rajeunir. Il étoit l'autre jour tout couvert de bouquets à l'honneur de sa fête : nous nous souvînmes des jolis vers que vous fîtes l'année passée à pareil jour; qu'ils étoient jolis! Il espère vous voir encore dans sa jolie Abbaye, à la merci des voleurs et des loups, et de tout ce qui pouvoit arriver à *Marion :* quoiqu'il ait soixante-quatorze ans, il se porte très-bien; vous en dites autant de vous; Dieu le veuille; je ne souhaite rien avec tant de passion. Adieu, ma chère enfant, vous êtes les délices de mon cœur et de mon esprit.

LETTRE 651.

Madame DE SÉVIGNÉ *au Comte* DE BUSSY.

Aux Rochers, ce 28 Juillet 1680.

JE vous attendois à la remise, et en effet, mon cher Cousin, vous avez battu bien du pays. J'ai une grande joie que ce pauvre petit Langhac se porte bien, et que vous soyez enfin en repos dans votre château à philosopher et moraliser utilement; car on ne peut point penser comme vous faites, sans être bien armé et bien fortifié contre les cruelles opiniâtretés de la mauvaise fortune. Dans cinquante ans, tout sera égal, et les plus heureux comme les autres auront passé dans ce grand fleuve qui nous entraîne tous. Faites bien des réflexions de votre côté, comme nous en faisons du nôtre, et continuons de nous aimer, malgré nos éloignemens. Pour moi je suis accoutumée à aimer de deux cents lieues loin; jugez si vous n'êtes pas assuré de moi. La Provençale se porte assez bien, elle ne voit encore rien d'assuré pour son retour. Je crois que le mien sera sur la fin de l'année. Nous avons ici les mêmes amusemens que vous avez chez vous. Rien n'occupe plus doucement que de faire ajuster sa maison et ses jardins; mais vous n'avez rien à faire à votre belle situation de Chaseu. Je n'oublierai jamais vos prairies et vos moutons, non plus que votre bonne compagnie et votre bonne réception.

LETTRE 652.

Madame DE SÉVIGNÉ *à Madame* DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 31 Juillet 1680.

Il est vrai que nous sommes un peu ombrageuses : une poste retardée, une lettre trop courte, tout nous fait peur. N'envoyons point nos gronderies si loin, faisons-les à nous-mêmes, chacune de notre côté; épargnons le port de toutes les raisons que nous savons fort bien nous dire; et faisons grâce à ces sortes de vivacités en faveur d'une amitié qui est plus séparée que nulle autre que je connoisse : j'admire quelquefois comme il a plû à la Providence de nous éloigner. La Princesse de Tarente s'accommode bien mieux de l'exil de la sienne (*sa fille*); elle a un commerce assez bon avec elle. Je lui donnai lundi une aussi belle collation que si j'eusse payé ma fête : j'eus un peu recours à mes voisins, et j'eus quatorze perdreaux; c'est encore une rareté en ce pays; tout le reste fort bon, fort propre. La bonne Marbeuf y étoit : elle n'a été qu'un jour ici, et deux chez la Princesse : elle s'en retourne à Rennes auprès des Chaulnes, qui ont envoyé demander si nous voulons de leurs respects; la Princesse a mandé ce qu'elle a voulu en son langage; moi, j'ai mandé que non, et que j'irois avec cette Princesse leur rendre mes devoirs, et que même elle leur donnoit en purdon cette visite, n'ayant nul dessein d'attirer

ici l'éclat qui les environne. Elle est ravie que, tout en riant, je la défasse d'un tel embarras. Nous avons juré à table de ne plus nous jeter dans de tels soupers. Elle avoit amené cinq ou six personnes; j'avois mes voisins qui avoient chassé : j'ai fermé le temple de Janus; il me semble que voilà qui est fort bien appliqué : ce sont *vos Carthages* (1) qui m'ont engagée dans cette application. Montgobert me mande que vous êtes plus forte que vous n'étiez, et me confirme assez ce que vous me dites de votre santé : elle me parle de vos fêtes, et me paroît fort gaie. Jamais votre château n'a été si brillant; mais je serois bien empêchée s'il me falloit trouver une place pour y souper dans cette saison : je ne sais que Rochecourbières, la terrasse et la prairie. Je me souviens d'y avoir fait grand'chère, et surtout des ortolans si exquis, que j'étois pour leur graisse comme vous étiez à Hières pour la fleur d'orange. Nous ne sentons rien ici de vos chaleurs; les pluies nous empêchent de faire les foins, et nous avons grand regret à cette perte. Il arriva ici l'autre jour le fils d'un Gentilhomme d'Anjou, que je connoissois fort autrefois. Je vis d'abord un beau garçon, jeune, blond, un justaucorps boutonné en bas, un bel air dont je suis affamée; je fus ravie de cette figure; mais, hélas ! dès qu'il ouvrit la bouche, il se mit à rire de tout ce qu'il disoit, et moi quasi à pleurer. Il a une teinture de Paris et de l'opéra, il chante, il est familier, et il vous dit bravement :

(1) C'est-à-dire, vos bâtimens.

Quand on n'a point ce qu'on aime, qu'importe, qu'importe à quel prix (1) ? Je recommande ces paroles à la musique de M. de Grignan.

On m'a envoyé la lettre de Messieurs du Clergé au Roi; c'est une belle pièce, je voudrois bien que vous l'eussiez vue, et les manières de menaces qu'ils font à Sa Sainteté. Je crois qu'il n'y a rien de si propre à faire changer les sentimens de douceur qu'il semble que le Pape (*Innocent XI*) ait pris, en écrivant au Cardinal d'Estrées qu'il vînt, et que par son bon esprit, il accommoderoit toutes choses. S'il voit cette lettre, il pourra bien changer d'avis. J'ai d'abord remarqué le nom de M. le Coadjuteur avec tous les autres : il a été nommé plus agréablement, quand on m'a mandé de deux endroits, que la harangue qu'il avoit faite au Roi avoit été parfaitement belle et bien prononcée.

Je sens que mon fils a besoin de patience; il a trouvé sous le dais des sortes de malheurs qui doivent bien guérir des vanités humaines; la perfidie et la méchanceté s'en sont mêlées; enfin, tout ce qui peut faire souhaiter une cruelle, comme dit Madame de Coulanges : je crains que tout cela ne fasse plus d'un mauvais effet. Il est parti, et pour l'achever, il a su par Madame de Coulanges que M. de la Trousse avoit dessein de demander que sa charge fût assurée à Bouligneux, en lui faisant épouser sa fille : vous jugez bien que cela coupe

(1) Les paroles de l'Opéra disent : *Quand on obtient ce qu'on aime, qu'importe, qu'importe à quel prix ?*

la gorge à votre pauvre frère ; car le moyen qu'il pût demeurer à cette place ? Et comment la quitter, quand l'espérance de monter seroit ôtée ? Nous verrons, s'il est possible, que M. de la Trousse ne nous donne point quelque porte un peu moins inhumaine pour sortir d'un labyrinthe où il nous a mis. Vous pouvez penser comme cette véritable raison d'être embarrassé de sa charge, augmente l'envie que mon fils avoit de s'en défaire, quand rien ne l'obligeoit à y penser.

Si la Providence veut l'ordre, et si l'ordre n'est autre chose que la volonté de Dieu, il y a donc bien des choses qui se font contre sa volonté. Toutes les persécutions que je vois contre Saint Athanase et contre les orthodoxes, les prospérités des tyrans, tout cela est contre l'ordre, et par conséquent contre la volonté de Dieu : mais, n'en déplaise à votre Père Malebranche (1), ne feroit-il point aussi bien de s'en tenir à ce que dit Saint Augustin, que Dieu permet toutes ces choses, parce qu'il en tire sa gloire par des voies qui nous sont inconnues ? Saint Augustin ne connoît de règle ni d'ordre que la volonté de Dieu : et si nous ne suivons cette doctrine, nous aurons le déplaisir de voir que rien dans le monde n'étant quasi dans l'ordre, tout s'y passera contre la volonté de celui qui l'a fait : cela me paroît bien cruel.

Mais écoutez, ma fille, une chose qui est tout-à-

(1) Le Père Malebranche dit, que *tout ce qui se fait dans la nature, c'est par la nature de l'ordre.*

fait dans l'ordre : c'est que j'ai donc fait faire deux brandebourgs admirables pour la pluie (1), l'un au bout de la grande allée du côté du mail, et l'autre au bout de *l'infinie*. Il y a un petit plafond, j'y ferai peindre des nuages, et un vers que je trouvai l'autre jour dans le *Pastor fido* :

Di nimbi il cielo s'oscura indarno.

Si vous ne trouvez cela bien appliqué et bien joli, j'en serai tout-à-fait fâchée. Cherchez-moi, je vous prie, un autre vers sur le même sujet pour le bout de l'*infinie*. Madame de Rarai est morte ; c'étoit une bonne femme que j'aimois ; j'en fais mes complimens à Mesdemoiselles de Grignan, pourvu qu'elles m'en fassent aussi : voilà un petit deuil qui nous est commun ; j'en ferai mon profit à Rennes ; ce petit voyage ne dérange rien du tout à notre commerce. Adieu, ma très-aimable et très-chère ; vous aimez donc mes fagots ? en voilà. Il faudroit que celui qui ordonne les déjeûners à sept heures du matin, ordonnât aussi qu'on eût de l'appétit. Que ne puis-je espérer de vous retrouver par vos soins en meilleur état que je ne vous ai laissée ! il me semble que je vous en aurois toute l'obligation, et que vous vous portez assez souvent comme vous voulez.

(1) *Voyez* la Lettre du 21 Juin.

LETTRE

LETTRE 653.

A la même.

aux Rochers, dimanche 4 Août 1680.

Vous m'engagez à faire de grandes lettres, dans l'assurance, que vous me donnez que quand elles sont de cette taille, vous les trouvez hors de portée, et que la réponse devient l'ouvrage d'une personne moins délicate que vous. Cependant, comme l'étoffe me manque quelquefois, je vous conjure, grandes ou petites, de vous mettre sur votre petit lit en repos, et de causer ainsi avec moi, afin que mon imagination ne soit point blessée de vous coûter l'incommodité d'écrire. Il me semble, ma très-chère, que vous devez m'en aimer mieux, quand vous êtes couchée bien paresseusement : c'est là ma fantaisie. J'aime tant votre repos, que je voudrois inspirer à ceux qui ordonnent de vos repas d'ôter la nécessité de se lever matin et d'avoir chaud : il ne faut pas que les plaisirs deviennent des fatigues, ni que les chasseurs règlent la vie des Dames sur leur appétit. Je trouve cette vision fort plaisante; de faire quelqu'un le maître du tems, du lieu et des mets de *vos croustilles* : si mon château étoit aussi beau et aussi dignement rempli que le vôtre, je vous imiterois dans cette conduite. L'étoile de la mangerie s'est mise en ce pays malgré moi, je m'en suis plainte à vous, car nous mangeons si sérieusement,

et si fort, comme du tems de nos pères, que l'on ne sent que l'ennui de la dépense.

La Princesse de Tarente me mena jeudi avec elle chez une fort jolie femme de Vitré, qui m'en avoit priée aussi, car il me semble que vous me prenez pour un escroc; c'étoit à une petite maison de campagne, et ce fut le plus beau et le plus grand repas que j'aie vu depuis long-tems. Toutes les bonnes viandes et les beaux fruits de Rennes y étoient en abondance; les tourterelles et les cailles grasses, les perdreaux, les pêches et les poires comme à Rambouillet. Nous fûmes surprises, et nous comprîmes qu'il n'est question que d'avoir de l'argent, chose dont nous étions déjà toutes persuadées, la Princesse et moi. Nous allons demain à Rennes; on fait de si grands préparatifs pour nous recevoir, que je ne voudrois pas jurer que nous ne fussions nommées dans le *Mercure galant*. Notre commerce ne sera point du tout dérangé de ce petit voyage; vous savez si cela m'est nécessaire. Pour vous, ma belle, vous louez trop mes lettres: ce qui me vient sur notre amitié ne peut être que fort naturel, et même je retranche beaucoup sur ce sujet. Vous m'auriez bien étonnée de me renvoyer ce que je vous ai dit de Madame de la Sablière; ce n'est pas qu'il ne m'eût été nouveau, car j'écris vite, et cela sort brusquement de mon imagination. Mais ne nous mettons point cela dans la tête; j'ai pensé mille fois à vous redire, dans mes lettres, des endroits et des tours si bons et si agréables des vôtres,

que nous ne ferions plus que nous redonner à nous-mêmes. M. de Grignan y trouveroit son compte ; il ne verroit point ces endroits affreux que vous êtes obligée de lui cacher pour me conserver l'honneur de son estime. Il diroit bien, ce me semble, comme la Reine-mère : *Fi, fi, fi, de la grâce* (1). Je n'oserois lui confier ce que j'ai fait écrire sur le grand autel de ma chapelle : il croiroit tout à l'heure que je conteste l'invocation des Saints : mais enfin, pour éviter toute jalousie, voici ce qu'on y lit en lettres d'or :

Soli Deo honor et gloria.

Cela ne me brouille point avec la Princesse de Tarente (2). Je voudrois bien me plaindre au Père Malebranche des souris qui mangent tout ici : cela est-il dans l'ordre * ? Quoi ! de bon sucre, du fruit,

(1) *Voyez* la Lettre du 12 Juin.

(2) Madame de Tarente étoit de la religion protestante, qui n'admet point le culte des Saints.

* On ne sait pourquoi elle se débat si vivement contre Malebranche, qui ne lui est pas si contraire qu'elle le croit. Ce qu'il appelle la *nature de l'ordre* ressemble beaucoup à *sa providence*, comme celle-ci ressemble à *la fatalité*, car on le reprochoit aux Jansénistes. L'expression de Malebranche étoit plus cartésienne, c'est-à-dire, plus philosophique ; voilà la seule différence. La folie du tems étoit d'abord de croire entendre ces questions, ensuite de croire qu'on pouvoit et qu'on devoit les résoudre. Un grand inconvénient de ce genre de folie, c'est que les meilleurs esprits sont ceux qu'elle égare le plus. On le voit par la bizarre manière dont la philosophie cartésienne se modifioit, dans Malebranche, sur la théologie moliniste. Rien ne prouve mieux combien l'indifférence actuelle du public, sur ces sortes de controverses, est favorable aux progrès de la science rationnelle.

des compotes ! Et l'année passée, étoit-il dans l'ordre que de vilaines chenilles dévorassent toutes les feuilles de notre forêt (*de Livry*) et de nos jardins, et tous les fruits de la terre ? Et le Père Païen qui s'en revient paisiblement, à qui l'on casse la tête, est-il dans la règle ? Oui, mon Père, tout cela est bon ; Dieu sait en tirer sa gloire ; nous ne voyons pas comment, mais cela est vrai : et si vous ne mettez la volonté de Dieu pour toute règle et pour tout ordre, vous tomberez dans de grands inconvéniens. Je supplie M. de Grignan d'excuser cette apostrophe au bon Père, que je suis persuadée qui se moque de nous quand il dit de ces choses-là, d'autant plus qu'il y a plusieurs endroits dans ses livres où il dit précisément le contraire.

Je vous mandai, la dernière fois, mon avis sur cette lettre du Clergé : je suis ravie quand je pense comme vous. Le mot de *fantôme* qu'ils combattent grossièrement, s'est trouvé au bout de ma plume comme au bout de la vôtre, et ils lui donneront cent coups après la mort. Cela me paroît comme quand le Comte de Grammont disoit que c'étoit Rochefort qui avoit marché sur le chien du Roi, quoique Rochefort fût à cent lieues de là. En vérité, ceux que nos Prélats appellent *les Jansénistes*, n'ont pas plus de part à tout ce qui leur vient de Rome : mais leur malheur, c'est que le Pape est un peu hérétique aussi. Ce seroit là un moulin à vent, digne de leur faire tirer l'épée. Votre comparaison est divine de cette femme qui veut être

battue (1) : « Oui, *disent-ils*, je veux qu'il me » batte; de quoi vous mêlez vous, Saint-Père? nous » voulons être battus ». Et là-dessus ils se mettent à le battre lui-même, c'est-à-dire, à le menacer adroitement et délicatement, « Que s'il pense leur » rendre le droit de régale, il les obligera à prendre » des résolutions proportionnées à la prudence et » au zèle des plus grands Prélats de l'Eglise, et que » leurs prédécesseurs ont su, dans de pareilles con- » jonctures, maintenir la liberté de leurs Églises, » etc. ». Tout cela est exquis; et si j'avois trouvé cette comparaison de la comédie de Molière, dont vous me faites pâmer de rire, vous me loueriez par-dessus les nues. Je vous ai mandé combien j'avois été ravie d'entendre celébrer le nom de M. le Coadjuteur sur un autre ton qu'au sujet de cette lettre *; sa harangue fut admirable; j'ai senti ce plaisir à peu près comme vous l'avez senti vous-même. Mais n'admirez-vous point la bonté du Clergé, de n'avoir point voulu que M. de Paris et M. de Rheims, ces deux pauvres Prélats *in partibus*, payassent aucunes décimes ordinaires ni extraordinaires? Ce fut M. d'Alet qui fit sa cour, en se récriant pour M. de Paris. Le nom de ce premier n'est plus trop chaud, il a soufflé dessus. M. d'Alet, courtisan adulateur, qui joue, qui soupe chez les Dames, qui va à l'opéra, qui est hors de son diocèse, tout

(1) *Voyez* la Scène II de l'Acte premier du *Médecin malgré lui*, de Molière.

* Des Evêques au Pape.

cela nous frappoit d'abord* : mais voilà qui est fait, on s'accoutume à tout.

Si vous lisez l'Arianisme, vous serez étonnée de cette histoire ; vraiment, vous y verrez bien des choses contre l'ordre ; vous y verrez triompher l'Arianisme, et mettre en pièces les serviteurs de Dieu ; vous y verrez l'*impulsion* de Dieu, qui veut que tout le monde l'aime, très-rudement repoussée ; vous y verrez le vice couronné, les défenseurs de Jésus-Christ outragés : voilà un beau désordre ; et moi, petite femme, je regarde tout cela comme la volonté de Dieu qui en tire sa gloire, et j'adore cette conduite, quelque extraordinaire qu'elle me paroisse : mais je me garde bien de croire que si Dieu eût voulu que cela eût été autrement, cela n'eût pas été**. Mon Dieu, ma fille ! c'est bien moi qui vous prie de ne pas confier tout ceci à vos échos : je voudrois même que vous le cachassiez à M. de Grignan. Je fais toujours la résolution de me taire, et je ne cesse de parler : c'est le cours des esprits que je ne puis arrêter. Corbinelli, avec sa philosophie, n'a jamais osé approcher de ceux qui sont en mouvement pour vous aimer ; ce sont des traces qu'il respecte, et qu'il trouve ineffaçables.

Le bon Abbé vous assure toujours de son amitié, et vous répond de toute sûreté, l'année qui vient, dans la forêt de sa jolie Abbaye, où j'espère que

* Il succédoit à une espèce de Saint, dont on a écrit la vie en trois mortels volumes.

** C'est par cette distinction que les Jansénistes prévenoient le reproche de Fatalisme. Mais leurs adversaires savoient bien les dépouiller de cette foible cuirasse.

nous nous reverrons. Vous êtes donc habile, ma chère enfant, vous vous connoissez en musique, et vous savez pourquoi vous êtes bien aise. En vérité, j'aurois une extrême joie d'être à Grignan, c'est bien l'*humeur de ma mère ;* il me semble que j'y tiendrois assez bien ma place : mais Dieu qui sait que je dois commencer à faire des réflexions et des méditations d'une autre couleur, me jette dans des bois plus conformes à mon état. Adieu, ma très-chère et très-aimable, vous voulez que je croie que vous m'aimez : j'en suis persuadée, et je vous aime conformément à cette pensée, jointe à la tendresse la plus naturelle qui fut jamais.

LETTRE 654.

A la même.

à Rennes, mardi 6 Août 1680.

Oui, j'ai tort, c'est moi qui suis hérétique; j'offense vos amis les Jésuites, et vous n'attaquez que le baptême (1) : il n'y a point de comparaison. Vous souvient-il *du Tartuffe* et de *Scaramouche ermite*, dont l'un fut défendu, et l'autre joué sans aucune difficulté? et vous souvient-il de la réponse de M. le Prince au Roi (2) ? *A l'applicazione,*

(1) *Voyez* la Lettre du 17 Juillet.

(2) Je voudrois bien savoir, dit le Roi à M. le Prince, pourquoi les gens qui se scandalisent si fort de la comédie de Molière, ne disent mot de celle de *Scaramouche?* La raison de cela, répondit M. le Prince, c'est que la pièce de *Scaramouche* ne joue que le Ciel et la Religion, et que celle de Molière les joue eux-mêmes.

Signora. Mais vraiment, j'ai bien d'autres choses à vous dire que des passages de Saint Paul : j'ai à vous parler de la réception qu'on fit hier en cette ville à Madame la Princesse de Tarente.

M. le Duc de Chaulnes envoya d'abord quarante gardes, avec le Capitaine à la tête, faire un compliment; c'étoit à une grande lieue d'ici. Un peu après, Madame de Marbeuf, deux Présidens, des amis de la Princesse; et puis enfin M. de Chaulnes, M. de Rennes, MM. de Coëtlogon, de Tonquedec, Beaucé, de Kercado, de Crapado, de Kiriquimini; sérieusement *uno drapello eletto*. On arrête, on baise, on sue, on ne sait ce qu'on dit : on avance, on entend des trompettes, des tambours : un peuple qui mouroit d'envie de crier quelque chose. Je conseillai d'aller descendre un moment chez Madame de Chaulnes. Nous la trouvâmes, accompagnée, pour le moins, de quarante femmes ou filles de qualité, pas une qui n'eût un bon nom; la plupart étoient les femelles de ceux qui étoient venus au-devant de nous. J'oubliois de vous dire qu'il y avoit six carrosses à six chevaux, et plus de dix à quatre. Je reviens aux Dames : Je trouvai d'abord trois ou quatre de mes belles-filles, plus rouges que du feu, tant elles me craignoient. Je ne vis rien qui ne pût m'empêcher de leur souhaiter d'autres maris que M. votre frère. Nous baisâmes tout, et les hommes, et les femmes; ce fut un manège étrange : la Princesse me montroit le chemin, et je la suivois avec une cadence admirable; sur la fin, on ne se séparoit

plus de la joue qu'on avoit approchée ; c'étoit une union parfaite, la sueur nous surmontoit : en sorte que nous étions entièrement méconnoissables, lorsque nous remontâmes en carrosse, pour venir chez Madame de Marbeuf, qui a fait ajuster et meubler sa maison d'un si bon air et d'un si bon cœur, qu'elle mérite toutes sortes de louanges. Nous nous enfermâmes dans nos chambres : vous devinez à peu près ce que nous fîmes. Pour moi, je changeai de chemise et d'habit ; et, sans vanité, je me fis d'une beauté qui effaça entièrement mes belles-filles : l'honneur de la grande maternité fut soutenu à merveilles. Nous retournâmes chez M^me^. de Chaulnes, après qu'elle fut venue ici avec toute sa cour, et nous y retrouvâmes le même arrangement, avec une grande quantité de lumières, et deux grandes tables servies également de seize couverts chacune, où tout le monde se mit : c'est tous les soirs la même chose. L'après-soupé se passa en jeu, en conversation : mais ce qui me causa du chagrin, ce fut de voir une jeune petite Madame fort jolie, qui assurément n'a pas plus d'esprit que moi, donner deux échecs et mat à M. le Duc de Chaulnes, d'un air et d'une capacité à me faire mourir d'envie. Nous revînmes coucher ici très-délicieusement ; je me suis éveillée matin, et je vous écris, quoique ma lettre ne parte que demain. Je suis assurée que je vous manderai le plus grand dîner, le plus grand souper, et toujours la même chose, du bruit, des trompettes, des violons, un air de royauté ; et

enfin, vous en conclurez que c'est un fort beau Gouvernement que celui de Bretagne. Cependant, je vous ai vue dans votre petite Provence, accompagnée d'autant de Dames; et M. de Grignan, suivi d'autant de gens de qualité, et reçu une fois à Lambesc aussi dignement que M. de Chaulnes peut l'être ici. Je fis réflexion que vous receviez là votre cour, et que je viens ici faire la mienne : c'est ainsi que la Providence en a ordonné.

Je ne vous conseille point d'encadrer cette peinture; il me semble qu'elle ne vaut guère. Je ne connois le prix des miennes que par vous : on peut dire de celles-ci comme de celles de Rubens, il y a bien la vérité : du reste, si nous voulons nous mettre dans les cadres, mon cabinet sera sans comparaison plus beau que le vôtre : je ne barbouille que de misérables narrations, et vous achevez des raisonnemens et des réflexions d'un pinceau que j'aime et que j'estime. M. de la Garde m'écrit, en me disant adieu pour Provence; il s'en va regarder une personne que je voudrois bien voir : j'examine et j'admire souvent de quel cœur et de quelle manière je le désire. Il m'assure que Monsieur le Chancelier (*le Tellier*) a approuvé le procédé de M. de Grignan à l'égard du Premier-Président (*M. Marin*), et que la Cour ne balancera pas. Vous êtes présentement les deux doigts de la main; s'il abusoit de cette réconciliation, je vous conseillerois de vous rebrouiller, afin de jouir de la seule chose qu'il peut rendre bonne, qui est son absence :

vous pourriez même avoir tort bien long-tems, sans que l'on pût s'en douter, tant il a bien établi la mauvaise opinion qu'on a de lui.

Vous croyez bien que je suis dans tous vos sentimens : mais je veux vous apprendre la jalousie, du moins par théorie, et vous assurer, *credi a me pur che l'ho provato*, que l'on dit quelquefois bien des choses qu'on ne pense pas ; et quand on les penseroit, seroit-ce la marque de ne point aimer? tout au contraire, si l'on faisoit l'anatomie de ces sortes de discours pleins de colère et de chagrin, on y trouveroit beaucoup de tendresse et d'attachement. Il y a des cœurs délicats : quand cela se trouve avec un esprit sec, cela fait des progrès merveilleux dans le pays de la jalousie. Voilà ce que ma conscience m'a obligée de vous dire; faites-y quelque réflexion; je n'entrerai dans aucun autre détail de deux cents lieues loin.

Mercredi matin, 7 Août.

Dîner, souper en festin chez M. et Madame de Chaulnes, avoir fait mille visites de devoirs et de couvent, aller, venir, complimenter, s'épuiser, devenir toute aliénée, comme une dame d'honneur (1), c'est ce que nous fîmes hier. Je souhaite avec une grande passion d'être hors d'ici, où l'on m'honore trop : je suis extrêmement affamée de jeûne et de silence. Je n'ai pas beaucoup d'esprit ; mais il me semble que je dépense ici ce que j'en

(1) *Voyez* les Lettres du 21 Janvier et du 6 Avril.

ai, en pièces de quatre sous, que je jette et que je dissipe à tort et à travers; et cela ne laisse pas de me ruiner. Je vis hier danser des hommes et des femmes fort bien : on ne danse pas mieux les menuets et les passe-pieds; justement comme je pensois à vous, j'entends derrière moi un homme qui dit assez haut : *Je n'ai jamais vu si bien danser que M^me^. la Comtesse de Grignan.* Je me tourne, je trouve un visage inconnu; je lui demande où il avoit vu cette Madame de Grignan ? c'est un Chevalier de Cissé, frère de Madame Martel, qui vous a vue à Toulon avec M^me^ de Sinturion. M. Martel vous donna une fête dans son vaisseau, vous dansâtes, vous étiez belle comme un ange. Me voilà ravie de trouver cet homme; mais je voudrois que vous pussiez comprendre l'émotion que me donna votre nom, qu'on venoit me découvrir dans le secret de mon cœur, lorsque je m'y attendois le moins. Adieu, ma chère enfant, il faut que je dîne chez M. de Rennes : ce sont des festins continuels. Ah, mon Dieu ! quand pourrai-je mourir de faim et me taire? Je vous écrirai des Rochers, où j'espère retourner demain.

LETTRE 655.

A la même.

à Rennes, samedi 10 Août 1680.

Me voici encore à dépenser, comme je vous disois l'autre jour, mon pauvre esprit, en petites pièces de quatre sous. Il n'y a pas un grain d'or à tout ce qu'on y dit : la raison, la conversation, la suite dans un discours, sont entièrement bannis du tourbillon où je suis. J'aurois suivi la Princesse de Tarente qui partit hier, sans que le Premier-Président, qui est le contraire du vôtre, et à qui je devois, en bonne justice, faire une visite jusqu'à Vannes, arrive ce soir ; de sorte que je veux le voir, lui parler, et partir demain, si je puis, ou tout au plus tard lundi matin. Ce sera avec une joie sensible que je retrouverai le repos et le silence de mes bois. Mais, ma chère enfant, parlons de vous ; je suis fort aise que vous vous divertissiez, et j'approuve fort vos soupers et vos fêtes : mais ce petit dérèglement s'accommode-t-il avec votre délicatesse? Montgobert me fait une jolie peinture du souper qu'elle a ordonné ; elle m'envoie les vers d'Apollon, je crois que cela étoit digne de Frêne. Il y a bien de l'invention à mettre toute cette musique à un si bon usage, et à faire sortir le char et les chevaux de l'écurie, plutôt que de les faire venir du ciel. En vérité, c'est grand dommage que je n'aie ma part de tant de plaisirs; vous faites bien

au moins de me les dire. Mon petit Marquis m'en écrit fort joliment. Ce sont Mesdemoiselles de Grignan qui ont répandu cette joie dans votre château. Vos réflexions sont plaisantes sur la destinée de Mademoiselle de Noailles et de Madame de Saint-Géran : les jugemens sur les apparences, sont si souvent renversés, que je m'étonne qu'on ne s'en désaccoutume point.

On nous mande qu'au sacre de M. le Coadjuteur de Rouen (*M. Colbert*), il y avoit trente-six Evêques, et six qui n'étoient pas encore sacrés; il n'y en avoit guère davantage au Concile de Nicée. M. et Madame de Chaulnes m'ont priée de vous parler d'eux : je ne puis assez me louer de leur amitié. Adieu, ma très-belle, je vous aime et je vous le dis fort naturellement; vous êtes la véritable et la sensible tendresse de mon cœur. Il me semble que je causerai mieux aux Rochers qu'ici.

Madame de Beaucé célèbre toujours Mademoiselle de Sévigné; vous ne sauriez être oubliée dans les lieux où je suis. Tous les Tonquedec sont ici. Je voudrois que vous vissiez combien il faut peu de mérite et de beauté, pour charmer mon fils; son goût est infâme : c'est ce qui me fait toujours croire qu'il ne nous aime point : il n'y a guère d'humilité à ce discours, mais il faut que cela passe.

LETTRE 656.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 14 Août 1680.

Je suis enfin dans le repos de mes bois, et dans cette abstinence et ce silence que j'ai tant souhaités. Je quittai lundi ce tourbillon passant tous ceux que j'ai jamais vus : car comme il étoit plus resserré, il en étoit plus violent. Je trouvai ici votre lettre, qui me mit doublement en peine, et pour ce pauvre Comte, et pour vous; car votre santé n'est pas en état de soutenir ses douleurs. Ce qui me remet un peu, c'est que je vois que vous avez tiré *votre épingle du jeu :* ce n'est plus une question de savoir si la piqûre est dans l'épingle, ou dans le bras de M. de Grignan ; les médecins ont décidé : mais je vois que pendant qu'avec beaucoup d'esprit et de complaisance, ils appellent son mal *arthritis* en grec, vous le nommez grossièrement *la goutte* en françois. Vous me contez fort plaisamment le martyre que vos soins lui firent souffrir, et avec quelle hardiesse vous allâtes lui appliquer votre eau de la Reine de Hongrie : c'étoit précisément ce qu'il ne falloit point faire ; c'est la plus mauvaise chose du monde aux nerfs attaqués des douleurs de la goutte ou du rhumatisme; car ce sont des frères, et ce dernier a seulement une brisure * de cadet, parce qu'il ne revient pas comme

* Terme de Blason. Pièce d'armoirie que les cadets ajoutent aux armes pleines de leur maison.

cette cruelle goutte; mais pour l'humeur et les douleurs, c'est la même étoffe. Vous fûtes donc injuste exécutrice de la juste volonté de Dieu; je souhaite de tout mon cœur que ce mal commencé si bizarrement, et si fort comme le mien, n'ait point de suite; je l'espère, car je ne me fusse pas promenée le lendemain sur la plus belle terrasse du monde. Reposez-vous donc, ma pauvre bonne, et dormez, et mangez, et ne m'écrivez point : voilà où Montgobert feroit des merveilles; quand vous auriez écrit trois lignes, elle prendroit la plume et diroit tout; et ma fille se donneroit quelque repos. Je vous assure que si vous ne pouvez être tranquille d'un côté, sans être arrachée de l'autre, je suis encore bien plus que vous dans ce violent état : vous voyez toutes mes raisons, sans que je vous les explique; et à l'égard du cœur, mes balances sont bien différentes des vôtres; on met beaucoup de raison et de reconnoissance pour tâcher de faire le poids; et cela me fait souvenir de ce qu'on demande quelquefois, lequel pèse plus de cent livres d'or ou de cent livres de plume? c'est tout de même; mais l'un est bien plus cher que l'autre.

Je vous prie de bien remercier M. l'Archevêque (*d'Arles*) de l'honnête et aimable lettre qu'il m'a écrite : il se souvient de moi, il vous parle : ah! que ne peut-on courir à Grignan pour lui témoigner sa reconnoissance, et par occasion vous embrasser, et vous *posséder* un peu, comme on dit dans ce pays! L'ennuyeuse chose que d'être si peu spirituelle,

nuelle, que de ne pouvoir point faire un pas sans son corps ! vous allez me dire que l'esprit fait assez de chemin, et qu'on pense, et que c'est toute la même chose. Oh ! non, ma belle, cela est bien différent : je ne serai point contente, que mon corps et mon âme n'aient ensemble le plaisir de vous voir. J'en ai un bien doux et bien uni depuis deux jours : c'est de me taire et de jeûner. Je n'avois jamais senti ce besoin de remettre des esprits dans sa tête, comme dans ce voyage de Rennes. J'étois en butte à tous les soins, à toutes les civilités, à toutes les amitiés de ces Chaulnes ; et j'avois encore à repousser, à repliquer, à me défendre moi seule contre cent autres. Je vous dis que je ne m'étois jamais trouvée à telle fête. Toute la Bretagne étoit là : vous savez qu'il ne s'échappe guère de Bretons ; elle est toujours toute pleine, rien ne se répand, rien ne se perd, rien ne se déborde ; c'étoit donc une chose étrange. Il y vint, le dernier jour, deux petites nièces de *votre père* (*Descartes*) : l'une ressemble à Madame de Saint-Géran comme deux gouttes d'eau ; l'autre est une fort belle brune : je suis si prévenue en leur faveur, qu'il me sembloit qu'elles dansoient le passe-pied tout autrement que les autres ; elles ont bien de l'esprit dans les yeux. Il y avoit une autre vraie nièce : celle-là sait quasi aussi bien que vous sa philosophie. Je vis aussi deux neveux : mais le plus plaisant, c'est un Jésuite bridé entre les menaces de la Société, et son inclination naturelle pour la mémoire de son oncle : de

sorte que ce pauvre Père *mange toujours des pois chauds*, comme disoit M. de la Rochefoucauld (1) ; il n'oseroit prononcer une seule parole distincte. Je ne parle que de Rennes : oh ! devinez pourquoi, comme dit la chanson. Adieu, ma fille ; vraiment il s'en faut bien que je ne vous haïsse.

(1) *Voyez* la Lettre du 25 Octobre 1679.

LETTRE 657.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 18 Août 1680.

Vous m'avez attendrie, ma chère enfant, en me parlant de Mademoiselle de Grignan (2) ; j'ai senti mon cœur touché de son courage et de sa vertu : mais pourriez-vous douter de mon estime pour une si belle action, parce que je crois qu'elle vient de Dieu ? c'est par cette raison même que je l'admire, et que je révère Mademoiselle de Grignan plus que les autres : je la regarde comme un vase d'élection, comme une créature choisie et distinguée, comme une âme remplie de la grâce de Jésus-Christ, et cette séparation me paroît une faveur si particulière, que je la considère avec respect, et que je regarde avec envie l'état de Mademoiselle de Grignan.

(2) Louise-Catherine Adhémar de Monteil, fille aînée de M. de Grignan et d'Angélique-Claire d'Angennes sa première femme.

Voici un changement par l'arrivée de M. de Vendôme. Il y a dix ans que vous êtes Gouverneurs (1); c'est une belle place, et peu de gens ont joui si long-tems d'un tel interrègne : on ne le sent point pendant qu'il dure, et ce n'est que la privation qui fait voir ce qu'on a perdu. Je serois fâchée de ne vous avoir point vue dans votre Royaume; M. et Madame de Chaulnes ont réveillé mes idées sur la beauté de ces souverainetés : ce sont des rôles qui plaisent plus ou moins, selon qu'on est disposé. C'étoit une chose bien agréable en Provence que d'avoir réuni l'autorité du Roi avec le nom de Grignan. Je ne sais si les Provençaux donneront bien à bride abattue dans les nouveautés. Ce qui me console de votre éclipse, c'est que le séjour d'Aix vous étoit ruineux, et que vous avez beaucoup plus de liberté. C'est un rôle que vous avez joué fort dignement dix ans de suite; vous n'êtes plus présentement que ce que vous souhaitiez d'être : vos réflexions ne vous manqueront pas dans cette occasion. Vous souvient-il comme nous craignions que M. de Marseille ne voulût gouverner ce jeune Prince? Voyez où le voilà (2). C'est M. le Coadjuteur qui est à cette place : j'ai extrêmement senti

(1) M. le Comte de Grignan, Lieutenant-Général pour le Roi en Provence, y commandoit depuis l'an 1670, en l'absence de M. le Duc de Vendôme, qui en étoit Gouverneur.

(2) M. de Marseille étoit depuis peu Évêque de Beauvais, et venoit d'être nommé Ambassadeur extraordinaire en Pologne pour la seconde fois.

le plaisir et l'utilité de l'y voir (1) : rien n'est si bon pour vous. Je tirai l'autre jour à Rennes, du milieu du tourbillon, une heure de conversation avec M. de Chaulnes. Il fit bien valoir la beauté de la Province, et comme tout y est vif et passant, et brillant, à cause de ces vaisseaux et de ces galères, et de ceux qui vont et viennent d'Italie.

Vous voulez, ma très-chère, que je croie que vous n'avez plus de feu secret ; ah ! Dieu le veuille, et que cette poitrine soit tranquille, comme vous le dites. La santé de M. de Grignan est bientôt revenue : vous avez trouvé ce qu'il y avoit à dire de *l'épingle ;* j'ai tourné tout autour, sans avoir eu l'esprit de le dire : ne craignons jamais de nous permettre les turlupinades qui viennent au bout de nos plumes. Vous avez donc oublié les vers que vous fîtes pour la fête du bon Abbé ; et moi j'ai aussi oublié les miens : cela est assez bien de part et d'autre. Vous finissiez un sixain pour Mademoiselle d'Alerac, en lui faisant dire :

Cher Abbé, je n'ai qu'une fleur,
Et je veux la garder pour faire une autre fête.

Cela est de la force *de la touffe ébouriffée.* Vous me représentiez, l'autre jour, cette belle fille, de manière à faire croire que la fête sera toute des meilleures : je la souhaite pour le bien de toute la

(1) Il s'agissoit de la place de Président à l'assemblée des États de Provence, que M. de Marseille (*Toussaint de Forbin*) avoit occupée avant M. le Coadjuteur d'Arles.

maison, et que Guentrandi puisse beugler : *Que chacun se ressente*, etc. Montgobert me mande qu'elle étoit, l'autre jour, si poursuivie de musique, qu'elle ne savoit plus où se ranger : nous voudrions bien nous trouver dans cet embarras. Je vous garderai fidélité, ma très-belle, et pendant votre absence, je pourrai me vanter de n'avoir eu aucun plaisir. Je trouve Montgobert assez joliment avec vous, puisque vous parlez ensemble, et que vous l'allez voir : il ne vous manque rien que de l'amitié. Quel aveuglement que cette passion qui fait que Montgobert voit *Magdelon* en vous! je la plains infiniment ; car ce n'est assurément, ni par malice, ni par plaisir qu'on se laisse dévorer par cette impitoyable furie, qui gâte, qui corrompt, et qui change tout. *Magdelon* (1) vous sert toujours bien, j'en suis fort aise, et qu'elle ait retrouvé une santé que nous avons vue en pitoyable état.

Il y a sept jours que je suis revenue de Rennes, et que je me repose l'esprit. Je n'avois point voulu que la Princesse vînt ici : je lui avois fait valoir nos dévotions de jeudi, comme elle me faisoit valoir les *siennes*, où elle fait plus de jeûnes et de retraites que nous n'en faisons pour notre réalité. J'ai donc été en solitude, j'ai songé en quel état étoit ce bon Abbé, il y a un an ; et tous vos soins aimables que je dois mettre sur mon compte, et quels secours je tirois de vos conseils ; et cet Anglois,

(1) *Magdelon* étoit vraisemblablement l'objet de la jalousie de Mademoiselle Montgobert.

et ce Cardinal (*de Retz*) qui mourut, ce me semble, de la maladie de l'Abbé. Hé, mon Dieu ! que l'esprit fait de chemin, et que l'on pense de choses, quand on pense toujours! cette vie ne m'ennuie point, tant que je ne pourrai pas espérer d'être avec vous. Mais revenons : je fus donc hier voir cette Princesse; elle fut ravie de votre compliment; elle s'est imaginée qu'elle vous aimoit passionnément, et cela devient une vérité : elle a du moins une très-juste estime de votre esprit et de votre personne. Je crois que la Comtesse d'Oldembourg, au fond de l'Allemagne, vous devra en Provence sa réconciliation avec sa mère. A propos de mère, j'attendois mon fils, parce que Corbinelli, en me disant que son procès l'a retenu, me disoit que mon fils m'apprendroit le détail de ses raisons. Je croyois donc le voir à tout moment : mais devinez ce qu'il a fait. Il a traversé, je ne sais pas où, et s'est enfin trouvé à Rennes, où il me mande qu'il sera jusqu'au départ de M. de Chaulnes. Il me paroît qu'il a voulu faire cette équipée pour Mademoiselle de Tonquedec; il sera bien embarrassé : car Mademoiselle de la Coste n'en jette pas sa part aux chiens : le voilà donc entre l'orge et l'avoine; mais la plus mauvaise orge et la plus mauvaise avoine qu'il pût jamais trouver. Que voulez-vous que j'y fasse? c'est en pareil cas que je suis toujours résignée. Je trouve le Coadjuteur admirable de parler avec tant de justice de cette lettre du Clergé (1).

(1) *Voyez* les Lettres du 31 Juillet et du 4 Août.

Vous perdez dans cette occasion tout le mérite de votre prudence : vous avez beau vous taire, on ne vous distinguera point. Si vous avez fait des imprudences, elles ont si peu nui à Messieurs vos beaux-frères, que je ne vous conseille point de changer. Je suis un peu fâchée que vous n'aimiez pas les madrigaux, ne sont-ils pas les maris des épigrammes? ce sont de si jolis ménages, quand ils sont bons : vous y songerez encore, avant que de les chasser entièrement. Le bon Abbé voudroit bien se trouver à Grignan pour conférer avec M. l'Archevêque, et avoir encore l'honneur de le voir. Je voudrois bien y être aussi : c'est sur ces séparations si terribles que je ne suis pas soumise, comme je le devrois. Je regrette ce que je passe de ma vie sans vous, et j'en précipite les restes pour vous retrouver, comme si j'avois bien du tems à perdre. Adieu, ma belle, je vous aime trop pour entreprendre de vous le dire.

LETTRE 658.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 21 Août 1680.

Je commence ma lettre par le compliment que l'on doit á tous les Grignans sur la mort de ce bon vieux Evêque d'Evreux. Cette mort que l'on n'a point souhaitée, ne laisse pas de venir fort à propos : le Chevalier y gagne mille écus, et voilà ce jeune Prélat en pleine possession d'un des plus

beaux bénéfices de France. L'union de votre famille ne me permet pas de douter que *Condé* (1) ne soit de vos maisons de campagne. M. de la Garde connoît les agrémens de cette Terre, elle est grande, elle est belle et noble, et l'on trouve l'invention de vivre pour rien en ce pays-là. Enfin, tout est bon dans cet établissement.

Je comprends que vous n'oseriez demander des nouvelles de votre grande dépense; c'est une machine à quoi il ne faut pas toucher, de peur que tout ne renverse. Il y a de l'enchantement à la magnificence de votre château et de votre bonne chère : votre débris est une chose étonnante; et quand vous me dites que cela n'est pas considérable, je m'y perds; cela me paroît une sorte de magie noire comme la gueuserie des courtisans; ils n'ont jamais un sou, et font tous les voyages, toutes les campagnes, suivent toutes les modes, sont de tous les bals, de toutes les courses de bague, de toutes les loteries, et vont toujours, quoiqu'ils soient abîmés : j'oubliois le jeu qui est un bel article : leurs terres diminuent, il n'importe, ils vont toujours. Quand il faudra aller au-devant de M. de Vendôme (2), on ira, on fera de la dépense; faut-il faire une libéralité? faut-il refuser un présent? faut-il courir au passage de M. de Louvois? faut-il courir sur la côte? faut-il ressusciter à Grignan

(1) Maison de plaisance des Évêques d'Évreux.

(2) M. de Vendôme étoit attendu en Provence pour y commander.

l'ancienne souveraineté des Adhémar? faut-il avoir une musique? a-t-on envie de quelque tableau? on entreprend et l'on fait tout. Mon enfant, je mets tout cela au nombre de certaines choses que je ne comprends point du tout : mais comme je m'intéresse beaucoup à celle-ci, j'en suis fort occupée, et je m'y trouve plus sensible qu'à mes propres affaires; c'est une vérité; mais n'appuyons point dans nos lettres sur ces sortes de méditations, on ne les trouve que trop dans ces bois, et la nuit quand on se réveille. Je vois que vous ne songez dans vos lettres qu'à me divertir : il faut suivre votre exemple : vous retourniez donc à votre vomissement en finissant votre dernière; vraiment, je n'ai jamais vu un si vilain chapitre traité si plaisamment. La vilaine bête! mais de quoi s'avise-t-elle de vous apporter son cœur sur ses lèvres, et de venir de quinze lieues loin, rendre tripes et boyaux en votre présence? Vous avez bien le don cette année d'attirer les visites; on ne pouvoit pas se défier de celle-là; elle me fait un peu souvenir de ma Madame de la Hamélinière, dont je ne connoissois pas le visage. Vous aurez celui du petit Coulanges, vous aurez vu *ce petit chien de visage-là quelque part :* au travers de sa gaîté, vous lui trouverez de grands chagrins; mais ils ne tiennent pas contre son tempérament. Je suis bien fâchée que le vôtre ne soit pas rétabli; ce n'est point être guérie que d'avoir toujours l'humeur qui vous faisoit mal à la poitrine; quand elle voudra, elle reprendra

ce chemin : elle est dans vos jambes, vous avez des douleurs, des inquiétudes, elles sont enflées les soirs : j'admire votre patience de souffrir ces douloureuses incommodités, sans y chercher du remède ; j'avoue ma foiblesse, et combien je m'accommode peu des moindres maux : si j'étois en votre place, j'aurois obéi ponctuellement à la Rouvière ; j'essaierois mille petits remèdes inutiles pour en trouver un bon ; et mon impatience, et mon peu de vertu me feroient une occupation continuelle de l'espérance d'une guérison.

Madame la Princesse de Tarente est charmée de votre souvenir ; elle trouva hier fort plaisant le récit que vous faites du bon usage de l'eau de la Reine de Hongrie pour la piqûre de M. de Grignan, et comme en françois vous appelez *la goutte* ce que les médecins appellent poliment *arthritis* : il y a des endroits dans vos lettres qui sont divins. Elle me conta qu'en Danemarck il y avoit un Prince Allemand qui s'enfonça une épingle dans le côté, mais c'étoit dans une étrange occasion qu'il avoit rencontré cette épingle : il n'en souffla pas, et deux mois après la gangrène s'y mit ; il fallut faire des incisions : je voulois qu'elle nous le fît mourir tout d'un train. Mais enfin, si M. de Grignan s'étoit blessé de la même manière, voyez ce que diroit Pauline de votre jalousie. Mon fils est toujours à Rennes, faisant des merveilles auprès de *Sylvie* ; c'est le nom de baptême de la Tonquedette : je n'ai jamais vu un garçon si malheureux en fricassée ;

vous avez vu que la dernière dont il vous a parlé n'étoit point *dans de la neige*. Madame de Lavardin, Madame de la Fayette, et Madame de Coulanges m'assurent fort que nous trouverons cet hiver quelque moyen de le tirer de la place où il est, dont le dégoût seroit insupportable, si M. de la Trousse répandoit froidement dans le monde le dessein qu'il a pour M. de Bouligneux (1). Je vous avoue que j'ai pensé aussi méchamment que vous au goût qu'il trouveroit à donner ce coup mortel à son petit subalterne (2) : nous avons le malheur de lui déplaire, et de n'avoir jamais eu nulle part à son amitié : la vôtre, ma très-chère, me consolera de tout. J'espère que vous me la conserverez quasi aussi bien que M. de Grignan conserve ses perdreaux ; c'est une plaisante vision que de lui voir défendre à ses chasseurs de sortir, quand il a le plus de monde à sa table ; c'est signe que le reste est fort bon. Madame de Vins m'a écrit une grande lettre toute pleine de bonne amitié et de conversation, comme si nous étions à Livry ou dans votre chambre à Paris ; elle me conte qu'elle a entendu blâmer M. de Grignan sur l'affaire de ce pauvre Maillanes, comme s'il l'avoit abandonné ; elle se garde bien de le condamner sans l'entendre, et moi aussi. Les fautes que peut faire M. de Grignan dans le cours de sa

(1) *Voyez* la Lettre du 31 Juillet.

(2) M. de Sévigné étoit Sous-Lieutenant de la Compagnie des Gendarmes-Dauphins, dont M. de la Trousse étoit Capitaine-Lieutenant.

vie ne seront jamais que contre lui et sa famille, et nullement contre ses amis. Le saint Evêque de Pamiers est mort; voilà l'affaire de la régale finie *, et voilà encore un nombien chaud à prendre : mais puisque nous nous sommes accoutumés à M. d'Alet (*Valbelle*), nous souffrirons M. de Pamiers, et puis M. d'Angers (1); et puis nous n'aurons plus rien à craindre. Ces cinq (*Evêques*) à qui l'on vouloit faire le procès, seront devant le grand juge qui les aura traités avec plus de bonté qu'on n'a fait en ce monde-ci. Je veux un peu parler à Mesdemoiselles de Grignan : vraiment, Mesdemoiselles, cela est fort honnête de vous jeter dans le vert et le bleu aussitôt que vous apprenez la mort de notre pauvre cousine (*Madame de Rarei*); j'en ai bien mieux usé, j'ai porté un petit deuil à Rennes; je n'avois point de bel habit de couleur; et ce petit deuil qui m'a été d'une commodité nonpareille, a fait voir à toute la Bretagne mon naturel. Adieu, mes belles; j'ai, en vérité, bien envie de vous embrasser; si vous conservez un peu d'amitié pour moi, je vous assure que ce n'est pas en pure perte. Pour mon cher Comte, je l'embrasse et m'afflige avec lui de cette maudite épingle : nos pauvres machines sont sujettes à bien des misères.

* Cette affaire étoit loin de finir ainsi, comme on l'a vu dans la note de la lettre du 17 Juillet.

(1) Henri Arnauld mourut dans un âge fort avancé le 8 Juin 1690.

LETTRE 659.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 25 Août 1680.

N'ALLEZ pas vous imaginer que l'écriture me fasse mal, ni vous en venger en écrivant aussi ; laissez continuer la bonne Pythie, et reposez-vous. Pour moi, je ne me laisse point accabler, je commence par ma Provence ; je cause avec ma chère fille ; cela me console et me plaît, le reste va comme il peut : *paga lei, pago il mondo.* Il y a long-tems que je n'écris plus à mon fils, et de long-tems je ne lui écrirai ; je l'attends ce soir ; il a toujours été à Rennes ; nous parlerons ensemble de toutes ses affaires, et je vous manderai où nous en sommes ; vous parlez sur cela comme une personne qui s'y intéresse. M. de la Trousse auroit pu nous tirer, avec un peu d'amitié et de conduite, de l'embarras où nous sommes ; il falloit parler avec nous, et se taire avec les autres. Il n'a pas tenu à Corbinelli que M. de la Trousse n'ait fait de mon fils ce qu'il veut faire de Bouligneux ; mais Corbinelli n'a trouvé que des épines et des improbations : il n'a pas le don de donner des sentimens, non plus que d'en ôter ; il n'a jamais essayé de détourner le cours des *esprits* * qui courent à vous aimer, *non mi toccar :* il est trop habile pour n'avoir pas connu que c'est

* *Esprits, traces*, expressions cartésiennes !

une chose impossible; il est bien loin d'improuver les *traces* que vous avez faites dans mon cerveau.

Je ne vous réponds point sur les hérésies dont vous m'accusez : j'ai un tableau de la Sainte Vierge sur mon autel, un crucifix, et mon écriteau * ; je n'en veux pas davantage, et je crois tout simplement et en un mot que l'ordre est la volonté de Dieu : quand les choses vont comme elles doivent aller, c'est sa volonté, je ne connois point d'autre ordre : quand elles sont surprenantes et extraordinaires, c'est sa volonté : quand ses ouvrages sont beaux et parfaits, et quand ils sont monstrueux et horribles, tout est dans cette volonté, l'un n'est donc pas moins que l'autre dans l'ordre de sa Providence. M. de la Garde vous dira le reste.

Madame de Vins me mande, comme à vous, qu'elle a gagné son procès; et l'Abbé de Pontcarré me disoit positivement que Madame de Lesdiguières l'avoit gagné aussi : voilà qui est bien heureux. M. et Madame de Chaulnes le seront beaucoup s'ils perdent une mère qui ne les aime point, et qui leur laisse vingt mille écus de rente : ils s'en vont à Paris. Je suis persuadée que vous aurez la visite de vos prélats, et que vous serez au nombre des plaisirs qu'ils veulent accorder avec leur gloire. Vous ne verrez rien à votre destinée, que lorsque votre famille sera toute ensemble. Personne ne sent mieux que moi les unions de l'absence; l'usage des pensées et de l'écriture me sert au besoin; mais cependant,

* L'inscription : *Soli Deo honor et gloria.*

ma fille, je vous avoue grossièrement que j'ai une très-sensible envie de vous voir et de vous embrasser de tout mon cœur. Il y a bientôt un an que je vous ai quittée, et ce fut comme hier (1) que le petit Marquis fit une grande perte. Le loisir de la campagne fait des almanachs perpétuels, et des bouts de l'an de tous les jours considérables : je pense que ces deux-là le sont pour nous. Adieu, ma très-aimable enfant, reposez-vous toujours en m'écrivant, et ne négligez point une santé qui m'est si chère.

(1) Jour de la mort du Cardinal de Retz.

LETTRE 660.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 28 Août 1680.

Oui assurément, ma très-chère, je suis fort aise que vous alliez vous coucher : quelque amitié que j'aie pour vos lettres, vous savez que j'aime encore mieux votre repos et votre santé. Mon fils arriva un peu après que mes lettres furent parties, il amena M. de Rennes, un Marquis ami de M. de Lavardin, et un Abbé Charier, fils de notre bon ami de Lyon. Le Prélat n'a été qu'un jour ici ; il est allé avec ce Marquis au Maine, où M. et Madame de Lavardin l'ont prié d'aller ; l'Abbé nous est demeuré avec votre frère.

Ma fille, il y a des femmes qu'il faudroit assom-

mer à frais communs ; entendez-vous bien ce que je vous dis-là ? oui, il faudroit les assommer : la perfidie, la trahison, l'insolence, l'effronterie sont les qualités dont elles font l'usage le plus ordinaire ; et l'infâme malhonnêteté est le moindre de leurs défauts. Au reste, pas le moindre sentiment, je ne dis pas d'amour, car on ne sait ce que c'est, mais je dis de la plus simple amitié, de charité naturelle, d'humanité ; enfin, ce sont des monstres, mais des monstres qui parlent, qui ont de l'esprit, qui ont un front d'airain, qui sont au-dessus de tous reproches, qui prennent plaisir de triompher et d'abuser de la foiblesse humaine, et qui étendent leur tyrannie sur tous les états ; comptez combien il y en a dans ceux de Bretagne ; nous y voyons le Clergé, la Noblesse et le Tiers : voilà justement ce que je veux dire ; mettez un cadre à toutes ces belles peintures, et vous en ferez le portrait d'une Dame que je ne veux pas nommer ; et plût à Dieu qu'elle fût seule dans le monde ! Mais enfin, il y a des gens si malades, que ce sera un bonheur et un miracle si on n'est point obligé d'en venir aux extrêmités. On trouve de la consolation à se plaindre avec moi de ces sortes de malheurs ; et, en vérité, j'y entre, et je les comprends, ce me semble, mieux que personne *.

* On voit bien que cette belle effusion d'indignation maternelle porte sur cette cousine, cette Duchesse qui avoit traité M. de Sévigné plus mal que les grisettes. Il n'eut pas fallu de grands efforts pour découvrir le nom de cette personne. Mais cette découverte ne seroit ni agréable ni utile.

Mon

Mon fils m'a rendu compte d'une conversation qu'il eut avec M. de la Trousse, le croyant, sur la parole de Brancas, tout sucre et tout miel; mais les nuages couvrirent bientôt la surface de la terre; dès que mon fils commença à parler, le tems se brouilla, et de période en période, on vint à demander pourquoi on s'étoit engagé dans cette charge? Cela m'a fait souvenir d'Hermione, quand elle demande à Oreste, après qu'il a tué Pyrrhus par son ordre, *qui te la dit*? Oreste à cette parole devint furieux. Je pense que votre petit frère auroit fait comme lui, si l'ange qui le garde ne l'avoit soutenu; enfin, nous verrons. Il est certain que rien ne presse, pourvu qu'il ne répande point le bruit des desseins de la Trousse, qui ne sont quasi pas formés pour Bouligneux; ce qu'il faudroit tâcher de faire, c'est d'avoir quelque vue pour la présenter à M. de Louvois, et sortir de cette place à la faveur d'un autre établissement, dont il seroit plus aisé de se défaire. Voilà ce que je puis vous dire de nos affaires: je souhaite bien passionnément que les vôtres se tournent d'une manière à faire que bientôt je puisse vous embrasser; c'est là le but de toutes choses.

On me mande que la Reine est fort bien à la Cour; et qu'elle a eu tant de complaisance et tant de diligence dans ce voyage, allant voir toutes les fortifications, sans se plaindre du chaud ni de la fatigue, que cette conduite lui a attiré mille petites dou-

ceurs *. Je ne sais si les autres ont aussi bien fait. Madame la Dauphine disoit l'autre jour, en admirant Pauline de *Polieucte : Eh bien, voilà la plus honnête femme du monde, qui n'aime point du tout son mari.* Comment se porte le vôtre, que vous aimez et que j'aime aussi? Comment va l'*épingle ?* Ne m'embrasse-t-il encore aujourd'hui que de la main gauche? Pour moi, je me sers de mes deux bras, mais légèrement, de peur de le blesser. Adieu, ma très-chère et très-aimable : vos lettres nous ont servi d'un grand amusement. Nous remettons votre nom dans son air natal; croyez, ma fille, qu'il est célébré partout où je suis : il vole, il vole jusqu'au bout du monde, puisqu'il est en ce pays.

Monsieur de SÉVIGNÉ.

J'ai trouvé ici une de vos lettres, ma petite sœur, et j'ai vu en même tems celle que vous avez écrite à ma mère; j'en ai pensé mourir de rire, malgré les terreurs dont j'ai été frappé deux ou trois jours; elles commencent un peu à se dissiper, et j'espère que si ma maladie n'a pas un beau nom en grec, elle pourra au moins se nommer en françois, sans faire rougir personne. L'épingle de M. de Grignan,

* Ce rapprochement entre Louis XIV et la Reine, étoit en partie l'ouvrage de Madame de Maintenon. La belle Fontange se mouroit. Le Roi étoit libre. Il falloit empêcher que la routine ne le ramenât sous le joug de la Montespan. Sa dévote amie, son Confesseur, et l'âge sur-tout, le remirent dans la voie édifiante du devoir conjugal.

et la tendresse avec laquelle vous lui avez fait crier les hauts cris pendant deux nuits, et le beau nom d'*arthritis*, dont on a baptisé une goutte fort ordinaire, tout cela nous a paru digne d'un cadre : mais que dites-vous de la peinture que ma mère vous fait des femmes qu'il faudroit étouffer entre deux matelats ? Elle est vraiment d'après nature, et nous espérons aussi qu'elle aura son cadre. L'étoile de M. d'Evreux l'a défait de son vieux prédécesseur ; celle du Chevalier devient de jour en jour plus favorable : je commencerois à trembler si l'un des deux vous avoit épousée ; mais celle de M. de Grignan me rassure ; je crois pouvoir y résister quelque tems ; et quoiqu'on dise que le bien arrive d'ordinaire avec la goutte, comme il ne s'agit encore que de l'*arthritis*, cela me met l'esprit en repos. Je vous remercie du sérieux intérêt que vous prenez à mes affaires, elles sont dans une situation bien dangereuse ; la Providence en disposera. Adieu, ma belle petite sœur, je vous embrasse, et M. de Grignan aussi. Je me porte fort bien au moins.

LETTRE 661.

A la même.

Aux Rochers, dimanche premier Septembre 1680.

Vous avez soin de votre santé, ma belle, c'est assez pour me donner du repos. Je remercie Montgobert de l'attention qu'elle a de m'en dire des nouvelles; elle me témoigne de l'amitié par cette exactitude, et elle paroît bien persuadée de la tendresse que j'ai pour vous. Son commerce me plaît, et m'est entièrement nécessaire; elle gagneroit beaucoup que vous vissiez ce qu'elle me dit si naturellement, et encore plus, si vous saviez comme moi dans quelles inquiétudes elle étoit de votre maladie de l'année passée : Dieu tournera tout cela comme il lui plaira dans votre esprit. Je trouve que vous êtes bien obligée à Madame de Vaudemont de son souvenir tendre et appliqué; mais il faut avoir autant de foi qu'elle en a, pour se disposer, ainsi qu'elle a fait, à vous faire recevoir cette bénédiction: cela me paroît comme la poudre de sympathie : elle a traité son âme, et c'est vous qui devez être guérie; si elle avoit fait un sacrilége, vous en seriez plus malade; je souhaite extrêmement, pour le bien de son âme et pour celui de votre corps, que votre santé justifie la pureté de sa conscience. Je ne trouve guère de remède plus difficile que celui-là; nous n'en avions point encore vu où la foi,

l'espérance et la charité fissent le corps de la médecine. Je voudrois bien pouvoir user de cette recette; je vous assure que ce ne seroit point pour guérir mes mains, je crois qu'elles le sont; et si elles ne l'étoient point, je m'en apperçois si peu, que c'est de ce mal qu'il faudroit dire que cela ne vaut pas la peine d'en parler. Belle comparaison, ma fille, de vos maux avec les miens! Je vous ai parlé de ceux de mon fils, ils peuvent devenir étranges, il croit cependant qu'il est hors d'affaire; il mange et dort toujours très-bien; il se persuade fort aisément, et peut-être fort témérairement, que tout cela n'est rien.

M. du Plessis, et la fille de M. de Launaie jouent souvent à l'hombre avec mon fils. Nous avons bien des ouvriers, cela nous occupe; et tant que le petit été qui nous est revenu durera, nous ne serons pas à plaindre. Quand nous voulons lire, M. du Plessis y tient aussi bien sa place qu'à l'hombre; il a bien de l'esprit, et entend fort finement tout ce qui est bon. Nous avons trouvé un ami qui pourra nous estimer les terres que Madame d'Acigné nous offre, et nous tirer de toutes nos affaires avec celui que Madame d'Acigné nommera de son côté : si nous réussissons, nous n'aurons pas perdu notre voyage. Cet ami est le fils de M. Charier de Lyon, que nous connoissons; il a une Abbaye en Basse-Bretagne; et voilà comme les choses se trouvent par hasard dans une visite, lorsqu'on y pense le moins.

Seroit-il possible que M. de Vendôme ne vînt

point encore cette année ? Le bien qui vous en reviendroit est si peu comparable à la dépense que vous faites, dès que vous repassez la Durance, que je pense qu'il vaudroit autant que cela fût fini : j'espère que la Providence tournera votre destinée d'une autre manière ; vous avez fort bien répondu à M. de Coulanges ; c'est un plaisant homme de vouloir tant regarder dans l'avenir des autres, après avoir si peu vu dans le sien. J'ai envie que vous l'ayez ; il vous réjouira le cœur, quoique souvent le sien soit affligé. Brancas s'en va à Lyon voir Madame de Coulanges ; il s'est imaginé qu'il avoit affaire à Avignon ; il vous verra. Il est de mon idée sur la perfection de l'amour ; je n'en ai jamais vu de meilleur, et d'autant plus qu'il n'est combattu d'aucun scrupule : car enfin, Brancas a mis Dieu de cette confidence, et veut avoir tous les samedis de quoi l'entretenir : il reçoit tous les dimanches la bénédiction, avec foi, espérance et charité, pour Madame de Coulanges. Vous le verrez à Grignan, rêver à elle : il n'y a qu'à savoir donner le tour à ces attachemens les plus sensibles. Vous me direz que le corps n'y a point de part, ah ! je le crois : mais il n'est question que du cœur, et le sien est entièrement occupé : vous me diriez encore que je fais le procès à bien d'autres, je l'avoue ; mais ils sont au moins persuadés de leurs égaremens ; et lui, il se baigne dans la confiance. Ma fille, ne lui faites point la guerre trop ouvertement sur tout ceci ; les vérités sont amères, nous n'aimons pas à être

découverts. Il me semble que nous serions quelquefois tentés de lui dire, comme le Comte de Grammont disoit à Langlee : *Vous croyez parler au Roi.* Nous dirions volontiers aussi, quand Brancas veut tromper : *Vous croyez parler à Dieu.* Vraiment je suis folle, voyez un peu où je me jette.

Je fais mes complimens aux héritiers de ce bon homme Evreux. On dit en ce pays que le jeune aspire encore à Marseille; est-il possible qu'il ne soit pas content, et que pouvant accorder la résidence avec la Cour, c'est-à-dire, la gloire et les plaisirs, il aime mieux se rendre le Dom courrier de Marseille à Paris, comme son prédécesseur? Si l'Evêché vaut mieux, il le dépenseroit par les chemins; enfin, chacun a sa manière de penser. Ce que je sais en général du Clergé, c'est qu'ils ont beaucoup paru cette année, et qu'ils ont traité le Pape, comme M. *de Rome*, fort familièrement. Cette guerre est encore meilleure que les autres; et les Evêques, qui se disoient autant de vérités que d'injures, comme vous dites, valoient bien les Cordons-bleus qui se battoient. Vous savez tous ceux qui sont tombés malades en revenant du voyage. MADEMOISELLE est bien étonnée d'avoir la fièvre tierce. La Troche me mande toujours de bons petits détails; c'est son fils qui garde M. le Dauphin. Nous aurions entendu de notre Abbaye (*de Livry*) les triomphes, les fanfares et la musique de Chelles, au sacre de l'Abbesse. On dit que *la belle beauté* (1)

(1) Madame de Fontanges.

a pensé être empoisonnée, et que cela va droit à demander des gardes; elle est toujours languissante, mais si touchée de la grandeur, qu'il faut l'imaginer précisément le contraire de cette petite *violette* * qui se cachoit sous l'herbe, et qui étoit honteuse d'être maîtresse, d'être mère, d'être Duchesse : jamais il n'y en aura sur ce moule. Adieu, ma très-chère, j'admire de quoi je vous entretiens, c'est pour détourner mon imagination de votre santé, dont je me sens occupée, et dont je vous parlerois jusqu'à l'importunité : mais j'espère que Dieu vous redonnera cette santé; et si j'étois aussi sainte que Madame de Vaudemont, je l'en prierois incessamment.

Monsieur DE SÉVIGNÉ.

Il ne sera pas dit que l'on cachète une lettre à mon nez, sans que je vous donne quelque légère *signifiance*. Bonjour ou bonsoir, ma petite sœur, selon l'heure que vous recevrez cette lettre. Nous passons ici notre tems tout doucement : c'est l'aversion que j'ai conçue avec beaucoup de raison

* Cette *violette* est Madame de la Vallière, par allusion aux jolis vers de Desmarêts, qu'on relira volontiers :

Modeste en ma couleur, modeste en mon séjour,
Franche d'ambition, je me cache sous l'herbe;
Mais si sur votre front je puis me voir un jour,
La plus humble des fleurs sera la plus superbe.

On sait qu'ils faisoient partie de ce recueil de madrigaux composés par tous les beaux esprits de l'hôtel Rambouillet, et qu'on appeloit la *Guirlande de Julie*. Cette Julie fut depuis Madame de Montausier.

contre *les dais*, qui me fait aimer la simplicité de la campagne et l'horreur de nos bois. Je passe souvant devant l'arbre où j'ai écrit : *ahi memoria !* jugez si mes rêveries sont agréables.

LETTRE 662.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 4 Septembre 1680.

Il me semble que vous m'enviez d'avoir vu toute la famille de votre père Descartes à Rennes ; il est vrai que vous en étiez plus digne que moi ; s'ils m'eussent prise pour une personne capable d'entendre leur philosophie, je n'aurois pas manqué de leur chanter : *Point de saveur, de son, ni de lumière :* mais ne pouvant pas bien répondre à leur prose, je n'osai les attaquer par vos vers : je les dis à Nantes à l'Abbé de Bruc qui en fut ravi, et les voulut par écrit. Il y avoit une nièce à Rennes, à qui l'on seroit fort aise de persuader qu'elle est la la moitié d'un tout, dont on ne croit être que la moindre partie. Corbinelli eût été amoureux de tout cela, et du Jésuite * encore. Je vous ai conté tous ces fagots comme ceux des Rochers, et comme vous me contez quelquefois les vôtres ; que pourrions-nous conter, si nous ne contions des fagots ? Il est vrai qu'il y a *fagots et fagots*, et que les vôtres sont meilleurs que les miens.

* Ce Jésuite étoit neveu de Descartes.

Je ne croyois point que ce bon Evreux se fût cassé la tête; je pensois qu'il étoit mort de vieillesse. On peut dire de cette vie, comme de celle du père de Rodrigue :

En arrêter le cours,
Ce n'étoit que hâter la parque de trois jours.

Cependant ces trois jours ont débredouillé le Chevalier; c'est le premier bien qu'il ait reçu, et la première mort qui lui ait été bonne. Le Roi chasse le malheur de toutes façons par ses bienfaits, les étoiles deviennent heureuses auprès de ce soleil : voici qui devient bien poétique; mais enfin disons en prose que vos frères sont bien placés, en attendant mieux.

Nous avons senti le bout de l'an de la maladie du bon Abbé : mais ce n'a pas été sans beaucoup de reconnoissance de tous les soins que vous aviez de lui; je la partage, et je sais ce qu'il y avoit sur mon compte. Votre petit frère franchement ne se porte pas trop bien; il est trop heureux d'être ici en repos; pour moi, je ne le crois point en sûreté : je crois que c'est une consolation pour lui de pouvoir se plaindre avec moi, et je suis fort aise aussi de pouvoir, au travers de mes gronderies, lui être bonne dans cette bizarre occasion. Vraiment, il auroit bien mieux valu être *fricassé dans de la neige* (1) que dans une sauce de si haut goût. Il me semble que vous ne voulez pas trouver cette

(1) Ninon de Lenclos avoit dit autrefois de M. de Sévigné, *qu'il étoit fricassé dans de la neige.*

aventure assez extraordinaire; et songez que la personne aimée, c'est-à-dire, haïe, n'en est pas plus émue, ni plus embarrassée que si l'on se plaignoit d'un rhume de cerveau. Cela me paroît punissable, et je ne sais comme M. de la Reynie (1), qui entend si bien la police, n'a point donné ordre à ces sortes de trahisons.

J'espère, ma fille, que je serai informée du premier moment que vous verrez changer de forme à votre destinée; je comprends que vous n'y voyez encore rien; mais cela peut se fixer en un instant. Je crois, ma très-chère Comtesse, que vous êtes persuadée que je ne souhaite pas moins que vous de vous recevoir et de vous embrasser; et si nous ne pouvons pas trouver l'invention d'anéantir l'air qui nous sépare, il faudra que tout simplement, comme du tems de nos pères, nous fassions beaucoup de pas chacune de notre côté; ils me seront bien doux, quand ce sera pour vous rencontrer. Tâchez de me raccommoder avec Mr de Grignan; pour me confondre, il n'a qu'à se bien porter. Nous songeons tous les jours à lui dans ce mail, et avec quelle bonne grâce il iroit en passe en deux coups et demi. Je prie mon petit Marquis de ne point négliger ce jeu, ni tout ce qui sert à être aimable : il n'y a pas trop de tout; je l'embrasse, et je baise la belle Pauline; je n'ai garde d'oublier Mesdemoiselles de Grignan : mais vous, ma fille, il me semble que je ne vous dis rien; je vous conseille pourtant de

(1) Lieutenant-Général de Police.

prendre pour vous tout ce que vous pourrez imaginer de meilleur.

Monsieur DE SÉVIGNÉ.

Je voudrois bien vous dire quelque chose qui pût répondre au style de cette lettre; mais cela m'est impossible par plusieurs raisons : je suis de plus en fort méchante humeur; ma mère vous en touche un petit mot en passant. Je ne vois que M. de la Reynie qui puisse me faire justice de la trahison qu'on m'a faite : si j'y avois contribué, je me condamnerois; mais qui croiroit qu'une personne qu'on voit assise chez la Reine, traiteroit son homme comme elle m'a traitée, et qu'elle offriroit pour toute consolation des remèdes aussi bizarres que ceux qu'elle me propose? Je croyois que mon dégoût pour sa figure, joint à la froideur de mon procédé, me sauveroit; mais malheureusement mon naturel n'a été que trop bon, et j'ai confondu d'une manière bien cruelle les mauvais bruits qui couroient de moi. Avouez, ma belle petite sœur, que voilà un beau détail; mais le moyen de parler d'autre chose que de ce qui touche si sensiblement? Je ne vous embrasse point, je vous baise encore *moins*; ce n'est pas que peut-être je ne me porte fort bien; mais peut-être aussi je me porte fort mal; l'alternative est fâcheuse, et *peut-être* est gaillard; comme disoit notre ami. Je suis très-humble serviteur de M. de Grignan.

Oui, mon frère, je suis un méchant, un coupable,
Un malheureux pécheur rempli d'iniquité (1).

(1) *Voyez* la scène VI de l'acte III du *Tartuffe*.

Madame de SÉVIGNÉ.

Que peut-on dire à un aveu si sincère ? En vérité, je suis fort effrayée de ce *peut-être* sur lequel nous vivons. La Providence sait bien ce qui en arrivera. Adieu, ma très-chère et très-bonne.

LETTRE 663.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 8 Septembre 1680.

C'EST me renouveller les douleurs de l'éloignement, que de me faire apercevoir les travers de mes inquiétudes. Vous souvient-il des raisonnemens que nous faisions sur la perte de Charleroi, lorsqu'il y avoit plus de quinze jours que Montal étoit entré dans cette place qu'il avoit secourue ? J'ai eu des craintes aussi bien fondées pour vos meubles, qui étoient sous vos yeux, j'en suis fort aise; le jour viendra, je l'espère, que nos discours seront un peu plus justes; on tire de si loin, qu'il est impossible de tirer droit. J'attends avec une grande impatience cette décision qui doit faire honneur à toutes vos prophéties. Votre petit frère cherchera à se marier ailleurs; nous avons eu de grandes terreurs; Dieu merci, elles sont devenues paniques, et il en sera quitte pour de petits anodins : ce n'étoit rien que ce qu'il avoit; ce n'étoit qu'un peu de gale, qui étoit le reste de la chaleur des médecines un peu vigoureuses qu'il avoit prises à Paris; en vérité c'est une grande joie que d'être sorti de cette peine. Vous avez

quitté vos bains, ma fille : c'est une chose admirable que le soulagement sûr que vous en recevez pour vos coliques, sans que votre poitrine y trouve rien à redire. Je suis ravie quand je vous vois reprendre le fil de votre repos, et vous bien restaurer ; car le bain affoiblit un peu. Montgobert me fait toujours un fort grand plaisir, en me parlant sincèrement et en détail de votre santé : elle m'en paroît si aise, et je la reconnois si bien là-dessus, qu'en vérité j'ai peine à croire que ce vers de Corneille lui soit bien appliqué :

Qu'importe de mon cœur, si je fais mon devoir ?

Elle n'est point démonstrative ; je croirois plutôt qu'elle pourroit dire : *Qu'importe de mon humeur, de mon chagrin, de ma jalousie, si mon cœur fait son devoir ?* J'ai reçu deux de ses lettres à la fois, elle me devoit la suite du bain : elle me conte les folles lettres que vous écrivîtes tous, l'autre jour, à M. de Coulanges : cela étoit plaisant : elle me dit aussi les infinités de trains qui vous arrivent de tous cotés ; il n'y a pas moyen d'imaginer que tout cela puisse coucher sous un même toit ; je crois que vous y aurez encore un supplément de trois beaux-frères : le Chevalier m'écrit d'une manière à me le persuader. C'est une plaisante solitude que la vôtre ; la nôtre commence à se gâter, mon fils réveille tout ; cette bonne Princesse fait ses galeries de Vitré ici, et vous jugez bien que nous lui rendons plus chaud que braise : elle joue à l'hombre avec mon

fils et M. du Plessis ; et pour m'amuser, elle me fagotte un reversi ; cela fait une société. Cependant pour entretenir l'air de la solitude, au moins par le nom, j'ai fait dresser une allée aussi longue que la grande, qui s'appelle *la solitaire :* elle est si belle, si bien plantée, que mon fils devroit baiser les pas que j'y fais tous les jours ; mais comme elle contient douze cents pas, et que ce seroit un exercice un peu violent avec un sang aussi échauffé que le sien, je lui fais crédit de cette reconnoissance. Je me suis servie de votre nom pour obliger la Princesse à ne plus assassiner de reproches sa pauvre fille de trois cents lieues loin ; à force de lui parler du bonheur de cette personne, et de lui demander ce qu'elle vouloit donc, j'ai si bien fait, qu'elle lui écrit des douceurs et des bontés, et qu'elle les trouve même dans son cœur ; car la grandeur et les richesses sont jointes au mérite personnel de son mari : je lui ai conseillé de l'aller voir l'année qui vient, et enfin j'ai fait des merveilles. Elle vous dit mille et mille douceurs, et trouve que nous faisons toutes deux parfaitement bien de nous aimer.

J'ai tout dit sur la visite de Brancas à Madame de Coulanges : n'ayez pas peur qu'il la fasse, comme celle qu'il nous fit à Livry ; sa rêverie ne le porte point à se faire du mal ; il s'imaginera bien plutôt étant à Lyon, qu'il est à Avignon, et oubliera d'y aller. J'ai aussi répondu par avance à l'article de M. de Pamiers (1). Nos pensées se croissent sou-

(1) *Voyez* la Lettre du 21 Août.

vent. Ce pauvre Sanguin est mort; c'étoit un bon et honnête homme, sa famille est désolée; voilà une place de Cordon-bleu : si cette charge (1) n'alloit pas à son fils, plût à Dieu que M. de Grignan pût l'avoir! il seroit bien propre à lui conserver le grand air qu'elle a toujours eu; c'est la meilleure place pour subsister qu'il est possible. Vous ne sauriez m'empêcher de rêver à tout cela dans ma *solitaire*; elle donne d'un côté dans une grande place au bout du mail, plantée à quatre rangs, qu'on appelle le *cloître*; et de l'autre, dans le labyrinthe; elle est la plus belle de mes allées, ou du moins la plus nouvelle : c'est donc là où je vous donne cette belle charge; sérieusement, songez-y, et voyez si, avec l'étoffe que vous avez, vous ne pourriez point placer cet aîné, qui feroit si bien les honneurs de la maison. Je jette cette pensée dans cette lettre; le port même n'en sera pas augmenté : c'est la seule place où l'on peut rétablir ses affaires en mangeant aussi bien que le Roi. Je ne vous parlerai point du tout de M. de Vendôme, il viendra ou il ne viendra pas : vous m'apprendrez ce que la destinée a réglé là-dessus. Il me semble que vous ne vous attendiez pas au souvenir de cette belle Reine de Portugal (2); ce n'est pas du moins le vôtre qui l'a réveillée. Corbinelli ma mandé la joie qu'il avoit eue de recevoir une

(1) La charge de premier Maître-d'hôtel du Roi, que M. de Sanguin avoit achetée de M. le Maréchal de Bellefond.

(2) Marie-Françoise-Élisabeth, fille puinée de Charles-Amédée de Savoie, Duc de Nemours, Reine de Portugal.

lettre

lettre de vous à l'occasion de *cette Majesté.* Vous l'assurez, dit-il, que, malgré vos silences, *votre père commun* (*Descartes*), et votre mère, j'ai pensé dire, *peu commune*, font une liaison entre vous et lui : il est ravi que la Reine de Portugal lui ait attiré l'honneur de votre souvenir. Il nous écrit ici des lettres trop plaisantes ; il est content de mon fils, parce qu'il est entré dans son affaire : il nous en conte les suites d'une fort plaisante manière. M. de Montespan est devenu son protecteur : il ne parle que de mettre deux mille pistoles de dédit pour celui qui se révoltera contre les arbitres, et de cent mille francs pour pousser l'affaire, s'il faut la plaider : voilà un style qui nous est inconnu, et qui se ressent beaucoup de cet air de la Garonne. Il y a deux arbitres d'épée, Montespan et Montluc (1), et deux de robe, de Harlay, et Sainte-Foi, dont le nom, disoit Madame Cornuel, est comme celui des Blancs-Manteaux qui sont habillés de noir. Tout cela échauffe notre ami, et son esprit en a retrouvé toute sa vivacité, de sorte que ses lettres font mourir de rire. Adieu, ma très-chère enfant, la lettre où vous m'apprendrez les décisions que je désire, me donnera une autre sorte de joie bien plus sensible. Je laisse la plume à votre petit frère, qui va, sans doute, commencer par vous dire :

Après les fureurs de la guerre,
Chantons, chantons les douceurs de la paix.

(1) Il n'y en avoit qu'un d'épée ; Montluc étoit de robe.

Monsieur DE SÉVIGNÉ.

Il est vrai, ma belle petite sœur, que ma joie est parfaite; mais ma mère commence à être fâchée de ce qu'elle n'aura point occasion de me témoigner sa reconnoissance pour le soin que j'eus d'elle, il y a cinq ans; je lui en fais crédit du meilleur de mon cœur. Elle se trouve assez bien de moi, à ce qu'elle me dit : pour moi, je suis ravi d'être avec elle, et cette joie toute seule suffiroit pour me rafraîchir le sang. Adieu, ma belle petite sœur : il entre un gros Monsieur, de Vitré, qui fait que je vous quitte à la hâte, pour recevoir bien sérieusement son ennuyeuse visite.

Madame DE SÉVIGNÉ.

Je salue en tout respect, et pourtant avec beaucoup de tendresse, M. l'Archevêque (*d'Arles*); Dieu vous le conserve, écoutez-le bien pendant que vous l'avez. Mesdemoiselles de Grignan ne seront point oubliées, ni la belle *Paulinette*, ni mon cher petit Marquis. Ah ! justement il faut l'Abbé de Lannion à la place de M. de Pamiers : n'en êtes-vous pas contente ?

LETTRE 664.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 11 Septembre 1680.

Je n'eusse jamais cru qu'une lettre qui m'apprend que vous viendrez cet hiver à Paris, et que je vous y verrai, pût me faire pleurer; c'est pourtant l'effet qu'a produit la joie de cette assurance, jointe à la beauté des sentimens de cette sage et sainte fille *; non, ce n'est pas toujours de tristesse que l'on pleure; il entre bien des sortes de sentimens dans la composition des larmes. Vous vous êtes souvent moquée de moi, en me voyant émue de la beauté de certains sentimens, où je ne prenois nul intérêt : il m'est impossible de n'en être pas touchée : jugez donc ce que je suis pour le discours si tendre et si sage de Mademoiselle de Grignan; quelle résolution ! quel courage ! il me semble qu'on peut compter sur ce qu'elle dit : il y a long-tems qu'elle médite sur cette déclaration; elle pense ferme, comme vous disiez; ce qu'elle a résolu est immanquable : vos prophéties sont bonnes; je ne savois où vous preniez de si grandes assurances. Vous voilà donc décidée, ma chère fille, par la plus grande affaire et la plus avantageuse qui pût arriver à votre maison : c'est un coup de partie, et c'est dans ces occasions qu'il faut faire un voyage

* Mademoiselle de Grignan qui vouloit entrer en religion.

in ogni modo. Dites-moi bien cette suite, et tous vos desseins, afin que je tâche d'y conformer les miens.

Je ne savois point du tout la manière dont étoit mort ce vieux Evreux; c'est une chose effroyable : vous avez raison de dire que j'en serai frappée. Vraiment, ma fille, je le suis, et je vois Dieu qui tourne les volontés de ce bon homme d'une manière extraordinaire, pour le conduire à être déchiré et massacré, et tiré enfin à quatre chevaux : voyez par combien de circonstances on voit la destinée s'opiniâtrer à vouloir premièrement qu'il se remette en équipage à quatre-vingts ans; des chevaux neufs, point de postillon, les avertissemens de tout le monde; point de nouvelles, il faut qu'il périsse, il faut qu'il soit déchiré, il faut que MM. de Grignan en profitent. Je trouve encore qu'on n'est point heureux à demi; voyez comme le Chevalier sera bien établi, et quel contre-coup pour sa maison et pour son nom.

Il y a du déchaînement au débordement des visites qu'on vous fait cette année; c'est comme par gageure : deux tables de douze couverts, chacune dans cette galerie; c'est moi qui en suis cause, en vous parlant de celles de M. de Chaulnes. Cela me paroît dans un tel excès, que quand vous me dites qu'on ne dépense rien à Grignan ! ah ! il est vrai, je ne manquerai pas de le croire. Nous savons bien ce que c'est que ces abîmes de toutes provisions; et le jeu, comment vous en tirez-vous? Je

me représente toujours ces petites pluies qui mouillent fort bien. Ma fille, il y a des gens qui sont nés pour dépenser partout, comme il y en a qui se cassent la tête; il n'y a aucun lieu de repos pour eux, ni qui puisse les ressuyer : ils attirent le monde, la dépense, les plaisirs, comme l'ambre attire la paille. Il faut bien s'y résoudre, et monter dans le carrosse à quatre chevaux sans postillon : mais, Dieu merci, mon enfant, vous ne périrez point; et c'est à présent qu'on peut dire, un bon mariage paiera tout. Ne vous figurez point que cela puisse manquer après le pas qui est fait; laissez un peu reposer votre cœur et votre imagination dans la certitude d'une si grande affaire : pour moi, je vous le dis franchement, j'en suis transportée; mon père disoit qu'il aimoit Dieu quand il étoit bien aise; il me semble que je suis sa fille. N'avez-vous pas vu le remue-ménage des Evêques? *Freluquet* ne tâtera point de Marseille; c'est un Bourlemont, qui ne vous fera ni chaud, ni froid : si vous me demandez où il *demeure*, je vous dirai que c'étoit l'année passée devant la Reine, aux Carmelites *. Croyez-vous que Dom Côme se brouille pour la régale à Pamiers? Et l'Abbé le Jay (1), ne sera-ce pas une belle lumière de l'Eglise? La Mousse me mande tout en colère qu'il gouvernera son Diocèse *en jouant*, tant il a de facilité dans l'esprit. On soupçonne Madame la Dauphine d'être grosse.

* Ce Prélat étoit demeuré court au milieu de son sermon.

(1) Nommé à l'Évêché de Cahors.

La faveur de Madame de Maintenon est toujours au suprême. Le Roi n'est que des momens chez Madame de Montespan, et chez Madame de Fontanges qui est fort languissante. M. de Rennes, qui a repassé par ici en revenant de Lavardin, m'a conté qu'au sacre de Madame de Chelles (1), les tentures de la couronne, les pierreries au soleil du Saint-Sacrement, la musique exquise, les odeurs, et la quantité d'Evêques qui officioient, surprirent tellement une manière de provinciale qui étoit là, qu'elle s'écria tout haut : N'est-ce pas ici le Paradis ? Ah, non, Madame, dit quelqu'un, il n'y a pas tant d'Evêques. Peut-être que vous mettrez ce petit conte avec celui que je fis malheureusement un soir dans votre petite chambre ; il n'importe, il est tout chaud, il faut qu'il passe.

Je vous conjure de dire à M. l'Archevêque tout ce que vous jugerez à propos de mes sentimens, dont vous pourrez répondre. Je veux la même chose pour M. de Grignan, et pour sa fille céleste, et même pour la terrestre. J'embrasse les marmots : car il ne faut rien oublier. Montgobert me mandoit l'autre jour que Pauline lisoit auprès d'elle les lettres de Voiture, et qu'elle les entendoit comme nous.

(1) Sœur de Madame de Fontanges.

LETTRE 665.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 15 Septembre 1680.

QUE mon cœur vous a d'obligation ! et que vous l'avez mis à son aise, en lui donnant la liberté de vous espérer cet hiver ! J'ai relu bien des fois cette aimable lettre que je souhaitois si tendrement ; et je disois, c'est mon enfant qui me parle, et qui m'assure qu'elle vient à Paris un peu après la Toussaint : c'est une douceur incroyable que de trouver dans sa poche une telle consolation.

Vous m'étonnez du secret que fait cette fille toute sainte à Madame du Janet, de ses belles et bonnes intentions : il est si naturel de parler de ce qu'on désire, et dont le cœur est plein, que c'est déjà se mortifier que de garder le silence en cette occasion ; c'est son humeur d'en user ainsi ; elle en parle uniquement à son père, parce que c'est lui qui règle le tems d'un séjour, qu'elle seroit fâchee qui fût plus long. Elle veut bien s'ôter la douceur de communiquer ses desseins, ils n'en sont que plus affermis dans son cœur.

Je ne vois point d'ici ce qu'est devenue toute cette presse qui surmontoit votre château : il me semble que je vous avois laissée dans la rue des Orfèvres à la foire Saint-Germain sur les quatre à cinq heures du soir : mais enfin il faut croire que puisque vous étiez sur votre petit lit, vous aviez

trouvé le moyen de fendre la presse. Montgobert ne m'a point écrit, et vous me parlez fort légèrement de votre santé : il falloit me dire si vous vous guérissez des remèdes que vous avez faits ; et si cette maigreur sur votre maigreur ordinaire, ne vous laissera pas au moins comme vous étiez. C'est un malheur étrange que ce qui vous est bon pour un mal, vous en fasse un autre ; cela modère les joies que l'on peut avoir d'ailleurs. Nous avons présentement une compagnie avec laquelle nous faisons un grand usage de notre raison et de notre raisonnement : vous savez comme je sais bien écouter, *grâce à Dieu et la vôtre :* comme on dit en ce pays : j'ai perdu, à force de vous écouter, la grossière ignorance sur bien des choses : c'est un plaisir qui se fait sentir dans les occasions. Nous avons eu ici une petite bouffée d'hombre et de reversi : le lendemain *altra scena.* M. de Montmoron arriva ; vous savez qu'il a bien de l'esprit ; le Père Damaie qui n'est qu'à vingt lieues d'ici ; mon fils, qui, comme vous savez encore, dispute en perfection ; les lettres de Corbinelli, les voilà quatre ; et moi, je suis le but de tous leurs discours : ils me divertissent au dernier point. M. de Montmoron sait votre philosophie, et la conteste sur tout : mon fils soutenoit *votre père,* le Damaie le soutenoit aussi, et les lettres s'y joignoient ; mais ce n'est pas trop de trois contre Montmoron : il disoit que nous ne pouvions avoir d'idées que de ce qui avoit passé par nos sens ; mon fils disoit que

nous pensions indépendamment de nos sens : par exemple, *nous pensons que nous pensons* * ; voilà grossièrement le sujet de l'histoire : cela se poussa fort loin et fort agréablement, ils me réjouissoient beaucoup. Si vous aviez pu vous mêler dans cette dispute par vos lettres, comme Corbinelli par les siennes, vous auriez fortifié le bon Sévigné. Au reste, il est toujours fort incommodé, quoiqu'il se croie en sûreté : je le crois aussi ; mais il est malade des remèdes, aussi bien que vous ; il en a fait dont il n'avoit pas besoin ; ils ont agi sur son sang, et l'ont mis dans un tel mouvement, qu'il en est survenu de ces effroyables élevures, qui donnent du chagrin à ceux qui les ont, et à ceux qui les voient : mon fils est donc bien heureux d'avoir un peu de tems pour se reposer.

J'admirois hier comme il est aisé de nous consoler du jeu par quelque chose de meilleur ; et comme nous prenons patience aussi, quand nous

* On est agréablement surpris de voir à cette époque, au fond de la Bretagne, un Gentilhomme si habile à réfuter le système des *idées innées*, et pressentant déjà la théorie de Locke. Car quoique le philosophe Anglais eût passé à Paris en 1675, je ne pense pas que ses opinions y fussent répandues : je ne crois pas même qu'il les eût déjà publiées. Mais Hobbes, et sur-tout Gassendi, avoient élevé contre les méditations de Descartes des objections dont les principes germoient dans les bonnes têtes.

Au surplus, ce qui trompe ici Madame de Sévigné, est le mot *penser* mal entendu, et appliqué à plusieurs opérations secondaires de l'entendement. Sa trop grande étendue déguise son origine. Descartes lui-même s'y étoit mépris, pour n'avoir pas assez soumis ce mot à l'analyse dont lui-même étoit l'inventeur.

dépensons, comme je disois à Rennes, notre pauvre bien en pièces de quatre sous. Mais, sans vouloir nous contrefaire, car je hais les mauvaises copies des meilleurs originaux, je vous dirai que mon âge et mon expérience me font souhaiter comme un besoin, de n'être pas toujours dissipée, et de remettre souvent des esprits dans ma pauvre tête : c'est en vérité, ce que je fais tous les jours, dans mon cabinet, ou dans ces bois. Il me semble que vous voulez savoir quelle étoit cette petite compagnie qui nous a fait jouer ; c'étoit une assez jolie femme de Vitré, qui a couché ici trois nuits : elle aime à jouer, et nous avions rassemblé les Launaies, et nous ne cessions de jouer.

Mademoiselle de Grignan emploie bien mieux son tems : qu'elle est heureuse ! en relisant plus exactement votre lettre, je vois qu'elle parle confidemment de ses desseins à Madame du Janet, et que c'est de la conversation qu'elle a eue avec M. de Grignan, qu'elle ne lui parle point : j'admire assez qu'on dise l'un sans l'autre : mais enfin, elle sent la douceur de parler avec cette bonne et sage personne, de ce qui la touche sensiblement. J'honore plus que jamais les conduites de la Providence, quand je songe qu'elle me fait profiter des pas que vous allez faire ; et je commence dès à présent à jouir de ce bonheur à venir.

Je vous demande mille pardons ; je trouve un petit livre de madrigaux (1), le plus joli du monde :

(1) Les Madrigaux de la Sablière.

il faut que je travaille cet hiver à les remettre bien avec vous. C'est un plaisir, ma belle, que de n'avoir point de mémoire : nous relisons Sarasin, et je suis aussi aise que la première fois ; *des petites Lettres*, tout de même ; ce sont des lectures nouvelles, nous y en ajoutons encore, selon nos fantaisies, sans beaucoup de règle, mais avec bien du plaisir : votre frère est d'un grand commerce sur ces sortes d'amusemens. J'ai voulu tâter *des Préjugés* (1) que je trouve admirables ; et ce qui donne le prix à tout cela, ma très aimable, c'est que toutes ces choses me conduisent droit à vous : c'est une grande douceur d'être assurée qu'on se retrouvera. Hélas ! il y a un an que je ne fais que vous dire adieu, cela me fait mal. Je ne donne point au passé un si bon air que vous ; au contraire, je m'en fais une amertume, je le regrette : j'en usois du moins ainsi jusqu'à l'assurance de vous revoir : présentement je lui pardonne en faveur de l'avenir, puisque le voilà éclairé par l'espérance, qui me rend contente de tout.

(1) Ouvrage de M. Nicole, intitulé : *Préjugés légitimes contre les Calvinistes.*

LETTRE 666.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 18 Septembre 1680.

J'étois avant-hier chez la Princesse, à qui je dis ce que vous lui conseillez pour Paris : elle y est fort disposée, d'autant plus que la voilà dans un deuil épouvantable. Le père (1) de Madame, qui est son beau-frère, est mort : un gros Allemand le dit à Madame à-peu-près de cette sorte, sans aucune précaution. Voilà Madame à crier, à pleurer, à faire un bruit étrange, on dit, à s'évanouir, je n'en crois rien ; elle me paroît incapable de cette marque de foiblesse : c'est tout ce que pourra faire la mort, que de fixer tous ses esprits.

Savez-vous bien que Langlade les a eus fixés d'une telle manière, que sa femme fut emportée de sa chambre, et lui mis sur la paille avec toute la contenance d'un mort? Il passa un médecin par pur hasard ; la scène est en Poitou : ce médecin voulut le voir, tout de même que celui dont vous me parlâtes au sujet de cette Dame qu'il ressuscita. Il observa ce pauvre corps, il y trouva encore quelque chaleur, il lui donna des remèdes dont on se moquoit, enfin il en vint à l'émétique, et l'on écrit à Madame de la Fayette qu'on est persuadé que Langlade en reviendra. Voilà une histoire qui

(1) Charles-Louis, Comte Palatin du Rhin, Électeur de l'Empire, mort le 7 Septembre 1680.

ressemble fort à celle que vous savez. Ce seroit une perte pour Madame de la Fayette, qui trouve encore quelque douceur aux restes de ses amis *.

On me mande qu'on parle de M. de Silleri pour Gouverneur de M. de Chartres, et de Madame de la Sablière pour Mesdemoiselles de Nantes et de Tours; je n'en crois rien du tout : il seroit grossier de dire pourquoi, il y a trop de raisons. Je ne sais auquel des Courtisans la langue a fourché le premier : ils appellent tout bas Madame de Maintenon, Madame de *Maintenant;* ce jeu de paroles n'est pas indigne du château que vous habitez. Cette Dame de Maintenon ou de *Maintenant* passe tous les soirs depuis huit jusqu'à dix avec Sa Majesté. M. de Chamarante la mène et la ramène à la face de l'univers.

Je vois avec grand plaisir les saintes dispositions croître dans votre fille, et son impatience s'accorde fort avec la mienne. Ne respectez-vous pas beaucoup cette créature? n'est-ce pas un trésor de grâce, une prédestinée? On ne peut plus vivre avec elle comme avec une autre; cette distinction du Ciel attire celle de la terre. Vous me manderez sans cesse vos desseins : je trouve que M. de Vendôme a grande peine à déclarer les siens.

J'admire votre amitié d'être si attentive au mal

* Langlade en mourut. Suivant Gourville, le chagrin de ce que M. de Louvois passant en Poitou, n'avoit pas voulu s'arrêter chez lui, fut ce qui le tua. (*Voyez* la note de la Lettre du 24 Novembre 1679.)

de MADEMOISELLE, et de ne vouloir pas que ceux qui sont nés en 1627 prennent la liberté d'être malades. Vous avez été plus en peine de cette Princesse que toute sa noble famille; et son malheur est tel qu'il faut encore que ce soit moi qui vous en remercie. Je le fais aussi pour le soin que vous avez de penser à nous défaire de notre charge, *qui nous charge*. Quand nous parlons d'entrer dans une autre, c'est dans l'extrêmité, et en cas que nous soyons obligés d'en parler à M. de Louvois, parce qu'on ne croit point en ce pays-là qu'un homme puisse vivre, ni respirer, s'il n'y est engagé : mais le but de nos désirs seroit de nous débarrasser entièrement de cette glu, qui fait une contrainte et un engagement dont on voudroit être tiré, du moins pour quelque tems; de sorte que si vous trouviez quelqu'un qui voulût effectivement d'une très-jolie charge, et dont la jeunesse s'accordât d'ici à quelques années avec le titre de subalterne, ce seroit la chose du monde la plus heureuse pour nous. Si vous êtes destinée, ma fille, à nous faire ce plaisir, vous pourrez vous vanter d'avoir donné à votre frère le plus sensible qu'il ait jamais eu. La pensée d'être abandonné de M. de la Trousse le fait sauter aux nues; et la seule espérance de ce neveu de Brancas épanouira sa rate.

Vous nous donnez l'exemple d'une philosophie admirable :

> Ainsi de vos désirs toujours reine absolue,
> Les plus grands changemens vous trouvent résolue.

Voilà deux vers à retenir, et où la Providence devroit nous conduire bien naturellement. Si je ne suis dans cet état bienheureux, ce n'est pas faute de la méditer souvent, et d'observer toutes ses démarches, qui me confirment de plus en plus qu'elle est *regina del mondo*, et qu'elle se sert de nos opinions pour nous mener à ses fins éternelles. Nous répétons un peu nos vieilles leçons, le Père Damaie et moi; nous sommes ravis de l'avoir : nous trouvons plaisant de voir aux Rochers le Père Prieur de Livry; il a fait vingt lieues pour nous voir : nous voulons que sa visite soit au moins de huit jours : il vous salue très-humblement : il a une grande idée de votre bel et bon esprit, et même de votre bonté; il trouve que vous en avez toujours eu pour lui. Je lui fais dès aujourd'hui votre réponse; car quand elle viendra, il y aura quinze jours qu'il sera retourné à sa cure. Cela donne une effroyable idée de son éloignement, et l'on a besoin de l'espérance qui nous dilate présentement le cœur, et nous fait toucher au doigt le tems que nous serons ensemble; et vous ne voulez pas que j'aime la Providence! Ce qu'il y a de bon, c'est de s'y soumettre quand elle en dispose d'une autre manière. Je ne croyois pas que le Cardinal d'Estrées fît le voyage de Rome; mais puisqu'il le fait, notre petit Coulanges fait assez bien d'aller avec lui : j'ai été de cet avis, sachant toutes les couleuvres qu'il avale à Paris : je crois qu'il n'en rompra pas le voyage de Grignan. Nous approuvons fort

votre préparation pour cette bénédiction de la Flandre (1); elle est bien meilleure que celle des bons Prêtres de ce pays, à qui l'on répond toujours, quand on leur entend dire, *Domine non sum dignus*, comme vous fites si à propos aux Filles-Bleues, *ah, qu'il a raison !* Je m'en souviens comme de la plus plaisante chose du monde. Adieu, ma très-chère, n'oubliez pas que je vous aime avec une tendresse et une inclination si naturelle, que je ne suis pas plus moi-même que ces sentimens sont transformés en moi : je ne trouve point cette période bien nette, mais elle est assez vraie.

(1) *Voyez* la Lettre du premier Septembre.

LETTRE 667.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 22 Septembre 1680.

Vous êtes si philosophe, ma très-chère enfant, qu'il n'y a pas moyen de se réjouir avec vous; vous anticipez sur nos espérances, et vous passez pardessus la possession de ce qu'on désire, pour y voir la séparation : il faut ménager autrement les biens que la Providence nous prépare. Après vous avoir fait ce reproche, je veux vous avouer de bonne foi que je le mérite autant que vous, et qu'on ne peut être plus effrayée que je ne le suis de la rapidité du tems, ni plus sentir par avance les chagrins qui suivent ordinairement les plaisirs. Enfin, ma

fille,

... c'est la vie toujours mêlée de biens et de maux ; quand on a ce qu'on désire, on est plus près de le perdre ; quand on en est loin, on songe qu'on se retrouvera ; il faut donc tâcher de prendre les choses comme Dieu les donne : pour moi, je veux sentir l'aimable espérance de vous voir, sans aucun mélange.

Vous êtes bien injuste, ma très-chère, dans le jugement que vous faites de vous ; vous dites que d'abord on vous croit assez aimable, et qu'en vous connoissant davantage on ne vous aime plus ; c'est précisément le contraire : d'abord on vous craint, vous avez un air assez dédaigneux, on n'espère point pouvoir être de vos amis ; mais quand on vous connoît, il est impossible qu'on ne s'attache entièrement à vous ; si quelqu'un paroît vous quitter, c'est parce qu'on vous aime, et qu'on est au désespoir de n'être pas aimé autant qu'on le voudroit : j'ai entendu louer jusqu'aux nues les charmes qu'on trouve dans votre amitié, et retomber sur le peu de mérite qui fait qu'on n'a pu conserver un tel bonheur ; ainsi chacun s'en prend à soi de ce léger refroidissement ; et comme il n'y a point de plainte, ni de sujet véritable, je crois qu'il n'y a qu'à causer ensemble avec quelque loisir, pour se trouver bons amis.

Vraiment, ma fille, vous avez bien renchéri sur ce que je vous avois dit de Brancas ; ce que vous en dites est la plus plaisante chose du monde et la plus vraie : c'est justement ce qu'il a toujours fait

entre ses amis, il aime que le bien se communique, et il veut faire une liaison de Dieu avec Madame de Coulanges, et lui donner cette jolie femme pour amie, comme il l'a donnée au Cardinal d'Estrées; car il n'a jamais eu de patience qu'il n'en ait fait un de ses commensaux. Cette vision me frappe et me fait rire plus qu'une autre; car je le connois, et voilà son style. Il est vrai qu'autrefois il étoit furieux contre ses rivaux; mais il veut bien donner à son amie ce qui vient de son choix : il n'aime pas que ce soit elle qui choisisse. Vous vous souvenez des inquiétudes sur le sujet de Tréville. Enfin, je ne vois dans cette confusion de sentimens que beaucoup d'amitié sur un fonds d'inclination rebordé de passion. Si vous avez Brancas, n'allez pas lui conter tout ceci; escarmouchez seulement avec lui, selon que vous le verrez disposé.

J'ai envie de lire Térence; j'aimerai à voir les originaux dont les copies m'ont fait tant de plaisir. Mon fils me traduira la satire contre les folles amours*; il devroit la faire lui-même, ou du moins en profiter : si l'état où il est ne le corrige pas, je ne sais ce qui pourra le faire. Nous lisons des livres de controverse : il y en a un (1) qui répond aux

* Elle parle sans doute ici de ce tableau si connu des extravagances des amans, qu'on trouve dans l'*Eunuque* de Térence, Scène I, et qui commence par ces mots :

In amore hæc omnia insunt vitia, etc.

(1) C'est la *Défense de la Réformation*, par le Ministre Claude, contre les *Préjugés légitimes* de Nicole.

Préjugés, et auquel je voudrois que M. Arnauld eût répliqué; mais je crois qu'on le lui a défendu: on aime mieux laisser sans réponse un livre qui peut faire tort à la Religion, que d'en voir un qui ût justifier pleinement les Jansénistes des reproches qu'on leur fait: je vous en parlerai une autre fois. On m'avoit promis la harangue du Coadjuteur, je ne l'ai point eue; mon fils et bien d'autres m'ont dit qu'elle étoit admirable. Mais parlons un peu de votre santé; n'êtes-vous point effrayée de ces jambes froides et mortes? Est-il possible que dans le pays des bains chauds vous trouviez le moyen de laisser périr vos pauvres jambes, que vous ne sentez que par des douleurs? N'y a-t-il point de lavages qui puissent vous ramener les esprits à ces parties comme abandonnées? Trouve-t-on cette incommodité de peu de conséquence? Le bain ne vous y a point fait de bien, faut-il en demeurer là? Est-il possible qu'on puisse s'accommoder de gré à gré avec des maux si désagréables et si dangereux? Vous me dites de me purger; ah! ma belle, il n'y a que deux jours que je pris une sotte bête de médecine, dont je commence à me remettre, car elle avoit ému une parfaite santé: je prends de cette eau de cerises, et plût à Dieu que l'on pût faire un commerce de santé, je vous donnerois beaucoup de la mienne sans m'incommoder! Bonjour, ma très-chère, je suis toute occupée de vous, de votre amitié, de votre santé, et du plaisir que j'aurai de vous embrasser bientôt.

Je suis trop heureuse de l'espérer, et je ne veux point gâter cette joie par des noirceurs et des prévoyances ingrates envers Dieu.

Mon fils vouloit vous écrire; et vous mander qu'il traduira ce que vous lui ordonnez, et qu'il profitera de vos conseils. Il m'a fait voir ce petit ouvrage de La Fontaine; je ne sais comme je ne vous l'ai point mandé. Il est vrai que ceux qui ont vu cette belle beauté *Prunier* *, ont peine à se persuader qu'elle vienne directement du troisième ciel; je pense qu'on auroit plus de peine que jamais à se l'imaginer. On dit que les visites ne se font plus que pour l'amour de Dieu; c'est le contraire du tems passé. Il vouloit causer avec vous, ce pauvre garçon; mais il est si abattu aujourd'hui qu'à peine peut-il parler.

* Allusion au conte de ce bon homme qui ne pouvoit se résoudre à adorer un crucifix qui avoit été fait avec le bois d'un *prunier* qu'il avoit vu sur pied. Ce *prunier* est Madame de Fontanges. On trouve dans les poésies mêlées de La Fontaine le petit ouvrage dont il s'agit, adressé à cette belle. Il commence par ce vers :

Charmant objet, digne présent des cieux, etc.

Il est médiocre, soit pour le style, soit pour les idées.

LETTRE 668.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 25 Septembre 1680.

Vous ne songez, ma chère fille, qu'à m'ôter mes craintes sur l'état de votre santé; je crois même que vous vous cachez à Montgobert : je reçois tous ces ménagemens comme des marques de votre amitié; mais la mienne n'en est guère moins agitée; et ce qui augmente l'empressement que j'ai de vous voir, c'est pour ne point penser en aveugle sur des vérités qui me sont si sensibles. Mettez-vous à ma place, et vous trouverez que tous mes sentimens sont bien naturels. On me mande que le Chevalier se porte quasi bien; je crois que son voyage ne sera guère retardé. Parlons du vôtre; tâchez de ne point vous mettre dans le mauvais tems, et faites provisions de forces pour un si long trajet : il me semble que vous ne vous trouvez point trop mal des voyages que vous faites. Madame la Princesse de Tarente, qui, à propos, vous fait mille et mille amitiés, dit et assure qu'elle ne se porte jamais si bien que quand elle fait le tour du monde; elle a été deux fois en Danemark; n'est-ce pas ce qui s'appelle voyager? Je veux vous faire deux ou trois questions. Mademoiselle de Grignan a-t-elle envie de revoir Paris? Se met-elle tout d'un coup où elle veut être? Est-ce Saint-Etienne ou les Carmelites

qu'elle choisit (1) ? Son zèle est-il mitigé ou a-t-il rigueur ? N'amenez-vous pas votre fils ? Je vous fais toutes ces questions agréablement dans mon loisir, et vous m'y répondrez dans le vôtre. Faites-moi conter par la Pythie toute la république qui va s'assembler à Grignan. Nous avons toujours eu tems parfait ; nous lisons beaucoup, et je sens le plaisir de n'avoir point de mémoire ; car les comédies de Corneille, les œuvres de Despréaux, celles de Sarasin, celles de Voiture, tout cela repasse devant moi sans m'ennuyer ; au contraire, nous donnons quelquefois dans *les morales* de Plutarque, qui sont admirables, *les Préjugés*, les réponses des Ministres, un peu d'alcoran, si on vouloit ; enfin, je ne sais quel pays nous ne battons pas ; le peu de tems qui nous reste sera bientôt passé. Qu'il plaise à Dieu de vous donner de la santé, voilà tout ce que je désire et tout ce qui touche mon cœur. Mon fils vous dit mille tendresses ; vous êtes tous deux si vieux et si cassés, que je passe ma vie à vous garder. Faites bien tous nos complimens à toute la grande et bonne compagnie qui est autour de vous. Madame de Coulanges m'a écrit que vous reveniez à Paris, et qu'elle en étoit ravie. Sa lettre est fort jolie ; elle attend Brancas : il faut se taire après ce

(1) Ce fut aux Carmelites du faubourg Saint-Jacques, où des raisons de santé ne lui permirent pas de rester long-tems ; mais quoiqu'elle ait été depuis dans le monde, elle y prit le parti du célibat et de la retraite, pour ne s'occuper que des exercices de la plus haute piété jusqu'au 19 Février 1735, jour de sa mort.

que vous avez dit de cette liaison qu'il veut faire. Mademoiselle de Scudéri vient de m'envoyer deux petits tomes de conversations; il est impossible que cela ne soit bon, quand cela n'est point noyé dans son grand roman.

LETTRE 669.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 6 Septembre 1680.

C'EST une république, c'est un monde que votre château; je n'y ai jamais vu cette foule. Montgobert me parle de quintille, je ne sais ce que c'est; mais quoique nous soyons en une solitude en comparaison, nous ne laissons pas d'avoir fort souvent trois tables de jeu, un trictrac, un hombre, un reversi. Nous avons présentement Madame de Marbeuf, qui est bonne à tout; elle est commode et complaisante. La Princesse éclaire ces bois, comme la nymphe Galatée; elle est en deuil de son beau-frère l'Electeur Palatin; il faudroit que toute l'Europe se portât fort bien, pour qu'elle ne fût pas sujette à perdre ses parens. Nous avons des gens de Vitré, que vous ne connoissez non plus que *la solitaire* *; enfin, je ne sais comme tout cela va, mais je sais bien que je n'en souhaite pas davantage, et que je voudrois avoir plus de tems pour lire et pour me promener. La *solitaire* est justement où

* La nouvelle allée du Parc des Rochers.

vous dites; mais elle est si droite et si bien placée qu'elle vous surprendroit. Il est tems cependant que je prenne d'autres pensées. Quand je songe qu'au bout de mon voyage, je vous retrouverai, cela me paroît si heureux que j'ai peur qu'il n'arrive quelque dérangement. La fièvre du Chevalier n'a-t-elle pas été la plus désobligeante du monde? J'ai senti le chagrin que vous en auriez. Il m'écrit qu'il sera bientôt en état de partir, et qu'il a été guéri, et M. d'Evreux aussi, par notre Anglois : son remède a fait des merveilles cette année; M. de Lesdiguières en a été guéri comme par miracle, et mille autres. Je mande au Chevalier que je me réjouis d'autant plus de sa santé, que je trouve ce voyage nécessaire pour lui. Je suis persuadée que tout se rangera, aussi bien que vos compagnies de Grignan, qui me paroissent comme dans ce tour de jetons où l'on donne à un Roi neuf gardes de chaque côté; on fait sortir quatre gardes, il en a toujours neuf; on en fait entrer quatre, il en a toujours neuf. Vous voilà justement; tout est plein quand vous n'êtes que vous, tout est logé quand il y en a trois fois autant. Dieu conserve chez vous, ma chère enfant, cette grace de multiplication si nécessaire aux dépenses excessives et aux revenus bornés.

Je suis étonnée que vous ne sachiez encore rien de M. de Vendôme ni d'un Intendant; cela viendra tout d'un coup. Ce que je vous mandois de cet échange de la charge de votre frère, étoit une pensée de

Madame de la Fayette, lorsque nous songions à nous tirer l'affaire par M. de Louvois ; car il est certain que c'est toujours par quelque changement que l'on entre en propos avec ce Ministre ; mais c'est l'extrémité que d'en venir là : il faut essayer premièrement de se défaire de la charge, et consulter nos amis.

J'espère que nous arriverons tous à Paris, où nous parlerons de toutes choses. Mettez-vous seulement en état de marcher sans incommodité : voilà ce que vous devez faire avec plus de soin qu'à l'ordinaire. Je ne sais quand on dansera ce ballet ; vraiment, ce sera une belle pièce ; vous croyez bien que pour moi je dirai, ce n'est pas là un ballet comme celui où dansoit ma fille ; il y avoit telle et telle : elle y faisoit un petit pas admirable sur le bord du théâtre, et là-dessus je conterai tout le ballet : mais vous-même, ma belle, je crois que, sans radoterie, vous pourrez dire qu'il ne fait point souvenir du vôtre, et qu'il y avoit quatre personnes avec feue MADAME, que des siècles entiers auront peine à remplacer, et pour la beauté, et pour la jeunesse, et pour la danse : ah ! quelles bergères et quelles amazones ! il me semble que tout le monde s'excuse de ce ballet : la Duchesse de Sully soutiendra l'honneur de la danse, mais non de la cadence ; il y a eu bien des affaires dans sa famille ; Madame de Verneuil parloit du baptistaire, M. de Sully des affaires et des procès qu'elle a à solliciter ; enfin, Madame la Dauphine a si bien commandé, qu'il a

fallu obéir. Adieu, ma chère enfant, vous pouvez avoir aucune inquiétude pour ma santé, elle est très-parfaite; et plût à Dieu que je pusse penser la même chose de vous ! Je ne sens point le serein ; j'ai de petits cabinets qui sont des brandebourgs * fort commodes ; on y lit, on y cause, on y laisse tomber les traits du serein, et puis on rentre dans ce mail que je ne crois pas moins sûr qu'une belle et grande galerie.

* L'acception que je donne ici à ce mot n'est point avouée par l'Académie, qui n'entend par *Brandebourg*, qu'une sorte de *casaque* ou même de *boutonnières* dont la mode est venue de ce pays-là.

LETTRE 670.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 2 Octobre 1680.

J'ai bien senti le chagrin et le dérangement que vous feroit la maladie du Chevalier; je savois plutôt que vous que sa fièvre diminuoit, et que l'Anglois le guérissoit, comme il a guéri tous ceux qui se sont adressés à lui : voici une grande année pour sa réputation. Dieu merci, ma fille, voilà qui est fini : l'Abbé de Pontcarré me mande que le Chevalier et M. d'Evreux sont sans fièvre; et les projets qui paroissoient un peu dérangés vont reprendre le fil de leur discours. Je suis fâchée du voyage de M. de Grignan; il sera revenu quand vous recevrez cette lettre ; mais je ne puis m'empêcher d'en parler.

Quelle bombe tombée au milieu des plaisirs et de la tranquillité de votre automne! c'est en vérité, quitter tout à coup que de quitter votre château, et toute la bonne compagnie, et la bonne chère, la musique; il n'y a point de Religieux à qui l'obéissance donne plus de mortification. Ces Messieurs, qui font plus de peur que de mal aux autres, vous font, comme vous dites, bien plus de mal que de peur : et quelle dépense! et qu'elle vient mal à propos! Je vois tous ces contre-tems avec autant de chagrin que vous; et je vous conduis au travers de tout cela jusqu'au jour qu'il me paroît que tout aura repris sa place : je ne crois point que vous puissiez vous bien porter que cela ne soit. Vous êtes trop vive pour trouver du repos et des nuits tranquilles avec des sujets d'agitation. Je vous ai vue mettre cuire des pensées, et rêver profondément pour des sujets qui le méritoient moins. Je suis persuadée que vous n'aurez point M. de Vendôme; mais cela ne doit point vous empêcher de partir : vous attendrez à Paris M. de Grignan, comme vous avez fait quelquefois. Vous avez plus de raison que personne de ne pas vous exposer par le mauvais tems; pour nous, mon enfant, nous laisserons passer les fêtes de la Toussaint, et puis nous prendrons notre jour.

Je vous ai fait cinq ou six questions touchant Mademoiselle de Grignan, vous m'y répondrez. Cette sainte fille est l'objet de mon admiration : vous dites qu'elle se conduit toute seule; ah, ma fille!

qu'elle a un bon directeur! laissez-la faire; donnez-la à sa conduite, et croyez, selon ce que j'en puis juger, que jamais une conversion a été mieux dirigée. Ce sont des prodiges de grâce que ces sortes de vocations : je suis attendrie de cette haute vertu. Madame de la Fayette me mande que tout le monde tombe de la fièvre, comme si l'on étoit au siége d'une ville, d'où l'on tirât plusieurs coups de mousquets sur la tranchée; il n'en meurt point, voilà la différence qu'il y a.

J'ai dit à Madame la Princesse de Tarente tout ce que la Providence et vous, avez entrepris pour Madame sa fille; je crois qu'étant toutes deux contre elle, vous la confirmerez dans les bons sentimens où elle me paroît : elle vous dit mille douceurs. Elle vouloit me demander de quoi vous vous mêliez de vouloir qu'elle aimât sa fille; je lui ai dit que c'est que vous ne pouviez souffrir qu'il y eût une fille au monde qui pût être assez malheureuse pour être privée de la tendresse d'une mère comme elle : ce discours a fort bien réussi.

Vous savez bien que Madame de Ludre, lasse de bouder sans qu'on y prît garde, a enfin obtenu de son orgueil si bien réglé de prendre du Roi deux mille écus de pension, et vingt-cinq mille francs pour payer ses pauvres créanciers, qui, n'ayant point été outragés, souhaitoient fort d'être payés grossièrement sans rancune. On dit qu'elle est toujours belle. Mon Dieu, ma fille, que je vous gronderois de bon cœur d'être si aise d'être maigre! Si

c'est par résignation, il y a bien du mérite; mais par [illegible] us n'êtes point raisonnable. Je voudrois bien, [illegible] e vous fussiez grasse et forte, et enfin, qu'il plût à [illegible] de vous redonner votre santé, avec toutes ses circonstances et dépendances.

Il n'est pas naturel, ma fille, que je ne vous dise pas ce qui vient d'arriver tout à l'heure. Vous connoissez mes chevaux, ils sont fort beaux; celui qui s'appelle le *favori* étoit au travail, on lui faisoit le poil de l'oreille, ne vous en déplaise, il s'est mis en furie; on a voulu lui rendre sa liberté, il s'est jeté comme un furieux par-dessus les barres, et s'est crevé le cœur : en le voyant mort, j'ai dit comme M. de M...., voyez ce que c'est que de nous; et je vous le conte, mon enfant : j'ai soutenu ce malheur en grande femme tout-à-fait, et je n'en irai pas moins à Paris.

LETTRE 671.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 6 Octobre 1680.

Je vous ai suivie, ma très-chère, dans tous vos jours d'inquiétude : l'éloignement est cruel dans ces occasions; on se tourmente quand il faudroit se réjouir; et, Dieu merci, nous n'avons point encore été en état de nous repentir de nous être réjouis quand il auroit fallu s'affliger. La maladie de vos Grignans a été des plus communes sans aucun accident; ils ont pris du remède de l'Anglois, comme si vous

aviez été leur garde, ainsi que vous l'étiez du pauvre bon Abbé ; le remède leur a fait des merveilles comme à lui : ils sont sans fièvre : on demande qu'ils songent à partir incessamment : il ne seroit question que de savoir tout cela pour être en repos ; mais on est loin, on est livrée à toutes ses imaginations : la poste n'arrive pas tous les jours, et on est agitée quand elle arrive ; je connois parfaitement toutes ces sortes de peines. Une santé aussi délicate que la vôtre, tant de coliques si fréquentes, si douloureuses, un abattement, et une maigreur qui ne résisteroit point à une fièvre comme celle que vous eûtes l'année dernière ; il ne faut pas croire que tout cela ne puisse donner de mauvaises heures ; je les éloigne tant que je puis, mais elles sont plus fortes que moi, et savent bien prendre leur tems. Les réflexions que vous faites sur le mécompte éternel de nos projets sont fort raisonnables ; pour moi, c'est ma plus ordinaire méditation, et à tel point que je me console des inquiétudes qui viennent brouiller la joie de vous voir bientôt à Paris, par la crainte que j'aurois de quelque accident imprévu, si cette joie étoit toute pure et toute brillante : je me la laisse donc obscurcir, comme vous disiez l'autre jour, afin qu'à la faveur de quelques tribulations, je puisse en approcher avec plus de sûreté. Votre automne, qui devoit être si agréable, n'a-t-elle pas été troublée, comme d'un orage, au milieu du plus beau tems du monde ? Mais il me semble que tous ces nuages passeront,

et que l'air deviendra serein ; tous vos plaisirs ne sont que reculés ; M. de Grignan reviendra de Marseille, et vos Grignans de Paris. Je ne sais point du tout l'affaire du Coadjuteur, qui lui coûtera peut-être de l'argent ; cela seroit en quelque sorte plus mauvais que la fièvre : il n'y a point de remède anglois contre cette nécessité de payer, comme il y en a contre la fièvre.

Je vous admire, en vérité, d'être deux heures avec un Jésuite sans disputer : il faut que vous ayez une belle patience pour lui entendre dire ses fades et fausses maximes. Je vous assure que, quoique vous m'ayez souvent repoussée politiquement sur ce sujet, je n'ai jamais cru que vous fussiez d'un autre sentiment que moi, et j'étois quelquefois un peu mortifiée qu'il me fût comme défendu de causer avec vous sur une matière que j'aime, sachant bien qu'au fond de votre âme, vous étiez dans les bonnes et droites opinions. Je n'aurois jamais cette tranquillité avec un bon père. J'en trouvai un à Vichy ; dès la première visite, nous fûmes brouillés, et ses eaux en furent tellement troublées, qu'il fut contraint d'aller à Saint-Mion pour se rafraîchir. Puisque vous lisez les Epîtres de Saint Paul, vous puisez à la source ; et je ne veux pas vous en dire davantage.

Parlons de votre pauvre frère. Un coquin de chirurgien de Paris, après lui avoir fait bien des remèdes, l'assure qu'il est guéri, et ne lui ordonne que du petit-lait pour le rafraîchir. Votre frère en

prend dans cette confiance, et cependant il perd un tems qui est bien précieux; il s'est trouvé enfin dans un état à maudire ce diantre de fait-là: en sorte qu'il a vu cet homme que je vous ai dit qui est habile, et qui le traite actuellement selon le mérite de ce mal, sans néanmoins le séquestrer. Nous espérons qu'avec du tems sa santé se rétablira; nous le consolons, nous l'amusons, Madame de Marbeuf, une jolie femme de Vitré et moi: quelquefois nos voisins jouent à l'hombre avec lui; il est fort patient, et s'amuse fort bien par le jeu, et par les livres dont il n'a pas perdu le goût. Vous m'allez dire: *Mais, ma mère, ne se doute-t-on point du mal qu'il a? Ah! oui, ma fille, assurément, cela n'est point difficile à voir.* Mais il prend patience; et ce qui est plaisant, c'est que *le dais* lui ôte la honte qu'il trouveroit insoutenable, si ce malheur lui étoit arrivé sur le rempart: en effet, quand il sonde, et quand, et comment, et qui, et sous quelle apparence d'amitié on a abusé de sa jeunesse, il jette à croix et à pile qu'on le sache ou qu'on ne le sache pas; comme si les douleurs en étoient moins sensibles, le mal moins fâcheux, et l'offense moins grande envers le Seigneur; c'est bien là qu'il faut dire, *l'opinione regina del mondo.* Enfin, ma fille, ce pauvre petit frère vous feroit pitié si vous le voyiez; il est toujours dans la douleur; je crois que je ne trouverai jamais une si belle occasion de lui rendre les soins qu'il a eus de moi, Dieu ne veut pas que je sois en reste avec lui.

M.

M. le Prince est bien malade ; la France pourroit bien perdre ce héros. Mon fils vous fait mille amitiés ; il est ravi de penser que nous vous aurons cet hiver, et il ose espérer comme moi que ce voyage sera plus favorable que les autres où vous avez toujours eu des agitations. Si vous étiez bonne, vous me donneriez le plaisir de savoir que vous iriez en litière jusqu'à Lyon, et que même jusqu'à Montélimart, vos muletiers suivront le grand chemin, sans aller s'extravaguer dans des précipices, où, pour épargner un quart de lieue, Madame de Coulanges passa périr mille fois : vous m'ôteriez par cette conduite, cette frayeur des bords du Rhône, dont mon imagination est frappée. L'Abbé de Pontcarré me mande que le fils de M. Morant, Conseiller d'Etat, est nommé Intendant en Provence ; c'est un fort galant homme, dont je crois que vous serez contens : ce Morant est le propre neveu de Madame de Leuville, l'amie de M. de Grignan. Je vous trouve fort heureuse d'être avec M. l'Archevêque (*d'Arles*), et d'avoir souvent de bonnes conversations avec lui : vous faites des réflexions bien solides ; j'en fais un peu aussi de mon côté ; et le moyen de ne pas méditer sur ce qu'on voit tous les jours ? Assurez bien ce bon patriarche de mes respects pleins de tendresse.

LETTRE 672.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 9 Octobre 1680.

QUE je vous plains de vous livrer aussi cruellement que vous faites à vos inquiétudes ! vous n'avez pas, en vérité, assez de forces pour les soutenir. Vous vous échauffez le sang, vous vous creusez les yeux et l'esprit, vous croyez et craignez tout ce qu'il y a de pis. Hélas ! ma chère enfant, vous aurez vu le lendemain que vos pauvres frères ne sont plus malades : ils ont pris du remède anglois, comme les autres, et comme les autres, ils ont été guéris. Il n'y a que vous à plaindre, par la sensibilité de votre cœur et par la vivacité de votre imagination : j'ai senti et prévu toutes vos peines. Le Chevalier doit être parti présentement, et vous devez avoir retrouvé votre repos et votre santé. J'admire la belle précaution qu'on prend de vous cacher le véritable état d'une maladie, pour vous le laisser apprendre par une lettre qui ne s'adressoit pas à vous, et qui en disoit plus assurément qu'il n'y en a eu. Oh, Dieu soit loué ! je vous conjure de n'avoir point de nouvelles douleurs pour votre petit frère ; il n'est pas bien, il va beaucoup souffrir ; mais comme il a le courage et la force de vouloir être guéri, et qu'il n'y a aucun péril, je vous prie, ma belle, de n'être point en peine de lui, ni de moi ; son mal ne se gagne point, à causer

et à lire : il se trouve si heureux d'être ici, qu'il n'a jamais voulu écouter la proposition que je lui ai faite de partir tout à l'heure pour Paris : lui, en litière, à cause des douleurs de sa tête; moi, en carrosse. Il se représente une séparation si horrible à Paris, qu'il ne peut l'envisager : ce n'est pas ici la même chose; il a beaucoup de confiance à l'homme qui le traite; il a abandonné huit ou dix jours de mauvais tems, pour être ensuite comme s'il avoit été lavé sept fois dans le Jourdain : je vous manderai la suite de toute cette belle aventure : M. de la Rochefoucauld, qui écrivoit les choses extraordinaires, n'auroit pas oublié celle-là. C'est mon fils qui dit à Paris son malheur à Mme. de la Fayette, et à dix ou douze de ses bonnes amies : que dites-vous de ce petit secret entre quinze personnes ? pour moi, je n'ai jamais été plus étonnée que de voir comme il traite légèrement cette affaire; je pensois qu'il falloit mourir plutôt que d'en ouvrir la bouche : mais voyant mon fils si sincère, je le suis aussi.

Madame de Vins me mande que M. de Vendôme et M. Morant s'en vont en Provence : voilà qui va fixer les résolutions de M. de Grignan, en lui faisant voir la fin d'une carrière où il a couru si noblement, et d'une manière à mériter des récompenses : Dieu le veut peut-être, que savons-nous? M. d'Hautefort est mort : voilà encore un Cordon-bleu qui fait place aux autres. Il n'a jamais voulu prendre du remède anglois, disant qu'il étoit trop

cher : on l'assuroit pourtant qu'il en seroit quitte pour quarante pistoles ; il dit en expirant : *C'est trop.* MONSEIGNEUR a été guéri par le remède de *Philippe ;* et que deviendra la faculté ? Montgobert me mande que vous irez à Paris : je m'en vais la remercier de cette bonne nouvelle, et lui dire que j'en suis vraiment bien aise. Le mal de votre frère, en me faisant une petite tribulation, m'ôte cette crainte que me donne toujours une joie sans nuage. Adieu, ma très-chère, portez-vous bien, reprenez des forces, mangez, dormez, restaurez-vous. Madame de Marbeuf est encore ici, elle vous fait mille complimens ; elle ne veut point quitter mon fils qu'*elle ne l'ait vu pendu* (1) : c'est la meilleure amie du monde. Ce pauvre Comte avoit bien affaire de courir encore à Toulon, à Marseille, prendre bien de la peine, et dépenser son argent ; et puis aller au-devant de M. de Vendôme : il me semble que je me noie, j'en ai par-dessus la tête.

(1) *Voyez* la Scène IX de l'Acte III du *Médecin malgré lui*, de Molière.

LETTRE 673.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 13 Octobre 1680.

MON fils est dans un état très-digne de pitié; il est tellement maigre, desséché, abattu, et sa barbe si longue, que vous ne le reconnoîtriez pas : cependant, dès qu'il ne sent point de douleur, il joue à l'hombre, il cause, il prend plaisir à être dorloté, et il semble qu'il touche à sa guérison. Quand je pense en quel état on se trouve, *pour qui? pour une ingrate :* mais c'est encore pis; car c'est pour *une Sylvie* que l'on n'aime point du tout, et que l'on n'a jamais aimée. Madame de Coulanges m'en dit une chose plaisante; elle assure que c'est une joie publique que la guérison de cette personne : elle m'écrit une fort jolie lettre : elle se propose, comme on fait toujours, de jouir cet hiver de votre voisinage, et de réchauffer toute votre ancienne amitié. Vous avez M. de Coulanges; je suis assurée que vous en êtes fort aise; vous ne devez pas perdre cette occasion de faire une pièce à M. de Grignan : la vision est bonne de mettre Coulanges dans quelque caisse, ou dans l'étui du théorbe de l'Abbé Viani; car de le montrer tout simplement comme un autre, cela n'est pas possible. J'avoue que j'étois de l'avis du voyage de Rome *: mille circonstances le

* Où M. de Coulanges devoit aller avec le Cardinal d'Estrées.

rendoient agréable ; j'avois aussi quelques petites raisons que je retrouverois bien encore, s'il en étoit besoin ; mais ce seroit ranger des troupes en bataille, quand il n'est plus question de combattre. Je suis ravie que Coulanges ait suivi vos conseils, ils sont meilleurs que les autres ; je serai fort aise de le revoir. Madame de Coulanges n'avoit point de raison particulière pour souhaiter qu'il fît ce voyage ; car il ne l'incommode point du tout.

Que dites-vous, ma chère enfant, de l'esprit de Montgobert, ou plutôt de son cœur? N'est-ce pas cela dont je vous répondois? je connoissois ce fond ; il étoit caché sous des épines, sous des chagrins, sous des visions ; et tout cela étoit de l'amitié, et de l'attachement, et de la jalousie ; et quand vous disiez :

Qu'importe de mon cœur, si je fais mon devoir?

je disois tout le contraire ; je souhaitois toujours de ces conversations heureuses, où tout contribue à se rapprocher ; il n'y a pas un ton, pas une parole qui ne fasse un bon effet. Je vous en ai parlé, il n'étoit pas tems, il y a tant de choses qui ont leur tems, et qui ne sont pas cuites. Je suis étonnée que Montgobert ne m'ait pas mandé cette bonne nouvelle, sachant l'intérêt que j'y prends. Vous voyez qu'il ne faut pas toujours juger sur les apparences ; vous avez cru qu'il n'y avoit plus de fond dans ce cœur-là, et vous voyez ce qu'il y avoit. Vous trouverez peut-être la même chose dans celui

de votre voisin (1) : j'ai remarqué des sentimens bien tendres dans ce pays-là; je suis fâchée que vous n'ayez point encore trouvé ce moment heureux où l'on parle si bien; cette amitié n'étoit point faite pour dire : *je t'aime, je ne t'aime plus :* cela devroit être tout uni, tout solide. La froideur qui est entre vous et lui, est d'autant plus dangereuse, qu'elle est cachée sous des fleurs; elle est couverte de beaucoup de paroles de bienséance; il semble que ce soit quelque chose, et ce n'est rien : voici le portrait que vous en faites vous-même, *un retranchement parfait de toutes sortes de liaisons, de communications et de sentimens.* Ah, la belle amitié! ah, la belle amitié! Je dirois comme le Maréchal de Grammont, *Si je vous fais embrasser, Messieurs, je ne vois rien qui vous empêche de vous couper la gorge.* Tout cela changera quand le moment sera venu : j'attends celui de vous revoir avec impatience. J'ai encore Madame de Marbeuf : nous nous trouvons fort bien d'elle, elle fort bien de nous; et cependant elle veut s'en aller; c'est qu'on ne peut durer, quand on est bien : elle écrit à M. de Coulanges les prospérités de Mademoiselle Descartes, à qui Madame de Chaulnes donne une pension : elle est savante, comme son oncle et comme vous.

(1) La Baronne de la Garde est voisine du Comté de Grignan; et c'est de M. de la Garde que Madame de Sévigné veut parler ici.

LETTRE 674.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 16 Octobre 1680.

VOTRE lettre me plaît beaucoup; elle est pourtant trop longue, elle vous a fatiguée; mais à cela près, elle a bien tenu sa place dans nos tranquilles amusemens, et l'auroit bien tenue aussi dans le milieu de Versailles, si j'y étois: il y a de certaines choses que les objets ni les distractions ne peuvent jamais effacer. Vous parlez encore de cette médecine; il faut que vous ayez eu une extrême nécessité d'un rabat-joie, pour en avoir fait un de ce mot, que je n'avois mis que pour vous dire qu'un remède si doux et si sage ne valoit pas la peine de s'y mettre: car j'aime l'émotion du polycreste *, et on l'avoit supprimé, à cause du chaud. Enfin, ma belle, je me porte à merveilles, et me trouve très-bien de mon eau de lin. Vous pouvez m'apprendre bien des choses; mais je ne recevrai, ni de vous, ni de personne, des leçons pour la confiance et la sincérité dans le commerce de l'amitié: vous voyez bien sur quel ton je le prends. Je serois incapable de vous cacher une incommodité, si je l'avois: je n'aime point à vous tromper; et vous, ma fille, en usez-vous de même? me parlez-vous de toute la chaleur que vous avez dans la poitrine? J'ai reçu

* Terme de pharmacie. Sel *polycreste* ou purgatif.

de Montgobert des consolations extrêmes; elle m'a confirmé ce que vous me disiez, et m'a quelquefois redressée : en sorte que j'ai pris une entière confiance dans ce qu'elle m'a dit. Mais comment peut-elle faire présentement pour ne pas me dire la joie qu'elle doit avoir d'être remise sincèrement avec vous? j'étois fâchée de vos dispositions pour elle, et des siennes pour vous; et je vous répondois toujours de son cœur : j'en voyois clairement le fond, et de quoi il étoit couvert et embarrassé : je connois tant tous ces mélanges. Avouez donc que je ne m'étois pas trompée, et qu'il est impossible de vous aimer médiocrement : mais que ces retours sont doux, et qu'on a quelquefois de plaisir à pleurer! je crois que de votre côté vous êtes revenue de toutes vos opinions. Vraiment je suis en colère contre Montgobert de n'avoir pas pensé à moi, dans ce premier moment, pour me faire part de sa joie. Quand j'ai lu l'impossibilité où vous êtes de pouvoir écouter encore Mademoiselle de Grignan sur ses grandes résolutions, les larmes m'en sont venues aux yeux : qu'est-ce donc que cette émotion et ce mouvement du cœur, pour une chose qu'on loue, qu'on approuve, et dont on est bien aise? son courage touche d'admiration et de tendresse pour elle : on l'admire, on la regarde comme une personne distinguée par des grâces particulières. Dites-moi ce que vous croyez là-dessus, apprenez-moi le plan de votre voyage, et soyez persuadée de toute la joie que j'aurai de vous recevoir : mais quand j'ai

envie de la tempérer, je ne vais pas chercher fort loin; l'inquiétude que me donne mon fils n'est que trop bien fondée; et parce que son mal à la tête et ses douleurs continuent malgré la quantité de remèdes qu'il a déjà pris, je lui ai proposé d'aller à Paris, comme à la source de tous les biens et de tous les maux; il ne l'a jamais voulu, croyant que ce n'étoit rien, et prenant une grande confiance à cet homme dont je vous ai parlé: je n'ai point de pouvoir sur mes enfans. Le médecin dit qu'il n'a jamais vu un mal comme celui-là; mais si le caractère de cé mal est tout nouveau, la source où il a été pris doit être bien ancienne. Mon fils se trouve heureux d'être en repos ici; il s'est promené aujourd'hui; il joue quelquefois à l'hombre; nous lisons, nous causons: il me trouve bonne, et par mille raisons, je suis ravie de pouvoir le consoler. Il me prie de vous faire bien des amitiés; il veut toujours vous écrire, et toujours le mal et la douleur l'en empêchent: dès qu'il a un moment de relâche, il est gai et plein d'espérance: je vous manderai la suite de tout ceci, qui peut-être s'éclaircira tout d'un coup agréablement.

Vous avez toujours notre petit Coulanges; vous êtes vraiment trop jolie sur votre sac de pommes, au pied d'un figuier, avec un bon panier de figues et de raisins devant vous: cela est admirable, pourvu que votre force réponde à votre courage, et qu'étant foible, vous ne vouliez pas représenter une personne forte. Il est vrai que M. de Cou-

langes m'a promis de vous épier, de vous observer, et de me dire tout; mais je trouve que dans sa première lettre, il a déjà pris le train de me flatter. Mon fils pâmoit de rire l'autre jour, au travers de toutes ses misères, au sujet de Mademoiselle du Plessis, qui est insupportable de vanité, depuis le mot de vous que je lui ai attiré; Mademoiselle du Plessis donc disoit une impertinence au-dessus de l'ordinaire; moi, je pris aussi un ton au-dessus de l'ordinaire; et je dis : *mais que cela est sot ! car je veux vous parler doucement.* Mon fils m'empêcha de continuer ce beau discours; et c'est dommage, car il promettoit beaucoup : je crois que cela ne vaut rien du tout à écrire : mais cela se présenta follement à la rate de votre pauvre frère. Adieu, ma chère petite.

LETTRE 675.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 20 Octobre 1680.

QUAND vous recevrez cette lettre, vous pourrez dire, *ma mère est à Paris.* Je pars demain matin, et je mène mon fils, pour trouver un soulagement sûr dans cette grande ville; on peut dire de Paris :

Et comme il fait les maux, il fait les médecines :

tout le reste est ignorant. Notre bon, et honnête et sincère médecin nous a déclaré que l'humidité du cerveau de ce pauvre enfant, étoit cause qu'il

n'osoit hasarder les remèdes nécessaires; il nous conjure d'aller chercher des gens plus habiles et plus hardis que lui : il sait parfaitement bien traiter les maux ordinaires : mais l'incident de cette fluxion sur le cou lui paroît si extraordinaire, qu'il nous chasse, et nous assure que le voyage ne nous fera aucun mal. Nous partons enfin; mon fils est tout disposé à cette fatigue, et envisage son arrivée à Paris comme le commencement de ses espérances. Voilà de quoi il est question depuis deux jours; nous faisons en un moment ce qu'à peine nous eussions fait en un mois, et la Providence ne veut pas que ce soit pour vous que je précipite mon retour, c'est au plus pressé que je cours; et ce n'est qu'à travers l'application que j'ai à conduire notre pauvre malade à bon port, que j'entrevois la joie de vous voir et de vous embrasser. J'arriverai avant la Toussaint; en sorte que j'aurai tout le tems de ranger votre appartement pour vous y recevoir. Vous dites que vous vous portez bien; j'ai besoin que cela soit ainsi : je ne pourrois pas soutenir de voir mes deux enfans malades : vous étiez gaie quand vous m'avez écrit; il n'y a rien de plus joli que votre jalousie; vous en faites une application admirable, et qui m'a divertie. Adieu, adieu, ma très-chère; je m'amuse ici à causer, j'ai mille affaires; je m'en vais aider au bon Abbé, et signer quelques billets. J'ai reçu les adieux de la très-bonne et très-obligeante Princesse, et de tout le pays qui me chasse depuis long-tems; mais les

volontés n'étoient pas tournées : il y a un tems pour tout. J'ai retenu Madame de Marbeuf qui étoit avec la Princesse : elle nous est d'un très grand secours. Les chemins sont fort beaux ; Dieu nous conduira, je l'espère. Nous prenons le bon parti, et nous ne doutons point que nous ne trouvions à Paris une guérison parfaite ; on nous a refusé ici de l'entreprendre, à force de nous honorer ; et comme ailleurs nous n'avons pas le même malheur, nous partons avec joie ; et j'admire comme le hasard a rangé cette nécessité de partir avec l'envie que vous avez que je vous reçoive : je ne croyois pas que tout cela dût se tourner ainsi.

LETTRE 676.

A la même.

à Malicorne, mercredi 25 Octobre 1680.

Nous voilà donc en chemin, avec un désir et un besoin extrême d'arriver à Paris ; nous n'avons point de tems à perdre pour soulager ce pauvre garçon : ses douleurs à la tête, et l'émotion continuelle qui vient de ces douleurs, avec une barbe à *la Lauzun* (1), le rendent entièrement méconnoissable : nous ne sommes occupés que du soin de de le faire arriver heureusement ; tout cède à cette application, et toutes nos journées en sont dérangées ; comme il ne s'endort qu'à la pointe du jour,

(1) M. de Lauzun laissoit croître sa barbe dans sa prison de Pignerol.

on ne part qu'à huit ou neuf heures, et l'on arrive où l'on peut. Il nous fut impossible hier d'arriver à Sablé; nous demeurâmes dans un pouillier à deux pas de celui où je suai si bien il y a cinq ans. Ne soyez nullement en peine : il ne faut à mon fils qu'un bon traitement, et ce sera ce Jourdain, dont je vous parlois l'autre jour : mais en attendant, son état fait pitié. Vous dites que vous ne parlez de la Providence que quand vous avez mal à la poitrine; et moi, je fais mal à la mienne quand je suis sur ce chapitre; je ne trouve rien sur quoi il y ait tant de choses à dire, à observer et à examiner; et pourquoi n'en pas parler comme de la physique ? Pourquoi ne dites-vous plus comme l'année passée, que nos craintes, nos raisonnemens, nos décisions, nos conclusions, nos volontés, nos désirs, ne sont que les exécuteurs de la volonté de Dieu ? Cela n'est-il point inépuisable et curieux à démêler ? Il seroit difficile de vous dire tout ce qui s'est passé depuis deux mois aux Rochers; les confiances à un homme qu'on croyoit habile, les aveuglemens, les léthargies pour ne point agir, la paresse, l'amour d'être chez soi, l'inutilité de mes paroles, quand les esprits n'étoient pas disposés; comme on étoit loin d'écouter les conseils de nos amis qui nous chassoient, et ce qui m'empêchoit aussi d'aller à bride abattue contre l'envie de demeurer, tout cela a été mêlé et remêlé de tant de divers sentimens, qu'il n'y a personne dont la poitrine ne fût échauffée, à vouloir seulement les conter : tout cela me paroissoit comme

une machine que la Providence conduisoit avec mille ressorts et mille cordes dont je voyois le démêlement. Enfin, tout d'un coup, tout a changé du blanc au noir : on a eu horreur de ce qu'on estimoit, on a désiré Paris comme on le détestoit, on a vu l'état où l'on étoit ; on m'a écoutée, et l'on a vu ma sincérité ; nous avons tout déménagé en deux jours, et nous voici dévorés du désir d'arriver et de nous baigner dans le Jourdain, car c'est proprement cela. Nous aurons bien à discourir sur ce sujet, ma fille ; car encore que cette précipitation ne soit pas pour vous, j'en profiterai pour bien vous recevoir. Je vous assure qu'il n'y a aucune expérience de physique qui soit plus amusante que l'examen, et la suite, et la diversité de tous nos sentimens ; ainsi, vous voyez bien que *Dieu le veut* peut être paraphrasé en mille manières. Vous êtes admirable de vouloir que je dise à M. l'Archevêque le déplaisir que vous avez de son départ ; vous me faites trop d'honneur, et à mes pauvres lettres ; je suis ravie cependant que vous me trouviez bonne quelquefois à certaines sauces. J'avois oublié Madame de la Ville-Dieu : la bonne personne est-elle morte après son agonie ? J'ai su le départ de M. de Vendôme et de votre Intendant ; j'ai dit tout comme vous. Adieu, ma chère enfant, il faut se coucher ; nous ne nous sommes point promenés : nous partons demain, nous n'avons pas le tems de nous reposer. Mon Abbé et ce pauvre garçon vous font mille amitiés. C'est au travers de toutes les épines que

vous voyez que j'espère parvenir sûrement à la joie de vous recevoir et de vous embrasser de toute la tendresse de mon cœur.

LETTRE 677.

A la même.

à Paris, mercredi 30 Octobre 1680.

J'ARRIVAI hier au soir, ma très-chère, par un tems charmant et parfait; si vous êtes bien sage; vous en profiterez, et vous n'attendrez point l'autre lune, de peur des pluies et des mauvais chemins. Je n'avois jamais vu ceux de Bretagne en cette maison, vous savez pourquoi je suis venue sans perdre un moment: je vous écrivis de Malicorne de quelle façon nous amusions les douleurs et la fièvre de mon pauvre fils; nous avons enfin réussi, par un bon gouvernement, à le remettre dans son naturel; plus de fièvre, plus de douleurs, assez de force; il n'y a plus qu'à le guérir de cette santé, et non pas à le ressusciter; c'est à quoi nous allons travailler. Je trouvai ici le Chevalier à mon arrivée; nous causâmes fort; il me dit des choses particulières et très-agréables; vous les apprendrez, car peut-être n'a-t-il point osé les écrire. Je suis ravie qu'il soit dans cette maison: je voudrois qu'il pût y demeurer: du moins il ne quittera pas le quartier, il y aura sa plus grande affaire: cette pensée doit rendre votre voyage bien doux. Vous

me

me priez de vous recevoir avec une joie sincère; vraiment, ma fille, je voudrois bien savoir où vous voudriez que j'en prisse une autre. Nous avons vu, le Chevalier et moi, votre appartement; vraiment il sera joli, et vous en serez contente. Je le suis fort de la belle et nette explication de Madame de la Ville-Dieu : cela c'étoit brouillé dans ma tête, en voilà pour toute ma vie. Elle emmenera Pauline : nous aimerions bien mieux que vous l'amenassiez avec vous; eh, bon Dieu, que nous en serions aises ! M. de la Garde me mande que Pauline avoit suivi mon conseil de l'année passée, qu'elle avoit cousu sa jupe avec la vôtre, et tout cela d'une grâce et d'un air à charmer : je ne verrai jamais tout cela, vous m'en consolerez, mais en vérité, il ne faut pas moins que vous. Je comprends votre colère de n'avoir pas dit adieu à M. l'Archevêque : hélas ! à quoi pense-t-on quand on quitte une personne de cet âge (1) ? Tout ce qui ressemble à une séparation éternelle fait bien mal au cœur.

Les chansons de M. de Coulanges sont fort jolies; il falloit que votre hôtellerie fût bien pleine pour avoir suffoqué sa vivacité : ah ! c'est trop de monde à la fois : pour moi, je n'y pourrois pas résister avec toutes mes vertus populaires. En vérité, je suis ravie de penser que vous ne vous ruinerez cet hiver ni à Aix, ni dans votre auberge : l'état de mon ame est délicieux de voir votre retour aussi

(1) M. l'Archevêque d'Arles étoit alors âgé d'environ soixante-dix-sept ans.

sûr qu'il peut l'être. Je serois trop aise si la situation de ce pauvre garçon ne troubloit ma tranquillité. M. le Coadjuteur est parti ; il a fait régler la manière dont M. de Vendôme (1) traitera M. de Grignan ; il faut le savoir une bonne fois ; et quand on obéit au Roi, on ne peut être mal content. Je cheverai ce soir ma lettre, je vous dirai ce que j'ai vu et entendu.

J'ai vu toutes mes pauvres amies. Madame de la Fayette a passé ici l'après-dînée entière ; elle se trouve fort bien du lait d'ânesse : il ne m'a pas paru que Madame de Schomberg ait encore pris ma place ; il y a bien des paroles dans cette nouvelle amitié. Ne vous souvient-il point de ce que nous disions du plaisir que l'on prenoit à étaler sa marchandise avec les nouvelles connoissances ? Il n'y a rien de si vrai ; tout est neuf, tout est admirable, tout est admiré, on se pare de ses richesses, on se loue à l'envi ; il y a bien plus d'amour-propre dans ces sortes d'amitiés que de confiance et de tendresse : enfin, je ne crois pas être tout-à-fait jetée au sac aux ordures. Montgobert m'écrit des merveilles de son raccommodement ; il me paroît que désormais rien n'est capable de la séparer de vous : il me sembloit que je voyois ce fond, et que c'étoit dommage qu'il fût couvert d'épines et de brouillards.

Vous avez donc été à cette visite, et vous avez passé, sans que rien vous en ait empêché, sur les

(1) Il s'agissoit du cérémonial entre M. de Vendôme et M. de Grignan, à l'arrivée de M. de Vendôme en Provence.

bords des précipices; vous m'amusez d'une prairie; mais le Chevalier m'a conté comme il se jeta un jour à votre litière, et vous en fit descendre par force, parce que vous alliez périr : pour moi, je ne puis comprendre ce plaisir; et que vous soyez aise de rêver et d'attacher vos yeux sur cette horreur qui vous met à une ligne de la mort. Pourquoi vous piquez-vous, ma fille, d'être plus intrépide que le Chevalier? Est-il besoin de joindre cette sorte de mérite avec les autres qualités plus convenables que vous avez? La gaîté et les chansons du petit Coulanges sont d'une grande utilité dans de telles visites. Madame de Coulanges m'écrit des douceurs extrêmes, et pour vous, et pour moi. Mmes. de la Fayette donc, de Lavardin, d'Huxelles, de Bagnols, ont causé des nouvelles du monde. Mademoiselle Amelot fut mariée dimanche, sans que personne l'ait su, avec un M. de Vaubecourt, tout battant neuf; homme de qualité peu riche, dont la mère est de Châlons. Tout a été bon plutôt que de nous ennuyer encore cet hiver de sa langueur passionnée. Adieu, mon enfant, nous sommes occupés de vous bien recevoir. Voici encore une occasion où l'éloignement va nous faire dire bien des choses à contretems. Vous me souhaitez ici, vous croyez que je passerai l'hiver en Bretagne; j'en ai vu l'heure et le moment; mais enfin me voilà, me voilà, ma très-chère, et je vous avoue que j'en suis ravie.

LETTRE 678.

A la même.

à Paris, vendredi jour de la Toussaint 1688.

Je viens de mander à Madame de Coulanges que je suis toute décontenancée d'être à Paris dans cette saison, et que *je ne m'y suis jamais trouvée à une telle fête :* si M. le Coadjuteur veut prendre cette sottise (1), je la lui donne de tout mon cœur. Madame de Coulanges m'écrit qu'elle a reçu une de vos lettres tellement jolie et plaisante, qu'elle ne peut se lasser de la lire ; et vous avez le courage de me mander par le même courrier que votre style est fade, et ressemble comme deux gouttes d'eau à celui de cette Dame qui écrivit à M. de Coulanges dans ma lettre. Vous méritez bien d'être grondée quand vous dites de ces choses-là.

Si vous voulez que je vous parle librement et selon la droite raison, M. de Grignan devroit vous faire partir, sans attendre qu'il ait achevé son cérémonial pour l'arrivée de M. de Vendôme : cela vous jetera dans le mois de Janvier, et c'est pour en mourir. M. de Vendôme s'arrête partout ; il sera quelques jours à Orléans, cinq ou six à chasser avec l'Archevêque de Lyon ; et vous voyez bien qu'à le recevoir, le mener à Aix, revenir ensuite,

(1) M. le Coadjuteur ne haïssoit pas de jouer quelquefois sur les mots.

ce sont des tours infinis ; et c'est ne pas vous ménager que de retarder votre départ. Voilà ce que mon attention pour votre santé me fait vous écrire ; je souhaite que tout cela soit aussi inutile et aussi mal à propos que la plus grande partie des choses que l'on dit de loin, et que vous ayez déjà pris votre jour pour partir, quand vous lirez cette lettre, comme je reçois à Paris vos craintes que je ne passe l'hiver en Bretagne.

Mon cher Comte, après vous avoir embrassé malgré vos infidélités, c'est à vous que j'adresse ce discours. Votre amitié doit vous donner les mêmes soins et les mêmes pensées qu'à moi.

On dit que Madame de Schomberg nous quitte, et va demeurer au faubourg Saint-Germain. C'est une très-plaisante chose que les préparatifs que l'on fait pour observer la nouvelle liaison de Mesdames de Schomberg et de la Fayette. L'Abbé Tètu prétend que cette liaison fera enrager Madame de Coulanges, et il l'aime encore assez pour en être ravi. Brancas en est désespéré ; il étoit sur le sujet de Madame de Schomberg, comme s'il étoit encore à l'hôtel de Rambouillet. Si Madame de Coulanges pouvoit se venger par une amitié et une liaison avec vous, cela feroit le plus plaisant effet du monde : pour moi, je ménage mes entrées, pour récompense de mes anciens services. Ce que nous croyons, Corbinelli et moi, c'est qu'il ne manquera rien que de l'amitié à toute cette préparation. Adieu, ma chère enfant, il est tard ; je me suis laissée

accabler de visites, vous vous moquez toujours de mes prévoyances, et je suis suffoquée quand j'attends à l'extrêmité.

LETTRE 679.

A la même.

à Paris, mercredi 6 Novembre 1680.

Je vous conseille toujours, ma fille, de partir le plutôt que vous pourrez : si vous attendez que M. de Grignan ait rempli tous ses devoirs, il ne faut point penser à venir cet hiver. Il me semble que l'amitié qu'il a pour vous doit l'obliger à prendre toute autre résolution que celle de vous exposer au froid et aux mauvais chemins; je ne comprendrai jamais une autre conduite. Vous êtes bien née pour n'avoir jamais un moment de joie et de tranquillité, puisque vous passez légèrement sur votre séjour de Paris, pour vous occuper de votre retour à Grignan. Voilà une sorte de dragon dont on n'a jamais accoutumé de se charger, quand on est encore au milieu des agitations d'un départ. Pour moi, ma chère enfant, je ne sais ce qui vous oblige de penser à quitter Paris, quand vous y serez une fois; votre logement y sera commode, votre bail renouvellé pour quatre ans, votre dépense réglée; et si vous voulez éviter, c'est-à-dire, M. de Grignan, les dépenses extraordinaires, vous trouverez que c'est le seul lieu où vous pouvez reprendre haleine : la dépense d'Aix est une furie; je me figure que

vous êtes un peu revenue de cette économie de Grignan, où vous trouviez que vous pouviez vivre pour rien; cela s'appelle rien, rien du tout; vos trois tables fort souvent dans la galerie, et toutes les visites et les trains; toujours nourrir bêtes et gens, chose qu'il n'y a plus que vous au monde qui fassiez; toute cette fameuse auberge, tout ce concours de monde me paroît, quoi que vous disiez, un fleuve qui entraîne tout. Enfin, ma fille, je n'ose penser à ce tourbillon, et il me semble que vous allez vous reposer ici : attendez du moins que vous ayez confronté les dépenses pour envisager votre retour; il est question d'arriver, c'est ce que je souhaite de tout mon cœur. Mademoiselle de Méri est fixée; elle s'arrangera tout à loisir, rien ne la presse; elle voit bien que je suis plus aise qu'elle soit ici, quand elle y peut être, que d'aller la chercher plus loin; c'étoit pour la faire décider que je vous en écrivois; car quand on ne peut se résoudre, la vie se passe à ne point faire ce qu'on veut. Elle est bien mieux qu'elle n'étoit, elle parle; elle est capable d'écouter; nous causons fort tous les soirs; ah! mon enfant, qu'il est aisé de vivre avec moi! qu'un peu de douceur, d'espèce de société, de confiance même superficielle, que tout cela me mène loin! je crois, en vérité, que personne n'a plus de facilité que moi dans le commerce de la vie civile : je voudrois que vous vissiez comme cela va bien, quand notre Cousine veut : elle me témoigna l'autre jour qu'elle savoit en gros les malheurs de mon

fils, et qu'elle eût bien voulu en savoir davantage, je me tins obligée de cette curiosité, et je lui contai tout le détail de nos misères, ainsi de plusieurs autres choses; voilà ce qui s'appelle vivre avec les vivans : mais quand on ne peut jamais rien dire qui ne soit repoussé durement; quand on croit avoir pris les tours les plus gracieux, et que toujours ce n'est pas cela, c'est tout le contraire; qu'on trouve toutes les portes fermées sur tous les chapitres qu'on pourroit traiter; que les choses les plus répandues se tournent en mystère; qu'une chose avérée est une médisance et une injustice; que la défiance, l'aigreur, l'aversion sont visibles et sont mêlées dans toutes les paroles, en vérité, cela serre le cœur, et franchement cela déplaît un peu. On n'est point accoutumée à ces chemins raboteux; et quand ce ne seroit que pour vous avoir enfantée, on devroit espérer un traitement plus doux. Cependant, ma fille, j'ai souvent éprouvé ces manières si peu honnêtes; ce qui fait que je vous en parle, c'est que cela est changé, et que j'en sens la douceur; si ce retour pouvoit durer, je vous jure que j'en aurois une joie sensible, mais je vous dis sensible; il faut me croire quand je parle, je ne parle pas toujours. Ce n'a point été un raccommodement, c'est un radoucissement de santé, entretenu par des conversations douces et assez sincères, et point comme si on revenoit toujours d'Allemagne: enfin, je suis contente, et je vous assure qu'il faut peu pour me contenter : la privation des rudesses me

tiendroit lieu d'amitié en un besoin : jugez ce que je sentirai si vous pouvez faire que l'honnêteté, la douceur, une superficie de confiance, la causerie, et tout ce qu'on a enfin avec ceux qui savent vivre, puisse être désormais établi entr'elle et moi. Je trouve que la froideur et l'indifférence sont bien marquées entre M. de la Garde et vous, par l'affectation de ne point venir à Grignan quand vous êtes seule, et par celle de prier toute la famille d'aller à la Garde, hormis vous. Je suis très-fâchée de cette séparation, après avoir été si bien et si agréablement ensemble : nous en parlerons.

Je reçois votre lettre du 30 Octobre ; c'est fort bien fait d'avancer toujours ses troupes ; je n'ai plus qu'à vous dire qu'il est vrai que je suis ici. Je pris la résolution de partir avec précipitation ; elle a parfaitement réussi. Vous me parlez de la campagne comme d'une solitude ; oui Livry, oui les Rochers ; mais Grignan, je ne vous le passerai jamais sous ce nom ; c'est une cour, c'est un mouvement perpétuel, et vous vous reposerez ici. J'approuve fort les fêtes et les jours gras dans notre forêt : vous savez comme j'en usai l'année passée. Il me semble que M. de Vendôme abuse bien de votre patience ; il s'amuse et se divertit partout. Vous ne savez point encore si M. de Grignan sera nécessaire à cette première Assemblée ; mais ce qui est assuré, c'est que s'il est obligé d'y être, vous ne devez pas l'attendre, quelque différence qu'il y ait entre venir seule ou être conduite par lui :

l'inconvénient seroit encore plus grand d'avoir à craindre le mauvais tems et les mauvais chemins. Nous faisons achever tout votre appartement ; bientôt il n'y manquera plus que vous. Adieu, ma très-chere enfant ; venez gaîment, songez que votre voyage est un coup de partie pour votre maison ; mais ne vous chargez point de dragons, et croyez que pour cette fois vous n'y résisteriez pas. Enfin, ma fille, je vous recommande la personne du monde qui m'est la plus chère : ayez un peu de considération pour vous sous ce titre, quoique tant d'autres raisons encore dussent vous y obliger. Le Chevalier est à Versailles : M. le Dauphin et Madame la Dauphine ont encore la fièvre : il faut que les Menins fassent leur devoir. Toutes vos amies ont fort bien fait pour moi. Je ne sais point de nouvelles : si j'étois aux Rochers, je ne vous en laisserois pas manquer. Il me paroît que le zèle de Mademoiselle de Grignan ne peut se contenir sans être communiqué :

A peine tout son cœur peut suffire à l'amour.

Elle en fera une agréable confidence à l'Abbé de la Vergne.

LETTRE 680.

A la même.

à Paris, vendredi 8 Novembre 1680.

Je fais de mes hôtes (1) un usage bien différent de ce que vous pensez. Je suis bien fâchée de n'avoir pas songé, dès les Rochers, à vous rassurer là-dessus : je suis fort aise de les avoir ; je passe tous les soirs plus d'une heure et demie à causer avec Mademoiselle de Méri ; elle déménage avec un loisir et une persuasion si visible, que rien ne la presse, que l'on peut croire qu'elle en est contente, quoiqu'elle ne le dise point. C'est une plaisante étude que celle des manières différentes de chacun. Quant au Chevalier, c'est une joie pour moi que son retour de Versailles ; nous causâmes hier au soir deux heures chez Mademoiselle de Méri : il ne peut présentement quitter son jeune maître, qui est considérablement malade. L'Anglois a promis au Roi sur sa tête, et si positivement, de guérir MONSEIGNEUR dans quatre jours, et de la fièvre, et du dévoiement, que s'il ne réussit, je crois qu'on le jettera par les fenêtres : mais si ses prophéties sont aussi véritables qu'elles l'ont été pour tous les malades qu'il a traités, je dirai qu'il lui faut un temple comme à Esculape. C'est dommage que Molière

(1) Mademoiselle de Méri et M. le Chevalier de Grignan étoient tous deux logés à l'hôtel de Carnavalet, à l'arrivée de Madame de Sévigné à Paris.

soit mort ; il feroit une scène merveilleuse de Daquin (1), qui est enragé de n'avoir pas le bon remède, et de tous les autres médecins qui sont accablés par les expériences, par les succès, et par les prophéties comme divines de ce petit homme. Le Roi lui a fait composer son remède devant lui, et lui confic la santé de MONSEIGNEUR. Pour Madame la Dauphine, elle est déjà mieux ; et le Comte de Grammont disoit hier au nez de Daquin :

Talbot est vainqueur du trépas (2).
Daquin ne lui résiste pas ;
La Dauphine est convalescente,
Que chacun chante, etc.

On ne parle à la Cour que de cela. Le Chevalier me conta mille choses qui sont fort amusantes, et qui ne s'écrivent point. Je vous assure que c'est un grand avantage que d'être placé en ce pays-là, et que cela donne une familiarité et des occasions, qu'on ne trouve point quand on s'en retire. Je ne sais point vos desseins ; mais nous voyons que M. de Vendôme n'est pas fort pressé d'arriver en Provence : il est encore à Orléans où il court le cerf ; il veut s'arrêter à Lyon ; et s'il faut que M. de Grignan soit à l'Assemblée, comme je le crois, et qu'il vous renvoie votre carrosse, vous voilà dans le mois de Janvier ; et peut-on vous aimer, et envisager votre voyage en ce tems-là ? Je pense qu'il faut tou-

(1) Premier Médecin du Roi.

(2) Parodie du Chœur de la scène première du cinquième acte d'*Alceste*.

jours mettre la santé avant toutes choses : nous sommes encore étrangement blessés de votre retour au mois de Mai : il n'y a qu'un *Dom Courrier* qui puisse soutenir ces fatigues ; je suis persuadée que vous en connoîtrez l'impossibilité ; mais pourquoi le penser et le dire ? Enfin, c'est se ruiner, que de faire tant de dépenses de louage de maisons, d'ajustemens et de ballots pour trois mois : il semble que vous preniez plaisir à gâter le voyage du monde le plus agréable et le plus utile pour votre maison. Si vous me demandez de quoi je me mêle, de vous gronder ainsi ? je vous répondrai que je me mêle de mes affaires, et que prenant à votre personne et à vos intérêts une part aussi intime que celle que j'y prends, je trouve que tous ces arrangemens et dérangemens ruineux sont les miens. Voudriez-vous, ma chère enfant, achever de vous abîmer à Aix, ou vous dessécher cet hiver à la bise de Grignan ? Je suis, en vérité, fort occupée de toutes ces choses ; mais quelque envie que j'aie de vous embrasser, je vous conseillerois de ne point venir, si vous n'étiez ici qu'un moment ; je ne crois pas que le bon sens puisse décider d'une autre manière. Nous verrons si la santé de mon fils ne changera rien à ses dispositions, j'en doute, du moins pour sa charge, car elles sont dans son cœur depuis long-tems. Tous les événemens d'ici-bas sont des jeux de la Providence ; je la regarde faire, et je médite sans cesse sur notre dépendance et sur la variété de nos opinions ; mais les sentimens du

cœur sont plus profonds, et j'en juge ainsi par les miens : la tendresse que j'ai pour vous, ma chère bonne, me semble mêlée avec mon sang, et confondue dans la moëlle de mes os : elle est devenue moi-même, je le sens comme je le dis.

N. B. *Madame de Grignan arriva peu de tems après cette lettre. La mère et la fille ne se séparèrent plus, jusqu'au mois de Septembre* 1684, *Madame de Sévigné partit pour les Rochers.*

LETTRE 681.

Le Comte DE BUSSY *à Madame* DE SÉVIGNÉ.

à Autun, 28 Décembre 1680.

Je viens d'apprendre, ma chère Cousine, que vous étiez à Paris avec Madame votre Fille. Je m'en réjouis, car notre commerce en sera plus fréquent; et il n'y a guère de choses au monde que j'aime mieux. Mais à propos de cela, Madame, vous ne savez pas que je vais associer le Roi à ce commerce : le Roi ne vous en déplaise. Vous avez su que je lui avois envoyé un manuscrit au mois de Juin dernier. Je crois qu'il y a pris goût, car il m'en a fait demander un autre. Celui donc que je lui vais envoyer à ce jour de l'an prochain, est depuis 1673 jusqu'à la fin de 1675, qui sont les trois ans de votre vie où vous m'avez le plus et le mieux écrit. Comme il y a bien de l'esprit, il sera charmé de vos lettres. Il en verra aussi quelques-

unes de Madame votre fille, qui ne lui déplairont pas. Je vous montrerai cela à ce Printems que j'irai à Paris; et je vous étonnerai quand je vous ferai voir que tout exilé que je suis, je parle aussi franchement au Roi, que si j'étois son favori.

LETTRE 682.

Madame DE SÉVIGNÉ *au Comte* DE *Bussy.*

à Paris, ce 2 Janvier 1681.

BONJOUR et bon an, mon cher Cousin. Je prends mon tems de vous demander pardon après une bonne fête, et en vous souhaitant mille bonnes choses cette année suivie de plusieurs autres. Il me semble qu'en vous adoucissant ainsi l'esprit, je vous disposerai à me pardonner d'avoir été si long-tems sans vous écrire, et à cette jolie veuve que j'aime tant. Je partis de Bretagne le 20 d'Octobre, qui étoit bien plutôt que je ne pensois, pour venir à Paris. Un mois après j'eus le plaisir d'y recevoir ma fille. Je l'ai trouvée mieux que quand elle est partie; et cet air de Provence qui la devoit dévorer, ne l'a point dévorée: elle est toujours aimable, et je vous défie de vous voir tous deux et de parler ensemble sans vous aimer. J'ai toujours pensé à vous, et j'ai dit mille fois: Mon Dieu! je voudrois bien écrire à mon Cousin de Bussy; et jamais je n'ai pu le faire. Pour moi je crois qu'il y a de petits démons qui empêchent de faire ce qu'on veut, rien

que pour se moquer de nous, et pour nous faire sentir notre foiblesse. Ils ont un contentement, et je l'ai senti dans toute son étendue. Nous avons ici une comète qui est bien étendue aussi; c'est la plus belle queue qu'il est possible de voir. Tous les plus grands personnages sont alarmés, et croient que le Ciel, bien occupé de leur perte, en donne des avertissemens par cette comète *. On dit que le Cardinal Mazarin étant désespéré des médecins, ses courtisans crurent qu'il falloit honorer son agonie d'un prodige, et lui dirent qu'il paroissoit une

* Le lecteur nous saura gré de rapporter ici ce que dit Voltaire à l'occasion de cette comète :

« Les idées superstitieuses étoient tellement enracinées chez » les hommes, que les comètes les effraioient encore en 1680. » On osoit à peine combattre cette crainte populaire. Jacques » Bernoulli, l'un des grands mathématiciens de l'Europe, en » répondant, à propos de cette comète, aux partisans du préjugé, » dit que la chevelure de la comète ne peut être un signe de la » colère divine, parce que cette chevelure est éternelle ; mais » que la queue pourroit bien en être un. Cependant, ni la tête » ni la queue, ne sont éternelles. Il fallut que Bayle écrivît » contre le préjugé vulgaire un livre fameux, que les progrès de » la raison ont rendu aujourd'hui moins piquant qu'il ne l'étoit » alors ». (*Siècle de Louis XIV.*)

Il faut ajouter que ce fut cette comète qui confirma l'assertion que Cassini avoit déjà faite à l'occasion de celles de 1664 et de 1665, que ces astres avoient un cours périodique, et qui pouvoit être calculé par les astronomes, au point de prédire leur retour.

A cette époque, il y avoit deux sortes d'erreurs répandues sur les comètes. Veut-on connoître les erreurs des ignorans, qu'on lise les *Pensées sur la comète* par Bayle. Veut-on savoir celles des savans, on les trouvera dans une dissertation du docte Huet.

grande

grande comète qui leur faisoit peur. Il eut la force de se moquer d'eux, et il leur dit plaisamment que la comète lui faisoit trop d'honneur *. En vérité, on devroit en dire autant que lui; et l'orgueil humain se fait trop d'honneur de croire qu'il y ait de grandes affaires dans les astres quand, on doit mourir. Tout mon silence ne m'a pas fait oublier les charmes de vos traductions **. Adieu, mon cher Cousin, adieu, ma chère Nièce. Mandez-moi de vos nouvelles. Cependant nous allons reprendre, notre ami Corbinelli et moi, le fil de notre discours.

* Bayle a cité ce passage dans les *Pensées* sur la Comète.

** Ce sont des traductions en vers de plusieurs épigrammes de Martial et de Catulle ; elles sont en général très-médiocres. Voici la plus courte et peut-être la meilleure.

Ad Fidentinum. Lib. 1. Ep. 39.

Les vers que tu nous dis, Oronte, sont les miens;
Mais quand tu les dis mal, ils deviennent les tiens.

LETTRE 683.

Madame DE SÉVIGNÉ à M. le Président DE MOULCEAU *.

à Paris, vendredi 8 Janvier 1681.

J'EN serois bien fâchée, Monsieur, que notre commerce finît avec le temple de Montpellier; et

* M. de Moulceau étoit Président de la Chambre des Comptes de Montpellier; il paroît que Madame de Sévigné, lors de son voyage en Provence, l'avoit trouvé lié d'amitié avec Monsieur et Madame de Grignan, ainsi qu'avec M. de Vardes et M. de Corbinelli, et qu'elle y avoit goûté son mérite et les agrémens

tout ce que vous dites en cet endroit, en faisant les honneurs de vos lettres, et croyant que c'est une menace de m'assurer de leur continuation, est si peu sincère, que j'aurois fort envie de vous en gronder; et le joli tour que vous y donnez, ne vous garantiroit pas de mes reproches, si je ne voulois vous dire que celle que vous écrivez à mon fils, m'a fort réjouie. La netteté du commencement m'a représenté nos folies, et la beauté des vers m'a fait regretter que vous n'ayez pas continué tout de bon. Si vous avez suivi ce dessein, faites-nous en part; ces deux vers latins que vous expliquez sont fort justes, et en un mot nous estimons et vos vers et votre prose, et tout ce qui vient de votre esprit. Mon fils est toujours votre adorateur, ma fille vous admire et vous estime au dernier point; je prétends que vous savez comme je suis pour vous, et que vous voyez clairement qu'il n'y a point de famille où l'on fasse plus de justice à votre mérite. Vous la faites à M. de Carcassonne, en le louant comme vous faites. Le pauvre Chevalier est ici depuis six semaines, accablé de son rhumatisme; il reçoit plusieurs visites de gens emmanchés de toutes les façons; ceux qui le sont à gauche, font voir au moins que leur goût est droit. Vous nous avez renvoyé M. de Noailles en très-mauvais état;

de son esprit, assez pour entretenir avec lui une correspondance. Cependant on remarque avec un peu d'étonnement qu'il ne soit point fait mention de cet homme intéressant dans aucune des lettres précédentes.

il a un dévoiement si considérable, qu'il semble qu'il ait mangé lui seul tout ce qu'il a dépensé à Montpellier; enfin, il a été contraint de quitter le bâton, ce bâton l'objet de son amour, ce bâton qu'il est revenu prendre de si loin, ce bâton qui fait la récompense de tous les autres services: il faut croire qu'il est bien mal, quand il le donne lui-même à M. de Luxembourg. Vous m'en dites beaucoup de bien en me parlant de la distinction et de l'épanouissement qu'il a eu pour vous : je voudrois que sa générosité l'eût obligé de rendre à notre ami chagrin la visite qu'il lui a faite *. N'est-ce pas vous à qui j'ai entendu dire qu'il faut respecter les malheureux? il ne faut pas douter que cela n'ait augmenté le chagrin. Je le plains infiniment de l'avoir laissé prendre possession de son âme, et d'avoir surmonté la philosophie même chrétienne; mais je le plains encore plus, si votre cœur est encore fermé pour lui; un ami comme

* Anne Jules, Duc de Noailles, avoit été nommé pour commander en Languedoc, dont le Duc du Maine, encore dans la première jeunesse, venoit d'être fait Gouverneur. On se préparoit à y détruire le calvinisme. D'accord avec l'Intendant d'Aguesseau, père du célèbre Chancelier, Noailles essaya pendant quelque tems d'engager la Cour à l'emploi des moyens modérés; et dans l'exécution même des mesures rigoureuses, il montra d'abord quelque humanité, mais il devint ensuite un des plus violens exécuteurs des dragonades, et ses dépêches, concertées avec Louvois, ne cessèrent d'exciter le Roi à des rigueurs dont il se repentit trop tard.

Il paroit ici qu'il n'avoit pas cru pouvoir, dans la place qu'il occupoit, rendre une visite à M. de Vardes alors exilé, et que Madame de Sévigné désigne sous le nom de l'*ami chagrin*.

vous seroit une véritable consolation dans tous ses maux. Notre *ami* (*Corbinelli*) est tout occupé ici de ses affaires, il y fait des merveilles, il est devenu le meilleur Avocat de Paris, et cette qualité lui est survenue pêle-mêle avec la perruque et le brandebourg; de sorte qu'on auroit plus deviné de le prendre pour un Capitaine de cavalerie, que pour un homme d'affaires. Voilà comme l'extérieur nous trompe. Si M. de Vardes ne l'avoit point jeté dans cette sorte d'occupation, sa reconnoissance et son inclination le menoit droit à vous; son cœur est toujours dans la perfection de toutes les vertus morales; elles seront chrétiennes quand il plaira à cette chère Providence que nous adorons toujours: il me paroît qu'elle vous traite bien par les sentimens qu'elle vous donne. Adieu, mon cher Monsieur: nous aurions bien des choses à dire, ce sera peut-être quelque jour, que sait-on? Notre ami a fait son petit pot à part pour vous écrire: tant pis pour lui; il ne saura point que je me donne le plaisir de vous assurer ici de ma sincère et fidèle amitié.

LETTRE 684.

Madame DE SÉVIGNÉ *au Comte* DE BUSSY*.

à Paris, ce 10 Janvier 1681.

Je trouve plaisant que nous nous soyons réveillés chacun de notre côté. Je crois que c'est le même jour, et que nos lettres se sont croisées. J'ai remarqué que cela arrive souvent. Mais, mon Cousin, vous me mandez une chose étrange, je n'eusse jamais deviné le tiers qui est entre nous. Pensez-vous que l'on puisse estimer les lettres que vous avez mises dans ce que vous avez envoyé? Toute mon espérance, c'est que vous les avez raccommodées. Croyez-vous aussi que mon style, qui est tout plein d'amitié, ne se puisse point mal interpréter? Je n'ai jamais vu de lettres entre les mains d'un tiers qu'on ne pût tourner sur un méchant ton, et ce seroit une grande injustice à la naïveté et à l'innocence de notre ancienne amitié. Je serois ravie de voir tout cela: mais le moyen? Je suis assurée, quoi que je dise, que vous n'avez rien fait que de bien, et c'en est un fort grand que de divertir un tel homme, et d'être en commerce avec lui. Pour moi, je crois qu'une Dame de mes anciennes amies, qui est tous les jours deux heures dans son cabinet, pourroit bien lire avec lui vos Mémoires, et vous seriez heureux, du goût et de l'esprit qu'elle a, d'être en si bonne main. Que sait-on ce que la Providence nous garde?

* Cette Lettre est la réponse à celle de Bussy. *Voyez* ci-dessus page 441.

Je me réjouis que Madame..... ait donné une belle terre à notre heureuse veuve. Elle vous rend heureux aussi par la douceur de son amitié et de son fidèle attachement auprès de vous. C'est une créature bien estimable, et que j'estime infiniment aussi. Embrassez-la pour moi, et recevez tous les deux les amitiés et les complimens de ma fille. Elle voudroit bien que vous revinssiez, pendant qu'elle est ici. Sa santé est d'une délicatesse qui fait trembler ceux qui l'aiment. Adieu, mon cher Cousin. Notre ami est ici toujours tout à vous. Nous vous écrirons ensemble. Dites-nous toujours des nouvelles de votre commerce (*avec le Roi*).

LETTRE 685.

Au même.

à Paris, ce 3 Avril 1681.

Faisons la paix, mon pauvre Cousin. J'ai tort, je ne sais jamais faire autre chose que de l'avouer. On dit que ma Nièce ne se porte pas trop bien. C'est qu'on ne peut pas être heureuse en ce monde : ce sont des compensations de la Providence, afin que tout soit égal, ou qu'au moins les plus heureux puissent comprendre par un peu de chagrin et de douleur, ce qu'en souffrent les autres qui en sont accablés.

Je vous ai souhaité un lot à la loterie, pour commencer à rompre la glace de votre malheur. Cela se dit-il? Vous me le manderez; car je ne puis

jamais raccommoder ce qui vient naturellement au bout de ma plume. Cela donc vous auroit remis en train d'être moins malheureux : mais je crois que ma nièce de Sainte-Marie le sauroit, et qu'elle me l'auroit dit. Monsieur votre fils n'a rien gagné aussi : mais nous avons encore toutes nos espérances pour le gros lot, le Roi l'ayant redonné au public. Le voyage de Bourbon est rompu. Mais je ne fais que de misérables répétitions : Monsieur votre fils vous mandera tout assurément. La Cour l'a voulu appeler M. de Bussy. Le nom de Rabutin est demeuré avec celui d'Adhémar que vouloit prendre le Chevalier de Grignan, et que Tréville seul a empêché de prospérer ; il faut l'attache des Courtisans pour les noms. Celui d'Estrées est comblé de tous les titres qui peuvent entrer dans une maison.

Il ne faut point s'attacher à des pensées tristes et inutiles : il vaut mieux croire, comme notre ami Corbinelli me le prêche tous les jours, que Dieu règle toutes choses comme il veut qu'elles soient, et que la place que vous tenez dans l'univers, telle qu'elle est, ne pouvoit point être dérangée. Le Père Bourdaloue nous fit l'autre jour un sermon contre la prudence humaine, qui fit bien voir combien elle est soumise à l'ordre de la Providence, et qu'il n'y a que celle du salut que Dieu nous donne lui-même, qui soit estimable. Cela console et fait qu'on se soumet plus doucement à sa mauvaise fortune. La vie est courte,

c'est bientôt fait, le fleuve qui nous entraîne est si rapide, qu'à peine pouvons-nous y paroître. Voilà des moralités de la Semaine-Sainte, et toutes conformes au chagrin que j'ai toujours quand je vois que, hors vous, tout le monde s'élève : car au travers de toutes mes maximes, je laisse toujours voir beaucoup de foiblesse.

Je ne sais si on vous a écrit que la belle Fontanges est dans un couvent, moins pour passer la bonne fête, que pour se préparer à un voyage de l'éternité *.

Adieu, mon cher Cousin; adieu, mon aimable Nièce; aimez-moi toujours, et me mandez de vos nouvelles.

Le Comte DE *Bussy à Madame* DE *Sévigné.*

(Fragment). "

à Chaseu, ce 12 Avril 1681.

Je n'avois garde d'avoir un lot à la loterie du Roi, à moins qu'elle n'eût été comme celle du Cardinal Mazarin, où personne n'avoit mis de tous ceux à qui il envoya des lots.

Si ce tems dure, un chemin sûr pour se sauver, ce sera de passer par les mains du Roi. Je crois que, comme il dit aux malades qu'il touche : *Le Roi te touche, Dieu te guérisse;* il dit aux Demoiselles qu'il aime : *Le Roi te baise, Dieu te sauve.*

* Elle mourut peu de tems après. On a prétendu qu'elle fut empoisonnée. MADAME l'assure dans ses Lettres. Madame de Caylus le nie dans ses Mémoires.

LETTRE 686.

De Madame DE SÉVIGNÉ *au Président* DE MOULCEAU.

à Paris, 22 mai 1681.

J'AI revu le Marquis de Toiras, Monsieur, que vous m'avez envoyé; je l'ai trouvé digne de votre estime et de celle de tous ceux qui le connoîtront. Vous me dites du bien de sa personne et des qualités qui sont attachées à son nom : c'est moi qui les dis aux autres; ce m'est une religion que la vénération que j'ai pour cette maison : ce sentiment m'est inspiré dès ma plus tendre jeunesse, et j'ai appris par la même tradition, que le Maréchal auroit épousé ma mère, si la mort traîtresse et désobligeante n'eût emporté ce héros. Ainsi, Monsieur, prenez d'autres sujets d'exercer le pouvoir que vos opinions auroient sur les miennes : car dans cette occasion vous avez trouvé fait ce que vous vouliez m'inspirer. Nous avons revu aussi M. et Madame de Rohan. Ha! qu'ils sont maigres! ils nous donneroient une méchante idée de la bonne chère de M. de Vardes *, si nous ne la connoissions, et que nous ne connussions aussi la sécheresse de leur tempérament. En vérité, ils sont revenus comme ils étoient partis. Adieu, Monsieur : je vous conserve ici, ou pour mieux dire, votre mérite se conserve ici tous les cœurs; il n'y en a pas un qui ait

* Madame de Rohan étoit sa fille.

perdu la moindre chose de tous les désirs de vous servir. Pour moi je ne change jamais de goût pour des amis comme vous; on en trouve peu, et je vous mets avec notre cher ami, pour être dignes tous deux de la tendre amitié de ceux qui vous l'ont promise.

Monsieur DE CORBINELLI.

JE dis, mon ami, la même chose de M. de Toiras, et j'y ajoute qu'il m'a paru tout confit en douceur, en honnêteté, et son extérieur répondant à ses bonnes qualités intérieures qui se manifestent à tout moment dans ses discours. Je l'ai enfin trouvé, par tout ce que j'ai vu, tel que vous me l'avez dépeint, dont je suis, en vérité, fort aise pour lui et pour tous ceux qui l'aiment, c'est-à-dire, entre autres, pour vous. Madame de R.... m'a dit que vous étiez demeuré en froideur avec M. son père, rien ne peut-il vous rechauffer pour lui, après l'exemple que je vous donne de ce que j'ai fait pour elle? Je l'ai vue donc, je lui ai offert mes services, et nous vivrons comme si de rien n'eût été, comme l'on dit. Je fais mon compte de vous aller voir environ vers la Saint-Jean. J'ai donné congé à mon hôte, et je quitte mon logis; ainsi je me dispose à fuir..., c'est-à-dire, le monde d'ici, qui est le précis de toutes les malédictions. Que dites-vous de la conversion de Gourville? M. de Tournay me l'offrit l'autre jour comme une nouvelle importante à tous les serviteurs de Dieu. Réjouissez-vous en cette

qualité, en me gardant ma part pour quand il plaira à Dieu de faire la mienne : *converte nos, Deus.* Adieu, mon cher ami : je suis toujours à outrance le droit où je commence à me former assez pour tenir ma place dans votre classe. Mes complimens à votre aimable famille. On commence à reparler de la paix, dont on a des pressentimens fondés sur de bons pronostics.

Madame DE SÉVIGNÉ.

Je fais mes complimens à Madame votre femme et à son aimable fille; je vous exhorte à vous réchauffer pour notre ami à l'exemple de l'autre : c'est trop d'être le seul exilé dans le monde, et de perdre un ami comme vous.

LETTRE 687.

Au même.

à Paris, 17 Avril 1681.

Si vous êtes alarmé de l'apparence de mon oubli, croyez, Monsieur, que c'est une fausse alarme, et que les apparences sont trompeuses; vous ne vous laissez point oublier : Rochecourbières, Livry, et tous les jours qu'on vous a vu, sont de fidèles garans de ce que je vous dis, et je suis assurée que vous le croyez, et qu'étant si éclairé sur toutes choses, l'humilité chrétienne ne vous empêche pas de connoître ce que vous valez. Voilà donc une vérité, on ne peut point vous oublier : nous avons

dit cent fois notre *ami* et moi : mais écrivons donc à ce pauvre *scélérat*, et en remettant toujours on se trouve embarrassé dans ses misérables assurances. Il me paroît que Montpellier en a beaucoup donné au jubilé. Vous connoissez Corbinelli sur l'horreur qu'il a de ces sortes de dehors qu'il appelle des trahisons : je ne sais point précisément comme il a fait en cette occasion, je n'ai osé le questionner ; mais il y a long-tems que, considérant l'extrême respect qu'il a pour ce saint mystère, et avec quelle rigueur il en conçoit les préparations, dont il ne veut rien rabattre, je suis tentée de lui dire, *basta la meta* : car enfin si tous les fidèles suivoient ses idées là-dessus, il ne faudroit plus penser à l'exercice extérieur de la Religion. Voilà ce que Dieu lui inspire, et soit lumière, soit abandonnement, il faut qu'il arrive quelque changement en lui pour déranger ses opinions. M. de Vardes lui a fait la même question que vous me faites sur son jubilé : il y a fort honnêtement répondu, et lui a donné d'un *probet autem semetipsum homo*, qui peut-être cause de grandes réflexions. Voilà tout ce que je vous puis dire : vous connoissez le terrain et vous l'aimez ; car, en vérité, plus on connoît ce cœur-là, et plus on l'admire. Il me paroît que le départ s'approche, je le vois avec douleur ; mais que savons-nous ce que la Providence garde à M. de Vardes ? Voilà M. de Bussy revenu après dix-huit ans, il a vu le Roi qui l'a reçu parfaitement bien : voici un tems de justice et de clémence ; on prend

plaisir à faire non-seulement ce qui est bien, mais ce qui est parfaitement bien; ainsi je ne doute pas que le tour de ce pauvre exilé ne vienne, et tout le monde le croit tellement, que si quelque chose peut encore lui faire tort, c'est ce bruit commun. Vous me dites la plus plaisante vérité qu'on puisse entendre, en m'assurant que ces jeunes gens rapporteront de Languedoc toute la politesse qui leur manquoit ici * : ils me paroissent comme les Allemands qu'on envoie à Angers pour apprendre la langue; ils étoient Allemands sur le savoir-vivre, et hormis que de l'apprendre hors de la Cour se présentent ridiculement : il est fort aisé de comprendre qu'ayant eu pendant six mois un aussi bon maître que M. de Vardes, ils y auront plus profité qu'ils n'avoient fait pendant toute leur vie. Ce retour laisse un vide que notre *ami* remplira fort agréablement; vous nous apprendrez le succès de cette colique d'économie dont la tendresse paternelle doit être la sage-femme. Si vous entendez cette période, à la bonne heure; si elle vous paroît obscure, mettez-la sur le compte du pompeux galimatias que vous nous avez si bien inspiré. Le zèle de M. le Chevalier de Grignan est toujours dans toute sa ferveur pour l'affaire que vous savez, il attend les occasions de se mettre en usage; les objections que je vous avois faites ne viennent pas de lui, et j'y avois répondu : en un mot, il est tel

* Il s'agit ici de la fille et du gendre de M. de Vardes, (*M. et Mme. de Rohan*), qui avoient passé six mois avec lui à Montpellier.

que vous l'avez laissé. Il y a des gens qui perdroient beaucoup, s'ils étoient sujets au changement. La santé de ma fille n'est pas de même, elle est bien mieux qu'elle n'étoit quand vous êtes parti, son visage vous feroit souvenir de celui que vous avez vu à Grignan. M. de Grignan et ses filles et son fils, et notre bon Abbé, tout cela est comme on le peut souhaiter. La dévotion de Mademoiselle de Grignan est augmentée et augmentera encore, car elle puise dans une source qui ne tarit jamais. Celle des amitiés de Madame de Verneuil pour moi est à peu près de cette magnificence : elle m'a paru avec ce don de persévérance que nous avons l'une pour l'autre depuis plus de trente ans. Cette liberté de parler ainsi d'une Princesse, et l'antiquité de cette date, m'obligent de finir cet article : je vous dis donc adieu, Monsieur; après vous avoir supplié pourtant de ne pas tant louer le Roi sur cette dernière action que nous vous avons mandée, que vous en oubliez toutes les autres; célébrons toujours son grand nom *sur la terre et sur l'onde*, et l'admirons dans toutes les occasions. Tout l'hôtel de Carnavalet vous aime, et vous estime, et vous embrasse; je fais mille baise-mains à Madame votre femme et à votre aimable fille. Dites-nous un peu comme vous êtes avec notre *ami* : le tems change tant de choses, que je demande toujours ce qu'il opère, persuadée qu'il ne lui faut pas plus de six mois pour faire des réconciliations ou des brouilleries.

LETTRE 688.

Au même.

à Paris, mercredi premier Mai 1682.

Je vous écrivis avant-hier avec une extrême joie, croyant que ce qui étoit répandu par tout Paris du rstour du Prince de Conti à Versailles, fût une vérité; mais j'ai su que j'ai mandé une fausseté, qui est la chose du monde que je hais le plus. Ce Prince est simplement nommé pour être Chevalier à la Pentecôte avec les trois autres, et ne reviendra qu'en ce tems, et Dieu veuille qu'il y demeure ce jour-là *. Voilà qui est bien triste, Monsieur, de vous reprendre une si jolie nouvelle, mais je n'ai pas été seule trompée.

Tantœne animis cœlestibus iræ ?

En récompense, vous saurez que Mademoiselle de Grignan prend vendredi le grand habit des grandes Carmelites; je ne reprendrai point cette vérité.

Mademoiselle d'Alerac se fatigue et se ruine pour le carrousel : admirez les différentes occupations des deux sœurs. Je suis aise que vous soyez content de M. de la Trousse, Monsieur : cette gueule

* Ce Prince, ainsi que son frère, étoient partis sans permission du Roi, pour la guerre de Hongrie. On les fit revenir, et ils furent exilés. Ils obtinrent depuis cette permission, et firent une campagne brillante. Mais des causes qu'on verra plus loin les firent de nouveau exiler à leur retour.

enfarinée, qui m'a obligée de vous dire de si bon cœur une fausseté, ne m'empêchera pas de vous en mander peut-être encore, car je suis toujours la dupe des circonstances, et cette nouvelle en étoit toute pleine.

LETTRE 689.

Au même.

à Paris, ce 26 Mai 1682.

N'AVEZ-VOUS pas été bien surpris, Monsieur, de vous voir glisser des mains M. de Vardes, que vous teniez depuis dix-neuf ans? Voilà le tems que notre Providence avoit marqué; en vérité, on n'y pensoit plus, il paroissoit oublié et sacrifié à l'exemple. Le Roi qui pense et qui range tout dans sa tête, déclara un beau matin, que M. de Vardes seroit à la Cour dans deux ou trois jours : il conta qu'il lui avoit fait écrire par la poste, qu'il avoit voulu le surprendre, et qu'il y avoit plus de six mois que personne ne lui en avoit parlé. S. M. eut contentement; il vouloit surprendre, et tout le monde fut surpris : jamais une nouvelle n'a fait une si grande impression, ni un si grand bruit que celle-là. Enfin, il arriva samedi matin avec une tête unique en son espèce, et un vieux justaucorps à brevet (1) comme on le portoit en 1663. Il se

(1) C'étoit une casaque bleue, brodée d'or et d'argent, qui distinguoit les principaux Courtisans : il falloit une permission spéciale pour la porter. La mode en étoit passée quand Vardes revint à la Cour.

mit

mit un genou à terre dans la chambre du Roi où il n'y avoit que M. de Châteauneuf : le Roi lui dit, que tant que son cœur avoit été blessé, il ne l'avoit point rappelé, mais que présentement c'étoit de bon cœur, et qu'il étoit aise de le revoir. M. de Vardes répondit parfaitement bien et d'un air pénétré, et ce don des larmes que Dieu lui a donné ne fit pas mal son effet dans cette occasion. Après cette première vue, le Roi fit appeler M. le Dauphin, et le présenta comme un jeune Courtisan ; M. de Vardes, le reconnut, et le salua : le Roi lui dit en riant : *Vardes, voilà une sottise, vous savez bien qu'on ne salue personne devant moi.* M. de Vardes du même ton : *Sire, je ne sais plus rien, j'ai tout oublié, il faut que Votre Majesté me pardonne jusqu'à trente sottises. Eh bien, je le veux*, dit le Roi, *reste à vingt-neuf.* Ensuite le Roi se moqua de son justaucorps. M. de Vardes lui dit : *Sire, quand on est assez misérable pour être éloigné de vous, non seulement on est malheureux, mais on est ridicule.* Tout est sur ce ton de liberté et d'agrément. Tous les Courtisans lui ont fait des merveilles. Il est venu un jour à Paris, il m'est venu voir ; j'étois sortie pour aller chez lui : il trouva ma fille et mon fils, et je le retrouvai le soir chez lui : ce fut une joie véritable : je lui dis un mot de notre *ami. Quoi, Madame ! mon maître ! mon intime ! l'homme du monde à qui j'ai le plus d'obligation ! pouvez-vous douter que je ne l'aime de tout mon cœur ?* Cela me plut fort. Il loge chez sa fille, il

est à Versailles. La Cour part aujourd'hui, je crois, qu'il reviendra pour rattraper le Roi à Auxerre : car il paroît à tous ses amis qu'il doit faire le voyage, où assurément il fera bien sa cour, en donnant des louanges fort naturelles à trois petites choses, les troupes, les fortifications, et les conquêtes de Sa Majesté. Peut-être que notre *ami* vous dira tout ceci, et que ma lettre ne sera qu'un misérable écho ; mais à tout hasard je me suis jetée dans ces détails, parce que j'aimerois qu'on me les écrivît en pareille occasion, et je juge de moi par vous, mon cher Monsieur ; souvent j'y suis attrapée avec d'autres, mais non jamais avec vous. On dit que Monsieur de Noailles, votre digne et généreux ami, a rendu de très-bons offices à M. de Vardes, il est assez généreux pour n'en pas douter. M. de Calvisson est arrivé, cela doit rompre ou conclure notre mariage. En vérité, je suis fatiguée de cette longueur, je ne suis pas en humeur de parler bien, que de M. de Vardes, et toujours M. de Vardes ; c'est l'Evangile du jour.

LETTRE 690.

Au même.

à Paris, ce 28 Juillet 1682.

Vous allez entendre une belle et admirable histoire, remarquez-en bien toutes les circonstances. M. le Prince de Conti s'étant expliqué d'être mal content de M. le Chevalier de Lorraine, parce qu'il avoit dit que M. le Prince de la Roche-sur-Yon étoit amoureux de Madame sa femme, trouva à propos de lui dire, il y a deux jours, dans les jardins de Versailles, qu'il lui vouloït faire l'honneur de se battre contre lui, parce qu'il l'avoit offensé par des discours, etc. M. le Chevalier de Lorraine le remercia de cet honneur qu'il lui vouloit faire, et vouloit se justifier d'avoir parlé; après quoi le Prince lui dit, qu'il pouvoit prendre pour second M. de Marsan, qui s'approcha s'entendant nommer, et se mit volontiers de la partie, en priant M. le Prince de Conti de vouloir lui donner M. le Comte de Soissons: qu'il y avoit long-tems qu'il étoit ennemi de leur maison. La proposition fut acceptée: voilà la partie bien liée, le lieu pris, l'heure marquée, le secret recommandé. Ne croyez-vous pas être au tems de feu M. de Boutteville? Chacun s'en va de son côté; mais le Chevalier de Lorraine alla droit chez Monsieur, à qui il conta toute cette petite histoire, et Monsieur un moment après la confia au

Roi. Vous pouvez penser tout ce qu'il dit à son gendre; il lui parla deux heures avec plus de gaîté que de colère, mais d'un air de maître qui a dû causer de grands repentirs. Tout cela n'a pas eu de suite. Le public a voulu trouver que le Chevalier de Lorraine devoit refuser sur-le-champ plutôt que de consentir, et puis aller tout dire; mais les gens du métier ont trouvé qu'un refus auroit attiré des paroles fâcheuses du Prince, et quelque menace peut-être dure à digérer, et puis on a ce paquet-là sur le nez; et c'est à un homme à courre; ainsi on a approuvé sa conduite; d'autant plus que le courage du Chevalier de Lorraine est hors de tout soupçon. Que dites-vous de cette affaire? comment vous paroît-elle emmanchée? Hélas! si cette sainte Princesse revenoit ici-bas, et qu'elle trouvât son cher fils avec de telles impétuosités, ne croyez-vous pas qu'elle retourneroit sur ses pas, de douleur et d'affliction? Vous causerez de cela avec M. de Vardes. Plût à Dieu que la naissance d'un Duc de Bourgogne que nous attendons, nous le pût ramener!

Je suis toujours ravie du commerce que vous avez avec le contraire de gauche; vous me faites aimer Serignan, sans que je le voie jamais; je lui ai fait dire en l'air que nous étions bien proches par vous, et que j'avois pour lui une estime aussi particulière que son mérite. Il est fort vrai que Madame de Calvisson n'a point été voir Madame de Noailles; je n'oserois dire ce que j'ai trouvé de cet orgueil;

notre *ami* est son ami, mais il ne me persuadera pas que son mari ayant fait tous ses devoirs, le corps de réserve soit d'une bonne politique. Celle du nouvel Intendant de Lyon seroit bien mauvaise, s'il n'estimoit (comme il doit) M. votre frère : en tout cas il sera averti de son devoir.

Le jeune fils du Comte de Roye, âgé de seize ans, étant à Rome avec M. le Duc de la Roche-Guyon * et M. de Liancourt, ses cousins, a reçu un si bon petit rayon de la grâce efficace, qu'après une instruction fort sérieuse, il a fait son abjuration entre les mains du Pape, il a eu l'honneur de communier de sa main. Cette aventure est heureuse, et pour ce monde, et pour l'autre : toute la famille en est au désespoir.

Il y a des fêtes continuelles à Versailles, hormis de l'accouchement de Madame la Dauphine : car les médecins ne pouvant lui faire d'autre mal, se sont si bien mécomptés, qu'ils l'ont saignée dans la fin du troisième mois, et dans le huitième, tant ils sont enragés de vouloir toujours faire quelque chose. Il me semble, Monsieur, qu'il y a long-tems que je parle; cette réflexion vient un peu tard, je vous en plains, et vous supplie d'entendre tout ce que je pense d'estime et d'amitié faites tout exprès pour vous. Notre bon Abbé vous rend mille grâces de vous souvenir de Livry. Tous ces hôtes vous font des complimens plus ou moins sérieux. M. de

* Il y a ici Laroche-*sur-Yon* dans les éditions précédentes, mais c'est évidemment une faute.

Grignan est parti pour Provence, mon fils est encore en Flandre (1).

(1) L'original de cette lettre a été donné à M. le Comte de Grave, qui l'a remise à M. de Walpole; ce dernier m'assure avoir une lettre en original de Madame de Sevigné.

LETTRE 691.

Au même.

à Paris, 7 Août 1682.

MADAME la Dauphine est accouchée hier jeudi à dix heures du soir d'un Duc de Bourgogne *: votre ami vous mandera la joie éclatante de toute la Cour, avec quel empressement on la témoignoit au Roi, à M. le Dauphin, à la Reine, quel bruit, quels feux de joie, quelle effusion de vin, quelle danse de deux cents Suisses autour des portes, quels cris de *vive le Roi*, quelles cloches sonnées à Paris, quels canons tirés, quels concours de complimens et de harangues, et tout cela finira.

* Benserade dit à ce sujet, que ce Prince seroit un jour un des plus braves hommes du monde, puisque, à son âge, il avoit déjà fait reculer Monsieur le Prince (*le Grand-Condé.*)

LETTRE 692.

Madame DE SÉVIGNÉ *au Comte* DE BUSSY.

à Paris, ce 23 Décembre 1682.

Si l'on vous faisoit, mon très-injuste Cousin, aussi peu de justice que vous m'en faites, je ne vous conseillerois pas de revenir à Paris. Vous jugez témérairement : vous dites que je ne vous ai point écrit sur le mariage de ma Nièce de Rabutin. J'espère bien que notre ami Corbinelli, avec son droit et sa justesse d'esprit, vous fera voir la conséquence de ces sortes d'arrêts sur l'étiquette du sac. Sachez donc, mon beau Monsieur, pour vous confondre, que je vous avois écrit dans la lettre de notre ami. Cherchez-la, et me demandez pardon.

Cependant je vous dirai que l'amour fait ici des siennes. Le Comte de Soissons * a déclaré son mariage avec Mademoiselle de Beauvais. Le Roi a fort bien reçu cette nouvelle Princesse. Elle parut belle et modeste. On dit qu'elle est mariée il y a deux ans et demi, et que de peur que la jouissance ne refroidit les feux du futur, elle n'a accordé aucune faveur que le lendemain des vingt-cinq ans, qui fut justement vendredi dernier. Il y a beaucoup à dire, et nous pourrons bien discourir sur ce sujet quelque jour que vous dînerez ici à votre retour : a-t-elle bien fait? a-t-elle mal fait? Car enfin, quand un homme de cette qualité donne

* L'un des trois frères aînés du fameux Prince EUGÈNE.

à une Demoiselle la plus grande marque d'amour qu'il lui puisse donner, en l'épousant, est-on deux ans et demi sans lui faire voir autre chose qu'une parfaite et unique ambition, soutenue d'une grande défiance et d'une extrême froideur? Pour moi, je me souviens d'un vers de l'Arioste, dont j'ai ri autrefois : Angélique avoit couru les quatre coins du monde seule avec Roland, et on assure le lecteur qu'elle étoit aussi entière que quand elle étoit sortie de chez son père, et l'Auteur dit :

Forse era ver, ma pero non credibile.

Quoi qu'il en soit, elle a réussi, voilà ce qui ne se peut contester.

Le Roi a donné au Comte de Soissons vingt mille livres de pension ; car Madame de Carignan (*sa grand'mère*), dans le dernier désespoir, le déshérite, et il y a déjà long-tems que sa mère a lancé l'exhérédation sur lui. D'un autre côté, le Marquis de Richelieu a enlevé Mademoiselle de Mazarin des Filles Sainte-Marie de Chaillot. Elle court avec son amant, qui, je crois, est son mari, pendant que son père va consulter à Grenoble, à la Trappe et à Angers, s'il doit marier sa fille *. Le moyen

* Voici un passage de la Bruyère qui se rapporte à cette aventure.

« Faire une folie et se marier *par amourette*, c'est épouser » *Mélite*, qui est jeune, belle, sage, économe, qui plaît, qui » vous aime, qui a moins de bien qu'*Agine* qu'on vous propose, » mais qui, avec une riche dot, apporte de riches dispositions » à la consumer, et tout votre fonds avec sa dot ». Le Roi, peu de tems après, approuva le mariage, et rappela M. de Richelieu.

de ne pas perdre patience avec un tel fou! M. de Marsan épousa hier Madame d'Albret. Je pense que l'amour n'étoit pas de cette fête *. Ma fille a été bien malade; elle est guérie, et moi avec elle; car nous sentons, vous et moi, tous les maux de nos filles. J'embrasse la vôtre, et vous aussi, pourvu que vous me fassiez de grandes réparations.

* *Apostille de Corbinelli.* — Il manque à la nouvelle du mariage de M. de Marsan, que le Roi lui fit savoir le soir même de ses noces, qu'il avoit destiné l'appartement de Madame sa femme et sa place chez la Reine à une autre. Ainsi le mieux assorti des trois mariages est le moins heureux.

LETTRE 693.

Madame DE SÉVIGNÉ *à M. le Comte* DE BUSSY.

à l'Paris, ce 25 Octobre 1685.

QUE vous êtes heureux, mon pauvre Cousin, d'être dans vos châteaux, et de reposer votre corps aussi bien que votre esprit, qui ont été si agités dans votre dernier voyage *! J'ai été plus sensible à tous vos maux que je ne vous l'ai dit; et pour les soins de votre maladie, je suis trop heureuse que vous en soyez content; car pour moi je ne *la* ** suis pas, et j'aurois voulu vous marquer encore plus souvent combien je suis affligée de cette augmentation de chagrin. Il y a des tems dans la vie bien

* Ces agitations étoient celles que lui donnoit son fameux procès jugé l'année suivante. *Voyez* la note ci-après page 447. *Voyez* aussi la *Vie de M. de Larivière*. Paris, 1751.

** *Voyez* dans la Notice sa réponse à Ménage.

difficiles à passer : mais vous avez du courage au-dessus des autres ; et comme dit le proverbe : Dieu donne la robe selon le froid. Pour moi, je ne sais comme vous m'avouez dans votre Rabutinage. Je suis une petite poule mouillée, et je pense quelquefois : mais si j'avois été un homme, aurois-je fait cette honte à ma maison, où il semble que la valeur et la hardiesse soient héréditaires ? Après tout je ne le crois pas, et je comprends par-là la force de l'éducation. Comme les femmes ont permission d'être foibles, elles se servent sans scrupule de leurs priviléges ; et comme on dit sans cesse aux hommes qu'ils ne sont estimables qu'autant qu'ils aiment la gloire, ils portent là toutes leurs pensées, et cela forme toute la bravoure françoise, plus ou moins, selon les tempéramens. Voilà un discours trouvé assez inutilement au bout de ma plume ; mais je m'en vais vous en consoler en la laissant à notre ami Corbinelli, qui vous dira tout ce qu'il sait de nouvelles *, après que j'aurai embrassé le père et la fille de tout mon cœur, en les conjurant d'être toujours l'un à l'autre la consolation de leur vie.

* Ces nouvelles sont, les premières hostilités sur les frontières de la Flandre ; et quelques détails de l'importante victoire remportée sur les Turcs par le Roi de Pologne Jean Sobieski.

On n'a pas cru devoir insérer cette apostille, qui n'a rien de piquant par la forme, et dont le fonds se trouve ailleurs bien mieux traité.

LETTRE 694.

Au même.

à Paris, ce 4 Décembre 1683.

Si vous saviez, mon pauvre Cousin, ce que c'est que de marier son fils, vous m'excuseriez d'avoir été si long-tems sans vous écrire. Je suis dans le mouvement d'un commerce fort vif avec le mien, qui est en Bretagne, et sur le point d'épouser une fille de bonne maison, dont le père est Conseiller au Parlement, et riche de plus de soixante mille livres de rente. Il donne deux cent mille francs à sa fille : c'est un grand mariage en ce tems-ci *. Il y a eu beaucoup de choses à ajuster, avant que d'en venir à signer les articles, comme nous avons fait il y a quatre jours. Je vous souhaite, mon cher Cousin, le même embarras, et je vous promets en ce cas de recevoir vos excuses de ne m'avoir point écrit depuis long-tems, comme je vous conjure de recevoir les miennes, après vous avoir embrassé de tout mon cœur.

Monsieur DE CORBINELLI".

Je me réjouis que votre santé soit revenue à sa perfection, Monsieur; continuez d'en avoir soin. Le Conseil d'Espagne a résolu de nous déclarer la

* M. de Sévigné épousa le 8 février de l'année suivante Jeanne-Marguerite de Brehant de Mauron, femme aimable et vertueuse, dont on verra quelques lettres, à la suite de celles-ci.

guerre, à ce que la Reine d'Espagne a mandé à MONSIEUR *. On raisonne à outrance sur cette fierté fanfaronne d'une nation que nous avons insultée tant de fois impunément, qui le peut être encore de même, après que le Prince d'Orange a été renvoyé des Etats, à qui il demandoit des commissions pour seize mille hommes. Les politiques disent que c'est un coup de désespoir aux Espagnols qui n'est pas sans habileté, et qu'ils ne veulent pas être chargés de la garde du reste de la Flandre, qui ne leur est d'aucune utilité, et ne leur sert qu'à leur attirer des affaires; qu'ainsi les Hollandois et les Flamands entreront dans la guerre; ou ils refuseront d'y entrer, et l'Espagne sera bien aise de leur donner un maître, et d'être déchargée de la garde des Provinces, qui n'ont plus que la peau et les os. Voilà comme on raisonne ici sur cette audace inespérée.

* La déclaration de guerre fut publiée à Bruxelles le 11 Décembre suivant. Les François avoient déjà pris Courtrai et Dixmude, et bombardé Luxembourg.

LETTRE 695.

Au même.

à Paris, ce 18 Décembre 1685.

ENFIN, après tant de peine, je marierai mon pauvre garçon. Je vous demande votre procuration pour signer à son contrat de mariage. Voilà deux lettres sur cela pour ma tante de Toulonjon

et pour mon grand Cousin. Il ne faut jamais désespérer de sa bonne fortune. Je croyois mon fils hors d'état d'espérer un bon parti, après tant d'orages et tant de naufrages, sans charges et sans chemin pour la fortune; et pendant que je m'entretenois de ces tristes pensées, la Providence nous destinoit, ou nous avoit destinés à un mariage si avantageux, que dans le tems où mon fils pouvoit le plus espérer, je ne lui en aurois pas désiré un meilleur. C'est ainsi que nous marchons en aveugles, ne sachant où nous allons, prenant pour mauvais ce qui est bon, prenant pour bon ce qui est mauvais, et toujours dans une entière ignorance. Auriez-vous jamais cru aussi que le Père Bourdaloue, pour exécuter la dernière volonté du Président Perrault, eût fait depuis six jours aux Jésuites la plus belle oraison funèbre qu'il est possible d'imaginer? Jamais une action n'a été admirée avec plus de raison que celle-là. Il a pris le Prince* dans ses points de vue avantageux; et comme son retour à la Religion a fait un grand effet pour les Catholiques, cet endroit manié par le Père Bourdaloue, a composé le plus beau et le plus chrétien panégyrique qui ait jamais été prononcé.

* Ce Prince étoit Henri II de Bourbon-Condé, fils d'un grand homme, père d'un grand homme, homme médiocre; c'est lui qui enleva sa femme et la mena dans les Pays-Bas, pour la soustraire aux galanteries trop pressantes de Henri IV, précaution dont elle lui sut fort mauvais gré. Il étoit aussi avare que désagréable. Il mourut en 1646. Le Président Perrault avoit long-tems administré les affaires de la maison de Condé. Gourville lui succéda.

LETTRE 696.

Madame DE SÉVIGNÉ *au Président* DE MOULCEAU.

à Paris, ce premier Mars 1684.

IL est vrai que j'ai tort de ne vous avoir pas mandé la conclusion du mariage de mon fils, mais cela même me servira d'excuse : demandez à notre ami Corbinelli ce que c'est que d'avoir affaire avec des Bas-Bretons; il n'y a point de tête qui n'en soit renversée, et l'on ne peut pas songer à M. de Moulceau quand on fait un contrat dans la Généralité de Ploermel : cette dernière pensée chasse absolument l'autre; votre souvenir ne peut pas demeurer dans une mémoire chargée de tous les incidens qui ont accompagné notre mariage, jusqu'au jour de la bénédiction nuptiale. Elle fut donnée le 8 de l'autre mois, et dès ce moment je me mis à respirer et à songer qu'il y avoit au monde l'antipode de notre beau-père, qui s'appeloit M. de Moulceau. Cette pensée m'a redonné la vie, et votre lettre est venue tout à propos pour répondre à ce qu'on pensoit de vous. Notre Corbinelli a eu part aussi à mon tourbillon : car le pauvre homme n'en est pas à couvert; il a beau se parer de sa philosophie, il faut qu'il écoute mes détails cruels, qu'il entre dans mes colères, qu'il me dise que j'ai raison pour m'empêcher de la perdre tout-à-fait; enfin,

il a été dans cette occasion, comme dans plusieurs autres, le médecin de mon âme. Il a donc cette excuse, sans compter celle d'être un jeune Avocat, qui veut se signaler par la perte de trois ou quatre procès de ses meilleurs amis, dont il a été le conseil. Ce pauvre M. de Housset en sait des nouvelles, en attendant mon Cousin de Bussy. Je vous rendrai compte de ce dernier; car si par hasard il le gagnoit, il seroit l'homme du monde le plus riche, puisqu'il auroit l'habileté de faire voir qu'un mariage qu'on croyoit bon, n'est qu'une pure imagination, et n'a jamais été *.

* Il s'agit du procès assez scandaleux que le Comte de Bussy et sa fille, veuve du Comte de Coligny, perdirent dans le cours de cette même année. Cette Dame s'étoit mariée en 1681 avec un Gentilhomme Bourguignon nommé de Larivière, mais pour éviter les oppositions, et sur-tout les emportemens de son père, ce mariage s'étoit fait secrètement. De là quelques irrégularités dans les actes, dont Bussy, et même sa fille, entraînée par lui, se prévalurent pour faire annuller cette union que leur orgueil regardoit comme une mésalliance. Il y avoit un enfant; mais par une combinaison odieuse, Bussy, et sa fille qui sous ses auspices, en étoit accouchée secrètement à Paris, le désavouoient l'un et l'autre, quoiqu'ils avouassent tous deux ce que prouvoient les lettres de Madame de Coligny, qu'elle avoit vécu avec Larivière, comme avec son mari. Aussi dans son très-beau et très-savant plaidoyer, l'Avocat-Général Talon se recrioit sur l'étrange aveuglement de ce père et de cette fille, *de vouloir qu'elle passât pour concubine, plutôt que pour femme* de son époux. Je ne sais trop en effet comment, avec tout son esprit, Bussy eût pu concilier son prétendu point d'honneur avec le bon sens, la nature et la vertu. Ce qu'il y a de singulier, c'est que Madame de Sévigné, qui paroît avoir bien jugé ce honteux procès, y étoit intervenue, avec les autres parens, pour appuyer la nullité du mariage. Telles sont les contradictions qui naissent des institutions et des préjugés nobiliaires.

Vous me rendez un fort bon compte de M. de Vardes; mais renvoyez-le nous, nous avons besoin de son mérite. Je n'approuve point qu'il ait quitté notre quartier, il est allé se planter au fond du faubourg Saint-Germain, et y traîne notre *ami*. Il a quitté ici tous ses anciens amis; il est vrai qu'il s'éloigne aussi de ses enfans, mais nous devons supporter la balance. Le Pont-rouge a commencé à nous venger, il est parti pour Saint-Cloud, et n'a point soutenu la fureur des débaclemens qui ont ravagé la cour. Jamais il ne s'est vu un hiver si terrible; votre pays n'en a pas été exempt; et si M. le Cardinal de Bonzi a trouvé des hommes morts sur le chemin de Montpellier à Lyon, les Courtisans en ont trouvé plusieurs sur le chemin de Versailles; et nous autres bourgeois, nous n'avons pu empêcher qu'il y en ait eu la nuit dans les rues, glacés et morts, et plusieurs pauvres et de petits enfans: c'est ainsi qu'il plaît à la Providence de faire sentir sa main de tems en tems. Il faut, je crois, Monsieur, parcourir un peu l'hôtel de Carnavalet, et vous faire les amitiés de tous les appartemens.

Ma fille se porte bien; elle ne sait encore si elle ira en Provence, ou si un procès qu'elle a la tiendra ici.

La destinée de Mademoiselle d'Alérac paroît encore incertaine, nous croyons pourtant que le nom de Polignac est écrit au ciel avec le sien. Si Mademoiselle de Grignan vouloit, elle nous en diroit bien la vérité; car elle a dans ce pays céleste un commerce perpétuel.

Le petit Marquis est un petit mérite naissant qui ne se dément point : le bon Abbé est toujours le bien bon : les autres Grignans sont toujours dignes de votre estime. Je me suis embarquée insensiblement à cette longue kirielle. Adieu, Monsieur, il ne faut pas abuser de vous. Je vous conjure de faire mes complimens à Madame votre femme; je n'oublierai jamais tout ce qu'elle me conta un jour ici dans la pureté de son langage et la vivacité de votre climat, et la réponse qu'elle fit à Versailles.

Il me semble que je vois dans mon almanach que j'irai en Bretagne, mais ce ne sera pas sans vous dire adieu encore plus de deux fois.

La Marquise de Sévigné.

Monsieur DE CORBINELLI.

Plus de deux fois quand c'est trop d'une : quelle abomination ! quel abandonnement ! J'ai vu ce matin votre Président Bocaud, qui m'a fait l'honneur de me voir, il m'a conté qu'il a quatre enfans, et tout cela m'a renouvelé les affaires du pays : nous avons raisonné de celles de Hollande et d'ici. Mais que faites-vous là abîmé dans votre Présidence? revenez avec M. de Vardes. Je me jette toujours dans l'avocasserie, et je ferai perdre autant de procès pour y réussir, qu'un bon médecin fait perdre de vies, avant qu'il en sauve une. Adieu, mon cher, je meurs d'envie de vous assassiner à Rambouillet, ou que vous m'y assassiniez.

LETTRE 697.

Au même.

à Paris, le premier Juin 1684.

Je ne suis point en Bretagne, Monsieur, je suis encore à Paris, et j'y serai encore quelque temps. Je m'amuse à regarder le dénouement de plusieurs affaires qui décident du départ de ma fille. Si elle s'en va, je la suivrai de près, c'est-à-dire, en prenant une route contraire. Si elle ne s'en va point, je ferai la belle action de la quitter, parce que mille raisons me forcent d'aller en Bretagne. Voilà ce qui me regarde, ce qui touche notre amitié; et notre commerce ne vous déplaira pas, puisque je déclare qu'en quelque lieu que je sois, je conserverai pour vous un souvenir digne de la jalousie de notre *ami*, et que je prétends que nous ne soyons point deux mois sans savoir des nouvelles les uns des autres; ainsi nous trouverons le moyen de rapprocher les deux bouts de la France. J'ai fait voir à Madame de Villars tout ce que vous me mandez de M. le Maréchal de Bellefond. Cette action vous a paru plus grande qu'à nous: c'est l'effet de la perspective. Nous vous donnons Luxembourg pour sujet d'admiration et de médiation. Cette conquête ne perdra rien de son prix en s'éloignant. Le Roi revient samedi triomphant à son ordinaire; M. de Vardes l'a prévenu, il honore Paris de sa présence, et il est toujours le bon parti de la conversation.

Vous savez que nous avons perdu Mme. de Richelieu, véritable Dame d'honneur au pied de la lettre ; elle est regrettée universellement : on ne sait encore qui occupera cette belle place. Je ne m'amuserai point à vous conter le remue-ménage de tous les Evêques, cela blesse et fait mal au cœur. Adieu, l'aimable *scélérat* : écrivez-moi donc de tems en tems, et adressez vos lettres ici : on me les fera toujours tenir. Voilà notre très-cher jaloux, plus digne que jamais d'être aimé de nous tous ; j'y comprends M. de Vardes, qui fait fort bien son devoir.

Monsieur DE CORBINELLI.

J'ai attendu la fin de cette lettre pour commencer la preuve de ma tranquillité sur vos amours. Je l'ai lue toute entière, et comme je tirois mes lunettes, elle m'a demandé si c'étoit un poignard. Vous voyez par-là que l'on me veut causer des inquiétudes, et que l'on n'en prend point ; vous direz l'un et l'autre peut-être avec Corbinelli, qu'on en a d'autant plus qu'on s'efforce davantage de les cacher. Je l'avoue, et ne me tiens qu'à mon imagination sur ce point. Peut-être si on la fondoit dans un creuset, on en tireroit plus de dix onces du mal dont je crois être guéri. Mais pourquoi guérir d'un mal agréable et causé par deux sujets si dignes ? J'ai lu votre lettre du 16 avec plaisir ? sur quoi je vous dirai que j'en veux toujours à la Jurisprudence, et que j'en sais assez pour faire perdre le procès à tous mes amis : ce qui peut arriver à ma louange par l'ignorance

palpable des tribunaux, où c'est se mettre en passe de tout perdre que de parler raison, règle, ordonnances et lois. M. de Vardes est ici plus délicieux que jamais, et joignant les perfections humaines et la sagesse de l'honnête homme à celle d'un bon Chrétien. Adieu, mon ami, la jalousie me reprend. Je vous quitte en vous assurant que jamais un homme amoureux à mourir, n'a tant aimé son rival.

Madame DE SÉVIGNÉ.

Je hais ce rival, mais c'est de m'effacer et d'écrire si bien dans ma mauvaise lettre. Le poignard changé en lunettes nous fait souvenir de cet assassinat que vous aviez dessein de faire un soir à Rambouillet : on seroit heureux si l'on pouvoit passer sa vie avec les gens qui nous plaisent, et dont l'esprit et l'humeur nous charment. Je me souviens encore de Livry. Je me garderai bien de perdre l'espérance de vous y revoir quelque jour. Et pourquoi non? Notre bon Abbé se porte à merveilles; il vous fait des complimens très-sincères. Ma fille, ses belles-filles, le Coadjuteur même, tout cela se réveille à votre nom, et vous demande la continuation d'un souvenir qui leur est agréable. Voilà ce qui me restoit à vous dire, Monsieur, en vous demandant pour moi ce que je demande pour les autres.

LETTRE 698.

Mme. DE GRIGNAN, au Président DE MOULCEAU.

Le 15 Juin 1684 *.

On m'a mandé de Languedoc que j'y avois un procès, que l'on y poursuivoit vivement M. de Grignan, et que les Commissaires étoient d'étranges gens. Je les ai bien maudits, Monsieur, et puis j'ai su que vous étiez un des plus importans : c'est donc *à* vous à qui j'ai donné tant de malédictions, et vous auprès de qui j'ai cherché des protections pour adoucir votre rigueur, et faire entendre la justice de ma cause. C'est à M. d'Argouges *à qui* j'ai l'obligation d'avoir appris que ce Commissaire odieux, et ce M. de Moulceau, tant estimé, n'étoient qu'un. Toute la colère allumée contre le premier a disparu à ce nom, et les armes me sont tombées de la main comme de celles d'Arcabonne quand elle reconnoit Amadis. C'est à M. de Moulceau que j'adresse cette citation de l'opéra; vous jugez bien, Monsieur, qu'en qualité de Commissaire, je ne vous citerai

* Cette lettre est datée de 1688, dans toutes les éditions précédentes et du 23 Juin. Ces deux dates sont évidemment fausses. La nomination de Madame d'Arpajon à la place de Dame d'honneur suffiroit pour le prouver. La perte du procès de Bussy indique la date positive du 13 ou du 14 Juin 1684. On pourroit faire des remarques semblables sur presque toutes les lettres à M. de Moulceau. La chronologie en étoit toute bouleversée. Il est étonnant que M. de Laharpe, qui en fut le premier éditeur, n'eût pas cherché à la rétablir.

que des lois. Il y en a une bien établie dans le monde, et sur-tout parmi les honnêtes gens, c'est de ne point les condamner sans les entendre : voilà, Monsieur, en quoi consiste la grâce que j'ai à vous demander. Aujourd'hui les gens de M. le Prince de Conti nous demandent une terre que nous possédons depuis trois cents ans. Je sais par M. de Corbinelli que c'est un furieux titre qu'une possession de trois cents ans ; nous vous demandons, Monsieur, le loisir de rassembler nos preuves pour vous convaincre du peu de droit de M. le Prince de Conti, et de la bonté du nôtre. Nos gens d'affaires sont ici pour un procès qui m'y arrête : dès qu'ils seront de retour, ce qui sera dans peu, ils vous étaleront nos pancartes, et vous conviendrez que nous ne résistons à un si grand Prince, que par la nécessité où l'on est de conserver un bien très-légitimement acquis. Il faut sentir une grande justice de son côté, Monsieur, pour ne vous pas craindre, quand il est question de M. le Prince de Conti ; et j'avoue que l'on ne peut se croire plus en sûreté que j'y suis, sachant ce que je sais de l'affaire, et vous connoissant comme je vous connois pour le plus juste, le plus éclairé juge, le plus estimable et le plus aimable ami du monde. Je demande pardon de cette douceur à votre dignité de Commissaire, et fais ma protestation qu'elle n'est point en vue de vous corrompre, mais de rendre honneur à une vérité que je pense souvent et ne vous dis jamais ; il me semble pourtant que vous

devez m'entendre quelquefois par ma mère, et me donner part aux protestations qu'elle vous fait de tems en tems de vous honorer infiniment.

La Comtesse de Grignan.

Madame de SÉVIGNÉ.

Ma fille a fort bien dit, mais elle a oublié de vous dire que M. d'Argouges lui a dit en ma présence qu'elle vous dît de sa part de lui donner du tems; songez donc que c'est M. d'Argouges qui vous en prie, mais n'y songez qu'en cas que la considération de cette Comtesse de Grignan eût besoin de ce secours. Je vous avoue que j'ai eu envie de rire, quand j'ai vu que ce Commissaire où il nous renvoyoit, étoit ce cher ami que nous aimions et que nous estimions si parfaitement. Madame la Duchesse d'Arpajon est nommée Dame d'honneur. C'est Madame de Maintenon qui a rempli cette place, cette place qu'elle avoit refusée. Le Roi a dit que Madame de Rochefort étoit trop jeune, et a dit à Madame la Dauphine que Madame d'Arpajon avoit une parfaite beauté, une parfaite réputation, qu'elle étoit douce, complaisante, sûre, qu'il ne connoissoit pas par lui-même toutes ses bonnes qualités, mais par quelqu'un à qui il se fioit autant qu'à lui-même. La voilà donc transportée de joie, au-dessus du vent et de tous les procès de M. d'Ambres, en état de bien marier sa fille. C'est ainsi que la Providence a rangé cette grande affaire que M. de Louvois vouloit faire tomber à Mademoiselle de la Motte,

M. de Créqui et la voix publique à la Duchesse de Créqui. Voilà qui est fait, et c'est l'ouvrage de Mme. de Maintenon, qui s'est souvenue fort agréablement de l'ancienne amitié de M. de Beuvron et de Madame d'Arpajon pour elle, du tems qu'elle étoit Madame Scarron.

La jeune Duchesse de Vantadour est Dame d'honneur de Madame : la jeunesse n'a point fait de tort à celle-là ; elle fait les délices du Palais-Royal ; Monsieur en a parlé comme s'il étoit honoré qu'elle eût bien voulu cette place. Enfin, notre *ami* a si bien fait à force de raisonner, de conclure, d'écrire et de philosopher, que M. de Bussy perdit hier son procès tout du long. Sa fille obligée à reconnoître le mari et l'enfant, est condamnée à donner cent francs d'aumônes. Ce procès mettra notre *ami* en vogue. Bussy bondit dans les rues, sa fille est forcenée dans son lit *. Dieu l'a ainsi réglé de toute éternité. Amen.

La Marquise de Sévigné.

* *Voyez* la note de la Lettre du premier Mars, page 447.

LETTRE 699.

Madame DE SÉVIGNÉ *au Marquis* DE SÉVIGNÉ *son fils.*

à Paris, 5 Août 1684.

Il faut qu'en attendant vos lettres, je vous conte une fort jolie petite histoire. Vous avez regretté Mademoiselle de.....; vous avez mis au rang de vos malheurs de ne l'avoir point épousée; vos meilleures amies étoient révoltées contre votre bonheur; c'étoient Madame de Lavardin et Madame de la Fayette, qui vous coupoient la gorge; une fille de qualité, bien faite, avec cent mille écus; ne faut-il pas être bien destiné à n'être jamais établi, et à finir sa vie comme un misérable, pour ne pas profiter des partis de cette conséquence, quand ils sont entre nos mains? Le Marquis de..... n'a pas été si difficile, le voilà bien établi; il faut être bien maudit pour avoir manqué cette affaire-là: voyez la vie qu'elle mène; c'est une sainte, c'est l'exemple de toutes les femmes. Il est vrai, mon très-cher, que jusqu'à ce que vous ayez épousé Mademoiselle de Mauron, vous avez été prêt à vous pendre; vous ne pouviez mieux faire; mais attendons la fin. Toutes ces belles dispositions de sa jeunesse, qui faisoient dire à Madame de la Fayette qu'elle n'en auroit pas voulu pour son fils avec un million, s'étoient heureusement tournées du côté

de Dieu ; c'étoit son amant, c'étoit l'objet de son amour ; tout s'étoit réuni à cette unique passion ; mais comme tout est extrême dans cette créature, sa tête n'a pas pu soutenir l'excès du zèle et de l'ardente charité dont elle étoit possédée ; et pour contenter ce cœur de Madeleine, elle a voulu profiter des bons exemples, et des bonnes lectures de la vie des SS. Pères du Désert et des Saintes Pénitentes ; elle a voulu être le Don Quichotte de ces admirables histoires ; elle partit, il y a quinze jours, de chez elle à quatre heures du matin avec cinq ou six pistoles, et un petit laquais ; elle trouva dans le faubourg une chaise roulante, elle monte dedans, et s'en va à Rouen toute seule, assez déchirée, assez barbouillée, de crainte de quelque mauvaise rencontre, elle arrive à Rouen, elle fait son marché de s'embarquer dans un vaisseau qui va aux Indes ; c'est là où Dieu l'appelle, c'est où elle veut faire pénitence ; c'est où elle a vu sur la carte des endroits qui l'invitent à finir sa vie sous le sac et sur la cendre ; c'est là où l'Abbé Zozime (1) la viendra communier quand elle mourra ; elle est contente de sa résolution ; elle voit bien que c'est justement cela que Dieu demande d'elle ; elle renvoie le petit laquais en son pays ; elle attend avec impatience que le vaisseau parte ; il faut que son

(1) Fameux solitaire du sixième siècle, qui venoit communier tous les ans Sainte-Marie Égyptienne la nuit du jeudi au vendredi-saint dans un désert sur les bords du Jourdain. *Voyez la Vie des Pères du Désert.*

bon Ange la console de tous les momens qui retardent son départ; elle a saintement oublié son mari, sa fille, son père et toute sa famille; elle dit à toute heure :

Çà courage, mon cœur, point de foiblesse humaine.

Il paroît qu'elle est exaucée; elle touche au moment bienheureux, qui la sépare pour jamais de notre continent; elle suit la loi de l'évangile; elle quitte tout pour suivre Jésus-Christ. Cependant on s'aperçoit dans sa maison qu'elle ne revient point dîner; on va aux Eglises voisines; elle n'y est pas; on croit qu'elle viendra le soir, point de nouvelles; on commence à s'étonner, on demande à ses gens, ils ne savent rien; elle a un petit laquais avec elle; elle sera sans doute à Port-Royal-des-Champs; elle n'y est pas; où pourra-t-elle être? on court chez le Curé de Saint-Jacques-du-Haut-Pas; le Curé dit qu'il a quitté depuis long-tems le soin de sa conscience, et que la voyant toute pleine de pensées extraordinaires, et de désirs immodérés de la Thébaïde, comme il est homme tout simple et tout vrai, il n'a point voulu se mêler de sa conduite; on ne sait plus à qui avoir recours : un jour, deux, trois, six jours, on envoie à quelques ports de mer, et par un hasard étrange, on la trouve à Rouen sur le point de s'en aller à Dieppe, et de là au bout du monde. On la prend, on la ramène bien joliment, elle est un peu embarrassée.

J'allois, j'étois; l'amour a sur moi tant d'empire.

Une confidente déclare ses desseins; on est affligé dans la famille; on veut cacher cette folie au mari, qui n'est pas à Paris, et qui aimeroit mieux une galanterie qu'une telle équipée. La mère du mari pleura avec Madame de Lavardin, qui pâme de rire, et qui dit à ma fille: Me pardonnez-vous d'avoir empêché que votre frère n'ait épousé cette infante? On conte aussi cette tragique histoire à Madame de la Fayette, qui me l'a répétée avec plaisir, et qui me prie de vous demander si vous êtes encore bien en colère contre elle; elle soutient qu'on ne peut jamais se repentir de n'avoir pas épousé une folle. On n'ose en parler à Mademoiselle de Grignan, son amie, qui mâchonne quelque chose d'un pélerinage, et se jette pour avoir plutôt fait, dans un profond silence. Que dites-vous de ce petit récit? vous a-t-il ennuyé? n'êtes-vous pas content? Adieu, mon fils. M. de Schomberg marche en Allemagne avec vingt-cinq mille hommes: c'est pour faire venir plus promptement la signature de l'Empereur (1). La gazette vous dira le reste.

(1) Il s'agissoit d'une trève conclue à Ratisbonne, et qui fut publiée à Paris le 5 Octobre suivant.

LETTRE 700.

Madame DE SÉVIGNÉ *à Madame* DE GRIGNAN*.

à Etampes, mercredi 13 Septembre 1684.

Vous croyez bien, ma chère belle, que, malgré tout vos excellens conseils, je me suis trouvée en vous quittant au milieu de mille épées, dont on se blesse, quelque soin qu'on prenne de les éviter. Je n'osois penser, je n'osois prononcer une parole; je trouvois partout une sensibilité si vive, que mon état n'étoit pas soutenable. J'ai vécu de régime, selon vos avis : enfin, je fais tout du mieux que je puis, je me porte très-bien, j'ai dormi, j'ai mangé, j'ai vaqué au *bien bon*, et me voilà. J'ai fait répéter les raisons de mon voyage, je les ai trouvées si fortes, que j'ai reconnu ce qui avoit formé ma résolution; mais comme la douleur de vous quitter me les avoit un peu effacées, j'ai besoin encore qu'elles me servent pour soutenir votre absence avec quelque tranquillité; je n'en suis point encore là, je suis agitée de l'envie de vous retrouver : n'oubliez pas ce que vous m'avez dit là-dessus. Je suis ravie de songer que vous êtes à Versailles : je crois que la diversité des objets vous aura soutenue, mieux que n'ont fait, à mon égard, ceux de Chartres et d'Etampes. J'espère que votre

* Madame de Grignan étoit restée à Paris, pendant que sa mère alloit en Bretagne.

voyage sera heureux ; comment pourroit-on vous refuser ? Je vous recommande votre santé : c'est une grande consolation pour moi, que de songer à ces bonnes petites joues que je vous ai laissées, conservez les-moi. En vérité, je n'ose appuyer sur rien, tout me fait mal ; c'est une plaisante chose qu'une substance qui pense, que de n'oser penser. Je remercie les beaux yeux de Mademoiselle d'Arrac (1), des larmes qu'ils ont répandues pour moi ; mais, mon Dieu ! quels remercîmens n'aurois-je point aussi à vous faire de tant de tendresse, de tant de douleur ? Ah ! il faut passer cela bien vite : croyez, en un mot, que mon cœur est à vous, que tout vous y cède, et vous y laisse régner souverainement.

(1) Françoise-Julie Adhémar de Grignan, fille puînée de M. de Grignan et d'Angélique-Claire d'Angennes sa première femme.

LETTRE 701.

A la même.

à Amboise, samedi au soir 16 Septembre 1684.

Je n'ai point de vos nouvelles, ma très-chère, et c'est la chose du monde que je souhaite le plus présentement. Je vous ai écrit d'Etampes et d'Orléans ; je vous envoyois l'excuse du bon Abbé du Pile : lui seul nous étoit bon ; car pour Madame de Pont (1), dont je vous avois parlé, et qui a bien de

(1) Elle étoit *Bossuet*, et cousine-germaine de M. de Meaux.

l'esprit et du mérite, mon oncle l'Abbé en eut une telle frayeur, qu'il ne vivoit plus. J'allai donc le matin la voir; elle cause en perfection; je lui fis entendre ce qui m'empêchoit de la prier de s'embarquer avec nous; elle l'entendit joliment; et voyant combien il falloit peu languir avec elle, j'eus peur à mon tour d'être obligée d'avoir de l'esprit, treize ou quatorze heures durant, dans mon carrosse qui est devenu bateau, et je préférai l'ennui à la contrainte. Je trouvai encore M. de Duras dans cette hôtellerie d'Orléans : il s'en va à Duras, et nous partîmes très-seuls, le bon Abbé et moi, pour venir coucher à Saint-Dié, n'ayant pu gagner Blois. Nous eûmes un peu de vent contraire, et arrivâmes délicieusement au clair de la lune. Il n'y avoit point de logis, tout étoit plein de l'équipage de M. le Duc : son écuyer m'entendant nommer, me donna honnêtement sa chambre; je l'en ferai remercier par Madame de la Fayette. Nous sommes partis ce matin : j'ai voulu arrêter à Blois, pour savoir, si, par hasard, je n'y trouverois point une de vos lettres, il n'y en avoit point. Nous n'avons point voulu passer Amboise; nous avons essuyé dans le bateau à cent pas de ce pont, un petit orage qui étoit assez poétique; mais nous nous sommes tapis contre le rivage, et nous devions payer par-là l'excès du beau temps d'hier au soir et d'aujourd'hui. Nous entendrons demain la messe, et nous irons à six lieues au-delà de Tours; car je veux éviter les festins et les honnêtetés de Dangeau; quand on a

un *bien bon*, on n'est pas si portative. Hé bien, ma chère enfant, que dites-vous de ce fade récit ? croyez-vous qu'il y ait quelqu'un de mieux instruit que vous de ce qui se passe sur la rivière de Loire ? Telle est ma destinée de ne pouvoir plus vous mander que des misères : mais vous les aimez quand elles vous apprennent que je me porte parfaitement bien ; point de vapeurs : enfin, je vis en votre absence, j'en suis honteuse ; car je ne devrois point soutenir le véritable déplaisir que je porte avec moi, de vous avoir quittée dans un lieu où je dois être naturellement avec vous ; cela me serre le cœur, et il faut avoir bien pris sur moi-même pour entrer, comme j'ai fait, dans des raisons qui m'ont chassée : tout cela s'est tourné je ne sais comment. N'allez-vous point à Livry ? Allez-y, je vous en prie, songez-y à moi ; mais avec cette fermeté et cette philosophie qui vous font gouverner si sagement vos pensées : pour moi, je ne saurois vivre avec tant de régime ; et nulle chose ne peut m'empêcher de vous voir et de vous regretter toujours, et d'être sensiblement touchée, et de votre amitié, et de la mienne. Je trouve que je perds dans ma vie un tems qui devoit m'être bien précieux : j'y ai été un peu trompée ; et puis, je vous avoue que mes affaires m'ont fait peur. Ah, ma belle ! que j'aurois besoin de vous pour me rejouir, et pour soutenir mon courage ! La beauté de cette rivière fait ma principale occupation : j'ai lu toute la vie de Madame de Montmorenci, elle se laisse

lire.

lire. Adieu, ma chère Comtesse : je veux faire mes lettres courtes, et je ne puis ; voyez de quelles bagatelles celle-ci est pleine. Envoyez faire une amitié à M. et à Madame de Coulanges, et des complimens à l'hôtel de Chaulnes, s'il y en a encore un. Mon Marquis m'a-t-il oubliée ? comment êtes-vous avec le Coadjuteur ? et le Chevalier ? et M. de Grignan ? Vraiment vous avez bien des choses à me dire ; mais sur-tout de vous, et de votre santé, et de votre voyage (*de Versailles*). Je trouverai tout au moins de vos nouvelles à Angers.

LETTRE 702.

A la même.

à Saumur, lundi au soir 18 Septembre 1684.

TOUJOURS le vent contraire, depuis que je vous ai quittée, ma chère enfant. Nous n'allons qu'à force de rames ; cela m'a arrêtée un jour plus que je ne pensois ; en sorte que je n'arriverai que demain à Angers, qui sera justement huit jours après mon départ : je crois que j'y trouverai mon fils. Je vous écrirai de cette bonne ville. Je verrai demain, avant que de partir, ma nièce de Bussy, dont les tourières ont aboyé sur moi, que j'étois encore dans le bateau. La beauté du pays a fait mon seul amusement. Nous sommes quatorze et quinze heures, le *bon bon* et moi dans mon carrosse, qui est placé dans notre *cabane*, autrement que la dernière fois. Nous attendons notre dîner comme quelque

chose de considérable dans notre journée ; nous mangeons chaud, nos terrines ne cèdent point à celles de M. de Coulanges. J'ai lu, mais j'étois distraite, et j'ai compté les ondes plutôt que de m'appliquer aux histoires des autres ; cela reviendra, s'il plaît à Dieu. Songez, ma chère Comtesse, que je vous écris à tout moment, que je vous importune avec confiance du récit de mon triste voyage, et que, depuis huit jours, je n'ai pu recevoir un seul mot de vous. Toutes nos journées ont été dérangées, et vous croyez bien que je serai ravie de recevoir demain de vos nouvelles à Angers. Vous ne doutez pas non plus qu'ayant été contrainte de penser sans cesse à vous, je n'aie repassé sur tous les sujets que j'ai de vous aimer, et d'être persuadée de votre tendresse ; en sorte que la mienne est toute chaude et toute renouvelée ; la Providence l'a ainsi ordonné : toute société nous a manqué : il y auroit bien des choses à dire sur les plaisirs ou la contrainte qu'on en recevroit. Notre *très-bien bon* est content, il est en parfaite santé, et moi aussi : nous vous embrassons tous deux.

LETTRE 703.

A la même.

à Angers, mercredi 20 Septembre 1684.

J'ARRIVAI hier à cinq heures au pont de Cé, après avoir vu le matin à Saumur ma nièce de Bussy, et entendu la messe. Je trouvai, sur le bord de ce pont, un carrosse à six chevaux, qui me parut être celui de mon fils, ce l'étoit en effet; mais au lieu de mon fils, c'étoit l'Abbé Charrier qui venoit me recevoir, parce que Sévigné est un peu malade aux Rochers : cet Abbé me fut agréable; il a une petite impression de Grignan par son père et par vous avoir vue, qui lui donna un prix au-dessus de tout ce qui pouvoit venir au-devant de moi : il me remit votre lettre écrite de Versailles, et je ne me contraignis point devant lui de répandre quelques larmes, tellement amères, que je serois étouffée, s'il avoit fallu me contraindre : ah! que ce commencement a été bien rangé! Vous me paroissez assez mécontente de votre voyage : vous avez trouvé bien des portes fermées; vous avez, ce me semble, fort bien fait d'envoyer votre lettre. On mande ici que le voyage de la Cour est retardé; peut-être pourrez-vous revoir M. de Louvois : enfin, Dieu conduira cela comme tout le reste. Vous savez bien comme je suis pour ce qui vous touche : vous aurez soin de me mander la suite. Je viens d'ouvrir la lettre que vous écrivez à mon fils; quelle tendresse

vous y faites voir pour moi! quels soins! que ne vous dois-je point? Je consens que vous lui fassiez mon départ dans cette saison : mais Dieu l'impossibilité de vivre ailleurs, et la crainte d'un désordre honteux dans mes affaires, n'en ont pas été les seules raisons. Il y a des tems dans la vie, où les forces épuisées demandent à ceux qui ont un peu d'honneur et de conscience, de ne pas pousser les choses à l'extrémité. Voilà le fond et la pure vérité; voilà ce qui a fait marcher le *bien bon*, qui ne pourra qu'être fatigué d'un si long voyage. J'allai hier descendre chez le saint Evêque (*H. Arnauld*) : je vis l'Abbé Arnauld, toujours très-bon ami, et content de notre billet honnête. Ils me rendirent le soir la visite; et je vis entrer, un moment après, Mesdames de Vesins, de Varennes et d'Assé : la dernière vous reverra bientôt. Adieu, ma chère Comtesse, je vais dîner chez le saint Evêque.

A Angers, jeudi 21 *Septembre.*

Je pars, ma chère enfant, pour les Rochers : je ne puis monter en carrosse, sans vous dire encore un petit adieu. J'ai dîné, comme vous savez, avec le saint Prélat : sa sainteté jointe à sa vigilance pastorale, est une chose qui ne peut se comprendre; c'est un homme de quatre-vingt-sept ans, et qui n'est plus soutenu dans les fatigues continuelles qu'il prend, que par l'amour de Dieu et du prochain *.

* Il vécut encore plusieurs années. C'est de lui qu'on avoit dit, dans le tems, où, plusieurs Évêques ayant retranché certaines fêtes, il les conservoit toutes : « Pour celui-là, au lieu » d'en retrancher, il en ajoutera une ».

'ai causé une heure en particulier avec lui; j'ai
'é dans a conversation toute la vivacité de
le ses frères; c'est un prodige que je suis
ravie d'avoir vu de mes yeux. Je fus hier tout l'après-dîner au Roncerai et à la Visitation : ces bonnes Vesins, d'Assé et Varennes ne me quittèrent point, et me donnèrent une grande collation; et les revoilà encore qui viennent me dire adieu, et le saint Prélat, et l'Abbé Arnauld : nous ne faisons point comme cela les honneurs de Paris. J'espère, ma très-aimable, que j'aurai de vos nouvelles en arrivant aux Rochers.

LETTRE 704.

Monsieur DE SÉVIGNÉ *à la même.*

Aux Rochers, dimanche 24 Septembre 1684.

Je juge, ma belle petite sœur, de votre chagrin par la joie que j'ai présentement. J'ai ma mère et le *bien bon*, qui, malgré la fatigue du voyage, sont tous deux en très-bonne santé. Je comprends l'inquiétude que vous aurez pendant leur absence; mais s'il est difficile de vous rassurer sur la santé de ma mère, vous pouvez compter du moins que tout ce que la tendresse et l'application peuvent faire, sera employé pour sa conservation. Je vous pardonne de me porter envie actuellement; mais il étoit juste que ma mère partageât un peu entre nous deux les plaisirs qu'elle donne par sa présence :

ne m'en haïssez pas, ma belle petite sœur, et à mon exemple, aimez vos rivaux : c'est ce que Madame de Coulanges a reconnu en moi, à ce qu'elle dit, et ce que j'ai toujours senti dans mon cœur pour vous. Mon oncle m'a donné ce matin le joli présent de ma Princesse (1) : nous avons été une demi-heure, l'Abbé Charrier, mon oncle et moi, à vouloir ouvrir ce petit flacon : nous avons tant fait par nos journées, que le bouchon a tourné, ce n'étoit pas sans peine au commencement : mais comme nous nous relayons tous trois, il tourne présentement avec beaucoup de facilité. Ma mère nous a donné une autre manière de s'en servir, et il est arrivé une grande commodité ; c'est que l'eau de la Reine de Hongrie en sort toute seule, sans qu'on ait la peine de l'ouvrir. Adieu, ma très-chère et très-aimable petite sœur ; mille remercîmens à ma divine Princesse ; dites-lui que je m'ennuie qu'elle ne soit pas encore *Vicomtesse* (2), et que je serai aise quand cette métamorphose sera arrivée. Je fais une oraison très-dévote à *sainte Grignan* (3), et vous embrasse de tout mon cœur.

(1) Mademoiselle d'Alerac.

(2) Il étoit question en ce tems-là du mariage de Mademoiselle d'Alerac avec Gaspard, Vicomte de Polignac ; mais cette affaire s'étant rompue, M. de Polignac épousa Marie-Armande de Rambures en 1688, et Mademoiselle d'Alerac fut mariée en 1689 avec Henri-Emmanuel Arnault, Marquis de Vibraye.

(3) *Voyez* la Lettre du 25 Septembre 1680.

LETTRE 705.

Madame DE SÉVIGNÉ à la même.

Aux Rochers, mercredi 27 Septembre 1684.

ENFIN, ma fille, voilà trois de vos lettres. J'admire comme cela devient, quand on n'a plus d'autre consolation : c'est la vie, c'est une agitation, une occupation, c'est une nourriture; sans cela on est en foiblesse, on n'est soutenu de rien, on ne peut souffrir les autres lettres; enfin, on sent que c'est un besoin de recevoir cet entretien d'une personne si chère. Tout ce que vous me dites est si tendre et si touchant, que je serois aussi honteuse de lire vos lettres sans pleurer, que je le serai cet hiver de vivre sans vous. Parlons un peu de Versailles; j'ai fort bonne opinion de ce silence; je ne crois point qu'on veuille vous refuser une chose si juste dans un tems de libéralités : vous voyez que tous vos amis vous ont conseillée de faire cette tentative; quel plaisir n'auriez-vous pas si, par vos soins et vos sollicitations, vous obteniez cette petite grâce ? Elle ne pourroit venir plus à propos; car je crois, et cette peine se joint souvent aux autres, que vous êtes dans de terribles dérangemens. Pour moi, je suis convaincue que je ne serois jamais revenue de ceux où m'auroit jetée un retardement de six mois : quand on a poussé les choses à un certain point, on ne trouve plus que des abîmes; et vous êtes

entrée la première dans ces raisons ; elles font ma consolation, et je me les redis sans cesse.

Nous menons ici une vie assez triste; je ne crois pas cependant que plus de bruit me fût agréable. Mon fils a été chagrin de ces espèces de clous : ma belle-fille (1) n'a que des momens de gaîté, car elle est toute accablée de vapeurs ; elle change cent fois le jour de visage, sans en trouver un bon; elle est d'une extrême délicatesse ; elle ne se promène quasi pas ; elle a toujours froid ; à neuf heures du soir, elle est toute éteinte, les jours sont trop longs pour elle ; et le besoin qu'elle a d'être paresseuse fait qu'elle me laisse toute ma liberté, afin que je lui laisse la sienne : cela me fait un extrême plaisir. Il n'y a pas moyen de sentir qu'il y ait une autre maîtresse que moi dans cette maison ; quoique je ne m'inquiète de rien, je me vois servie par de petits ordres invisibles. Je me promène seule, mais je n'ose me livrer à l'entre-chien et loup, de peur d'éclater en cris et en pleurs ; l'obscurité me seroit mauvaise dans l'état où je suis : si mon âme peut se fortifier, ce sera à la crainte de vous fâcher que je sacrifierai ce triste divertissement : présentement c'est à ma santé, et c'est encore vous qui me l'avez recommandée ; mais enfin, c'est toujours vous. Il ne tient pas à moi qu'on ne sache l'amitié tendre et solide que vous avez pour moi, j'en suis convaincue, j'en suis pénétrée ; il faudroit que je fusse bien injuste

(1) Jeanne-Marguerite de Brehant, mariée le 8 Février 1684 à Charles, Marquis de Sévigné.

pour en douter : si Madame de Montchevreuil a cru que ma douleur surpassoit la vôtre, c'est qu'ordinairement on n'aime point sa mère comme vous m'aimez. Pourquoi vous allez-vous blesser à l'épée de voir ma chambre ouverte ? Qu'est-ce qui vous pousse dans ce pays désert ? C'est bien là où vous ne redemandez. Vous m'avez fait un grand plaisir de me parler de Versailles : la place de Madame de Maintenon est unique dans le monde ; il n'y en a jamais eu, et il n'y en aura jamais : vous n'aurez pas oublié au moins de lui faire remonter quelques paroles par Madame de Montchevreuil. Je ne veux point d'aide pour la chaise de M. de Coulanges ; laissez-moi faire, je bats monnoie ici. Je suis fort aise que notre mariage n'aille plus à reculons, et que M. le Coadjuteur et vous, soyez toujours liés par mes deux joues ; conservez-moi les vôtres, ma très-aimable, conservez votre santé, ne vous fatiguez plus tant, ayez pitié de moi ; j'aurois bien de la peine à soutenir plus de tristesse que je n'en ai.

La mort de Madame de Cœuvres est étrange, et encore plus celle du Chevalier d'Humières : hélas ! comme cette mort va courant partout en attrapant de tous côtés. Je me porte parfaitement bien ; je fais toujours quelque scrupule d'attaquer cette perfection par une médecine. Nous attendons les Capucins : cette petite femme-ci fait pitié, c'est un ménage qui n'est point du tout gaillard : ils vous font tous deux mille complimens. On ne me presse point de donner mon amitié, cela déplaît trop ;

point d'empressement, rien qui chagrine, rien qui réveille aussi, cela est tout comme je le souhaitois. Corbinelli est trop heureux des bontés que vous avez pour lui; je l'envie bien présentement: voilà ce que lui vaut mon amitié. Le *bien bon*, qui veut que je vous dise bien des choses pour lui, calcule tout le jour, et se porte bien. Adieu, ma chère enfant; que puis-je vous dire qui approche de ce que je sens pour vous? On m'envoie les gazettes, vous songez à tout, vous êtes adorable. Vous parlez de mes lettres, je voudrois que vous vissiez les traits qui sont dans les vôtres, et tout ce que vous dites en une ligne; vous perdez beaucoup à ne pas les lire. Je vous demande un compliment à M. de Cœuvres et à Madame de Mouci sur son action héroïque qui met en peine pour sa santé. Vous devriez écrire joliment à M. de Lamoignon de votre part et de la mienne, sur la douleur qu'il a eue de voir mourir son ami entre ses bras.

LETTRE 706.

A la même.

Aux Rochers, dimanche premier Octobre 1684.

QUOIQUE ma lettre soit datée du dimanche, je l'écris aujourd'hui samedi au soir; il n'est que dix heures, tout est retiré; c'est une heure où je suis à vous d'une manière plus particulière qu'au milieu de ce qui est ordinairement dans ma chambre : ce n'est pas que je sois contrainte, je sais bien me

débarrasser : je me promene seule; et quoi que vous disiez, ma très-chère, je serois bien oppressée si je n'avois pas cette liberté. J'ai besoin de penser à vous avec attention, comme j'avois besoin de vous voir; et si mes épées pouvoient un peu s'émousser et ne pas me percer, comme je vous le mandois d'Etampes, ce tems qui vous est destiné seroit nécessaire à ma santé, comme il l'est présentement au soulagement de mon cœur. Je vous disois une vérité amère, c'est que vous me quittâtes dans un état où toutes mes pensées étoient autant de pointes aiguës : je ne savois comment faire pour m'en garantir; car on est extrêmement exposée aux coups, quand on se fait des blessures de toutes ses pensées. Mais revenons, ma fille : je vous écris donc en paix et en repos ; et quoique je sois avec vous, je sens toujours fort tristement notre séparation : c'est aujourd'hui le huitième jour que je suis ici : me voilà bien avancée. L'Abbé Charrier est la seule personne avec qui je puisse parler de vous : il m'entend, je lui dis combien je vous aime; rien ne peut tenir sa place quand il sera parti : il entre dans mes sentimens, il est surpris des vôtres, et que les distractions de Versailles et de Paris ne vous aient point encore consolée. *Vous me regrettez comme on fait la santé*, mais je ne suis pas de votre avis : vous avez mieux senti mes cinq ou six visites par jour, et la douceur de notre société, que l'on ne sent le plaisir de se bien porter : vous ne jugez pas équitablement de votre amitié. Pour

moi, ma très-chère, je n'ai rien sur mon cœur, il n'y a moment que je n'aie été sensible au plaisir d'être avec vous : tous mes retours de messe, tous mes retours de ville, tous mes retours de chez le *bien bon*, tout cela m'a donné de la joie : enfin, je vous le dis dans la sincérité de mon cœur, j'ai coupé dans le vif, et le tems que j'ai passé heureusement avec vous n'avoit rien diminué de la vivacité de mes sentimens, cela est vrai. N'admirez-vous point où mon cœur me jette et m'égare ? Je suis toute seule, je suis toute attendrie ; cette disposition ne se rapportera point avec celle que vous aurez en recevant ma lettre ; mais il n'importe, ma chère Comtesse, il faut que vous ayez cette complaisance pour moi. Est-il possible que j'aie pu tant écrire sans avoir encore dit un mot de Mademoiselle de Grignan ? Je suis plus fâchée de cette fuite (1) que je n'en suis surprise : elle nous portoit tous sur ses épaules, tous nos discours lui déplaisoient ; elle a bien secoué le joug du Père Moret (2) ; mais n'en pas dire un mot au Coadjuteur, cela est étrange ; a-t-elle emmené *Cocole* ? Qu'est devenu *Champagne* ? Qui est-ce qui l'a menée ?

Je crains bien que notre mariage ne se rompe par les raisons d'intérêt que vous me dites ; ce ne sera jamais de mon consentement ; et si l'on veut

(1) Mademoiselle de Grignan étoit allée à Gif dans un Couvent de Bernardines, sans avoir communiqué son dessein à personne.

(2) Célèbre Directeur de l'Oratoire.

donner à ronger l'espérance d'un Duc qui ne viendra point, Mademoiselle d'Alerac a bien l'air d'en être la victime et la dupe : je souhaite la santé du Coadjuteur par plusieurs raisons ; celle-là est la seconde. Où sont ces petits oiseaux qui s'en étoient envolés au Puy ? Vous me direz la suite. Que je vous plains, ma fille, d'avoir à rebâtir votre château ! quelle dépense hors de saison ! Il vous arrive des sortes de malheurs qui ne sont faits que pour vous ; je les sens peut-être plus encore que vous ne les sentez. Si la Providence vouloit vous récompenser, cela seroit aisé en donnant une bonne volonté à celui à qui vous avez demandé du secours. Vous m'affligez de me dire que le Grand-Maître (*du Lude*) a une côte rompue ; enfin, sa chasse s'est tournée contre lui, comme la messe de cette pauvre Marquise de Cœuvres s'est tournée contre elle. Il y a dix endroits dans votre lettre qu'il faudroit envoyer à Fontevrauld, s'ils étoient mêlés avec des louanges de l'Abbé Tètu. Vraiment, c'est une folie que le bien que vous dites de mes lettres : je vous le dis sincèrement, je ne comprends point quelle est votre pensée. Il est vrai que dans le bateau, ne pouvant lire de plus longues pièces, je me jetai sur cette Oraison (*funèbre*) ; je la trouvai convenable, et je crus qu'on ne pouvoit mieux dire de Madame de Richelieu (1) ; car ce n'étoit pas de M. de Turenne dont il étoit question. J'en écrivis un mot à Madame de la Fayette ; et l'amour-propre de l'Abbé

(1) Morte le 29 Mai 1684.

Têtu, qui ne néglige pas les petits profits, en *tourne* (1) *une affaire* jusqu'à Fontevrauld. Vraiment, vous n'avez qu'à me répondre pour me faire taire : je n'en serois point étonnée, si c'étoit à votre esprit que je voulusse parler; mais c'est à votre cœur, qui me répond encore mieux. Vous finissez par une douceur peu commune et trop aimable : *je suis pour vous comme la santé*; c'est-à-dire, *le plaisir des autres plaisirs*. Venez me parler de mes fagots auprès de telles pensées : je me connois, et vous savez que je ne m'égare point. Voilà où je demeurai hier au soir : il est dimanche, il faut envoyer nos paquets : le soleil et le bruit ne m'ont rien ôté des sentimens que j'avois dans le silence et dans l'obscurité. Mon fils vient de partir pour Rennes; il veut être assuré que ses clous ne sont rien. Sa femme est autour de moi, entendant très-bien la partie que je fais avec elle de ne la voir d'aujourd'hui. J'ai passé la matinée dans ces bois avec mon Abbé Charrier; elle y va présentement, et je vais écrire : Je vous assure que cela est fort commode. Elle a de très-bonnes qualités, du moins je le crois; mais dans ce commencement, je ne me trouve disposée à la louer que par les négatives : elle n'est point *ceci*, elle n'est point *cela*; avec le tems je dirai peut-être, elle est *cela*. Elle vous fait mille jolis complimens, elle souhaite d'être aimée de nous, mais sans empressement; elle *n'est donc point empressée* : je n'ai que ce ton jusqu'ici : elle

* Terme favori de M. de la Garde.

ne parle point breton, elle n'a point l'accent de Rennes.

J'approuve fort de ne mettre autour de mon chiffre que, *Madame de Sévigné*. Il n'en faut pas davantage : on ne me confondra point pendant ma vie, et c'est assez. Je serai fort aise d'avoir ce petit amusement (1). M. de Coulanges songe déjà au bois doré ; ainsi la dépense est bien médiocre, je n'ai pas besoin que vous m'aidiez. Mon Dieu, ma chère, qu'il fait beau ! et que je vous plains de n'être point à Livry, puisque je vous ai donné ma folie pour la campagne ! vous savez pourtant que je ne l'ai jamais mesurée avec le plaisir d'être avec vous : ma plus grande passion pour Livry ne portoit que deux jours en votre absence ; et puisqu'une fois Mademoiselle d'Alerac nous fit tous revenir le premier jour d'Octobre, je ne vous quitterois pas quand vous gardez notre Coadjuteur. Enfin, Dieu a disposé de ma destinée, et dans peu de jours j'aurai plus de campagne que je n'en voudrai. Je mets sur mon compte toutes vos bontés pour Corbinelli ; il n'est pas de mauvaise compagnie, non plus que Madame de la Fayette : joignez-vous à ces deux personnes, et jugez combien je dois être gâtée sur le bon goût : je le suis bien aussi. Je n'ai encore vu ni Princesse, ni Marbeuf ; la Princesse est en dévotion, la Marbeuf pleure une

(1) Il s'agissoit d'une chaise de tapisserie que Madame de Sévigné s'amusoit à travailler, pour en faire présent à M. de Coulanges.

jeune nièce de dix-sept ans, belle, riche, de bonne maison; je la vis un enfant l'autre voyage; elle étoit devenue aimable, elle revenoit d'ici et de Vitré, elle est expirée en trois jours d'une vapeur de fille : on l'a toujours saignée du bras : cela peut figurer avec Madame de Cœuvres. Adieu, très-parfaitement aimée. Je baise le rhétoricien (1), que je défie, malgré sa rhétorique, de me persuader que je ne l'aime pas fort tendrement.

(1) Le Marquis de Grignan son petit-fils.

FIN DU TOME CINQUIÈME.

LIBRARY OF THE BOMBAY BRANCH OF THE ROYAL ASIATIC SOCIETY

00100396

Digitized with financial assistance from

H T Parekh
FOUNDATION

An Initiative by
HDFC
WITH YOU, RIGHT THROUGH

on 28 December, 2018